
U d'/of OTTAWA
39003004821020





GUSTAVE

OU

UN HEROS CANADIEN

ROMAN HISTORIQUE ET POLÉMIQUE

PAR

A. THOMAS

25



MONTRÉAL :

LIBRAIRIE NOTRE-DAME DE LOURDES,

GERNAEY & HAMELIN, Libraires-Editeurs

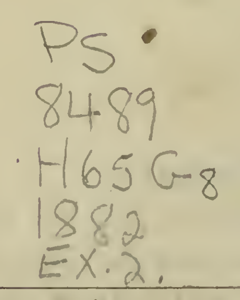
252, RUE NOTRE-DAME, 252

1882

PERMIS D'IMPRIMER.

Montréal, 18 Août 1882.

† Edouard Chs., Ev. de Montréal.



AVIS DES ÉDITEURS.

Dans un pays habité par une population mixte en fait de croyances religieuses, il est bon et utile que les catholiques aient sous la main un manuel de controverse qui soit comme l'arsenal où ils puissent trouver avec facilité une réponse aux arguties qui leur sont tous les jours répétées par les protestants. Mais un manuel de controverse est généralement trop sérieux et par conséquent d'une lecture peu attrayante ; il lui manque la forme dialoguée et populaire accessible à tous.

Nous avons donc cru combler une lacune en même temps que rendre service à la cause catholique en présentant sous la forme de roman, toutes les questions de controverse qui surgissent le plus ordinairement et qui pourraient offrir quelque danger pour la foi.

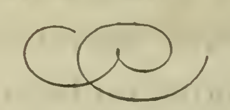
"*Gustave*" forme un beau volume de 412 pages, écrit d'une manière simple et sans prétentions, par un ouvrier canadien doué d'un degré d'intelligence au-dessus de celui que l'on trouve généralement dans les personnes de

sa condition, et répondra, nous aimons à l'espérer, aux besoins et aux aspirations d'un grand nombre, et nous ne saurions en douter, va jouer un rôle plein d'intérêt et d'utilité dans les classes ouvrières, en leur offrant une lecture doublement utile au point de vue de l'intérêt et de la religion.

Tous les textes tirés de la Bible, des Pères de l'Eglise, etc., ont été soigneusement revus par des prêtres et des professeurs en théologie, et Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montréal a bien voulu lui donner sa bienveillante approbation.

Puisse ce livre en se répandant partout atteindre le but pour lequel il a été publié.

GERNAEY & HAMELIN.



GUSTAVE

UN HEROS CANADIEN

ROMAN HISTORIQUE ET POLÉMIQUE

CHAPITRE PREMIER

DÉPART DE MONTRÉAL.

Sur les bords enchanteurs du beau fleuve Saint-Laurent et à quelques milles plus bas que le sault Saint-Louis dont les rapides forment une barrière infranchissable à la navigation océanique, est située la ville de Montréal. A un mille environ au sud-ouest de cette cité, s'élève le Mont-Royal, nom qui lui fut donné par Jacques Cartier, lorsque, pour la première fois, ce grand navigateur vint aborder à Hochelaga. Cette ville est la métropole du Canada et a acquis son importance autant par sa position géographique que par l'activité et l'esprit d'entreprise de ses habitants. Chaque année, dès le retour de la navigation, malheureusement interrompue pendant près de six mois, par les rigueurs de l'hiver, Montréal voit entrer dans son port, un des plus beaux de l'Amérique, des milliers de navires qui viennent y apporter les produits de l'étranger en échange des richesses multiples dont le sol du Canada est si prodigue. Ses édifices, ses entrepôts, ses magasins, sont renommés pour la beauté de leur architecture, leur élégance et leurs vastes proportions. Ils sont comme autant de monuments qui attestent la richesse de ses négociants et l'habileté de ses ouvriers.

On admire aux environs de la ville, un grand nombre de châteaux et de villas élégantes entourés de jardins magnifiques, dont la luxuriante végétation en rehausse la richesse et la beauté.

Par une belle matinée du mois d'août 1854, un jeune homme qui paraissait avoir de 15 à 16 ans, se dirigeait vers le jardin attenant à la maison de ses grand'parents. Sa stature au-dessus de la moyenne, son air calme et réfléchi, son front large et découvert, ses traits déjà accentués, tout en lui laissait entrevoir une intelligence d'élite et une fermeté de caractère non commune.

Arrivé près d'une grande vigne dont les branches entrelacées formaient une charmante tonnelle, il s'assit sur un banc placé au-dessous. Le soleil, déjà haut, commençait à lancer ses rayons les plus brûlants, et les petits oiseaux se réfugiaient sous l'épais feuillage des pommiers et des pruniers dont les branches pliaient sous le poids des fruits; une brise légère tempérait agréablement la chaleur et chaque souffle de ce zéphir rafraîchissant était suivi du bruissement des feuilles et des chants joyeux des petits oiseaux qui voulaient, sans doute, reconnaître par leurs douces mélodies ce bienfait de leur Créateur. Cependant, plongé dans une mélancolique rêverie, ce jeune homme paraissait insensible à ce magnifique spectacle de la nature, il ne semblait pas même faire attention à un livre de collège qu'on lui avait imposé la tâche d'étudier pendant ses vacances ; ses yeux qu'il laissait errer vaguement de côté et d'autre se reposèrent tout à coup sur une statue de la sainte Vierge, placée sur un piédestal au milieu d'un massif de fleurs. A cette vue des larmes abondantes s'échappèrent de ses yeux et il s'écria avec une amertume indicible :

—L'heure du départ va sonner ! Il faut donc que je vous quitte, grand'parents qui avez pris tant de soins de mon enfance, encore quelques jours, et il me faudra vivre avec un père, bien cher à mon cœur, sans doute, mais qui a eu le malheur d'abandonner la religion de ses ancêtres, religion dans laquelle moi, son fils, j'ai juré de vivre et de mourir. O ciel ! que l'avenir me paraît som-

bre. O Marie, ma bonne mère, maintenant plus que jamais, j'ai besoin de votre maternelle protection, venez à mon secours, ne m'abandonnez pas, sans vous je suis perdu !

La tête du jeune homme était penchée sur sa poitrine, et les sanglots qui oppressaient son cœur disaient assez combien grande était sa douleur, combien étaient pénibles les pensées qui se pressaient dans son esprit.

Sa profonde préoccupation l'empêcha de voir un vénérable vieillard qui se dirigeait vers lui à pas lents ; lui aussi paraissait triste et abattu, une douloureuse nouvelle avait évidemment brisé deux cœurs à la fois.

Arrivé près de Gustave, le vieillard le regarda quelques instants en silence, puis, comme à contre cœur, il lui mit la main sur l'épaule, en disant :

— Console-toi, cher enfant, Dieu le veut, il faut savoir se soumettre à sa volonté sainte. La séparation est cruelle pour tous, il est vrai, mais elle ne durera pas toujours.

A la vue du vieillard et en entendant ces paroles, Gustave se jette dans ses bras :

— Grand-papa, lui dit-il d'une voix entrecoupée de sanglots, il faut donc que je vous quitte !

— Hélas ! cher enfant, répondit le vieillard ému, oui, ta mère t'attend. Sans doute il est pénible de se quitter quand on s'est fait une si douce habitude de vivre heureux et ensemble, mais, qui sait ! Dieu, dans sa miséricorde infinie et dont les décrets sont impénétrables, veut peut-être se servir de vous, cher enfant, pour ramener à lui ton malheureux père ; cette pensée doit nous consoler et vous soutiendra. Venez, essuyez vos larmes, n'augmentez pas ma douleur et celle de votre grand'-mère par la vue de votre peine.

En rentrant à la maison, Gustave vit sa mère faisant les derniers préparatifs du départ ; cette vue ravivant en lui les angoisses de la séparation, il se jeta dans les bras de sa grand'mère, en s'écriant :

— Ah ! bonne grand'maman, il faut donc que je m'éloigne de vous, et peut-être pour ne plus vous revoir !

— Ne me parle pas ainsi, cher enfant, il est vrai que tu dois partir et tu sais que ce départ me cause beaucoup de peine. Je me console cependant par la pensée que tu pourras revenir nous voir avant longtemps. Tu sais que ton grand'père et moi, nous avons fait tout notre possible pour te donner une bonne éducation et t'assurer un bel avenir. Nous nous sommes efforcés de faire de toi un bon chrétien et un fervent catholique : Dieu a béni nos efforts et nous sommes contents de toi. Cher enfant, c'est aujourd'hui le jour de ta naissance, tu as atteint ta quinzième année. Tous les ans, à pareille époque, nous étions heureux de te témoigner notre amour par de petits cadeaux ; hier encore, nous avons acheté les objets que tu vois là, sur cette table. Prends-les, ils seront pour toi un souvenir de cette journée où tu fus enlevé à notre tendresse ; puissent ces souvenirs te faire conserver notre mémoire et te sauvegarder contre ceux qui voudraient te perdre. Conserve les bons principes que nous t'avons inculqués ; n'oublie jamais Dieu, ta religion, ta famille et ton pays. J'avais espéré te voir grandir avec nous et ainsi m'assurer que tu resterais fidèle aux conseils que nous t'avons donnés ; mais Dieu en a décidé autrement. Mon cœur me dit que tu ne nous oublieras point et que notre souvenir te rendra inébranlable dans ta foi ; que tes convictions religieuses ne seront pas atteintes par les efforts que l'on pourra faire pour t'engager à abandonner la sainte Eglise dans le sein de laquelle nous t'avons élevé. Ton père, tu le sais, a désolé notre vieillesse en reniant sa foi pour se laisser entrainer à l'erreur ; sois notre consolation, cher enfant, en gardant précieusement le don que tu as reçu. Mais, si tu dois haïr l'erreur que ton père a embrassée, tu n'en dois pas moins aimer et respecter les auteurs de tes jours. Reporte sur eux, quoique tu ne les connaisses pas encore, l'amour que tu avais pour nous. Souviens-toi toujours que tu dois à ton père, quelque soit l'aveuglement de son esprit, respect et obéissance en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu. Enfin, bien cher enfant, sois toujours fidèle à la prière et le Seigneur sera ta force et ton soutien.

La noble dame n'en put dire davantage ; les efforts qu'elle avait faits pour maitriser son émotion avaient épuisé ses forces, et des larmes abondantes inondaient sa figure dont le seul aspect inspirait le respect et la vénération.

—Chère bonne maman, lui répondit Gustave en se jetant dans ses bras, ne vous affligez pas ainsi ; je vous promets de ne jamais oublier les bons conseils et les exemples de vertu que vous m'avez donnés ; je ferai en sorte que vous soyez contente de moi ; si Dieu le permet, je reviendrai vous voir à ma vingtième année, soyez-en certaine.

Se dirigeant alors vers la table, il aperçut un crucifix d'argent et un beau livre doré. Il prit le crucifix en disant :

— Pour vous prouver que je veux tenir ma promesse, je vais vous laisser ce livre que je reviendrai chercher dans cinq ans. Quant à ce crucifix, je l'emporte, il me portera bonheur.

Puis prenant une plume, il ouvrit le livre et écrivit sur la première feuille : " *Je promets, Dieu aidant, de venir te chercher le 6 Août 1859. Gustave Dumont, 6 Août 1854.*" Une larme échappée de sa paupière vint tomber sur la signature, comme pour sceller cette promesse. Comme il mit le livre entre les mains de sa grand'mère, on annonça l'arrivée de M. le directeur du collège. Pris à l'improviste et pressés par le court délai qui leur avait été accordé, ni Gustave ni ses grand'-parents n'avaient pu encore avertir le bon directeur du départ de son élève ; mais celui-ci, prévenu par des amis de Gustave, avait voulu faire ses adieux au jeune homme qu'il avait toujours trouvé si docile à sa direction. Après les compliments d'usage il s'avança vers Gustave et lui dit :

—J'ai voulu, mon cher ami, venir vous dire adieu avant votre départ. Ne vous affligez pas trop de cette séparation que Dieu, dans ses desseins impénétrables, permet aujourd'hui. Nous devons toujours nous résigner à sa sainte volonté, et si quelquefois nous éprouvons des peines, il nous faut les accepter avec courage, car pour le

cœur chrétien, elles sont le prélude de grandes joies. Tenez, cher ami, voici un livre que je vous prie de garder en souvenir de moi et comme témoignage de la satisfaction que vous m'avez toujours procurée ; c'est un Catéchisme, ou plutôt une série de discussions sur des matières de foi. Vous y verrez toutes les objections que nos frères séparés, les protestants, élèvent ordinairement contre le catholicisme. C'est une réfutation complète des faux avancés qu'ils jettent à la face de notre sainte Eglise. Vous êtes bien jeune encore pour comprendre parfaitement ce livre ; mais avec l'intelligence que je vous connais, vous pourrez vous en servir facilement pour défendre votre foi. Votre père, auprès duquel vous êtes désormais appelé à vivre, s'efforcera sans doute de vous faire embrasser la doctrine nouvelle qu'il enseigne lui-même. Il essaiera d'abord de vous faire abandonner les saintes pratiques de notre culte ; ensuite il détournera le sens des saintes écritures par l'interprétation erronée qu'il en donnera. Il n'épargnera rien, en un mot, pour vous retirer du sein de l'Eglise où vous avez appris à connaître, à aimer Dieu et à le servir. Etudiez bien ce livre, vous y puiserez les connaissances qui vous seront nécessaires pour réfuter les accusations que vous entendrez porter contre notre Eglise catholique instituée par Jésus-Christ, qui a triomphé des sophismes, des sarcasmes et d'incessantes persécutions. Soyez bien obéissant à votre père et à votre mère, respectez-les, et ne leur causez jamais de peine. Adieu, cher enfant, je promets de penser à vous, chaque jour, dans mes prières.

— Merci ! Oh merci ! répondit Gustave, pour tant de bonté et pour l'estime que vous venez de me témoigner ; et n'en pouvant dire davantage, il se jeta aux genoux du bon prêtre, pour recevoir sa bénédiction.

—Il est temps de partir, dit tout à coup madame Dumont qui, occupée des derniers préparatifs, avait semblé ne prêter aucune attention à ce qui se passait autour d'elle, je crois même qu'il est déjà tard ; et après avoir salué froidement elle sortit en faisant signe à Gustave de la suivre.

Celui-ci se jette une dernière fois dans les bras de ses vieux parents, leur fait ses derniers adieux, puis les yeux pleins de larmes se met en devoir de suivre sa mère.

Quelques minutes plus tard, tous deux prenaient place dans le train qui devait les conduire à Burlington, et six heures après le départ, Gustave entrait dans la maison de son père qui le reçut à bras ouverts. Une charmante petite fille, d'une douzaine d'années, se précipita vers lui, en l'appelant du doux nom de frère et lui prodigua mille caresses. Le pauvre enfant, le cœur gros encore de la cruelle séparation du matin, répondit de son mieux à ces marques d'amitié ; mais bientôt, brisé par toutes les émotions de cette journée et par la fatigue du voyage, il demanda à ses parents la permission de se retirer dans sa chambre.

CHAPITRE DEUXIÈME.

BURLINGTON.—GUSTAVE AU COLLÉGE.—LA PRIÈRE ET LES ÉTUDES.

Burlington (1) est une jolie petite ville agréablement située sur les bords pittoresques du lac Champlain. Elle est remarquable surtout, par ses belles résidences à demi cachées par le feuillage des arbres qui les entourent. Comme dans les autres villes des Etats-Unis, on y voit de nombreux temples où l'Evangile est prêché et interprété en autant de différentes manières qu'il s'y trouve de ministres. Elle possède aussi de belles écoles et une haute université.

C'est dans cette charmante petite ville que M. Dumont avait fixé son séjour depuis plusieurs années. C'est là qu'il avait épousé une jeune Américaine qui, quoique douée de toutes les qualités de la femme et de l'épouse, était néanmoins indifférente en matière de religion ; elle n'avait d'aversion que pour une seule croyance, le catholicisme.

Quelques jours après la naissance de Gustave, M. Dumont était venu à Montréal pour le faire baptiser. Cet enfant plut tellement à sa grand'mère qui, avec son mari, l'avait tenu sur les fonds baptismaux, qu'elle demanda à son fils de lui laisser son enfant jusqu'à l'âge de vingt-et-un ans. M. Dumont qui, à cette époque, était encore catholique, céda, non sans regret, aux prières réitérées de sa mère. Pendant sa petite enfance, le jeune Gustave, d'un caractère doux et affable, avait fait la joie de ses vieux parents. Il se distingua à l'école primaire, et plus tard au collége, et les bons vieillards se trouvèrent amplement récompensés de leurs sacrifices, par son assiduité à l'étude, la régularité de sa conduite, son respect et sa soumission à leur égard. C'est ce qui explique la

(1) Dans l'Etat du Vermont.

peine qu'ils éprouvèrent à l'époque de la récente séparation.

Le mariage de M. Dumont avait été contracté contre le vœu de ses parents, qui voyaient dans une union mixte un grand danger pour la foi de leur fils. Leurs craintes n'étaient, hélas, que trop fondées. Lancé dans un milieu hostile à sa foi, harcelé sans cesse par des sectaires dressés à la controverse, et trop peu instruit de sa religion pour réfuter victorieusement leurs arguments. le père de Gustave abandonna peu à peu toutes ses pratiques religieuses; puis, par insoûciance, faiblesse et respect humain, continuant de prêter l'oreille à ces doctrines erronées, il abjura finalement le catholicisme pour embrasser la religion prétendue réformée.

Comme il arrive trop souvent aux âmes dévoyées, une fois sorti du droit chemin, il s'égara de plus en plus. De catholique négligent, puis indifférent, il devint un protestant zélé, militant, et bientôt fanatique Enfin, comme il avait reçu une instruction assez développée et qu'il était doué d'une élocution facile, il suivit des cours de théologie protestante, et à l'époque où nous le rencontrons, il était devenu l'un des ministres les plus zélés de la secte presbytérienne, déjà même son remarquable talent oratoire lui avait fait une réputation parmi ses nouveaux co-religionnaires.

Ne voulant pas que son fils continuât à être élevé dans l'Eglise romaine, il l'avait envoyé chercher, afin de réformer et de parfaire son éducation, et ainsi le forcer à renoncer aux prétendues erreurs d'une église que désormais il abhorrait.

Il avait construit un édifice religieux où il se donnait pour mission de prêcher le "*pur Evangile*" aux Canadiens-français de la ville et des environs. En dépit de tout son zèle, il n'avait guère réussi qu'à réunir une vingtaine de ses compatriotes attirés à lui par des dons en vêtements et provisions de toutes sortes que les Américains lui envoyaient de New-York, de Boston et autres villes voisines, pour les leur distribuer. De grosses caisses remplies de bibles nouvellement revisées par les

docteurs en théologie de la "Société Biblique" lui étaient expédiées par les dignitaires de cette société, et les nouveaux "*convertis*" les répandaient dans toutes les familles de leur nationalité. Joyeux de l'arrivée de son fils, le Rév. M. Dumont se promettait d'augmenter bientôt son église naissante d'un néophyte de plus. La suite de ce récit nous apprendra s'il réussit dans cette entreprise.

Le lendemain de son arrivée, Gustave, mu par une curiosité bien légitime, parcourut et visita sa nouvelle demeure. Tout y était splendide et luxueux, riches ameublements, gravures magnifiques, mais tout était profane. Point de crucifix, point d'images religieuses, rien qui sentait la demeure d'un ministre de la religion de Jésus-Christ. Ah ! se dit-il, grand-mère avait bien raison de dire que depuis que papa est protestant, il ne s'occupe que des choses de la terre. Tout en faisant ces pénibles réflexions, il descendit au salon, où la famille l'attendait.

Sa petite sœur Alice, toute joyeuse, accourut vers lui et lui prodigua mille caresses. Après avoir salué son père et sa mère et embrassé sa sœur, qui était vraiment digne de lui par ses qualités, sa bonne mine et sa physionomie franche et ouverte, il s'informa de leur santé et les félicita de l'aisance dont ils jouissaient dans leur confortable demeure.

Veux-tu faire la prière en commun avec nous, lui dit son père ? Gustave rougit légèrement :—J'ai fait ma prière aussitôt levé, dit-il, veuillez m'excuser ; j'irai, si vous le permettez, faire un tour de jardin en attendant le déjeuner ; et sur un signe d'assentiment de son père, il descendit au jardin, qu'il trouva charmant dans la distribution et dans la qualité des plantes rares et variées qui en faisaient la splendeur. Des statues placées de distance en distance représentaient, ici, le dieu de la guerre, là un général éminent, plus loin un lion au repos, enfin, au centre du jardin, où venaient aboutir toutes les allées, une déesse aux formes trop peu voilées se reposait au milieu d'un massif de fleurs. Comment ! se dit notre candide jeune homme, ici, à la plus belle place du jardin

et au milieu des plus belles fleurs, on a placé une statue indécente ! Ah ! ma bonne grand'maman aurait certainement mis à cette place une statue de la Ste. Vierge.

Il était livré à ses réflexions, lorsqu'il vit accourir vers lui son aimable sœur qui lui présenta une jolie fleur en disant : tiens, cher frère, voici une fleur que j'ai cueillie pour toi. Oh ! que je suis heureuse d'avoir un frère que je vais bien aimer. Tu es content, toi aussi, n'est-ce pas?

— Oui, bonne petite sœur, répondit Gustave en souriant, et je te remercie de ta délicate attention.

— Papa, dit Alice en l'interrompant, m'a envoyé te chercher pour le déjeuner ; c'est le premier repas que nous allons prendre ensemble et ta place est à côté de moi. Que je suis contente !... et prenant son frère par la main, elle l'entraina gaiement vers la maison.

Dès ce jour, une tendre amitié lia ces deux enfants ; dans leurs heures de loisir, ils n'avaient pas de plus grand bonheur que de se trouver l'un avec l'autre. Gustave en profita pour instruire sa sœur qu'il trouva, hélas ! très ignorante en fait de religion ; ce fut un grand bonheur pour lui de trouver en elle, une élève docile et favorablement disposée, aussi ne tarda-t-il pas à lui apprendre, mais dans le plus profond secret, les prières de notre sainte religion, et l'aimable enfant aimait à les répéter souvent.

Le mois de Septembre arrivé, Gustave fut placé à l'Université dont nous avons parlé plus haut, pour apprendre la langue anglaise. Son aptitude, son application et ses succès lui obtinrent bientôt la bienveillance de ses maîtres qui le désignaient comme modèle aux autres élèves.

Un jour M. Dumont lui demanda :— Eh bien ! mon fils, comment te trouves-tu au collège ?

—Mais assez bien, mon père, répondit Gustave, on nous apprend très bien la littérature et les sciences, mais...... pas autre chose.

— Que veux-tu dire par ces autres choses ? reprit M. Dumont.

— Je veux dire, papa, qu'au collège où j'étais à Montréal, les classes ne commençaient jamais, avant que maî-

tres et élèves eussent fait une prière à Dieu et à la Ste. Vierge, afin d'attirer les bénédictions célestes sur le travail commun, et qu'elles se terminaient de la même manière pour remercier le Dieu de toutes sciences.

— Ces prières ou ces exercices de religion pouvaient être en usage dans ce collège rempli de papistes, mais.... suffit pour le moment, nous aurons le temps de revenir sur ce sujet.

J'aime à te permettre la discussion avec moi ; et nous la reprendrons un de ces jours, c'est par elle que tu reconnaîtras que ta grand'mère a profité de ta jeunesse pour faire de toi un papiste, un idolâtre en te faisant pratiquer les erreurs de Rome, comme je le fis moi-même jusqu'à ces dernières années ; mais, grâce à Dieu, aujourd'hui j'ai les yeux ouverts ; avec son saint Evangile je puis me guider, et si j'ai voulu t'avoir avec moi, c'est pour te retirer de l'erreur dans laquelle on t'a plongé, et te ramener à la lumière du Christ.

— Je suppose, cher père, que vous n'abuserez pas de votre autorité ni de votre influence pour me retirer de cette erreur, qui d'après nous est....

— Non, non, interrompit M. Dumont troublé et piqué au vif, je... je... continua-t-il en hésitant, je veux que tu lises la Bible.

— Et quelle Bible, s'il vous plaît, mon père, demanda Gustave.

— La Bible, il n'y en a qu'une, c'est la parole de Dieu contenue dans l'ancien et le nouveau testament.

—Il n'y a qu'une vraie Bible, mais je lisais hier encore, qu'il y en a de fausses, c'est-à-dire des bibles que l'on revise tous les ans, dont on a retranché plusieurs livres, tel que les Machabées, l'Ecclésiaste, etc ; d'autres contenant des textes qu'on avait changés pour leur donner une interprétation nouvelle ; et ce sont ces bibles que les soi-disant " Sociétés Bibliques," répandent par milliers. Quant à moi, cher père, je n'ai pas d'objection de lire la Bible de Douay, ou toute autre approuvée par les autorités de l'Eglise catholique, car elles sont toutes semblables et sont les seules véritables.

— Tu trouveras une Bible de Douay dans ma bibliothèque, ainsi que plusieurs ouvrages qui serviront à t'ouvrir les yeux. Je tiens à ce que tu en fasses une lecture tous les jours.

Gustave le promit, et demanda à son père la permission d'écrire à ses grand-parents à Montréal.

Non, répondit M. Dumont d'un ton sec, et je te défends de me faire pareille demande à l'avenir.

Gustave ne sachant à quoi attribuer la cause du refus que son père venait de lui faire, en fut profondément affligé et partit aussitôt pour le collège où l'heure l'appelait en toute hâte.

CHAPITRE TROISIÈME

LE CHAPELET AU JARDIN—LE SIGNE DE LA CROIX.

C'était par une belle soirée d'automne, le soleil achevant sa carrière, semblait s'ensevelir dans les eaux calmes du lac Champlain, qu'il couvrait d'une nappe d'or toute resplendissante ; ses derniers rayons semblaient se réfugier sur les plus hautes branches des arbres, comme obligés de fuir devant l'ombre qui commençait à se répandre sur la terre. Les nuages bordés de teintes rougeâtres et dorées, se berçaient mollement dans les airs ; les petits oiseaux entonnaient leur hymne du soir, en gazouillant une dernière fois leurs chants mélodieux, avant de se réfugier dans leurs nids. Bientôt le bruit du jour fut suivi d'un silence profond, interrompu seulement par le bruit sourd et mélancolique des chutes du Winooski, situées en arrière de la ville. Gustave, quoique jeune encore, avait appris de sa grand'mère à comprendre ce langage mystérieux de la nature, cet appel éloquent au repos et à la prière. Il était occupé au fond du jardin de son père à contempler ce magnifique spectacle ; Alice était venu rejoindre son frère bien-aimé, c'est alors que s'adressant à sa sœur, il lui dit :

— Quelle délicieuse soirée, chère Alice, dressons une petite chapelle et prions tous les deux. Tiens, veux-tu réciter le chapelet avec moi ?

— Oh ! oui, répondit Alice, faisons tout de suite une chapelle.

Pendant qu'Alice cueillait des fleurs et en faisait un bouquet, Gustave se mit à croiser les branches des vignes pour en former une niche de verdure. Après qu'il l'eut complétée, il prit le bouquet de sa sœur et le plaça au milieu ; puis, prenant une image de la Sainte Vierge qu'il avait dans son livre, il la mit au-dessus ; choisissant ensuite les plus belles fleurs, il les disposa de manière à former une couronne au-dessus de l'image, et une

auréole autour de la niche. Joyeux de leur succès, les deux enfants se mirent à genoux pour commencer leur chapelet.

—Chère sœur, dit Gustave, nous réciterons le chapelet pour papa et maman. Tu sais que papa est très sévère pour moi, que maman est toujours froide à mon égard, toi seule me témoignes de l'affection, il n'y a que toi qui me console ; récitons pieusement les prières du chapelet. Crois-le bien, chaque " Ave Maria " répété avec dévotion, est une belle fleur que nous plaçons autour de la Sainte Vierge ; de son côté cette bonne mère les prend en souriant, et va les déposer aux pieds de son divin Fils, qui en fait une couronne resplendissante destinée à ceux qui auront ainsi honoré sa mère par amour pour Lui ; commençons, chère sœur, prions pour que Dieu touche le cœur de nos parents.

Ils priaient depuis quelques minutes, lorsque leur mère, descendue au jardin, les aperçut agenouillés. Elle s'approche d'eux à leur insu, son premier mouvement est celui de la colère et elle s'avance pour les punir ; mais une pensée salutaire l'arrête... elle hésite, elle n'ose les troubler dans leur prière ; elle admire la charmante petite chapelle entourée de grappes et de fleurs ; elle est touchée de l'attitude de la petite Alice qui, les mains jointes et les yeux levés vers le ciel, répondait à l' " Ave Maria " avec toute la ferveur d'un ange. Cependant bientôt la haine ou le dégoût pour tout ce qui est catholique s'empare d'elle ; d'un bond elle se précipite au milieu des enfants, saisit Alice qu'elle tire brusquement à elle, de sa main restée libre, elle enlève le bouquet sur lequel était placée l'image de la Vierge et renverse le tout sur le sable de l'allée.

—Oh, chère maman, laissez-moi donc prier avec mon frère, s'écria Alice d'un ton suppliant. Ah ! si vous saviez combien me sont douces les prières que je fais avec lui, et...

— Tais-toi, petite méchante, et toi, Gustave, si je te surprends encore à faire partager à ta sœur la pratique de pareilles folies, tu te souviendras de moi.

Gustave, en voyant tomber son image, s'était empressé de la ramasser ; il répondit à sa mère avec humilité et douceur :

—Oh ! chère mère, cette image et cette chapelle sont pourtant plus belles que cette statue indécente placée au milieu du jardin, cependant vous ne l'avez pas jetée par terre.

— Viens, Alice, dit madame Dumont confuse et toute interdite par cette observation de son fils ; je te défends d'écouter les folies de ton frère. Mais en s'éloignant, elle ne pouvait écarter le remords qu'elle avait subitement éprouvé en voyant tomber cette image et les fleurs inoffensives qui l'entouraient Distraite, elle arrachait tantôt une plante, tantôt une autre sans trop savoir ce qu'elle faisait. N'osant détourner la vue de peur de rencontrer le regard de son fils, elle prit le parti de rentrer à la maison. Chemin faisant, l'image et les fleurs se présentaient à son imagination troublée, comme pour lui reprocher sa conduite à l'égard de ses enfants. Qu'est-ce que cela signifie, se disait-elle, je n'ai fait que mon devoir en empêchant ma fille de se livrer à des pratiques d'idolâtrie, et... pourtant... pourquoi ce remords que j'éprouve ? Non... ce n'est pas un remords... c'est une faiblesse de ma part. Après tout... ce n'est qu'une... oui ... ce n'est qu'une image de papier ; c'est une superstition qui veut s'emparer de moi, et il me faut chasser ces sombres idées de mon esprit. Dès qu'elle fut entrée à la maison, elle fit connaître à son époux ce qui venait de se passer.

M. Dumont lui fit des éloges et lui dit :

— Dieu te bénira, chère épouse, pour les efforts que tu fais afin d'empêcher nos enfants de se livrer à des superstitions et à des actes d'idolâtrie ; je t'en félicite et t'approuve de tout mon cœur.

Gustave était resté à genoux ; après avoir fini son chapelet, il se mit à ramasser les fleurs éparses et en fit un bouquet qu'il voulait faire présenter à sa mère par Alice. Ces fleurs, pensait-il, témoins de l'insulte faite à l'image de Marie, pourront peut-être, dans leur langage, parler

à maman mieux que moi-même. En entrant à la maison il vit, au regard sévère de son père, que celui-ci avait eu connaissance de toute l'affaire. Au souper, il prit sa place et suivant sa coutume fit le signe de la croix, et récita à voix basse le "benedicite."

— Arrête-toi, lui dit M. Dumont d'un ton irrité, ne fais plus cela en ma présence ; je te le défends.

—Pourquoi donc, papa ?

— Parce que c'est mal, une pratique superstitieuse suivie seulement par les papistes.

— Mais, papa, il y a deux mois que je suis avec vous, et vous ne m'avez pas empêché de...

— Le fait de l'avoir toléré jusqu'à présent, dit M. Dumont en l'interrompant, ne m'oblige pas de le tolérer davantage ; je manquerais à mon devoir de père, si je te laissais pratiquer un acte d'idolâtrie, c'est un grand mal.

— Un mal dites-vous, cher père, pourrais-je vous demander sur quoi ou sur quelle autorité vous vous appuyez pour prouver votre assertion ?

— Je m'appuie sur la Bible, et sur l'usage des premiers chrétiens, qui n'ont jamais pratiqué des folies semblables.

— Des folies semblables ? répéta Gustave, veuillez donc me dire comment vous pouvez appeler des folies, un acte qui représente la passion de Notre-Seigneur par un signe ; un acte qui par les paroles que nous répétons nous prévient de faire toutes nos actions au nom de Dieu le Père qui nous a créés, de Dieu le Fils qui nous a rachetés par sa mort, de Dieu le Saint-Esprit qui nous a sanctifiés ; vous me pardonnerez si je me permets de vous dire que je suis vraiment surpris de vous entendre vous appuyer en cela sur la Bible et sur l'usage des premiers chrétiens, c'est une erreur !!...

— Ce n'est pas une erreur, cet acte n'a jamais été pratiqué par les premiers chrétiens, il n'en est pas fait mention dans la Bible, et les glorieux pères du protestantisme le condamnèrent comme étant une invention romaine, un signe d'hypocrisie en tout point semblable à ceux que les païens font pendant leurs cérémonies.

— Il me semble, intervint madame Dumont, qu'il

vaudrait mieux attendre que Gustave pût juger par lui-même, que de vouloir lui interdire des actes auxquels il est habitué et qu'il considère comme bons ; je suis loin de les approuver, mais laisse-le grandir et étudier ; lorsqu'il sera d'âge à bien comprendre et à juger, je n'ai pas le moindre doute qu'il ne dédaigne et regrette ces erreurs.

— Tu ne devrais pas intervenir, Louise, lorsque je fais défense à mon fils de se livrer à ces folies, répliqua M. Dumont surpris, (car c'était la première fois que son épouse se permettait de le contrarier ;) n'as-tu pas fait pareille défense tout à l'heure dans le jardin ; n'as-tu pas même jeté image et fleurs aux quatre vents, et loin de te contrarier, je t'ai félicité de ta conduite.

C'en était trop pour madame Dumont, non seulement l'image et les fleurs, sans cesse présentes à son esprit, lui causaient des remords, mais son époux lui-même venait à son tour l'accabler davantage. Elle fut sur le point de quitter la table, se redressant cependant, elle répondit avec hauteur :

— Tu peux l'avertir ou lui démontrer ses folies ; mais ne serait-ce pas user de cette " Influence indue sur la jeunesse " que tu as condamnée avec tant de force et de chaleur l'autre jour, que de lui défendre la pratique de sa religion ?

— Je ne lui ai pas défendu de faire le signe de la croix ailleurs qu'en ma présence, reprit M. Dumont piqué au vif, qu'il le fasse lorsqu'il est seul tant qu'il voudra ; mais devant moi je ne le veux pas, car cela m'offense.

— Cher père, dit Gustave, je ne pensais pas vous offenser en faisant ce signe que vous avez fait vous-même pendant plus de trente ans, signe qui fut fait même avant Jésus-Christ.

— C'est faux, dit M. Dumont, et je te défie de me prouver la vérité de ce que tu viens de dire.

— Puisque vous me le permettez, mon père, je vais vous fournir les preuves que vous demandez.

Se levant de table, il se rendit à la bibliothèque et revint avec quatre livres qu'il déposa devant lui. Après

avoir ouvert son catéchisme de controverse et trouvé la page qu'il désirait, il présenta deux des volumes à son père en lui disant : Tenez, papa, voici Milner, ministre protestant et écrivain distingué qui déclare que " *Le signe de la croix était d'un usage universel pendant les cinq premiers siècles de l'Eglise*." Voici un autre écrivain renommé pour son exactitude dans l'histoire, je veux dire " Molhein," qui dit la même chose. Ce sont deux protestants éminents qui parlent ainsi ; lisez vous-même, mon père, c'est bel et bien écrit et avoué par eux. Ensuite dans cet autre que je viens d'ouvrir, je vois que St. Cyprien a dit :

N'ayons pas honte de confesser celui qui a été crucifié pour nous, et que le signe de la croix soit fait sur le front avec la main droite.

Un peu plus bas, je lis ces paroles du grand Tertullien :

Signons-nous du signe de la croix sur le front ; lorsque nous sortons de la maison ou que nous y entrons, en nous habillant, en nous chaussant, en allant au bain, en nous mettant à table, en allumant nos lumières, en nous couchant et en nous levant.

Vous voyez bien, papa, que dès les premiers siècles, l'on faisait le signe de la croix.

—Et même plus souvent que les catholiques ne le font aujourd'hui, dit madame Dumont en souriant.

—Ces hommes pouvaient se tromper, dit M. Dumont. Quant à moi, je ne m'en rapporte qu'à la Bible, et elle n'en fait pas mention.

—Pardon, mon père, répondit Gustave, la Bible en fait mention à plusieurs reprises. Voici la première ; tenez, prenez votre Bible, mon catéchisme me renvoie au chapitre 17e de l'Exode, versets 9, 10, 12 et 13.

M. Dumont ouvrit la Bible au chapitre indiqué, et se mit à lire :

Et Moïse dit à Josué : Choisis des guerriers, sors et combats contre Amalec ; demain, je serai au sommet de la colline, ayant *la verge de Dieu en mains ;* et le lendemain, Moïse, Aaron et Fleur montèrent sur le sommet, et Moïse se tenait les deux bras élevés pendant que Josué combattait contre Amalec ; et quand Moïse élevait les mains,

Israël triomphait, quand il les abaissait, Amalec l'emportait. Or, sur le soir, les mains de Moïse s'appesantissaient, et Aaron et Fleur soutenaient ses mains des deux côtés.

—Un beau signe de la croix ! n'est-ce pas ? dit Gustave.

M. Dumont, tremblant de dépit, ferma rudement sa Bible sans répondre.

—Et Jésus-Christ cloué sur la croix, continua Gustave, n'a-t-il pas fait le plus beau signe de la croix ! Il l'a fait de toute sa personne, tandis que nous ne le faisons que de la main droite.

—Assez sur ce sujet ! dit M. Dumont en essuyant la sueur de son front. Tiens, Louise, veux-tu de ce pâté, qui me paraît délicieux ? et il parvint ainsi à détourner la conversation.

Nos lecteurs seront étonnés, peut-être, de voir un adolescent de 15 ans défendre ses principes et sa foi avec autant d'habileté que de courage ; mais pour lui, la tâche était assez facile. Depuis deux ans, sa grand-mère, ayant appris avec une immense douleur l'apostasie de son fils, n'avait cessé d'instruire son petit-fils sur les dogmes de l'église catholique, et sur les principales objections lancées contre elle par les protestants. De plus, le catéchisme que lui avait donné le directeur du collége à son départ, était une réfutation complète des arguments et objections de nos frères séparés. Chaque dogme de foi y était discuté et défendu par des preuves claires et précises, un tiers de chaque page était rempli de commentaires et de références aux ouvrages des plus grands auteurs. Ainsi, la preuve était facile à trouver, et les réponses se trouvaient, pour ainsi dire, toutes préparées ; on n'avait qu'à les lire ou à les apprendre par cœur, et le plus difficile était fait. Ensuite, Gustave, sachant qu'il serait toujours attaqué dans ses principes par son père et autres, et qu'il lui faudrait défendre sa croyance, ainsi que l'église qui l'enseignait, s'était mis à étudier son livre de controverse avec ardeur, et lors même qu'il n'aurait pas compris parfaitement le vrai sens des réponses, il pouvait cependant les répéter.

Quant au reste, il n'avait qu'à recourir aux différents auteurs indiqués, et n'ayant qu'à en faire la lecture, la tâche était assez facile pour lui, comme nous l'avons déjà dit plus haut.

CHAPITRE QUATRIÈME.

UNE VISITE.—GUSTAVE AUX PRISES AVEC DES MINISTRES PROTESTANTS.

Un soir, M. Dumont avait invité plusieurs ministres à prendre le souper et à passer la veillée avec lui. On venait de se lever de table et de se rendre au salon. Gustave, ne voulant pas s'exposer à entendre quelque discussion rèligieuse, avait crû plus prudent de ne pas se montrer. Il avait pris un léger repas à la dérobée et s'était retiré dans sa chambre pour étudier ses leçons. Alice, ne le voyant pas, alla le rejoindre et lui dit :

Gustave, veux-tu réciter le chapelet avec moi ?

—Mais, bonne petite sœur, répondit Gustave, papa et maman te l'ont défendu ; ne penses-tu pas désobéir en agissant ainsi ?

—Oh non ! c'est bien le contraire d'une désobéissance. Je veux prier le bon Dieu et la Sainte Vierge pour bien obéir à mes parents et les aimer de plus en plus ; ne me refuse pas, ce n'est pas un mal de prier ; viens, je t'en conjure.

—Qui pourrait se refuser à une demande si bonne et si louable, répondit Gustave attendri ; eh bien, commençons de suite.

Pendant que ces deux enfants priaient et faisaient monter vers Dieu les suaves parfums du "Pater" et de "l'Ave," M. Dumont et sa compagnie discutaient et condamnaient les erreurs de l'Eglise romaine, (*Romish Church*), comme ils la désignent. Entendez la conver-

sation de ces soi-disant ministres de l'Evangile, elle met au jour leur haine et leur mépris pour tout ce qui est catholique ; ils ne profèrent que des anathèmes et des malédictions contre cette église, la rejettent, méprisent ceux qui vivent dans son sein, et les regardant comme des êtres inférieurs, ils leur jettent à la face la calomnie et le mensonge, et tout cela au nom du Christ, dont ils prétendent prêcher le pur Evangile. Du haut de la chaire, ils enseignent l'amour de Dieu et la charité envers le prochain ; mais lorsqu'il s'agit des catholiques et de l'Eglise de Rome, ils n'ont plus que des injures et des outrages à la bouche.

Est-ce ainsi, Messieurs les ministres, qu'il faut pratiquer cette charité chrétienne, que votre Bible vous commande ? Jésus-Christ, que vous prétendez suivre et imiter, vous a-t-il dit que le catholique n'était pas votre prochain : que vous pouviez l'injurier et le blesser dans ses opinions par vos calomnies et vos mensonges ?... S'il est dans l'erreur, comme vous le prétendez, ne devez-vous pas le ramener à la vérité, en prenant les moyens que vous enseigne le Divin maître dans cette même Bible que vous regardez comme votre unique moyen de salut ?... Voyez ces deux enfants agenouillés, ils appartiennent à cette église que vous détestez ; ils sont là, comme deux tendres fleurs qui, tout agitées qu'elles sont par le vent et la tempête, n'en conservent pas moins leur fraîcheur et leur beauté ; leurs cœurs purs s'élèvent ensemble vers les choses célestes. Pendant que vous les maudissez et haïssez, ils prient et demandent des bénédictions pour vous, et répondent à vos invectives par l'amour et la prière. Dites-moi, où est la religion et la charité ?

La discussion devenait très chaude, car ces ministres de sectes différentes ne s'accordaient pas. Sans approuver l'Eglise de Rome, l'Universaliste soutenait que le catholique était chrétien, il croyait en Jésus-Christ, et cela suffisait pour être sauvé. Le Presbytérien disait tout le contraire et même essayait de prouver que Dieu avait choisi ses élus de toute éternité, le nombre en ayant été compté, ceux-là seuls seraient sauvés. Le

Méthodiste cherchait à démontrer que l'Eglise de Rome était la Babylone de l'Apocalypse ; le Pape, selon lui, était un vil charlatan qui vendait le ciel à prix d'or et d'argent. Enfin, l'un d'eux, voyant qu'une entente serait impossible, voulut changer la conversation et, s'adressant à M. Dumont :

—Votre fils est-il absent, monsieur ? Je ne l'ai pas encore vu.

—Mon fils est ici, répondit M. Dumont, je le crois dans sa chambre occupé à étudier.

—Alors, reprit le ministre, veuillez nous le présenter, j'aimerais à le voir, car j'ai su qu'il se distinguait à l'Université par ses talents et sa bonne conduite.

M. Dumont pria son épouse d'aller chercher son fils. Elle monte à la chambre de Gustave et aperçoit ses deux enfants agenouillés devant cette même image qu'elle avait jetée sur le sable du jardin. Alice, cette fois, tient le chapelet dans ses mains ; elle s'arrête ; la vue de cette image la saisit à un tel point qu'elle voudrait s'éloigner ; mais il faut qu'elle prévienne son fils que son père le demande au salon. Comment faire ? mes enfants se dit-elle, ne m'ont pas aperçue et continuent leur prière sans se douter de ma présence ; si je ne me montre sévère, ils penseront que je les approuve... je ne veux pourtant pas faire ce que j'ai fait au jardin... non... je ne toucherai pas à cette image ; je vais me contenter de punir Alice qui m'a désobéi. Elle entre précipitamment dans la chambre, et jetant un regard sévère sur sa fille, elle lui dit :

— Comment ! ne sais-tu pas obéir Alice ? Ne t'ai-je pas défendu d'écouter davantage les folies de ton frère ? Mets-toi au lit tout de suite !

Alice sortit en pleurant pour se rendre à sa chambre.

— Et toi, Gustave, ajouta sèchement madame Dumont, refais un peu ta toilette, et descends au salon sans plus tarder ; surtout, fais en sorte que nous n'ayons pas honte de toi ; puis sortant aussitôt elle descendit pour rejoindre la compagnie.

Gustave aurait bien désiré échapper à cette rencontre,

car c'était la première fois qu'il allait se trouver en face de ministres protestants, et la perspective d'une soirée passée en leur compagnie ne lui souriait guère. Néanmoins, par obéissance, quelques minutes plus tard, il entrait au salon le sourire sur les lèvres et s'inclinait avec grâce devant les messieurs auxquels il était présenté, M. Dumont et son épouse eurent un sentiment d'orgueil de le voir aussi gentil et si bien élevé.

— Mon cher ami, dit l'un des ministres en s'adressant à M. Dumont, je vous félicite d'avoir un fils aussi intéressant ; il paraît vraiment intelligent et je ne m'étonne pas qu'il fasse autant de progrès dans ses études. Il est aisé de comprendre pourquoi vous n'épargnez ni soins, ni peines pour le bien élever, et lui, de son côté, vous en récompense sans doute, en suivant vos conseils.

Ne m'attribuez pas le succès obtenu dans la personne de mon fils, répondit M. Dumont, car il a été élevé par ses grand'parents qui demeurent à Montréal ; je n'ai rien à lui reprocher sinon qu'il est catholique. Il y a près d'un an qu'il est avec moi, et il refuse obstinément de rétracter ses erreurs.

— Fi ! Fi donc ! s'écria le ministre, il est pénible de voir un jeune homme si accompli demeurer catholique ! mais il faut espérer qu'avant peu il renoncera à ses erreurs. Vous lui faites lire la Bible, n'est-ce pas ?

— Certes, oui ! répondit M. Dumont, de plus je m'aperçois qu'il prend plaisir non seulement à la lecture de la Bible, mais aussi à celle de plusieurs autres ouvrages, qui ne serviront qu'à l'éclairer.

— Bien ! bien ! reprit le ministre en se frottant les mains, c'est un bon signe ; vous verrez que bientôt il rejettera cette Eglise corrompue. N'est-il pas vrai ? jeune homme, ajouta-t-il, en s'adressant à Gustave.

— Veuillez me dire, monsieur, pourquoi je renoncerais à l'Eglise catholique, dit Gustave avec calme.

— Parce que l'Eglise de Rome est l'œuvre de Satan, reprit le ministre d'un ton solennel ; c'est la Babylone de l'Apocalypse, elle nourrit dans son sein la haine, l'hypocrisie et l'impureté ; elle excite les guerres et c'est elle

qui est la cause de la plupart des maux qui abondent sur cette terre.

—Je n'oserais contredire ce que vous venez d'avancer, monsieur, mais me serait-il permis de vous demander quelles sont les raisons qui vous font parler de la sorte ?

— Je m'appuie sur la Bible et l'histoire, les écrivains, en général, sont d'accord sur ce que je viens de dire ; tous condamnent et rejettent cette secte impie.

— Une secte impie, dit Gustave avec fermeté, n'enseigne pas à aimer Dieu et à le servir ; l'impie ne connaît pas de Dieu.

— Vous voulez dire, je suppose, reprit le ministre avec ironie, que l'Eglise romaine enseigne à aimer Dieu et à le servir ?

— Certainement, c'est ce que m'ont appris les instructions de nos pasteurs, et celles de mes bons vieux parents de Montréal.

— Et moi, je répète que c'est une secte impie, l'Eglise romaine enseigne à aimer et à servir le Pape et les prêtres, et tous les auteurs de l'histoire de l'Eglise le démontrent clairement. Pas un ne diffère de l'autre sur ce point.

— Alors, dit Gustave avec un sourire moqueur, mes compagnons de classe, même les plus jeunes, sont très instruits sur la Bible et sur l'histoire de l'Eglise, car tout ce que vous venez de dire, n'est qu'une répétition de ce qu'ils me disent eux-mêmes tous les jours.

— Et ils disent ce qui est vrai, reprit le ministre irrité des réponses de Gustave. Non, l'Eglise romaine ne devrait pas exister. Sans elle le monde serait heureux ; elle devrait être anéantie, exterminée ainsi que tous ceux qui voudraient persister à rester dans son sein.

— Monsieur, dit Gustave d'une voix émue, souvent chez mon grand'père, des amis venaient passer la soirée ; parmi eux, il y avait parfois des protestants, cependant je n'ai jamais entendu mon grand'père ou les catholiques de la société vilipender la religion de leurs frères séparés ; jamais ils n'ont parlé d'anéantissement ou d'extermination comme vous venez de le faire. C'est que notre religion, que vous taxez de haine et d'hypocrisie, n'en-

seigne et n'approuve pas ces choses ; elle est toute d'amour pour Dieu et de charité envers le prochain. Au lieu de calomnier et de détester, elle plaint nos frères séparés et prie Dieu pour eux. Excusez-moi, messieurs, si j'ai dit quelque chose qui puisse vous offenser. Papa, pourrais-je me retirer ?

M. Dumont, rouge de colère, lui ordonna de monter à sa chambre. Plusieurs des ministres avaient ressenti vivement toute la justesse de la réplique de Gustave, et ils étaient forcés de s'avouer à eux-mêmes que cet enfant avait raison ; cependant, lorsqu'une heure plus tard, M. Dumont, qui faisait la prière avant le départ de ses amis, méprisait cette Eglise et demandait à Dieu d'éclairer son fils qui se trainait dans la fange et les égoûts de Rome, ils s'écrièrent tous ; amen ! amen ! Mais vous aurez beau vous exclamer, messieurs, de telles prières, entremêlées de mensonges et de calomnies, ne montent jamais plus haut que le plafond de l'appartement où elles se font, et elles se perdent avec l'écho que produit le son de si vaines paroles.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LE GRAND'PÈRE DE MONTRÉAL.—LE CULTE DES SAINTS.

M. Dumont, irrité, fut plus d'un mois sans parler à son fils, il ne voulait pas s'avouer que son enfant avait raison ; il était catholique et cela était assez pour lui donner tous les torts. Il n'en était pas ainsi de madame Dumont ; touchée de la douceur et de l'obéissance de son fils, elle se disait : depuis que Gustave est avec nous, je lui ai à peine parlé ; je n'ai cessé de l'attrister par mes reproches et mon humeur maussade ; cependant il cherche toujours à me plaire, et court même au devant de mes désirs. Tantôt c'est un beau bouquet qu'il me présente, tantôt les plus beaux fruits du jardin qu'il m'apporte ; il est toujours doux et obéissant. Ah ! il y a quelque chose de grand et de sublime dans une telle conduite, la religion seule peut lui faire supporter avec autant de résignation, les peines et les tracasseries que nous lui avons fait subir. Une religion qui enseigne et fait pratiquer de telles vertus, ne doit pas être aussi horrible qu'on me l'a représentée... Oui, je vais changer de conduite à son égard ; sans toutefois l'approuver dans sa croyance, au moins je lui ferai voir que je reconnais ses bonnes qualités. Elle tint parole et dès ce jour elle s'appliqua à témoigner à Gustave de l'intérêt, même un commencement d'affection. Gustave s'aperçut avec bonheur de ce changement dans les manières de sa mère, et dans sa joie, il s'écriait : " Mon " Dieu permettez donc que maman se convertisse, qu'elle " se jette dans le sein de cette Eglise que vous aimez " tant. Et vous, Sainte Vierge Marie, qui êtes la mère de " toutes les mères, intercédez, je vous en supplie, auprès " de votre divin Fils, pour obtenir la conversion de mes " bons parents. Vous voyez les luttes qu'il me font " subir pour garder fidèlement ma foi ; ne m'abandonnez " pas ; augmentez la confiance que j'ai en vous, j'ai la " douce consolation que de là haut vous veillez sur moi

" et ma sœur mieux que ne peut le faire la meilleure des
" mères ici-bas. Priez pour moi qui ai recours à vous.
" Ainsi-soit-il."

De telles prières lui apportaient toujours la consolation et l'espérance, le soutenaient dans ses ennuis et dissipaient la tristesse qu'il éprouvait de temps à autre.

A quelques jours de là, Gustave rentrant à la maison fut agréablement surpris d'entendre la voix si aimée de son aïeul, causant au salon avec son père et sa mère.

Le bon vieillard, ne recevant pas de réponses aux lettres qu'il avait envoyées régulièrement tous les mois depuis le départ de son petit-fils, et ne sachant à quoi attribuer ce long silence, s'était décidé à venir lui faire visite. Il apprit avec peine que M. Dumont n'avait pas trouvé bon de montrer ses lettres à l'enfant.

Gustave, en apercevant son grand'père, s'était élancé dans ses bras, des larmes de bonheur inondaient son visage ; l'émotion qu'il éprouvait l'empêchait de parler ; enfin, il demande des nouvelles de sa chère grand'mère, du collège, de ses amis, et lui fait mille questions, auxquelles le bon vieillard répond en souriant. Il prend place à table à côté de lui, et se montre plein des plus douces prévenances à son égard.

Après le souper, M. Dumont, suivant sa coutume, ouvrit la Bible, choisit pour lecture le 5e chapitre du Deutéronome, versets 7, 8 et 9e, et se mit à lire à haute voix :

Tu n'auras pas de dieux étrangers devant ma face. Tu ne te feras point d'image taillée, ni de ressemblance de tout ce qui est en haut dans le ciel, ou en bas sur la terre, ou de ce qui est dans les eaux sous la terre. Tu ne les adoreras pas et ne les serviras pas, car je suis le Seigneur ton Dieu, etc.

S'adressant alors à son père et à Gustave, il leur dit :

—Je viens de lire les trois premiers commandements de Dieu, que l'Eglise romaine a retranchés et qu'elle n'enseigne pas.

—Je nie ton avancé, répondit le vieillard, et je suis vraiment surpris de ton ignorance. Dans les trois premiers versets que tu viens de lire, tout homme intel-

ligent voit un seul commandement, et ce commandement, l'Eglise catholique l'enseigne à ses enfants.

—Je suppose, reprit M. Dumont avec feu, que vous voulez justifier le culte d'adoration que votre Eglise vous fait rendre aux images et aux statues des saints qui remplissent vos églises et vos maisons. En les priant et en vous agenouillant devant elles, vous leur rendez un culte qui n'est dû qu'à Dieu seul.

—Garde ton sang-froid, dit le vieillard avec calme, et tu eomprendras que je ne veux en aucune manière justifier le culte d'adoration que, d'après toi, nous rendons aux saints. Au contraire, je nie complètement que nous adorions les saints ; le catholique n'adore que Dieu seul, tu as été catholique toi ; réponds franchement, as-tu adoré des saints ou des images ?

—Je n'ai pas adoré des images, moi, mais les catholiques ignorants ne connaissent pas la différence qu'il y a entre le culte qu'ils rendent à Dieu et celui dont ils honorent les images et les statues devant lesquelles ils se prosternent.

—Tu me surprends vraiment, dit le vieillard avec dignité ; tu parlais avec plus d'intelligence à l'âge de dix ans. Demande-donc à l'enfant catholique le plus ignorant s'il adore les images, les statues, ou même le crucifix ; sais-tu comment il te répondra ? il rira de toi d'abord, il te demandera ensuite si tu sais ton catéchisme ou si tu crois en Dieu. Voyons, tu n'as pas répondu clairement à ma dernière question, sois franc, t'avons-nous enseigné à adorer les images ou les saints ?

—Non, j'en conviens, mais Dieu, par ce deuxième commandement, défend même de faire des images taillées ou aucune ressemblance de quoi que ce soit ; et l'Eglise romaine a effacé complètement ce commandement, de peur de se compromettre ou d'être confondue par ses propres adhérents.

—Tu prétends donc que, par ce commandement, Dieu défend de faire aucune image ou ressemblance de quoi que ce soit ?

—Oui.

—Alors, pourquoi, toi qui me jettes la première pierre, transgresses-tu ce commandement?

—Comment cela? dit M. Dumont en pâlissant.

—Tu demandes comment? mais regarde-donc les gravures qui ornent ta demeure, les statues placées dans ton jardin; toutes ces choses sont des images ou des ressemblances, et te voilà en contravention avec ce que tu viens de lire. Eh bien! qu'as-tu à répondre?

—Je... je...., répondit M. Dumont en hésitant, je ne veux pas dire que Dieu a défendu la peinture ou la sculpture; mais il a voulu nous faire comprendre que nous ne devions pas rendre aux images un culte qui n'est dû qu'à Lui seul. C'est un acte d'adoration que de s'agenouiller devant une image; il n'y a que les païens et les idolâtres qui agissent ainsi, et, je le répète, l'Eglise romaine a supprimé ce commandement, afin de défendre et de confirmer le culte des images et des saints.

—Tu me surprends de plus en plus, ne comprends-tu pas la Bible que tu lis? N'est-il pas aisé, pour tout homme intelligent, de saisir que ces trois versets ne contiennent qu'un seul commandement, qui est d'adorer Dieu seul? Dieu n'a-t-il pas ajouté à la fin de ce verset: *Et tu ne les adoreras pas et ne les serviras pas.* Ces derniers mots ne veulent-ils pas dire, ou plutôt n'était-ce pas la volonté de Dieu de ne pas se faire d'images taillées ou des statues POUR LES ADORER? Or, le catholique n'adore que Dieu. Tu conviens toi-même qu'il n'est pas défendu de peindre des images ou de sculpter des statues; est-ce ton préjugé ou ton aveuglement qui t'empêche de voir la différence qui existe entre l'adoration que les catholiques rendent à Dieu et la vénération, remarque bien ce mot; la vénération qu'ils rendent au crucifix, aux images et aux statues des saints. L'Anglais adore-t-il la reine, lorsqu'il s'agenouille devant elle pour lui présenter ses hommages? L'enfant adore-t-il son père en s'agenouillant devant lui pour demander sa bénédiction? Et toi, as-tu adoré le ministre, lorsque tu t'es agenouillé devant lui pendant qu'il t'imposait les mains pour te constituer ministre toi-même? N'est-ce pas plutôt par

respect pour le pouvoir dont Dieu a investi ceux que je viens de nommer ? Ne peux-tu discerner le veau d'or que les Israëlites avaient adoré du serpent d'airain que Dieu a fait élever lui-même pour être offert à la vénération de ces mêmes hommes ? Dieu n'a-t-il pas fait élever l'Arche d'Alliance avec des chérubins placés au-dessus ? N'a-t-il pas commandé à son peuple de se prosterner devant elle et de la porter avec le plus grand soin ? Il avait même défendu à tous, excepté les prêtres, d'y toucher sous peine de mort ; cependant, ce peuple choisi l'adorait-il ? Tu sais bien que non ; il serait cependant à désirer que les catholiques eussent une aussi grande vénération pour les choses saintes que les Juifs en avaient pour cette Arche d'Alliance et l'enceinte du Temple où elle était placée. Sache-le bien, si les catholiques s'agenouillent devant une image, c'est afin de donner une posture respectueuse au corps, et de le joindre ainsi à l'esprit dans la vénération qu'il porte à celui ou celle que cette image représente. J'affirme de plus qu'il n'y en a pas un parmi nous d'assez stupide pour croire qu'il y a de la divinité dans les images ou les statues.

—Admettons, dit M. Dumont, pâle et défait, mais conservant encore un reste d'espérance, que le catholique n'adore pas les images, vous ne pouvez nier qu'il prie les saints, et cela est en opposition à ce que dit Jésus-Christ dans l'apôtre St. Jean : "*Je suis la porte et la vie, le seul médiateur entre Dieu et les hommes ; si quelqu'un veut parvenir à mon père, qui est dans le ciel, il faut qu'il passe par moi, et tout ce que vous demanderez à mon père à mon nom vous sera accordé.*" Eh bien ! comment pouvez-vous accorder ces paroles avec l'enseignement de l'Eglise romaine, qui veut qu'on s'adresse aux saints ? Jésus-Christ dit : *Je suis le seul médiateur !* et elle dit : " En voici des milliers ! "

—Des milliers de quoi ?

—Des milliers de médiateurs.

—Et qui t'a appris cela ? Ce n'est pas l'Eglise catholique, assurément ?

—Son propre enseignement te démontre assez clairement, répondit M. Dumont d'un air triomphant.

—Si tu interprètes la Bible aussi bien que cet enseignement, reprit le vieillard en souriant, je plains ceux à qui tu sers de pasteur.

—Et comment cela, s'il vous plaît ?

—Parce que celui qui ne peut voir de différence entre un médiateur et des intercesseurs est encore moins capable de prêcher la parole de Dieu en l'interprétant fidèlement.

—Supposons, reprit M. Dumont dans un état d'irritation mal contenue, que vous les preniez pour des intercesseurs, ce n'en est pas moins un mal ; car Jésus-Christ par ces paroles, *Je suis le seul médiateur*, veut nous faire comprendre que nous ne devons adresser nos prières qu'à Lui, et non pas à d'autres. L'eût-il voulu, nous le trouverions dans la Bible ; mais vous aurez beau la fouiller, vous ne trouverez pas de ces intercessions, ou plutôt cette communion des saints, comme vous, catholiques, la désignez. De plus, c'est une innovation introduite par les prêtres, lors du concile de Trente, pour mieux vendre leurs médailles et leurs chapelets.

—Je vois que tu as sû profiter des leçons de tes bons maîtres dans le protestantisme, dit le vieillard avec dignité ; comme eux, tu n'as que des moqueries et des insultes à lancer à la face du prêtre catholique. Je t'assure, cependant, que de telles insultes ne lui font pas grand mal ; voici ma réponse : tu dis d'abord que la Bible ne fait pas mention de cette "communion des saints." Je vais de suite te prouver le contraire. Voyons, Gustave, ouvre ton catéchisme et lis.

" Priez les uns pour les autres. (Ephésiens, chap. 6e, verset 18e.)

" Les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or remplies de parfums, qui sont les prières des saints. (Apocalypse, chap. 5e, verset 8e.)

" Et la fumée des parfums, jointe aux prières des saints, s'élevant de la main de l'ange, monta devant Dieu. (Apocalypse, chap. 8e, verset 4e.)

" Et ils criaient à haute voix....

C'est assez, Gustave, dit le vieillard, ton père doit en avoir assez pour le convaincre que les anges et les saints

prient pour nous ; ils ne sauraient prier pour eux-mêmes, ils n'en ont pas besoin. Et que veut dire Notre-Seigneur par ces paroles : *Gardez-vous de mépriser un de ces petits, car je vous le déclare, leurs anges voient sans cesse la face de mon Père, qui est dans les cieux ;* après ceci, qu'as-tu à répondre ? Non-seulement les prophètes et les apôtres déclarent que la " Communion des Saints " existe ; Jésus-Christ lui-même le démontre formellement.

M. Dumont, confondu, gardait le silence ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front ; madame Dumont, qui avait prêté une grande attention à cette discussion, était bien persuadée dès le commencement que son époux gagnerait une victoire aisée sur un catholique ; mais bientôt l'inquiétude s'empara d'elle. A chaque question ou réponse du vieillard, elle voyait que son époux perdait du terrain. Ne le voyant pas répondre, elle crut lui venir en aide en disant :

—Ces paroles sont frappantes, il est vrai ; mais après tout, ce ne sont pas des ordres pour nous, de prier les saints, et vu que Jésus-Christ a dit : *Je suis la porte et la vie, le seul médiateur,* je continuerai de m'adresser à Lui seul et lui donnerai toute ma confiance.

—Le catholique aussi, madame, dit le vieillard, met toute confiance en Jésus-Christ, et le regarde comme le seul médiateur entre Dieu et les hommes.

—Alors, pourquoi s'adresser aux saints, puisque Jésus-Christ nous suffit, dit M. Dumont avec ironie.

—Parce que le catholique a plus d'humilité que le protestant, répondit le vieillard, il se reconnait comme un misérable pécheur ; jetant la vue au ciel, il croit que Jésus-Christ est Dieu et d'une sainteté infinie ; sa propre faiblesse l'effraie, et il craint que ce Dieu ne le repousse ; alors il cherche les moyens de s'approcher de Lui, et trouve dans l'Evangile que les saints, qui jouissent de sa présence, peuvent intercéder en sa faveur. Joyeux de cette découverte, il s'empresse de leur présenter sa requête. Ah ! si vous connaissiez le bonheur que le catholique éprouve dans cette " communion des saints," communion pleine de charité entre l'Eglise triomphante

et l'Eglise militante, vous ne la rejetteriez pas comme vous le faites !

—Depuis quand existe cette communion des saints, demanda madame Dumont, ou plutôt cette croyance ?

—Cette croyance à la communion des saints a toujours existée spécialement depuis Jésus-Christ et les Apôtres, répondit le vieillard. Ce sont les Apôtres eux-mêmes, qui ont redigé le Symbole dit : *Symbole des Apôtres*, que nous récitons tous les jours et dans lequel il est dit : *Je crois à la communion des saints.*

—C'est encore une invention de Rome, dit M. Dumont avec emphase ; nous, protestants, ne reconnaissons pas ce symbole, qu'on vous fait croire avoir été redigé par les Apôtres.

—Je m'attendais à une réponse semblable, parce que vous rejetez ce Symbole, il faut que ce soit une invention de Rome. C'est votre unique argument ; chose curieuse, vous n'êtes jamais capable de prouver ce que vous avancez. Et moi, je te prouverai que ce Symbole existe depuis les Apôtres ; l'Eglise d'Angleterre, qui est protestante, n'a-t-elle pas conservé ce Symbole dans sa liturgie, et, ajouta-t-il en souriant, un ministre comme toi, doit savoir que cette Eglise n'a gardé que ce qui existait au temps des Apôtres et des cinq premiers siècles de l'Eglise fondée par Jésus-Christ, tu ne nieras pas cela, j'espère ?

C'en était trop pour M. Dumont, il se voyait battu sur tous les points et ne savait que répondre ; il avait épuisé toutes ses objections et cherchait en vain un moyen de se débarrasser de cette affaire. Se levant de table tout à coup, il dit d'un ton impatient :

—Vous allez m'excuser, je dois me rendre au service du soir. Ce n'était qu'un prétexte, il n'y avait pas de service ce soir là ; mais grâce à ce stratagème, il sortit de la maison la honte et la rage dans le cœur.

Dès qu'il fut sorti, madame Dumont, intéressée à savoir ce que voulait dire cette " communion des saints " demanda au vieillard :

—Veuillez donc m'expliquer cette croyance, monsieur ?

—Pour mieux vous répondre madame, vous me per-

mettrez une comparaison. Un gouverneur envoyé par un roi dans une de ses colonies, est un médiateur entre ce roi et la colonie, n'est-ce pas ?

--Oui, monsieur.

--Alors, madame, comment s'y prend celui qui veut obtenir une faveur de ce gouverneur ? Va-t-il s'adresser immédiatement à lui, s'il veut bien réussir ? non, il tâchera de se faire présenter à une personne d'un rang moins élevé, par conséquent, plus facile à approcher, et qu'il saura jouir d'un certain crédit auprès du gouverneur. Après avoir été présenté à cette personne, il lui communiquera sa requête, en le priant d'user de son influence et son crédit auprès du gouverneur pour lui faire agréer sa demande. Eh bien ! madame, nous en agissons ainsi. Avant de nous présenter à Jésus-Christ, la sainteté infinie, nous prions les saints d'intercéder pour nous auprès de Lui, certains d'avance que ces saints jouissent auprès de Lui d'un plus grand crédit que nous, et qu'en conséquence ils obtiendront mieux que nous les faveurs que nous demandons.

—Je conçois, monsieur, dit madame Dumont, qu'ils jouissent d'un plus grand crédit que nous auprès de Dieu, mais Jésus-Christ est tout-puissant et miséricordieux ; ne suffit-il pas de s'adresser à Lui pour obtenir ce que l'on demande ? De plus, à mon point de vue, cette intercession des saints, ou plutôt les prières que nous pourrions leur adresser, me paraissent injurieuses à la toute puissante intercession de Jésus-Christ. Quand il intercède pour nous, qu'avons-nous besoin d'autres médiations ?

—Alors, madame, pourquoi priez-vous vous-même ? L'acte seul de votre prière ne semble-t-il pas supposer l'insuffisance de celle de Jésus-Christ ? Une question s'il vous plaît. N'avez-vous jamais demandé à quelques personnes de votre congrégation de prier pour vous ?

—Oui, monsieur, surtout à ceux que je croyais être de bons chrétiens.

—Vous êtes donc persuadée, madame, que vos prières, ainsi que celles de ces bons chrétiens, sont plus agréables à Dieu, que celles des saints consommés dans la gloire

que les prières de celle que Dieu a choisi pour sa mère, la Vierge Marie, et que le St. Esprit a déclarée bénie entre toutes les femmes? Vous êtes donc persuadée, dis-je, que leurs prières ne sont rien en comparaison des vôtres?

—Vous êtes trop sévère, monsieur.

—Pardon, madame, je veux seulement vous faire voir que c'est un préjugé, et non la raison, qui vous fait rejeter les prières des saints, comme injurieuses à la toute puissante intercession de Jésus-Christ; quand vous ne craignez pas d'y joindre vos propres prières et celles de ces bons chrétiens..

—Oh! dit madame Dumont, c'est à mes frères que je m'adresse; ils sont encore sur cette terre, et comme moi, ils peuvent s'adresser à ce divin maître, soit pour eux-mêmes ou pour d'autres qui se recommandent à leurs prières; de plus, il n'y a pas de superstition à craindre.

—Alors, l'utilité ou le danger de l'intercession repose donc sur ce corps périssable, sur cette chair faible et corrompue, de sorte que les âmes peuvent communiquer et sympathiser entre elles tant qu'ells sont enveloppées dans la matière; mais aussitôt qu'elles sont sorties de leur prison,, qui est ce corps périssable; une fois qu'elles sont rendues parfaites et jouissant du bonheur infini dans le ciel, toute sympathie, toute communication est suspendue et rejetée comme dangereuse, superstitieuse et insultante à la médiation de Jésus-Christ. Voyons, est-ce logique, dites-le moi. S'il en était ainsi, les saints jouiraient d'un bonheur borné et non infini, et Dieu leur aurait enlevé les plus belles facultés de leur âme, qui sont celles de pouvoir aimer et assister leurs frères moins heureux qu'eux.

—Mais, il se présente encore une objection; vous priez St. François-Xavier, St. Augustin, St. Benoit et une foule d'autres. Qui vous a dit qu'ils étaient saints?

—L'Eglise, madame.

—L'Eglise ne peut-elle pas se tromper, monsieur?

—L'Eglise catholique ne se trompe pas, répondit le vieillard; Jésus-Christ a promis d'être toujours avec elle, et nous a donné l'assurance que le St. Esprit la présiderait

et l'éclairerait dans toutes ses décisions ; ainsi nous ne devons pas craindre lorsqu'elle déclare que telle personne jouit du bonheur céleste. Mais vous seriez peut-être plus satisfaite de connaître comment l'Eglise procède à la canonisation d'un saint ? Gustave, ajouta-t-il, ton catéchisme doit en dire un mot.

Oui, mon grand'père, répondit Gustave, je lisais ce passage l'autre jour. Si vous le désirez, maman, j'en ferai la lecture devant vous.

—Oui, certainement, mon enfant.

Gustave, au comble de la joie de voir que sa mère prenait intérêt à cette discussion, s'empressa de trouver la page qu'il désirait et se mit à lire :

L'Eglise avant de procéder à la canonisation de l'un de ces pieux fidèles qui se sont signalés par leurs grandes vertus pendant leur vie, doit d'abord recevoir une requête signée par des milliers de personnes dignes de foi. Remarquez bien, ce ne sont pas les pasteurs de l'Eglise qui prennent l'initiative, mais ceux qui ont été témoins des grandes vertus et de la sainteté de la vie de ceux dont on propose la canonisation. Cette requête doit faire valoir les titres qu'ils peuvent avoir à cette grande dignité ; ses vertus, ses actes les plus minutieux, les bienfaits dont il a doté l'humanité, les miracles opérés par son intercession, miracles attestés par des témoins dignes de foi. Cela n'est pas encore suffisant aux yeux de l'Eglise. De nouveaux miracles doivent être opérés ; des enquêtes nouvelles sont faites et ce n'est qu'après maintes délibérations, beaucoup de prières et de jeûnes ; et qu'après avoir imploré les lumières du St-Esprit, que la Sacrée Congrégation des Rites se prononce, et que l'Eglise ajoute un nouveau nom à son catalogue des saints.

—Vous voyez bien, madame, dit le vieillard, que nous pouvons ajouter foi à la sainteté de cette personne lorsque l'Eglise a parlé. Qu'en pensez-vous ?

—Si c'est ainsi qu'elle procède, monsieur, il lui est très difficile de se tromper.

—Elle procède toujours ainsi, madame, et ceci me rappelle une petite histoire arrivée dernièrement. L'Eglise procédait à la canonisation d'un de ses fidèles depuis plusieurs années. Cette personne s'était distinguée par ses grandes vertus et les maisons religieuses qu'elle avait fondées. Un des cardinaux, qui faisait partie de la Sacrée Congrégation, fit voir à un lord anglais, adver-

saire acharné de l'Eglise catholique, les requêtes et les procès-verbaux touchant cette affaire, et demanda à ce "lord" si, d'après ce qu'il venait de voir, il pensait que cette personne jouissait du bonheur éternel. Le lord anglais répondit qu'une seule des requêtes qu'il venait de voir était suffisante pour établir la sainteté de ce personnage, et que pour lui, il le croyait un grand saint. Eh bien, lui dit le cardinal, l'Eglise ne peut pas encore se prononcer, car la preuve n'est pas suffisante, peut-être encore un temps bien long va s'écouler avant que l'Eglise prononce une décision finale. Comme dernier mot, madame, car je vois qu'il se fait tard, je vous dirai que le catholique aime, lui aussi, à orner sa demeure des gravures et statues des héros de ce monde, mais avant tout, il aime à y voir figurer des héros de Dieu ; dans nos églises, nous aimons à voir en grand nombre, des tableaux représentant Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et des saints, c'est-à-dire des personnes qui se sont distinguées, non-seulement par leur science et leur habileté, mais aussi par leurs grandes vertus et la sainteté de leur vie. Leurs figures sont là, comme autant de flambeaux pour nous éclairer dans le sentier périlleux de notre vie mortelle, comme autant de monuments élevés à la gloire de Dieu, et enfin, comme autant de modèles à imiter.

Quelques minutes plus tard, le bon vieillard souhaita le bonsoir à madame Dumont et à Gustave, et après avoir embrassé la petite Alice, il se rendit à sa chambre pour prendre son repos.

Madame Dumont, pensive, embrassa son fils avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire, et se retira avant le retour de son époux qui, ne voulant pas s'exposer, revint fort tard dans la soirée.

CHAPITRE SIXIÈME.

L'EXTRÊME-ONCTION ET LE PURGATOIRE.

Le lendemain, au diner, on vint annoncer à M. Dumont qu'un jeune homme voulait lui parler.

—Faites-le entrer, dit M. Dumont.

Il avait à peine fini de parler que ce jeune homme entra précipitamment et lui dit d'une voix triste :

—Venez vite, monsieur, papa vous demande à l'instant même, il est mourant.

—Qu'a-t-il donc ? demanda M. Dumont.

—Les fièvres typhoïdes, monsieur ; mais, je vous en prie, hâtez-vous, il n'y a pas de temps à perdre, mon pauvre père est à l'agonie.

M. Dumont avait pâli en entendant parler de fièvre typhoïde, et ne voulant exposer sa vie à aucun prix, il se hâta de répondre :

—Mon ami, dites à votre père que je ne peux rien faire pour lui ; qu'il lise la Bible et mette sa confiance en Dieu.

—Qu'il lise la Bible ! répéta le jeune homme ; mais, monsieur, l'Eglise catholique n'abandonne pas ainsi le chrétien au lit de la mort.

—Tu as raison, jeune homme, dit le vieillard, et je te conseillerais d'aller chercher un prêtre au plus vite.

—Oui, monsieur, répondit le jeune homme, papa serait au désespoir s'il se voyait mourir sans les secours de la religion. Et il sortit pour courir chez un des prêtres de la ville.

—Beau ministre de Jésus-Christ que celui qui craint d'aller secourir un mourant parce qu'il est atteint d'une maladie contagieuse, reprit le vieillard en s'adressant à M. Dumont, son fils, et belle religion que celle-là, qui abandonne le fidèle à l'époque la plus solennelle et la plus périlleuse de sa vie ; celle où il doit paraître devant Dieu pour être jugé.

—A quoi lui eut servi ma visite, dit M. Dumont en rougissant, qu'aurais-je pu lui faire ?

—Comment ! toi, un ministre, me demander cela ! dit le vieillard avec chaleur, ne sais-tu pas ce qu'il faut que tu fasses ? Si tu ne le sais pas ou feins ne pas le savoir, je vais te l'enseigner, écoute bien. Ce que le bon guide fait lorsque le voyageur est arrivé à l'endroit le plus périlleux et le plus pénible de sa route ; ce que fait le pilote lorsque le vaisseau qu'il dirige doit s'engager parmi les écueils ; ce que fait une bonne mère qui aime tendrement son fils, lorsqu'elle le voit partir seul pour un long voyage ! Voilà ce que le ministre de Jésus-Christ doit faire pour le mourant.

—Et lui donner l'Extrême-Onction, je suppose, dit M. Dumont avec ironie.

—Oui, certainement, répondit le vieillard, c'est le remède le plus fortifiant, et celui qui prépare le mieux le mourant au grand voyage de l'éternité.

—Hé ! hé ! hé ! Quelle superstition ! s'écria en riant M. Dumont, encore une invention de Rome, une abominable idolâtrie !

—A ton argument ridicule, n'ajoute pas la dérision, prends garde, il y a un proverbe qui dit : "*Rira bien qui rira le dernier*" ; il ne faut pas jouer ainsi avec les choses saintes. Cesse donc ton unique objection ; parce que les soi-disant réformateurs rejettent l'Extrême-Onction, c'est pour toi une invention de Rome. Et moi, je te dis que les apôtres eux-mêmes ont administré ce sacrement, et que les vrais chrétiens n'ont cessé depuis lors de suivre leur exemple.

—Or çà, vous allez trop loin ; vous ne prouverez jamais votre assertion ni par la Bible, ni par les pratiques chrétiennes des cinq premiers siècles.

—Il me fait peine de voir que tu es si ignorant dans la science de la Bible que tu prétends lire tous les jours ; il me semble que si je la lisais autant que toi, je la saurais par cœur ; mais, pour te répondre, que veut dire St. Jacques dans le 5e chapitre de son épitre, versets 14e et 15e ? Ecoute bien ce qu'il dit :

"Quelqu'un parmi vous est-il malade, qu'il appelle les prêtres du Seigneur, et qu'ils prient sur lui, l'oignent d'huile sainte au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade, le Seigneur le soulagera, et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis."

—Eh bien ! est-ce assez clair ? N'est-ce pas là ce que le prêtre catholique fait aujourd'hui ? Veux-tu encore des textes de l'Evangile ou veux-tu de l'histoire pour te prouver que ce sacrement était administré dans les premiers siècles ? Voyons, Gustave, ouvre ton catéchisme, et regarde aux textes qui traitent de ce sujet.

Gustave lut :

"Le sacrement qu'on administre aux mourants pour les fortifier dans le passage de cette vie à un monde meilleur, tire son nom de l'huile qui en est la matière. Les catholiques l'appellent Extrême-Onction et le croient d'institution divine,"

—Ce passage me réfère, ajouta Gustave, à Milner et à Mosheim, pour prouver que ce sacrement était administré au temps des apôtres. Voici ce qu'ils disent :

"Le précepte apostolique d'oindre les malades avec de l'huile sainte, et de prier pour eux, était constamment observé."

—Un précepte apostolique est-il une invention de Rome, demanda le vieillard en souriant ? J'espère que tu ne nieras pas à présent que l'Extrême-Onction est un sacrement qui existait au temps des apôtres ; tu viens de voir que deux protestants savants et distingués l'affirment.

—Bah ! je n'ai aucune confiance en l'histoire. J'y ai trouvé une telle contradiction parmi les auteurs, qu'il m'a été impossible de découvrir le vrai du faux.

—Tu dois n'avoir lu que des auteurs protestants ; ils ne doivent pas plus s'accorder sur l'histoire que sur tout autre point ; Mosheim, cependant, est regardé par tous, protestants comme catholiques, comme un honnête homme et un écrivain, ou plutôt comme un historien très exact.

—Je l'avoue ; mais à quoi donc peut servir la puissante intercession et médiation de Jésus-Christ, s'il faut de l'huile et des cérémonies pour que le chrétien puisse aller au ciel ?

—Comment ! un homme qui a été catholique aussi longtemps que toi, ose-t-il me faire une pareille question ? Le catholique ne croit pas que ce sacrement est absolument nécessaire pour aller au ciel, car plusieurs ne peuvent pas le recevoir, soit que la mort soit subite, ou que le mourant soit trop éloigné du ministre de Dieu ; mais il est très utile, et même nécessaire en de certains cas. Ne sais-tu pas que les prières que le prêtre répète en administrant ce sacrement sont autant d'appels chaleureux à la médiation et à la toute-puissante intercession de Jésus-Christ, notre divin maître, en faveur de ce malade qui doit paraître devant Lui ? N'as-tu jamais lu les belles et touchantes prières que le prêtre récite en ce moment solennel, prières qui remplissent tellement de bonheur et de joie le cœur du mourant, qu'il a hâte de jouir de la vue de Dieu et de ses saints ? Ensuite, si ce sacrement n'avait pas été nécessaire ou utile, les apôtres ne l'auraient pas administré, et ils n'auraient pas donné ordre à leurs successeurs de continuer cette pratique.

—Supposons un instant que ce sacrement n'est pas un mal, dit M. Dumont ; mais quelle en est l'utilité ? Le juste, qui meurt en état de grâce, n'en a pas besoin pour aller au ciel ; et il ne peut servir au pécheur qui meurt sans le repentir de ses fautes ; ce sacrement ne diminuera en aucune façon la condamnation qu'il aura méritée.

—Ce sacrement ne peut que faire du bien au juste, car il ne saurait être trop préparé pour le long voyage de l'éternité, et il est certain qu'il ne peut faire aucun mal au pécheur endurci ; je peux t'assurer que plus d'un grand pécheur se sont convertis pendant qu'on leur administrait ce sacrement ; mais que ne fait-il pas pour celui qui n'aurait commis que des fautes légères, ou qui aurait à expier ses fautes passées en purgatoire ?

—Ah ! le Purgatoire, interrompit vivement M. Dumont, il n'y en a pas ! L'Evangile le démontre clairement, car il est dit : " *Que l'arbre tombe au nord ou au sud, là où il tombe, il y reste.*" Vous trouverez ce texte dans l'Ecclésiaste. Ainsi, il n'y a que deux états après la mort, le ciel pour le juste et l'enfer pour le pécheur.

—Admettons, dit le vieillard, que l'Evangile parle ici de l'âme après la mort, qu'est-ce que cela prouve contre l'existence du purgatoire ? Nous croyons, nous aussi, que l'âme, après la mort, sera sauvée ou damnée, selon le bien qu'elle aura fait ou le mal qu'elle aura commis ; il ne faut pas, cependant, conclure de là que l'âme du juste ne sera pas obligée d'expier quelques fautes légères, ou plutôt d'être purgée avant d'entrer dans l'état de la gloire ; car autrement, à quoi serviraient les prières pour les morts ?

—Nous ne prions pas pour les morts ; nous rejetons cette pratique, que nous regardons comme une superstition grave.

—Vous condamnez alors l'Ecriture Sainte, qui recommande la prière pour les morts, et les apôtres qui ont suivi cette pratique ; ils ne l'ont pas seulement suivie, mais l'ont même ordonnée. Vous blâmez aussi les premiers chrétiens, sans parler de ceux qui, dans la suite, ont suivi leur exemple.

—Comment cela ? loin de les condamner, je fais ce qu'ils ont fait eux-mêmes, rien de plus.

—Je vais tout de suite te prouver le contraire. Gustave, lis donc ce que Judas Machabée fit pour le soulagement des soldats qu'il avait perdus ; je crois que tu trouveras ce passage au livre deuxième, chapitre 12, versets 43 à 46.

Gustave lut ce qui suit :

"Judas, le vaillant chef, ayant fait une collecte, envoya à Jérusalem 12,000 drachmes d'argent pour qu'on offrit un sacrifice pour les morts. Ses pensées sur la résurrection étant justes et saintes ; car s'il n'eut pas espéré que ceux qui avaient été tués ressusciteraient un jour, il aurait été vain et inutile de prier pour eux. C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés."

—Arrêtez ! dit M. Dumont, nous rejetons le livre des Machabées.

—Qui le rejette ?

—Les glorieux réformateurs, et en cela, ils suivent l'exemple des premiers chrétiens, qui n'ont pas voulu l'admettre comme livre sacré.

—Ceci n'est pas exact ; tous les premiers pères de l'Eglise reconnaissent les livres des Machabées comme divins et inspirés. Témoins, Saint Clément d'Alexandrie, Origène, Saint Cyprien, Saint Jérôme, Saint Augustin, etc., et l'Eglise, par le troisième concile de Carthage et le saint concile de Trente, les a reconnus comme tels. De plus, Saint Clément dit aussi que Saint Pierre leur a enseigné : " *Que tout en faisant d'autres œuvres de miséricorde, d'enterrer les morts suivant les rites funéraires, de prier et de faire l'aumône pour eux.*" Ainsi, tu vois que nous devons prier pour les morts, puisque Saint Pierre, le premier des apôtres, l'ordonne. Tu admettras, sans doute, que les Pères que je viens de nommer, et l'Eglise, par la voix de ses conciles, ont autant, sinon plus d'autorité que ces prétendus réformateurs qui se sont permis de retrancher et d'effacer tout ce qui, dans l'Evangile, n'était pas de leur goût. Chose curieuse, c'est qu'en acceptant les doctrines de ces Pères de l'Eglise, ils se contredisent en rejetant une partie de ces mêmes doctrines. Chacun prend ce qui lui convient et rejette le reste.

—Je n'admets et n'accepte rien qui ne se trouve dans la Bible, peu m'importe ce que disent les Pères de l'Eglise ou les réformateurs ; le vrai chrétien a la Bible pour l'étudier et juger par lui-même, sans s'occuper de l'opinion d'un autre. Si je dis qu'il n'y a pas de purgatoire, c'est parce que l'Evangile n'en parle pas, ce qu'il aurait certainement fait si ce lieu existait.

—Je me vois forcé de te dire encore une fois que tu te trompes, car il en est fait mention en plusieurs endroits. Voyons, Gustave, c'est encore toi qui dois prouver ce que je viens de dire. Fais-nous connaître d'abord quelle est la foi des catholiques sur ce point, tu iras ensuite aux références.

Gustave, toujours empressé de prendre la défense de sa croyance, et joyeux de pouvoir démontrer que l'Eglise catholique était la seule véritable, lut :

"Les catholiques tiennent qu'il y a un purgatoire, c'est-à-dire un lieu où les âmes qui ont quitté cette vie après avoir obtenu la rémis-

sion de la peine éternelle dûe à leurs péchés, et qui doivent pourtant subir une peine temporelle, ainsi que celles qui ont à expier quelques péchés de ceux que nous appelons véniels, en sont purifiées avant d'être admises dans le ciel, où rien de souillé ne peut entrer. Ils croient aussi qne les âmes retenues dans le purgatoire sont soulagées par les prières et les suffrages de leurs frères, qui combattent encore sur la terre. Mais où est ce lieu ? Quelle est la nature des peines qu'on y souffre ? Combien de temps les âmes y sont-elles retenues ? De quelle manière les suffrages des fidèles leur sont-ils appliqués ? Est-ce par la voie de satisfaction ou d'intercession ? Ce sont là des questions inutiles à la foi."

—J'ai déjà lu cet article dans un livre intitulé "*La foi des catholiques*," dit M. Dumont d'un ton de mépris ; mais qu'est-ce que cela prouve ?

—Je sais que, d'après toi, la doctrine catholique ne prouve rien, répondit le vieillard ; mais voyons, encore une fois, mon Gustave, montre à ton père que les apôtres étaient aussi catholiques que nous sur ce point.

—Voici, continua Gustave, ce que dit Saint Pierre au chapitre 3e de son épitre, versets 18, 19 et 20 :

" Jésus-Christ a souffert la mort une fois pour nos péchés ; le juste pour les injustes, afin qu'il nous offrit à Dieu, étant mort en sa chair ; mais étant ressuscité par l'Esprit Saint, par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient retenus en prison ; qui autrefois incrédules, avaient au temps de Noé, espéré en la patience de Dieu, pendant qu'il bâtissait l'arche en laquelle peu de personnes, savoir, huit seulement, furent sauvées au milieu des eaux."

—Ah ! dit le vieillard, une prison ! il me semblait qu'il n'y avait que le ciel et l'enfer ; et pourtant, Saint Pierre dit qu'il y a une prison. Gustave, continue ta lecture, tu trouveras bien un purgatoire aussi.

—Saint Paul, reprit Gustave, dit au 5e chapitre de sa 1ère épitre aux Corinthiens, versets 13, 14 et 15es :

" L'ouvrage de chacun sera manifesté, car le jour du Seigneur le fera connaître ; et il sera révélé par le feu, le feu éprouvera l'ouvrage de chacun. Celui qui aura bâti sur un fondement qui subsiste en recevra la récompense. Si l'ouvrage de quelqu'un est consumé par le feu, il en portera la peine ; il ne laissera pas néanmoins d'être sauvé, mais comme par le feu."

—Tu vois, dit le vieillard, que Saint Pierre et Saint

Paul étaient aussi catholiques que nous ; Saint Pierre nous dit qu'il y a une prison, où des âmes expièrent leurs fautes, malgré leur foi et leur espérance en Dieu ; il affirme donc qu'il y a un lieu intermédiaire où Jésus-Christ alla prêcher ; et Saint Paul nous démontre très bien que l'âme souffrira par le feu, néanmoins, après avoir souffert, elle sera sauvée. Mais pour te convaincre encore plus, nous allons voir si les premiers chrétiens, qui ont vu et entendu ces apôtres, croyaient en ce lieu de purification ; et se tournant du côté de Gustave, il ajouta en souriant : Sois brave, mon fils, ne lâche pas ton terrain, emploie toutes les armes à ta disposition, lis-nous donc ce que disent les Pères de l'Eglise.

Au deuxième siècle, lut Gustave, Tertullien, le fameux champion de l'Eglise, disait :

" Il n'y a pas de doute que l'âme qui n'a pas assez expié ses fautes sur la terre, doit être purgée et nettoyée dans quelque lieu, avant d'entrer en paradis. Aussi, nous faisons des prières et des oblations annuelles pour les morts."

Au troisième siècle, Saint Cyprien dit :

" C'est autre chose de demander grâce ou d'arriver à la gloire ; autre chose d'être jeté dans une prison, dont on ne sortira qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole, ou de recevoir tout d'un coup la récompense de sa foi ou de ses vertus ; autre chose d'être en punition de ses péchés, purifié par le feu et de longues souffrances, ou d'avoir auparavant expié ses péchés ; autre chose enfin, au jour du jugement, d'attendre la sentence de grâce, ou de recevoir sans délai la couronne."

Au quatrième siècle, Saint Augustin s'écriait :

" O Dieu ! purifiez-moi pendant cette vie, rendez-moi tel que je n'aie pas besoin de ce feu purifiant préparé pour ceux qui doivent être sauvés comme par le feu."

Au même siècle, Saint Ambroise dit :

" Vu que Saint Paul a écrit, néanmoins il sera sauvé comme par le feu, il démontre clairement que l'âme sera purgée de ses fautes par le feu, afin que par ce feu elle soit sauvée ; mais ce feu ne sera pas éternel comme celui que les infidèles auront à subir."

Et Saint Jérôme a écrit :

Voici ce que veut dire Saint Paul : " *Tu ne sortiras de cette prison que lorsque tu auras payé tout, même les fautes les plus légères.*"

De plus, Saint Cyrille de Jérusalem, Origène, Saint Grégoire de Nice, Saint Jean Chrysostôme, Saint Basile, et d'autres Pères, s'accordent tous sur ce point. Voici enfin ce que dit le quatrième concile de ...

—C'est assez, Gustave, interrompit le vieillard; ton père ne croit pas aux conciles.

M. Dumont, vexé de se voir battu sur tous les points, ne savait que répondre. Il avait beau essayer de réunir ses idées, ou de rappeler à sa mémoire des textes de l'Evangile qui pussent le tirer de l'embarras où il était, il ne pouvait réussir ; plus il essayait et plus sa confusion était grande. Prenant enfin la résolution d'en sortir le mieux qu'il pourrait, il répondit : Les Apôtres et les Pères de l'Eglise en écrivant ou parlant ainsi, ne parlaient qu'au figuré. Ils ont voulu nous enseigner par ce feu et cette prison, le péché qui nous enchaîne et nous retient dans ses fers pour ainsi dire, voilà pour la prison ; et le feu n'est autre chose, que le remords que nous ressentons à la suite du péché, remords qui nous brûle et nous consume par les chagrins que nous éprouvons. Non ! il n'y a pas de satisfaction après cette vie ; Jésus-Christ, par sa mort, a satisfait pour tous les péchés des hommes. Il serait ridicule de croire que le chrétien doit souffrir les tourments horribles du feu pour les moindres fautes. Ce serait mépriser la bonté et la miséricorde de notre divin Maître qui a expié tous nos péchés par ses souffrances et sa mort.

—Raisonnement très commode ! dit le vieillard en souriant, bon moyen pour se tirer d'embarras ! Soyons d'accord, j'accepte ta théorie pour un moment ; mais entendons-nous bien et ne confondons pas, je dis que si ce lieu où les âmes sont purifiées par le feu, n'existe qu'au figuré, comme tu le prétends, il en est ainsi du ciel et de l'enfer ; car après tout, les textes et les paroles qui parlent de ces divers lieux sont les mêmes. La seule différence que j'y vois, est que l'un est appelé le séjour de la gloire, et l'autre, le lieu où il y aura des pleurs et des grince-

ments de dents. Par le séjour de la gloire, je vois le bonheur et le contentement qu'éprouve le juste sur la terre ; par les pleurs et les grincements de dents, le désespoir et les tourments qui ne cessent de tourmenter le pécheur toute sa vie.

—Ne méprisez pas ainsi le sens des Ecritures saintes, dit vivement M. Dumont, il ne faut point les tourner en ridicule.

—Comment ! qui de nous deux les a plus méprisés pendant cette discussion ? Je n'ai accepté ta théorie que pour un moment, et toi, tu fais toujours parler les textes à ton gré, tn leur donnes une interprétation bonne ou fausse suivant ton caprice ; s'il est raisonnable pour toi de les prendre au figuré, pourquoi n'est-il pas aussi raisonnable pour moi d'en faire autant ? La même théorie ne doit pas être bonne pour toi et mauvaise pour moi ; si tu peux me prouver le contraire, nous serons d'accord.

—Vous, papistes, vous ne connaissez pas et comprenez encore moins la Bible. Habitués dès votre enfance à croire comme articles de foi tout ce que les prêtres disent, vous ne pouvez saisir le véritable sens de l'Evangile ; c'est-à-dire, vous ne pouvez discerner entre la figure et la réalité.

—Je suppose, que c'est parce que vous connaissez, distinguez, comprenez et discernez si bien, que vous, protestants, êtes si parfaitement d'accord entre vous ?

—Je vois qu'il est inutile de raisonner avec un papiste, Eglise infâme, qui fait croire à de telles superstitions ! Ah ! il est aisé de voir son but ; elle envoie tous ses défunts dans ce purgatoire inventé pour les faire rôtir, afin d'exciter la compassion des parents et des amis, et ainsi leur faire payer des messes et des prières pour le rachat ou le repos de leurs âmes ! Infamie !

—Tune devrais pas insulter et calomnier les catholiques, parce qu'ils ôsent croire autrement que toi, dit madame Dumont ; il me semble que tu devrais au moins respecter cette "*liberté de jugement*" dont tu es si jaloux toi-même.

—Tous les moyens sont bons pour un homme qui se sent

battu, madame, dit le vieillard avec calme ; les pierres ou la boue pour lui sont tout un dès qu'il peut s'en servir pour se venger de son adversaire.

—J'ose espérer, mon père, se hâta de dire M. Dumont, humilié, que mes paroles ne vous ont point insulté. Une telle offense était loin de ma pensée. J'attaque et repousse seulement cette fausse doctrine.

—Il y a un proverbe, qui dit, reprit le vieillard, avec douceur : il n'y a pas de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir. Je suis ton père, et il est de mon devoir de te donner des avertissements. Prends garde que ce proverbe ne s'applique à toi ! Tu connais les paroles que Jésus-Christ a prononcées, lorsqu'il pleurait sur Jérusalem ; elle aussi avait refusé de voir ; tu connais les malheurs qu'elle a subis, elle et ses habitants. Comme toi, cette ville a reçu ce divin Maître dans son sein ; et comme toi, elle l'a repoussé. Comme toi, elle l'a acclamé et porté en triomphe, et comme toi, elle lui a craché à la figure, elle l'a insulté et calomnié. Enfin elle l'a mis à mort, comme tu voudrais le faire aujourd'hui en faisant tout ce que tu peux pour détruire son Eglise. Arrête, cher enfant, ne vas pas plus loin, il est temps que tu rebrousses chemin ; des précipices sans nombre t'attendent pour t'engloutir à jamais. Dieu, quoique d'une bonté et d'une miséricorde infinies se lasse de tolérer ; il frappe en un instant, alors il est trop tard, tout est fini pour l'éternité.

Ces avis sont, peut-être, les derniers que je pourrai te donner ; dans une heure tout au plus, je dois partir pour retourner à Montréal, et Dieu seul sait, si je pourrai revenir. Prends bien garde à cet enfant que nous avons élevé, et à cette charmante petite fille que Dieu t'a donnée ; n'essaie point de les pervertir par les fausses doctrines que tu as embrassées, car un jour tu en rendras compte à Dieu.

Madame Dumont était émue, Gustave et Alice pleuraient en entendant la pieuse exhortation de ce noble vieillard. Seul, M. Dumont était impassible, il paraissait même ne rien entendre.

Une heure après, madame Dumont, Gustave et Alice accompagnaient le vénérable vieillard à la station du chemin de fer, où, après avoir fait bien des recommandations à Gustave et ses adieux à tous, il prit place dans le train qui devait le ramener à Montréal.

CHAPITRE SEPTIÈME.

L'IMMACULÉE CONCEPTION.—DÉPART DE BURLINGTON.

On était au mois de Mai 1856. Avec le retour de la belle saison, la nature entière semblait se réveiller d'un long sommeil. Le firmament se dépouillait de son sombre aspect, pour se revêtir de son plus brillant azur ; le soleil était moins pâle, et ses rayons bienfaisants vivifiaient la nature engourdie ; la terre déchirait par lambeaux son linceuil de neige qu'elle jetait aux quatre vents, pour se couvrir de ses vêtements les plus beaux ; les arbres se couvraient de feuilles et de fleurs aux couleurs les plus variées ; les oiseaux, joyeux de voir la fin de leur captivité, faisaient entendre leurs chants les plus mélodieux ; l'homme même saluait ce retour, par une humeur plus gaie et une activité plus grande ; enfin les petits enfants faisaient éclater leur joie dans les jardins et les promenades, où ils se livraient à leurs jeux innocents. Toutes les créatures semblaient s'unir pour chanter les louanges du Seigneur et le remercier de ses bienfaits.

M. Dumont et sa famille étaient au salon ; Gustave, assis près de sa sœur, lui apprenait à lire en français. Madame Dumont tenait à la main le catéchisme de Gustave, et paraissait réfléchir sur ce qu'elle venait de lire. M. Dumont parcourait un journal ; tout à coup un paragraphe attire son attention ; il le lit et le relit ; enfin il dit à son épouse en souriant : l'Eglise romaine vient

d'inventer une nouvelle doctrine ; le 24 Décembre 1854, le Pape a déclaré que Marie, mère du Sauveur, était Immaculée dans sa Conception.

—Je ne puis voir sur quoi l'Eglise catholique peut se baser pour proclamer une telle doctrine, dit madame Dumont ; cependant comme les catholiques regardent Marie comme la mère de Dieu, c'est peut-être ce qui explique cette nouvelle doctrine. Pardon, ma mère, dit Gustave, cette doctrine n'est pas nouvelle ; il est vrai que l'Eglise, par la voix du Pape, ne s'est prononcée que dernièrement, pour la déclarer dogme de foi ; mais les catholiques ont toujours cru que la mère de Dieu a été conçue sans péché.

—Ne donne donc pas ce titre de mère de Dieu à une créature qui n'est pas plus que toi ou moi, dit M. Dumont avec force ; Dieu n'a pas de mère, et par ce titre tu la rends son égale ; c'est une infamie !

—Mais mon père, répondit Gustave, la mère d'un roi est regardée et respectée comme telle, n'est-ce pas ; cependant vous ne la regardez pas comme l'égale du roi son fils, vous ne lui rendez pas le même hommage ; c'est ce que le catholique fait à l'égard de la mère de Dieu ; et je m'étonne que vous, qui aimez tant Jésus-Christ, parliez avec si peu de respect de sa mère.

—Je ne lui porte pas plus de respect que j'en porterais à toute autre personne d'un rang élevé, comme Jean-Baptiste ou les Apôtres, dit M. Dumont, Marie n'est pas plus la mère de Dieu, que moi je ne suis son père ; c'est un blasphème de lui donner ce titre glorieux. Ma mère, dit Gustave, veuillez me passer mon catéchisme ; il trouva bientôt la page désirée, et avait à peine commencé à lire qu'il s'écria :

—Mais, papa, serait-il possible que vous renouveliez l'ancienne hérésie de Nestorius, qui soutenait qu'il y avait deux personnes en Jésus-Christ ; savoir, la personne divine et la personne humaine !

Nous ne prêtons aucune attention à vos distinctions métaphysiques de personnes, répondit M. Dumont ; nous ne trouvons rien de cela dans l'Evangile ; nous reconnaissons Jésus-Christ comme Dieu et comme homme.

Permettez-moi de vous dire que votre réponse est très vague, reprit Gustave ; nous, catholiques, reconnaissons deux natures en Jésus-Christ, mais une seule personne. Or, cette personne est Dieu, et ce Dieu est né d'une vierge ; donc cette vierge Marie est mère de Dieu.

—Ce sont ces distinctions qui vous confondent, dit M, Dumont avec emphase, et vous aveuglent à un tel point, que vous ne voyez point l'injure que vous faites à Jésus-Christ en rendant à Marie un hommage qui n'est dû qu'à Lui.

—Vous prétendez donc que nous adorons la Sainte Vierge, demanda Gustave.

—Non, je ne prétends pas cela.

—Alors, nous ne rendons pas à Marie ce qui n'est dû qu'à Dieu ; nous avons pour principe que celui qui honore la mère honore le fils davantage. Si le catholique vénère Marie et lui rend hommage, c'est parce qu'elle est la mère d'un Dieu, la mère de Jésus-Christ, qui a lui-même aimé et honoré sa mère plus que nous pouvons le faire nous-mêmes. Comme lui, nous aimons à l'appeler notre mère, à l'invoquer, sachant d'avance que son Fils ne saurait rien lui refuser.

—Mais, Gustave, dit madame Dumont, ceci ne démontre pas que Marie a été conçue sans péché.

—Maman, que veulent donc dire ces paroles, que l'ange a prononcées, lorsqu'il vint annoncer à Marie le mystère de l'incarnation : "*Je vous salue, Marie pleine de grâces !*"

—Qu'est-ce que cela prouve, dit M. Dumont ?

—Cela prouve, répondit Gustave, que Marie n'aurait pas jouie de la plénitude des grâces, si elle eut été entachée du péché de nos premiers parents.

—Je ne comprends pas bien, reprit madame Dumont, explique toi mieux.

—Etre pleine de grâces, maman, dit Gustave, veut dire jouir de la plénitude de la grâce, et jouir de la plénitude, c'est la posséder en entier, toute sans rien excepter. Or; si Marie eut été souillée du péché, lors même qu'elle aurait jouie de toutes les autres grâces, il lui en

aurait manqué une, et ainsi elle n'aurait pas jouie de la plénitude ; en conséquence, l'ange, envoyé de Dieu, n'aurait pû lui dire : " Je vous salue, pleine de grâces," Mais pour mieux vous faire comprendre, je vais lire les remarques suivantes que j'ai dans mon livre : "*Nous, catholiques, croyons que Marie est immaculée, parce que Dieu en a fait une créature toute spéciale et plus élevée que les autres. Quand il a dit au serpent : J'enverrai une femme qui t'écrasera la tête ; cette seconde Eve fut crée à l'instant même, la première Eve ayant été la chute de l'homme, cette seconde devait le relever. Marie est donc venue au monde par la volonté et la parole de Dieu. Si elle n'est apparue que plus tard, nous n'avons rien à y voir, Dieu avait ses desseins,*" De plus, est-il raisonnable de croire que Jésus-Christ, comme Dieu, eut voulu naître et se nourrir du lait d'une femme entachée de péché, que le Saint-Esprit l'eût couverte de son ombre ? Non, Marie, comme Fille de Dieu le Père, mère de Dieu le Fils, et épouse du Saint-Esprit, dignités que Dieu seul peut conférer, et qui n'appartiennent qu'à elle, Marie n'a pu être coupable ou souillée du péché de nos premiers parents. Cette pensée est certainement contraire à la raison et à la foi. Nos frères séparés croient pourtant à l'œuvre du Saint-Esprit dans l'incarnation de Jésus ; pourquoi leur serait-il plus difficile de croire que Marie est l'œuvre de Dieu ? Les deux œuvres sont les mêmes ; il y a parfaite liaison entre elles et on ne peut, avec raison, les séparer ; en conséquence, les mêmes moyens doivent avoir été employés.

Il avait à peine fini de lire, qu'Alice vint apporter une lettre à son père qui, heureux de pouvoir détourner la conversation, s'empressa de l'ouvrir. Après l'avoir lue, il la présenta à son épouse en disant ; Tiens, Louise, lis donc cette lettre.

Madame Dumont la prit et lut à haute voix.

St Louis Missouri......1856

Au Révérend M. Dumont, Burlington.

Salut

Monsieur.

La charge de pasteur de notre Eglise étant devenue vacante et

connaissant votre grande capacité, vos talents comme orateur et votre grand attachement au bien être de vos ouailles ; nous avons osé porter nos regards sur vous et vous offrir cette charge. Espérant que Dieu exaucera nos prières, en nous accordant un pasteur aussi zélé, aussi pieux et aussi bon que vous l'êtes, et que vous ne nous refuserez pas cet insigne honneur, nous nous souscrivons très-humblement.

Vos frères en Jésus-Christ

X. ET. A.:...
Syndics.

P. S. Nous sommes chargés de vous informer que vos honoraires seront de trois mille piastres par année X X X

—Eh bien ! Louise qu'en penses-tu ? dit M. Dumont ; c'est un beau traitement qui m'est offert ; n'est-ce pas ? il est de moitié plus élevé que celui que j'ai ici.

—C'est vrai, répondit madame Dumont, mais c'est une Eglise baptiste qui te l'offre, et tu devras prêcher leur doctrine.

—Oh ! cela ne fait rien, dit M. Dumont ; quelques jours suffiront pour m'y habituer. D'ailleurs la différence entre les deux Eglises n'est pas grande ; les Baptistes ne s'arrêtent à aucun article de foi proprement dit ; pour eux c'est l'Evangile pur et simple, et en cela je crois qu'ils ont raison, la foi en Dieu et en Jésus-Christ, seules suffit.

—D'après ce que tu viens de dire, dit madame Dumont, on serait porté à croire que les bonnes œuvres que cette foi nous fait accomplir sont nulles et inefficaces.

—Oui certainement, répondit M. Dumont, les bonnes œuvres sont nulles par elles-mêmes, la foi en Jésus-Christ, seule, nous sauve ; en mourant pour nous, Il a satisfait pour tous nos péchés.

—Mais, mon père répliqua Gustave, Satan a eu et a encore la foi. Comment se fait-il que Dieu l'ait précipité dans les enfers ?

—C'est parce que Satan s'est révolté contre son Dieu, répondit M. Dumont.

—Ne nous révoltons-nous pas contre Dieu, reprit Gustave, lorsque nous ne pratiquons pas les bonnes œuvres qu'il nous a ordonnés d'accomplir ? je crois qu'il est dit

dans l'Evangile, " que la foi qui n'est pas accompagnée des bonnes œuvres, est une foi morte. "

—En effet, j'ai lu cette phrase dans l'Evangile, dit madame Dumont.

—Elle se trouve très-certainement dans l'Evangile, reprit Gustave, et je voudrais avoir étudié cette question pour pouvoir vous prouver que la foi dans les bonnes œuvres, servira plutôt à nous condamner qu'à nous sauver, et si vous le désirez, mon père, nous reprendrons cette question plus tard; Cependant, avec votre permission, je ferai une petite observation: Moi; je crois que vous êtes mon père, j'ai donc la foi en vous. Eh bien! que diriez-vous ou plutôt que feriez-vous, si moi, votre fils, je n'agissais pas comme un fils doit agir envers son père, si je ne vous obéissais pas, ou si je vous causais tous les désagréments possibles? M'endureriez-vous? non certes, n'est-ce pas. Seriez vous justement sévère, vous emploieriez bientôt la verge pour me faire obéir. Or, pensez-vous et pouvez-vous admettre que les obligations d'un fils envers son père terrestre, doivent être plus sévères et plus impérieures, que celles des hommes envers leur Père céleste? Au contraire, il me semble que . .

—Tu ne devrais pas te permettre de nous interrompre, répliqua sèchement M. Dumont; tu ne comprends rien à ces questions et plus tard je te prouverai que j'ai raison. Louise, si tu es de mon avis, je crois que nous ferions bien d'accepter cette offre.

—Agis à ta volonté, dit madame Dumont; Toute bouleversée par la discussion qui venait d'avoir lieu.

—Alors, reprit M. Dumont, je vais leur répondre immédiatement que j'accepte, et que je partirai d'ici le plus tôt possible.

Madame Dumont, voyant que son époux se préparait à écrire sa réponse, se leva et sortit pour donner libre cours aux pensées qui l'agitaient. Dans les discussions qui avaient eu lieu entre son époux, le vieillard et son fils, elle s'était aperçue, que les catholiques qu'on lui avait représentés comme des idolâtres et des ignorants, connaissaient autant, sinon mieux, la Bible et son interpréta-

tion, que les protestants. Elle ne savait à quoi attribuer les défaites que son époux avait subies. Pour elle, il lui était encore impossible de voir que le catholique avait la justice pour lui, et qu'il acceptait la parole de Dieu, telle qu'elle était écrite, sans en rien retrancher ou y rien ajouter ; cependant sa haine et son dégoût pour le catholicisme commençaient à disparaître, et cette âme plongée, depuis de longues années, dans la tièdeur et l'indifférence, commençait à s'ouvrir, pour recevoir les premières lueurs de la foi et de la grâce. Espérons que Dieu, dans sa bonté, complètera son œuvre et qu'il se servira de notre héros pour la ramener à Lui.

Quelques semaines plus tard, M Dumont et sa famille partaient de Burlington pour se rendre à St Louis, non que l'Evangile qu'il devait y prêcher fut plus pur, ou que les fidèles de St Louis fussent plus en danger de perdition que ceux qu'il quittait ; mais pour jouir d'un revenu plus élevé. Comme il avait été prié de donner des conférences en plusieurs endroits sur son chemin, ce voyage dura plus d'un mois.

CHAPITRE HUITIÈME.

UNE CONFÉRENCE DE M. DUMONT, SCÈNE TRAGIQUE, HÉROÏSME DE GUSTAVE.

Le nouveau ministre baptiste et sa famille étaient arrivés à S... dans l'État de l'Ohio. M. Dumont devait y faire une lecture sur le "catholicisme romain." On voyait de toutes parts, affichés dans les principales rues de la ville, de grands placards jaunes, sur lesquels on lisait :

" ATTENTION !... Une lecture sur les erreurs et les " pratiques du " *Catholicisme Romain*," sera donnée ce " soir par le Révd. M. Dumont (séparé dernièrement de " cette Eglise), dans la salle publique, rue... No... les " bénéfices de cette lecture seront employés pour la con- " version des pauvres Canadiens-Français, ses compa- " triotes, qui gémissent sous la tyrannie de cette secte " infâme."

Billets $1.00.

Avec un appât semblable, la salle qui était très spacieuse, fut littéralement remplie, bien avant l'heure annoncée, L'auditoire était composé en grande partie de membres d'une société très hostile au catholicisme ; le but et le mot d'ordre de cette société était " *to crush papery* " " *écraser le papisme ;* " quelques protestants modérés ainsi que plusieurs catholiques y étaient venus satisfaire leur curiosité. Gustave s'y était rendu pour répondre aux désirs de sa mère, qui l'avait prié de l'accompagner. Il occupait avec sa mère et sa sœur un des premiers bancs ; non loin de lui, était un vieillard qui se faisait remarquer par sa figure vénérable et ses manières distinguées. Pendant que son père se livrait, durant sa lecture, à toutes sortes d'invectives contre le catholicisme, Gustave avait cru s'apercevoir que ce monsieur ne partageait pas les opinions de la majorité de

l'auditoire, il était du reste aisé à un œil observateur de le remarquer à l'indignation et au mépris qui tour à tour se peignaient sur sa physionomie. M. Dumont en était arrivé à la confession. Les infamies et les mensonges qu'il débitait contre cette institution, étaient si révoltants et si dégoûtants, que ce vieillard ne put retenir plus longtemps son indignation, et se levant tout à coup, il s'écria d'une voix tonnante :

" C'est une honte et une dégradation pour un auditoire composé d'hommes qui se prétendent intelligents et civilisés, de prêter l'oreille à de telles infamies et de laisser jeter de telles injures à la face de jeunes vierges et de dignes citoyens. Et vous, qui occupez ce fauteuil depuis près de deux heures, tout ce que vous venez de dire, n'est qu'un tissu de mensonges et de calomnies, et je vous défie de me prouver le contraire : Honte, éternelle honte à ceux qui en vous écoutant vous ont approuvé ! Quoi ! laisser proférer de telles paroles dans une assemblée publique, et dans un pays où l'on se vante tant d'assurer liberté et justice également à tous ! non, il ne faudrait pas avoir de cœur pour cela ;" et d'un regard menaçant, mais noble et tranquille, ce vieillard se croisa les bras et regarda fièrement l'auditoire. Un coup de foudre n'eût pas jeté plus de stupeur dans cette assemblée que les quelques paroles de ce vieillard. Tout à coup une clameur épouvantable éclate en même temps de toutes les parties de la salle, des cris féroces se font entendre, parmi lesquels on remarque les menaces suivantes : *" Crush the man " " down with the d... papist " " kill him " " kill him ! " " Ecrasez cet homme ! " " A bas le m... papiste ! " " Tuez le ! " Tuez le ! "* une centaine de bras se lèvent en même temps pour le terrasser. Madame Dumont avait poussé un cri et s'était évanouie ; plusieurs autres dames affolées par la terreur, s'étaient réfugiées sur l'estrade, où M. Dumont, pâle comme la mort, était comme cloué et incapable de bouger. Seul, le vieillard était calme, il était resté à sa place, et les yeux levés vers le ciel, il attendait, en priant, le sort que lui réservaient ces forcenés. Déjà des poings fermés et menaçants s'élèvent

au-dessus de sa tête, les cris redoublent et le cliquetis des revolvers se fait entendre ; lorsque Gustave, qui n'a pas perdu son sang froid, se précipite entre le vieillard et ceux qui veulent lui ôter la vie en criant de toutes ses forces : au nom du ciel, reculez-vous ; arrêtez, par amour pour Dieu ; ne le tuez pas : ne lui faites pas de mal, Dieu nous défend de faire le mal ! Alice, en voyant son frère se lancer ainsi au devant de la mort, s'était précipitée vers lui en s'écriant, mon Dieu ! sauvez mon frère, prenez soin de lui !

Le dévouement de ces deux enfants implorant Dieu, fit reculer de quelques pas les assaillants ; mais la fureur, qui les possédait, les fait avancer de nouveau, et Dieu seul sait ce qui serait arrivé, si M. Dumont, ramené à lui-même, par la vue du danger que couraient ses deux enfants, ne s'était élancé en avant d'eux en s'écriant ; silence ! arrêtez ! arrêtez ! c'est mon fils et ma fille qui protègent cet homme ; vous allez tuer mes enfants ! reculez vous dis-je ! et en parlant ainsi M. Dumont qui était d'une force extraordinaire refoulait peu à peu ces furieux ; mais ceux qui étaient en arrière et qui n'avaient pas entendu les paroles de M. Dumont croyant à la pusillanimité de ceux qui étaient en avant, poussaient de leur côté et allaient refouler M. Dumont, quand le cri sinistre au feu !... au feu !... brûlons les ! retentit dans la rue. Ce cri terrible eût son effet, une panique s'empare de ceux qui sont dans la salle ; ils s'échappent par toutes les issues, et une minute plus tard il ne restait plus que M. Dumont, sa famille et le vieillard qui, pour maintenir son honneur et son droit, avait été la cause de ce tumulte.

Monsieur, dit le vieillard en s'adressant à M. Dumont ; vous êtes heureux d'avoir deux enfants aussi bons et aussi courageux. Ils n'ont certainement pas puisé ces vertus dans vos principes. Après Dieu, je leur dois la vie, et je leur en serai toujours reconnaissant ; mais je ne veux pas rester ici plus longtemps ; ces hommes peuvent revenir, et mettre leur vie et la mienne en danger, puis s'approchant de Gustave et de sa sœur, il les embrasse et leur dit ; merci ! mes bons anges, que Dieu bénisse sa sainte

et héroïque action que vous venez de faire, et de grosses larmes inondèrent cette figure vénérable qui, tout à l'heure, n'avait pas craint d'affronter ses ennemis. Il voulut descendre par le principal passage ; mais le gardien, craignant pour lui, le fit passer par un escalier dérobé.

CHAPITRE NEUVIÈME.

PRESSENTIMENT D'ALICE.—M. DUMONT NE PEUT DONNER UNE CONFÉRENCE À CINCINNATI.

Dès le lendemain, M. Dumont prit le parti de s'éloigner de cette ville, où il avait causé tant de désordre ; s'adressant à son épouse il lui dit ; Louise, fais tout préparer immédiatement, pour le départ, car nous allons prendre le train de dix heures pour Cincinnati ; et, comme tu vois, il n'y a pas de temps à perdre, huit heures sont sonnées.

Papa, ne partez donc pas par ce train, dit Alice, je crains qu'il ne nous arrive malheur ; je ne sais ce que je ressens depuis le rêve que j'ai fait cette nuit ; il me semble pourtant que j'étais éveillée, lorsque j'ai vu des chars tomber dans une rivière, et plusieurs personnes qui se débattaient et disparaissaient sous les eaux, j'attendais parfaitement leurs cris de détresse et leurs lamentations. Oh ! j'en frissonne encore.

Bah ! bah ! dit M. Dumont en riant, en voilà une superstition que de croire à un rêve ! Je suppose que c'est ton frère qui t'a mis de pareilles chimères dans la tête ; si tu continues, tu ne pourras voir deux pailles en croix sans t'effrayer. Non, je n'écouterai pas de pareilles folies ; préparez-vous, nous allons partir.

Veuillez me permettre de vous dire, mon père, dit Gustave, que je n'ai pas influencé ma sœur dans cette

affaire, c'est la première fois que j'en entends parler ; loin de lui dire d'ajouter foi aux rêves, j'essaierais de l'en détourner, car notre Eglise le défend ; cependant une personne peut quelquefois avoir un pressentiment.

—Appelle ces chimères comme tu le voudras, reprit M. Dumont, je suis décidé de partir ce matin, et nous partirons.

—Tu ne devrais pas ainsi contrarier nos enfants, dit madame Dumont, surtout après l'incident d'hier soir ; je crois qu'il serait bon de suivre leur avis.

—Vas-tu prêter attention à ces folies, toi aussi, et ajouter foi à un rêve ?

—Je n'ajoute pas foi aux rêves, dit madame Dumont un peu blessée, mais, comme l'a dit Gustave, je crois que l'on peut avoir un pressentiment. D'ailleurs, ne serait-ce que pour faire plaisir à nos enfants, je suivrai leur avis. Pars ce matin, si tu le veux, moi j'attendrai avec eux le train de cet après-midi ; ainsi, n'en parlons plus.

Force fut donc pour M. Dumont d'attendre.

Sur les quatre heures de l'après-midi, le ministre et sa famille se rendirent à la gare, et ils se disposaient à entrer dans les compartiments, lorsqu'ils virent le vieillard de la veille venir à leur rencontre. Après les avoir salués, il tendit la main à Gustave et à Alice et leur dit ;

— N'avez-vous pas peur, mes bons enfants, de voyager en chemin de fer, surtout après le terrible accident de ce matin ! vous en avez entendu parler, sans doute...

— Qu'est-ce donc ?.... Comment ?.... Qu'est-il arrivé ? S'écrièrent ensemble M. Dumont et son épouse, serait-il possible ! parlez...

— Trois des wagons qui composaient l'arrière du train de dix heures sont tombés dans le canal près de Cincinnati, répondit le vieillard, et plusieurs voyageurs se sont noyés.

— Ah ! Grand Dieu ! s'écria madame Dumont en pressant Alice contre son cœur ; cette chère petite nous a prévenus du malheur qui nous menaçait. Oui ! j'y vois la main de Dieu ; et se tournant du côté de son époux elle ajouta : Croiras-tu à présent aux pressentiments ? Ne

devons-nous pas nos plus grands remerciements à Dieu qui s'est servi de notre fille, pour nous faire éviter un si grand malheur, comme il s'est servi de Gustave, hier soir, pour sauver la vie à ce monsieur qui, le premier nous avertit de ce terrible accident.

M. Dumont, immobile et n'osant lever les yeux, ne répondit point.

— Oui, madame, et remerciez Dieu de ce bienfait, reprit le bon vieillard ; mais voici la cloche qui sonne, embrassez-moi, chers enfants ; j'ai voulu assister à votre départ et vous témoigner encore une fois ma reconnaissance pour la noble action que vous avez accomplie hier ; veuillez accepter ces petits souvenirs, et, soyez assurés, que je ne vous oublierai jamais ; adieu, chers enfants ; bon voyage et que Dieu vous bénisse. En disant ces mots d'une voix émue, il leur présentait deux petites boîtes soigneusement enveloppées, et s'inclinant respectueusement devant M. et madame Dumont, il sortit de la gare.

— C'est un homme d'une éducation parfaite que ce vieillard, dit M. Dumont, il est pénible de penser qu'il soit catholique.

— Assez de tes sottises, répliqua madame Dumont indignée, je n'en veux plus entendre ; je commence à m'apercevoir que les catholiques sont autant que nous sous tous rapports et j'espère qu'à l'avenir, tu t'abstiendras de parler ainsi en ma présence. S'ils sont dans l'erreur, essaie de les convertir en prenant les moyens que l'Evangile te donne, mais ne les insulte pas par tes moqueries, et prenant Alice par la main, elle entra dans le char, suivie de Gustave, M. Dumont, confus et humilié, formait l'arrière-garde.

Gustave et Alice, anxieux de savoir ce que contenaient leurs boîtes, les remirent à leur mère, madame Dumont ouvrit celle d'Alice la première. La charmante enfant poussa un cri de joie en apercevant une belle chaîne d'or, au bout de laquelle était attachée une superbe croix de même métal.

— Ce souvenir est magnifique, dit madame Dumont en souriant ; voyons quel est le présent de Gustave.

Elle ouvre la boîte et aperçoit une belle montre suspendue à une chaîne longue et très belle, le tout de l'or le plus pur.

— Voici, dit-elle à Gustave, un souvenir d'un grand prix, ce monsieur a été très généreux ; tiens prends-le mon enfant.

Gustave, joyeux, s'empressa d'ouvrir le boitier de sa montre, et aperçoit les lignes suivantes gravées artistement en dedans du couvercle :

" EN SOUVENIR D'UNE ACTION HÉROÏQUE."

Présenté à Gustave Dumont, âgé de 16 ans, en reconnaissance de son action héroïque dans la salle rue... No... le... jour du mois de... 1856 ; par laquelle il m'a sauvé la vie en me protégeant de son corps contre plusieurs personnes qui voulaient attenter à mes jours.

En gage de reconnaissance éternelle.

M... W...
S... Olier.

Cependant on venait d'arriver à Cincinnati. M. Dumont, d'après son itinéraire, devait séjourner trois jours dans cette ville afin de pouvoir y donner une conférence semblable à celle qui avait causée tant de désordre à S... Le lendemain de leur arrivée, Gustave entra dans la chambre de son père et lui dit :

— Mon père, je viens vous apprendre une nouvelle.

— Qu'as-tu à me dire ? lui demanda son père.

— Les catholiques de cette ville, répondit Gustave, font signer une requête, demandant au maire de ne pas vous permettre de donner une conférence ce soir. De plus, cette requête ajoute que si les autorités vous permettent de les insulter publiquement, les catholiques ne seront pas responsables des conséquences de cet acte, et ils appuient leur demande sur ce qu'ils sont des citoyens paisibles de l'Union ; qu'en conséquence, ils méritent le respect et la justice autant que tous autres qui ne sont pas de la même croyance qu'eux.

— Ah ! les infâmes catholiques ! enfants d'une Eglise dont le père est le diable ! s'écria M. Dumont rouge de colère ; que ne les extermine-t-on tous ! Bientôt nous serons à leur merci ! Voudraient-ils par hasard déjà se rendre maîtres dans ce pays, comme ils l'ont été en Europe, et le sont encore au Canada ? Non. J'espère que les autorités de cette ville ne les écouteront pas, ou plutôt qu'ils s'en moqueront en méprisant leur requête. Oh ! je me promets bien de faire comprendre à mon auditoire ce soir, combien les catholiques sont à craindre : oui... je l'avertirai que si les bons citoyens veulent jouir longtemps encore de cette glorieuse liberté que leur donne le protestantisme, ils devront, et dès maintenant, prendre des moyens pour étouffer cette secte maudite de Dieu et des hommes.

— Assez, je t'en prie, dit madame Dumont avec calme ; te convient-il à toi, un ministre de l'Evangile, de lancer de telles malédictions ? Tu dois savoir que Jésus-Christ a dit à ses apôtres "*Soyez doux comme des agneaux, et pratiquez la charité en toutes choses.*" Pratiques-tu la charité en ce moment !

— Tu ne te mettras pas du côté des catholiques, toi aussi j'espère, lui répondit son époux ; tu es assez intelligente pour t'apercevoir que ce sont les robes noires qui les poussent à faire cette requête ; donne leur un pied quelconque, ils ne tarderont pas à te le mettre sur la gorge ; ne vois-tu pas qu'ils craignent que leurs erreurs ne soient mises au grand jour ?

— J'admets qu'ils soient dans l'erreur, reprit madame Dumont ; mais alors tu dois prendre des moyens pour les convertir. Celui que tu adoptes en faisant ces conférences ne me paraît pas bon ; les injures et les moqueries ne serviront qu'à les irriter davantage.

— Et quels moyens veux-tu que je prenne ?

— Ceux que l'Evangile te donne, suis l'exemple que nous a donné Jésus-Christ ; comme Lui, sois doux, rends bienfait pour injure et prêche l'Evangile par ton exemple et tes paroles, surtout prie pour leur conversion.

Au même instant un coup frappé à la porte attira leur attention.

— Entrez, dit M. Dumont.

Un monsieur, bien mis, se présente en disant :

— Ai-je l'honneur de parler au révérend M. Dumont ?

— C'est moi-même monsieur, à votre service, répondit M. Dumont, veuillez vous asseoir.

— Merci ; ne voulant pas abuser de votre temps, dit le monsieur, je vous dirai, tout de suite, que je suis délégué auprès de vous, pour vous prier de revenir sur votre résolution de donner, ce soir, une lecture sur le Catholicisme romain.

— Qui représentez-vous ? dit M. Dumont avec un sourir amer.

— Je n'ai pas besoin de vous dire que ce sont les catholiques qui m'ont envoyé ici, répondit le délégué.

— Et quels sont les titres, reprit M. Dumont avec ironie, qui puissent accréditer une pareille demande !

— Monsieur, répondit le délégué avec assurance, mes titres sont ceux que possède tout honnête citoyen qui veut vivre en paix avec son voisin ; nous, catholiques, ne voulons pas que les désordres qui ont eu lieu dernièrement à S... soient renouvelés ici. De plus, je vous avertis que nous n'endurerons point que vous insultiez notre religion, nos épouses et nos filles, comme vous l'avez fait en cette dernière ville ; si vous aimez un peu la justice, vous devez voir que notre demande est raisonnable.

— Vous appelez cela de la justice ! s'écria M. Dumont avec colère, vouloir empêcher que vos erreurs, vos idolâtries et les crimes de vos prêtres soient mis au jour ! Ah ! je vous connais. Vous voudriez être les maîtres dans ce pays ; gare à vous, si jamais vous réussissez à nous fermer la bouche.

— Je ne suis pas venu ici pour assister à une conférence, dit le délégué sans s'émouvoir, je connais vos sentiments à notre égard ; cependant, malgré votre haine pour les catholiques, il ne vous est pas permis de les injurier ou de leur cracher à la figure, uniquement parce qu'ils sont catholiques. Je vous dirai de plus, que nous employons un moyen bien légitime pour réclamer justice ; si nous vous laissons faire, nous ne mériterions pas d'être

considérés comme bons citoyens, et serions des hommes sans cœur. D'ailleurs, si je suis venu ici, c'est uniquement pour vous épargner la honte d'une défense faite par les autorités de cette ville, qui auraient certainement fait droit à la requête que voici, car elle porte la signature d'un grand nombre de citoyens les plus influents, tant protestants que catholiques. Si vous refusez d'accéder à ma demande, je suis chargé d'aller tout de suite chez M. le maire ; dans une heure tout au plus, il vous aura fait connaître sa décision ; tenez, ajouta-t-il, en lui présentant sa requête, voyez par vous même, décidez ce que vous allez faire.

M. Dumont prit la requête avec dépit. En la parcourant, il vit qu'elle était couverte de nombreuses signatures ; la colère s'empara de lui, il vit qu'il était obligé de renoncer à son projet, aussi remet-il la requête au délégué en disant d'un ton irrité :

— Je vois qu'avec une pareille requête, il me faut renoncer à la conférence que je voulais donner ce soir ; mais, sachez bien que si j'y renonce, ce n'est qu'en cédant à la force.

— J'aurais mieux aimé vous voir céder par esprit de justice, dit le délégué ; veuillez cependant me donner votre décision par écrit.

— Je n'y vois point de nécessité, répondit sèchement M. Dumont.

— Alors il me reste plus qu'à aller chez le maire, reprit le délégué en se levant ; car qui m'assure que vous tiendrez votre promesse ?

— Me prenez-vous pour un menteur ? dit le ministre rouge de colère.

— Soyez calme, je vous prie, reprit le délégué ; ne comprenez-vous pas que ma position de délégué exige de moi la possession d'une preuve par écrit ?

— Je vais vous en donner une, puisqu'il le faut, dit M. Dumont tremblant de dépit ;

Et prenant une plume il griffonna plutôt qu'il n'écrivit la promesse. Puis il la remit au délégué, et lui lançant un regard de mépris :

— Je me vengerai bien de cette défaite, dit-il ; aussitôt arrivé à St. Louis, je reprendrai au centuple ce que vous m'ôtez aujourd'hui.

— Il faut espérer, monsieur, dit le délégué en souriant, que les catholiques et les protestants de St. Louis, savent vivre en aussi bon accord que ceux de cette ville, et qu'ils ne vous laisseront insulter qui que ce soit. Tout en vous remerciant de votre décision, je désire, que si jamais nous nous rencontrons plus tard, nous soyons meilleurs amis. Au revoir, monsieur ; et après avoir salué, il sortit.

Après le départ du délégué, M. Dumont se mit à arpenter sa chambre de long en large sans proférer une parole ; l'humiliation qu'il venait de subir le remplissait de colère ; il ne savait que faire. Enfin il prend une résolution subite et dit à son épouse :

— Louise, je vais partir d'ici immédiatement ; fais les préparatifs du départ.

Deux heures plus tard, M. Dumont et sa famille, prenaient passage à bord d'un bateau à vapeur en destination pour St. Louis, but de leur voyage.

CHAPITRE DIXIÈME.

DE CINCINNATI À ST. LOUIS.—DÉFENSE DE LA CONFESSION.

La distance de Cincinnati à St. Louis, est de six cents quatre vingt milles, dont cinq cents par la rivière "Ohio" et cent quatre vingt milles sur le Mississipi. Le trajet se fait ordinairement en trois ou quatre jours ; mais l'eau étant très basse au moment où s'accomplissait notre histoire, onze jours s'écoulèrent pour accomplir le voyage ; le vapeur ne pouvait continuer sa route, deux heures consécutives, sans s'échouer sur une des nombreuses battures que l'on rencontre dans l'une ou l'autre de ces rivières. M. Dumont, vexé de ces retards répétés trop souvent, employait tous les moyens possibles de revanche, sur son fils, en lui faisant mille questions pour l'embarrasser ou le mortifier. Gustave, de son côté, répondait toujours avec respect et ne faisait pas voir la peine que son père lui causait.

Un jour que le vapeur était échoué depuis plusieurs heures ; les matelots, épuisés de fatigue, se permettaient de jurer et de blasphèmer, parce que le vapeur n'avançait pas autant qu'ils l'auraient désiré. M. Dumont crût devoir railler son fils et lui dit :

— Entends-tu ces catholiques jurer et blasphémer ? (ces matelots étaient pour la plupart Irlandais) On dirait vraiment, à les entendre, qu'ils se sont confessés ce matin. Qu'en dis-tu ?

—Je ne puis partager votre opinion, mon père, répondit Gustave, car si ces hommes s'étaient confessés ce matin, ils ne blasphèmeraient pas ainsi ; d'ailleurs ce n'est pas la religion qu'ils professent, qui leur enseigne ou permet ces choses.

—Je veux bien croire que la religion ne leur enseigne pas de jurer, reprit M. Dumont ; tu dois voir cependant que la confession auriculaire ou secrète, telle que pratiquée dans l'Eglise romaine, ne produit aucun effet salutaire.

—Comment cela, s'il vous plait ? dit Gustave.

—Parce que ces hommes qui doivent se confesser souvent n'en continuent pas moins de jurer et blasphêmer, et cela à un tel point, qu'ils font dresser les cheveux sur la tête.

—Qui vous a dit, mon père, que ces hommes vont souvent se confesser ? d'après moi, je ne pense pas que le confessional les voit une fois par année ; mais, cet Américain qui, pourtant, doit être protestant, ajouta-t-il en désignant leur contre-maître, doit aller à confesse tous les jours suivant votre théorie, car il ne peut proférer une seule parole sans jurer et blasphêmer.

—Je m'attends bien que tu vas dire que votre confession est bonne, reprit M. Dumont piqué de la réponse de son fils ; tout ce qui est romain et papiste est bon pour toi. Un bon remède que votre confession ; aussitôt sorti du confessional, vous vous remettez à pécher de nouveau, même plus qu'auparavant.

—Cela dépend beaucoup de la manière dont est appliqué ce remède, on peut en abuser en s'en servant trop rarement ou en s'en servant mal ; alors le meilleur remède ne peut produire aucun bon effet.

—Applique-le comme tu voudras, dit M. Dumont avec dérision, tu n'en tireras rien de bon ; n'ayant aucune vertu, il restera toujours inefficace.

—J'espère, papa, que vous ne nierez pas que la confession a produit les effets les plus salutaires ; autrement expliquez moi ce mystère : Comment se fait-il que parmi les catholiques, si l'on voit un caissier de banque qui est honnête, un commis qui ne dérobe point, un ouvrier remplissant consciencieusement sa journée de travail, un serviteur fidèle et dévoué aux intérêts de son maître, une servante respectueuse et respectable, un époux fidèle à son épouse, une mère vertueuse et élevant ses enfants dans la crainte de Dieu, un jeune homme servant de modèle à ses compagnons, une jeune fille remarquable par l'éclat de ses vertus et conservant toujours la fraîcheur et l'innocence de son jeune âge ; comment se fait-il, dis-je, que nous trouvions cette classe de personnes parmi ceux

qui fréquentent le plus souvent, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ? Si votre objection était fondée, le contraire n'arriverait-il pas ? La confession est donc bonne, puisqu'elle produit de si bons résultats.

—Bravo ! Bravo ! s'écria un des passagers : vous avez dit la vérité, jeune homme et je vous en félicite.

Gustave se tourna du côté d'où venait la voix, et aperçût, non loin de lui, un monsieur paraissant âgé d'une quarantaine d'années, remarquable par son extérieur noble et agréable, et par sa physionomie qui annonçait une haute intelligence et une grande conviction religieuse.

M. Dumont, croyant avoir beau jeu de ce nouvel adversaire, reprit avec ironie :

—La confession secrète, telle que pratiquée par l'Eglise romaine, n'est autre chose qu'une invention des prêtres, désireux de connaître le fond des cœurs, et de trouver un moyen plus facile de réussir dans leurs desseins perfides ; par ce moyen ils savent s'initier aux secrets des familles, connaître les différends entre le mari et sa femme, et en profitent habilement pour semer la haine et la discorde.

Pendant que M. Dumont parlait ainsi, plusieurs passagers attirés par la curiosité, et trouvant là une occasion de chasser l'ennui qu'ils éprouvaient s'étaient groupés autour de lui.

—Me serait-il permis de vous demander qui vous êtes ? dit M. Fairman (c'était le nom du monsieur que nous avons vu parler plus haut) ; et sur quoi vous basez la bonne opinion que vous avez des prêtres catholiques ?

—Je suis ministre de l'Evangile, répondit M. Dumont ; et mon opinion est fondée sur les faits.

—Que vous ne pourrez jamais prouver, reprit vivement M. Fairman ; de plus, je vous dirai que tels avancés ne devraient pas sortir de la bouche d'un ministre de l'Evangile, parce qu'ils sont faux ; je veux bien croire, cependant, que la haine ou le préjugé vous a fait prononcer plus de faussetés que vous n'auriez voulu, et je passerai outre ; mais, monsieur, vous croyez donc les prêtres de l'Eglise catholique tout à fait dépourvus de raison ou d'intelligence ?

—Au contraire, répondit M. Dumont, la plupart sont très intelligents, c'est ce qui augmente leur culpabilité.

—Votre propre théorie vous confond, reprit M. Fairman ; si la plupart des prêtres ont l'esprit et l'intelligence que vous leur supposez, ne pourraient-ils pas trouver d'autres moyens, que celui de s'enfermer dans une espèce de cachot, qu'on appelle confessional, et là, se priver de leur liberté pendant des heures entières, de jour et de nuit ; y souffrir des postures incommodes et fatiguantes ; y respirer toutes sortes d'haleines qui parfois sont propres à faire bondir le cœur ; et tout cela pour le simple plaisir de connaître les faiblesses de celui-ci ou de celui-là ; ne serait-ce pas le comble de la folie ou de l'ignorance ? Quoi ! la position qu'ils occupent et l'influence qu'ils exercent, ne leur permettraient-elles pas de se glisser dans les meilleurs salons, ou ailleurs, et là, jouir des plaisirs criminels que vous leur imputez, au milieu du luxe et des richesses, comme font les libertins ! Ces moyens, ils les ont à leur disposition, et si la confession n'était pas à leurs yeux une institution divine et sacrée, ils ne s'imposeraient point de pareils sacrifices. Vous savez que la sensualité hait tout ce qui la gêne.

—Vous ne nierez pas, j'espère, dit M. Dumont, qu'il y a eu de très grands abus dans la confession secrète ?

—J'avoue, reprit M. Fairman, qu'il y a eu et qu'il peut encore y avoir de mauvais prêtres qui, comme de nouveaux Judas, ont trahi leur divin maître et avili leur vocation ; mais, grâce à Dieu, ils ne sont pas en grand nombre, et sont promptement découverts. Tout ceci, cependànt, ne parle pas en votre faveur, car nous comptons parmi ces mauvais prêtres, les promoteurs et les pères du protestantisme. Luther, Calvin, Zwingle et autres, étaient tous de ceux que vous venez de mentionner ; ils ont quitté leur habit religieux de leur ordre ; ils ont trahi leurs serments, parce que le célibat ne leur allait pas. Je ne vous parlerai pas des débauches qui caractérisèrent leur vie, après s'être séparés de l'Eglise ; l'histoire est là pour le prouver ; les historiens protestants mêmes ne peuvent s'empêcher d'admettre que ces hommes, regardés

par tous les protestants comme leurs chefs et fondateurs, n'étaient au fond que des libertins, je citerai seulement l'historien Cobbett. Ecoutez bien ce qu'il dit :

"Jamais le monde ne vit, dans un même siècle, une collection de misérables, tels que Luther, Calvin, Zwingle, etc. ; le seul point de doctrine sur lequel ils étaient d'accord, était l'inutilité des bonnes œuvres."

—Admettons pour un moment, dit M. Dumont avec embarras, que quelques hommes seuls mêmes fussent coupables en matière de confession ne serait-ce pas assez pour la condamner et la faire rejeter avec horreur, afin d'empêcher la répétition des abus ?

—Vaut autant dire que si quelqu'un abuse du remède le plus excellent, l'on devra le rejeter entièrement, reprit M. Fairman en souriant, vous admettez pourtant qu'il est nécessaire de se confesser.

—Oui certainement, répondit M. Dumont ; nous devons nous confesser à Dieu, lorsque nous l'avons offensé, à notre prochain, si nous lui avons fait du tort, et publiquement, c'est-à-dire aux membres de notre Eglise, si nous leur avons porté scandale ; tel que cela se pratiquait au temps des Apôtres et des premiers siècles de l'Eglise, et tel que nous, protestants, le faisons encore aujourd'hui.

—Nous aussi, catholiques, confessons nos péchés à Dieu, par l'entremise du prêtre, reprit M. Fairman, et nous devons réparer le tort que nous aurions pû causer à notre prochain, avant d'en obtenir le pardon ; mais nous n'aimons pas à ajouter de nouveaux scandales, en déclarant devant toute une assemblée de fidèles, des péchés qui ne devraient jamais être connus d'elle, surtout des jeunes gens qui en font partie.

—L'Evangile nous ordonne, de nous confesser les uns les autres et cela publiquement, dit M. Dumont impérativement ; ainsi vos objections n'ont pas leur raison d'être.

—Où trouvez-vous cet ordre dans l'Evangile ? Citez moi un seul texte ?

—Sans recourir aux textes, c'était la pratique des chrétiens du temps des Apôtres, et nous devons suivre leur exemple.

—Il est vrai, que nous voyons les premiers chrétiens se confesser publiquement, mais ceci ne prouve pas que, dans certains cas, ces mêmes chrétiens ne se confessaient pas privément aux prêtres d'alors.

—S'il en avait été ainsi, l'Evangile en aurait parlé ; mais, non, il ne dit pas un mot qui nous laisse entrevoir, que la confession secrète fut en usage ; encore moins la confession aux prêtres, elle est donc contraire aux desseins de Dieu.

—Et moi, j'affirme qu'elle est conforme aux desseins de Dieu ; j'ajouterai qu'elle est conforme à la raison. Pour le prouver, je me permettrai de vous adresser les questions suivantes ; à quoi vous servirait, de savoir si tel marchand, ne conduit pas ses affaires aussi honnêtement qu'il le pourrait ; que telle personne est l'esclave d'un vice honteux ; que tels jeunes gens, considérés extérieurement comme bons et vertueux, ne sont au fond que des scélérats ? Ces aveux vous rendront-ils meilleurs ? Seront-ils propres à vous édifier ? Non, n'est-ce pas ? Ils seraient plutôt un sujet de scandale pour vous, et vous porteraient à détester ou mépriser ceux qui s'avoueraient ainsi coupables. Non, je le répète, cette méthode ne saurait atteindre le but, que Jésus-Christ s'est proposé en instituant le sacrement de Pénitence, car peu de chrétiens se seraient empressés de déclarer leur péchés au public ; Jésus-Christ a voulu que son Eglise agisse comme une bonne mère qui, tout en corrigeant ses enfants, ne divulgue pas au dehors leurs défauts. C'est en agissant de la sorte, qu'elle conserve leur bonne réputation et les fait aimer des autres autant qu'elle les aime elle-même.

—Toute chose a son bon côté, dit M. Dumont, et la confession secrète, quoique mauvaise, peut avoir le sien ; mais, je le répète, elle n'est pas celle que les Apôtres ont enseignée et ordonnée, pas plus celle que les premiers chrétiens ont pratiquée. Elle est donc tout simplement une innovation ou plutôt une invention papiste, un commandement des hommes et non de Dieu.

—Alors, soyez assez bon de me dire, qui, le premier a fait ce commandement ; et si vous le connaissez, veuillez

m'apprendre le moyen extraordinaire qu'il a employé, pour décider tant de chrétiens, à se soumettre à un joug aussi lourd et aussi pénible, que celui de déclarer ses péchés à un prêtre, pécheur comme eux.

—Oh ! cette méthode a été introduite graduellement durant les âges obscurs : les siècles de barbarie autrement dits.

—Mais, un pape, un évêque ou un prêtre, doit avoir commencé ; veuillez donc, je vous prie, me donner son nom et me dire, s'il n'a pas rencontré d'opposition ?

—Je ne pourrais vous le nommer, répondit M. Dumont avec embarras ; l'histoire, interrompue pendant ces siècles de barbarie, ne peut nous éclaircir parfaitement sur ce point, ce dont je suis certain, c'est que la confession secrète n'existait pas avant cette époque. Tant qu'aux moyens pris pour l'introduire, je vous dirai, qu'il n'était pas difficile de tout faire croire alors aux masses supertitieuses et ignorantes.

Je vois que vous ne pouvez pas répondre à mes questions, reprit M. Fairman ; cependant je crois devoir vous apprendre, puisque vous paraissez l'ignorer ; que l'histoire n'a jamais été interrompue, grâce à cette Eglise que vous détestez ; c'est elle, qui l'a conservée et continuée pour la transmettre à vous comme à moi. Ensuite, monsieur, une discussion pour être loyale, doit être basée sur des faits et des preuves ; prouvez-moi ou plutôt je vous défie, de me prouver que la confession secrète au prêtre n'existait pas avant ces siècles de barbarie, comme vous le désignez.

—Mais pourquoi vous confessez-vous aux prêtres ? repartit un monsieur à figure vénérable et qui paraissait appartenir à la haute société.

—Pour recevoir ou plutôt pour obtenir le pardon de nos péchés, répondit M. Fairman. Honte ! sacrilège ! s'écrièrent ensemble plusieurs passagers qui écoutaient cette discussion, jamais nous n'aurions cru les catholiques aussi ignorants.

—Il n'y a que Dieu qui puisse pardonner le péché, disait un autre.

—Je ne vois pas comment les prêtres peuvent s'arroger

ce droit, dit le monsieur que nous avons vu intervenir et qui se nommait Lewis.

— Ils blasphêment en parlant ainsi, et commettent un sacrilège en faisant croire une telle doctrine, ajouta M. Dumont triomphant.

—Que Dieu seul puisse pardonner le péché, c'est toute vérité, dit M. Fairman, et c'est ce que croit et enseigne notre Eglise.

—Alors, pourquoi se confesser aux prêtres ! reprit M. Dumont ?

—Parce que Dieu l'a voulu, de plus, s'il est vrai que Dieu seul à le pouvoir de pardonner le péché, il est également vrai que Dieu dans sa sagesse, sa miséricorde et sa justice, peut prescrire ce qu'il juge convenable pour obtenir ce pardon, et qu'il peut exercer ce pouvoir suprême par le moyen de ses ministres. Le représentant d'un roi peut être investi d'un pouvoir souverain du droit de pardonner, comme du droit de vie et de mort.

—Dieu n'a pas pu donner ce pouvoir suprême à l'homme pécheur comme nous, reprit M. Dumont ; et Il n'a jamais permis d'exercer un pouvoir qui n'appartient qu'à Lui ; je nie tout avancé contraire.

—Pourquoi le niez-vous ? dit M. Fairman, et n'appelez pas "un avancé", ce qui est réel ; Jésus-Christ a opéré un miracle, pour prouver que ses ministres, quoiqu'ils soient hommes, ont le pouvoir de remettre les péchés.

—Comment cela ? je n'ai rien vu dans l'Evangile qui prouve ce que vous dites.

—Vous n'avez donc pas lu le 9e chapitre de l'Evangile, selon St. Mathieu du 2e au 9e versets, reprit M. Fairman ; voici ce qu'il dit :

" Et voilà que des hommes lui présentèrent (à Jésus) un paralytique couché sur un lit. " Jésus voyant leur foi dit au paralytique ; mon fils ayez confiance, vos péchés vous sont remis. " Et quelques-uns d'entre les scribes, dirent en eux-mêmes : celui-ci blasphême. " Jésus ayant vu leur pensée dit : pourquoi pensez-vous le mal dans vos cœurs. " Quel est le plus facile de dire, vos péchés vous sont remis, ou de dire ; levez-vous et marchez. " Or, afin que vous sachiez que le *Fils de l'homme*, a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre ; levez-vous, dit-il alors au paralytique, prenez votre lit

et allez dans votre maison. " Et il se leva aussitôt et alla dans sa maison ; à cette vue la multitude fut saisie de crainte et rendit gloire à Dieu, qui avait donné une telle puissance aux hommes."

—J'ai cru remarquer, dit Gustave en souriant, que les scribes, en cette circonstance, ressemblaient beaucoup aux protestants de nos jours ; car, comme eux, ils disent " c'est un blasphême."

—Ne soyez pas si sévère jeune homme, s'écrièrent plusieurs voix avec indignation.

—Ce jeune homme n'est pas trop sévère, reprit M. Fairman, sa remarque est juste et bien appropriée ; ce sont les paroles mêmes que vous avez prononcées.

—Je sais, dit M. Dumont, que Jésus-Christ avait le pouvoir de pardonner le péché, et qu'Il a même usé de ce pouvoir durant son séjour ici-bas ; Il était Dieu et sa puissance est infinie, mais Il n'a pas donné ce pouvoir à qui que ce soit, ni aux anges, ni aux hommes.

—Non seulement Jésus-Christ a usé de ce pouvoir ici-bas, reprit M. Fairman ; mais Il l'a donné premièrement à St. Pierre au 16e chapitre de St. Mathieu, verset 19e, remarquez bien ce qu'Il dit :

" Et je te donnerai les clés du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans les cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux." Il le donne ensuite à tous les Apôtres, au 18e chapitre du même Evangile verset 18e. " En vérité je vous le dis ; tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel."

—Je connais ces textes tout aussi bien que vous, dit M. Dumont ; mais pour tout homme intelligent, ces paroles " lier et délier " signifient qu'on doit pardonner les injures, et non que les Apôtres, ont reçu le pouvoir de remettre ou retenir les péchés.

—C'est cèla, dirent plusieurs passagers.

—Vous voulez plaisanter, messieurs, n'est-ce pas ; reprit M. Fairman.

—Non, non, répondirent-ils, nous sommes sérieux.

—Alors je vous demanderai, si nous sommes toujours obligés de pardonner les injures.

—Sans doute, dirent-ils, il faut toujours pardonner à celui ou ceux qui nous offensent ou nous causent du tort.

—Et même aimer nos ennemis, ajouta M. Dumont.

—Très bien, reprit M. Fairman, cependant Jésus-Christ a-t-il pu se contredire? Après avoir fait un commandement de toujours pardonner les injures; a-t-il pu, dis-je, nous donner la permission de pardonner ou ne pas pardonner?

—Vous savez bien que cela n'est pas possible, répondit M. Dumont, pourquoi faire ces questions?

—Je vous fais ces questions, afin de vous prouver que le sens que vous donnez à ces paroles de Notre-Seigneur "tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre, sera lié ou délié dans le ciel" n'est pas acceptable.

—Comment?

—Parce que Notre Seigneur ne pouvait pas enseigner le pardon des injures seulement, lorsqu'Il a dit: "Tout ce que vous lierez ou délierez, sera lié ou délié dans le ciel," sans se contredire. Vous conviendrez avec moi, n'est-ce pas, que lier ou délier donne deux pouvoirs bien différents et bien distincts; le premier de ne pas pardonner les injures, le second de les pardonner. Ceux que vous, moi ou tout autre personne auraient déliés, Dieu s'engageait à les délier, c'est-à-dire les pardonner; et ceux qu'on aurait liés, ou à qui nous aurions refusé un généreux pardon, Il ne les aurait pas pardonnés. Voyons, est-il raisonnable de croire que Notre-Seigneur nous a ainsi mis tous, remarquez bien, tous sans exception quelque soit l'âge ou la position, entièrement libres de lier ou de délier ceux qui nous auraient fait du mal, et tout cela, sans prendre la peine de nous indiquer les injures, que nous devons pardonner et celles qu'il ne faut pas pardonner? Est-ce logique?

—Tout ceci, n'a rien à faire avec la confession secrète au prêtre, dit M. Dumont. St. Jacques ne donne-t-il pas le même sens que nous à ces paroles; "tout ce que vous lierez ou délierez" lorsqu'il dit au 5e chapitre de son épitre, verset 16e: "Confessez-vous les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés";

vous voyez bien, qu'il ne dit pas un mot de se confesser à un prêtre ou autre ministre de la religion.

—Pardon, monsieur, mais pourquoi ne lisez-vous pas plus loin ; continuez donc, s'il vous plait, jusqu'au 15e verset. Ah ! je comprends ; vous n'aimeriez pas à voir, que ce même Apôtre ordonne d'appeler les prêtres de l'Eglise ; cela ne vous conviendrait pas, durant cette discussion surtout. Comme je viens de le démontrer, Jésus-Christ a donné à St. Pierre d'abord, et à tous les Apôtres ensuite le pouvoir de lier ou de délier ; cependant pour mieux vous convaincre, je vous citerai le 20e chapitre, verset 21me de l'Evangile selon St. Jean, qui est encore plus explicite. Voici ce que dit Jésus-Christ :

" Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie. " Et après qu'Il eut dit ces paroles, Il souffla sur eux et leur dit : recevez le St. Esprit. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus."

Eh bien ! messieurs, ces paroles sont assez claires ? Jesus-Christ commence par leur dire : "Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ;" vous savez ou devez savoir, comment et pourquoi ce divin Sauveur a été envoyé ; n'était-ce pas pour prêcher, convertir et pardonner les péchés ? Les Apôtres sont donc envoyés pour prêcher, convertir et pardonner les péchés, comme leur divin Maître, puisque ce Dieu maître dit, " Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie." Ensuite Il le confirme dans la suite de ce verset " Les péchés que vous remettrez seront remis, et ceux que vous retiendrez seront retenus," Jésus-Christ, je le répète, leur donne donc le même pouvoir qu'Il avait lui-même ; Il les établit donc juges des consciences. Il me semble, que rien n'est plus aisé à comprendre pour celui qui le veut ; rien n'est plus clair pour celui qui soumet sa volonté à celle du divin Maître. Ainsi, on était obligé de confesser ses péchés aux Apôtres, afin qu'ils puissent connaître, lesquels ils devaient ou ne devaient pas pardonner ; autrement, comment voulez-vous qu'ils les connaissent ? Comment auraient-ils pu les lier ou les délier, s'ils ne les eussent pas connus ?

—Admettons pour un instant, répondit M. Dumont

avec embarras, que les Apôtres auraient reçu ce pouvoir, cela ne veut pas dire que les prêtres l'ont aujourd'hui.

—Je suis vraiment surpris de cette réflexion, Jésus-Christ ne dit-il pas: " Et voilà que je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles." St. Mathieu chap. 28, verset 20e ? Ces paroles ne prouvent-elles pas que les Apôtres, qui mourraient bientôt, devaient transmettre ces mêmes pouvoirs à leurs successeurs, jusqu'à la consommation des siècles ? Pensez-vous donc que l'Eglise, établie par Jésus-Christ et continuée par les Apôtres, que les pouvoirs reçus par ces derniers, ainsi que les doctrines qu'ils ont enseignées et pratiquées ; que tout cela, dis-je, est mort avec eux ? J'ose espérer que non.

—L'Eglise n'est pas morte avec eux, je le sais, mais si les Apôtres avaient enseigné cette doctrine, les premiers chrétiens se seraient certainement confessés aux prêtres d'alors ; c'est ce qu'ils n'ont pas fait, car la Bible et l'histoire n'en parlent pas ; elles démontrent, au contraire, qu'ils ne se confessaient que publiquement, et toujours les uns aux autres.

—Il me fait peine, de vous dire que vous faites preuve d'ignorance en parlant ainsi, je vais tout de suite vous prouver le contraire, monsieur ; la Bible et l'histoire en font tellement mention, que l'Eglise d'Angleterre qui, au temps de la réforme, a conservée tout ce qui se pratiquait du temps des Apôtres, et des cinq premiers siècles de l'Eglise, a retenu cette doctrine de la confession et de l'absolution des péchés, par les prêtres dans sa liturgie. Je vous citerai un fait seulement, raconté par un dignitaire de cette Eglise, qui fut appelé au lit de mort de Leuthal. Voici ses paroles ;

" Quand j'arrivai auprès de lui (Leuthal), il me dit qu'il avait une œuvre importante à remplir, et qu'il désirait que je l'aidasse à l'accomplir ; car il s'agissait de préparer son âme pour le ciel, et que ce qu'il désirait le plus, c'était les prières de l'Eglise et l'absolution. Je lui dis que j'étais prêt à prononcer l'absolution, mais qu'auparavant il devait faire la confession de ses péchés et s'en repentir. Après qu'il se fut confessé et que j'eusse prononcé l'absolution, il me dit : j'éprouve bien maintenant la joie du grand bienfait que Dieu a laissé à son Eglise."

Eh bien ! messieurs, ajouta-t-il, cette preuve, fournie par une Eglise protestante, n'est-elle pas suffisante, pour établir que les chrétiens des premiers siècles se confessaient privément aux prêtres d'alors ?

—Mais Leuthal et ce dignitaire ne connaissaient pas ce changement apporté à la liturgie de leur Eglise, répliqua M. Lewis ; cette doctrine a été retranchée, même avant la mort de cet homme.

—Quelle est la doctrine qui a été retranchée ; demanda M. Fairman.

—Celle qui nous occupe en ce moment, la confession aux ministres et l'absolution.

—Pardon, monsieur, quoique les différentes sectes protestantes se soient permises de retrancher, tailler et abolir tout ce qui, dans l'Evangile, n'était pas de leur goût ; et qu'elles se permettront encore de retrancher, de tailler et d'abolir jusqu'à ce que le tout soit effacé ; l'Eglise d'Angleterre, tout en ne mettant pas en pratique cette doctrine, n'a pas cru ou plutôt n'a pas osé l'effacer et la supprimer ; car, voyez-vous, il lui faudrait faire comme les autres, tout nier, tout effacer afin de faire disparaître toute autorité spirituelle ; de tels procédés, messieurs, loin d'être en votre faveur, devraient vous faire voir que vous êtes dans l'erreur. Dieu ne permet pas qu'on agisse ainsi, que l'on permette de retrancher ou d'abolir ce qu'Il a ordonné ; Luther, le père du protestantisme pensait ainsi, car il n'a pas aboli la confession. Voici comment il s'exprimait sur ce sacrement dans son catéchisme protestant :

"Nous devons déclarer au confesseur, les péchés que nous connaissons. Quels sont ces péchés ? Examinez votre conscience."

Plus tard, il répond a ceux qui lui demandaient d'abolir ce sacrement :

"J'aimerais mieux me remettre sous le joug tyrannique du Pape, que d'abolir l'institution divine de la confession au ministre du Seigneur."

Voici ce que dit le grand historien protestant Gibbon, dans son histoire de la décadence de l'empire romain :

" L'homme instruit ne peut pas résister au point de l'évidence historique, qui établit, que la confession a été un des principaux points de la croyance de l'Eglise, dans toute la période des quatre premiers siècles."

L'illustre Leibnitz, dans son ouvrage sur la théologie, parle en ces termes de la confession :

" La rémission accordée dans le baptême ou la confession est également gratuite, également fondée sur la foi dans le Christ ; quoique les chrétiens, lorsque la ferveur dans la piété était plus grande, fissent usage autrefois de la confession et de la pénitence publiques, cependant, pour s'accommoder à notre faiblesse, il a plû à Dieu de faire connaître aux fidèles par son Eglise, que la confession particulière faite à un prêtre suffisait, y ajoutant le sceau du secret, afin que la confession fut plus à l'abri de tout respect humain. La confession n'en est pas moins pour cela de droit divin.

A présent messieurs, qu'avez-vous à répondre ? Etes-vous satisfaits des témoignages de ces trois grands protestants ? Vous voyez, qu'ils affirment que la confession secrète aux Apôtres de l'Eglise, a été pratiquée dès les premiers siècles ; vous ne nierez pas, non plus, que ces trois hommes ne savaient ce qu'ils disaient dans leurs écrits.

M. Dumont, confus et humilié, ne savait que répondre ; il était aisé pour l'œil observateur, de voir que les autres passagers étaient dans le même état, ils se regardaient tous pour se demander lequel d'entre eux pourrait les tirer d'embarras. M. Lewis, se décida enfin de rompre un silence, qui les convainquait d'incapacité ou d'ignorance et répondit :

—Ces hommes pourraient se tromper, monsieur, l'histoire qu'ils étudiaient aurait pû les induire en erreur.

—Et vous, messieurs, qui avez pris part à cette discussion, vous ne vous trompez pas, je suppose ; ces hommes étaient pourtant de grands génies.

Alors M. Fairman, en se tournant du côté des passagers, résuma la discussion en ces termes : en est-ce assez messieurs ! Au commencement de cette discussion, nous vous avons prouvé que la raison, seule, pouvait justifier la confession secrète aux prêtres de l'Eglise, sans pour cela recourir à l'Evangile qui démontre que Jésus-Christ

veut que l'on confesse ses péchés ; vous n'étiez pas satisfaits de cela, et pour répondre à vos désirs, nous avons ouvert ce même Evangile, et nous avons prouvé que les Apôtres ont reçu le pouvoir de remettre les péchés, non-seulement de les remettre, mais aussi de les retenir ; il s'est alors présenté une question : Comment peuvent-ils les pardonner ou les retenir sans les connaître." Vous n'avez pu répondre à cette question, et il m'a fallu y répondre, non pas, remarquez bien par moi-même,—mais par les témoignages des Apôtres de l'Eglise d'Angleterre, et enfin de vos plus grands génies protestants. Je parle de ceux qui furent assez honnêtes pour écrire l'histoire avec exactitude ; et qui tous montrent, que l'on doit se confesser à ceux qui ont reçu ce pouvoir. De plus, je pourrais vous citer beaucoup de pères de la primitive Eglise, les grands théologiens catholiques, mais il me semble que vous devez être satisfaits, je dirai même convaincus que la confession secrète existait et a été mise en pratique depuis les Apôtres, qui l'ont enseignée et pratiquée eux-mêmes.

—Oui, et c'est une vieille invention que celle-là, ajouta Gustave en souriant.

Un " hourrah " poussé par les matelots, qui venaient de dégager le vapeur, tira M. Dumont et les autres passagers de leur embarras, et tous profitèrent de cette excuse pour s'éloigner. Seul, M. Lewis s'était approché de Gustave et lui dit avec bonté.

—Je suis vraiment surpris, jeune homme, de voir les catholiques aussi instruits sur la Bible et l'histoire ; j'ai toujours été porté à croire qu'ils étaient ignorants et superstitieux, d'après les rapports qu'on m'en a faits.

—Permettez-moi de vous dire, monsieur, dit Gustave, qu'on vous a grandement trompé.

—Je m'en apperçois, reprit M. Lewis, car tout ce qui vient d'être dit mérite considération ; j'y penserai.

—Que Dieu le veuille, dit Gustave en s'éloignant pour rejoindre sa sœur qui l'attendait.

CHAPITRE ONZIÈME.

UNE CONVERSATION À BORD DU VAPEUR—LA ST. BARTHELEMI.—LES DRAGONNADES.—L'INQUISITION.

Le lendemain, sur les neuf heures, le vapeur s'échouait de nouveau. Les passagers découragés, virent qu'ils n'avaient de mieux à faire qu'à se former par groupes, les uns pour faire la partie de cartes ou de dominos,'' d'autres pour parler de nouvelles ou de politique. Un cercle d'amis intimes, composé de dames et de messieurs, s'amusait au salon ; l'un d'eux se mit à dire :

—Mesdames et messieurs, vous avez appris sans doute, ce qui est arrivé dernièrement à S... Ohio.

—Non, non, répondirent plusieurs voix, veuillez nous l'apprendre.

—Un M. Dumont, missionnaire et ci-devant pasteur d'une église à Burlington Vt., donnait une conférence sur le "Catholicisme Romain,'' dans une des salles publiques de cette ville. Ce missionnaire en était rendu à la confession secrète, lors qu'un des auditeurs, catholique, se permit de le démentir hautement devant tout l'auditoire.

—Honte ! honte ! quelle audace !

—Oui, certainement, honte ! et ce catholique ne s'est pas contenté de le démentir, il y ajouta des menaces de mort et d'incendiat, qui furent répétées au dehors par une horde de bandits, catholiques comme lui, qui n'attendaient que le signal de cet insulteur public.

Un murmure sourd et menaçant se fit entendre dans le petit auditoire.

Une partie de l'assemblée, voulut dans son indignation, lui infliger le châtiment qu'il méritait, mais en fut empêchée par l'intervention d'un tout jeune homme et de sa sœur plus jeune encore, qui se jetèrent en avant de cet homme pour le protéger ; ce fut alors que tout l'auditoire effrayé par les cris redoublés de "Au feu," "Brûlons les''

suivis par des coups terribles sur les portes pour les enfoncer, s'empressa de fuir pour échapper au péril qui le menaçait.

—Nous voilà arrivés dans un temps bien critique,dit M. Lewis, qui était de ce groupe ; ce même M. Dumont a voulu donner une conférence semblable à Cincinnati ; mais il fut obligé de s'esquiver sécrètement sans avoir pu parler, car les catholiques de cette ville, le menaçait de mort, s'il persistait dans sa résolution, c'est vraiment une honte et une humiliation pour nous, dans ce pays de liberté.

—Oui ; s'écria un autre avec chaleur, nous avons besoin de veiller et de combattre ces catholiques ; car si nous les laissons faire, ils seront bientôt les maîtres, et qui prendront plaisir à vous mettre les pieds sur la gorge.

—Oh ! j'espère que non, dit M. Lewis ; Grâce à Dieu, nous avons les yeux ouverts ; nous les veillons de près, il faut nous unir cependant pour empêcher que cette secte infâme s'implante parmi nous. Mais changement de propos, j'ai appris que ce M. Dumont, s'était embarqué sur un des vapeurs de cette ligne, pour se rendre à St. Louis ; j'aurais été heureux d'être sur le même vapeur que lui, et de pouvoir faire sa connaissance, car il passe pour un homme d'un grand talent.

—Et moi, dit vivement M. Dumont, qui n'était qu'à quelques pas et avait tout entendu, je serai flatté de savoir à qui j'ai l'honneur de m'adresser ; je suis ce missionnaire dont vous venez de parler, et j'adhère à tout ce que vous venez de dire, sauf en ce qui me regarde ou ce qui a rapport à mes qualités.

—M. Je suis vraiment heureux de faire la connaissance d'un homme, d'un talent et d'une réputation comme les vôtres ; aussi permettez-moi de vous présenter à ces dames et messieurs, je m'appelle M. Lewis ; puis après quelques chaleureuses poignées de mains, connaissez-vous ce jeune homme, monsieur, qui discutait avec vous hier ; il m'a paru plein de connaissance en matière de religion.

—Ce jeune homme est mon fils, répondit M. Dumont.

—Ah ! mais, votre fils est donc catholique ?

—Oui, monsieur, et je regrette d'être obligé de l'avouer, répondit M. Dumont en baissant la vue ; mais il n'y a pas de ma faute, il a été élevé par mes parents de Montréal, qui sont fanatisés par le catholicisme ; il n'y a que deux ans qu'il est avec moi.

—Il est jeune encore, à présent qu'il est avec vous, il renoncera à ses erreurs, j'en suis certain.

—Je vous assure, que je fais tout en mon pouvoir pour le convertir.

—Je n'en doute pas, et Dieu bénira vos efforts ; mais, veuillez donc nous le présenter.

M. Dumont ayant fait venir Gustave, le présenta aux personnes réunies, qui furent toutes frappées, de son maintien et de sa physionomie intelligente.

Au bout de quelques minutes, M. Lewis qui l'avait fait asseoir à côté de lui, lui demanda en souriant ; Vous avez là une montre et une chaîne magnifique ?

—Monsieur, répondit Gustave, c'est un précieux souvenir.

—Ah ! un souvenir ; il fait certainement honneur au donataire ; qui a pu vous faire un si beau cadeau ?

M. Dumont, avait rougi en entendant parler de cette montre, et regrettant déjà de s'être fait connaître, il s'empressa de répondre.

Ce souvenir me rappelle l'affaire de S... ce cadeau lui a été fait par cet homme, qui m'a démenti et insulté en pleine audience. Hélas ! Comment, c'est ce polisson, ce pertubateur de la paix publique, qui lui a fait ce cadeau ! C'est votre fils qui a protégé cet homme ?

—Oui, mesdames et messieurs, c'est lui-même, répondit M. Dumont.

—Ne gardez pas cette montre, dit l'un d'eux en s'adressant à Gustave.

—Vendez-là, disait un autre.

—Jettez-là, si vous ne pouvez la vendre, ajoutait un troisième, et moi, pour un, je souscrirai pour vous en acheter une autre.

—C'est cela, dirent plusieurs, nous souscrirons aussi.

Pardon, mesdames et messieurs, dit Gustave d'une voix

émue, je ne pourrais faire ce que vous demandez; je me permettrai cependant, d'ouvrir le boitier de ma montre, et vous faire connaître le nom du monsieur, qui me l'a donnée ; qui sait, vous changerez peut-être d'idée à son égard, lorsque vous le connaîtrez.

—Non ! non, nous ne voulons point connaître son nom, il n'en est pas digne ; un homme qui, se met à la tête d'une horde de meurtriers et d'incendiaires, ne doit être connu que par les gardiens de prison ; mais M. Lewis, qui aimait que justice fut rendue à tous sans exception, prit la montre et lût l'inscription gravée sur le couvercle ; il n'eut pas plutôt jeté la vue sur la signature qu'il s'écria.

Comment ! j'y vois la signature de M. U. de S...Ohio ; mais, c'est impossible ! M. U... est un de mes meilleurs amis ! un des meilleurs citoyens de cette ville ! un homme qui occupe une des plus hautes positions ! Vraiment ! Je n'y comprends rien.

M. O. de S... dit un autre, je le connais très bien ; ce monsieur est remarquable par ses talents et sa respectabilité.

C'est vraiment incompréhensible, dit un troisième ; jamais je n'aurais cru que cet homme, distingué autant par ses talents et richesses que, par sa respectabilité, aurait pu faire une mauvaise action.

—Il y a peut-être du louche dans cette affaire, dit une dame.

—J'espère, reprit M. Lewis, qu'afin de nous en assurer, ce jeune homme voudra bien nous raconter ce qui s'est passé ; et je suis certain, qu'il dira toute la vérité sans rien cacher.

—Je veux bien vous satisfaire, si mon père me le permet, dit Gustave.

—Votre père ne saurait refuser, dit M. Lewis. Qu'en-dites-vous M. Dumont ?

—Ce serait mauvaise grâce de ma part, que de m'y opposer, répondit M. Dumont, mais en même temps il lançait un regard sévère à son fils, pour l'avertir de prendre garde à ce qu'il allait dire.

Alors Gustave, prenant un ton sérieux, se mit à racon-

ter ce qui s'était passé ; tout alla bien, dit-il, jusqu'au moment où mon père se mit à parler de la confession secrète ; jusque là, l'honneur n'avait pas été attaqué ; mais lorsque le conférencier, attaqua l'honneur de l'épouse ou de la jeune fille catholique, qui s'enfermait seule avec un prêtre dans le confessionnal, pour s'y livrer à des conversations malséantes et à des désirs criminels, c'est alors, dis je, que ce monsieur, indigné de voir insulter et traîner dans la boue, son épouse et ses enfants, se leva en défiant mon père de prononcer ce qu'il venait d'avancer, ajoutant que c'était une honte, pour des hommes de cœur, de prêter l'oreille à de telles infâmies. Il avait à peine fini de de parler, que plusieurs hommes se ruèrent sur lui pour le terrasser. Dieu a permis, que je me sois jeté en avant de ces hommes, en les implorant de ne point lui faire de mal ; ma chère sœur que vous voyez près d'ici, n'écoutant que son amour pour moi, me suivit sans s'occuper du péril qui la menaçait.

Un murmure d'approbation, suivit le récit de Gustave ; on pouvait entendre " Chère petite fille" " Brave jeune homme." Plusieurs dames étaient émues et portaient leur mouchoir à leurs yeux ; seul, M. Dumont, irrité de voir que son fils n'avait rien omis, prit le parti de s'éloigner pour le moment.

Vous avez fait une belle et noble action, en protégeant un vieillard menacé, dit M. Lewis ; mais vous êtes encore trop jeune, pour savoir que rien au monde, ne fait plus plaisir aux catholiques, que de causer des pertubations publiques ; vous venez d'avouer qu'il y en avait au dehors de cette salle, prêts à mettre le feu et tuer votre père ainsi que ceux qui l'approuvaient. Ils n'aiment pas, voyez-vous, que leurs infamies et leurs superstitions soient mises au grand jour ; les prêtres surtout, sont les premiers à encourager ces attaques.

—Comment pouvez-vous parler ainsi, monsieur ? dit Gustave.

—Les faits sont là pour prouver que je dis la vérité.

—Et tous les journaux, repartit un passager qui venait de se rejoindre au groupe, s'accordent à dire qu'il y avait

au dehors de cette salle, une bande de meurtriers et d'incendiaires, organisée dans le but, de mettre le feu et de commettre le meurtre au moindre signal.

—La version donnée par *tous* ces journaux, dans cette affaire est fausse, dit Gustave avec chaleur, il n'y a de vrai, que le lieu et la date de cette conférence. Je ne vous demande pas de me croire, je laisserai l'interprétation de cette affaire, à tout honnête protestant, qui se trouvait dans la salle ce soir là ; mais je ne la laisserai pas à cette presse, qui à la moindre occasion, met au jour sa haine et ses préjugés contre le catholicisme : je ne la laisserai pas, non plus, à ces sectaires ou plutôt à ces fanatiques, qui s'associent, pour mieux réussir dans leurs méchants desseins, et dont le mot d'ordre, est d'écraser tout ce qui est catholique.

—Vous ne nierez pas, que les catholiques ont voulu défoncer les portes, mettre le feu à l'édifice et brûler vifs ceux qui y étaient ; tout honnête homme doit admettre ce fait.

—J'admets, dit Gustave, que les catholiques restés au dehors, parce qu'ils n'avaient pu obtenir admission, ont menacé de défoncer les portes et de mettre le feu ; mais je nie que ces menaces étaient préméditées, ou qu'elles étaient organisées d'avance comme vous le prétendez.

—Je vous répèterai ce que M. Lewis a dit tout à l'heure, vous êtes encore trop jeune, pour juger s'il y avait ou non une organisation préparée d'avance.

—Mais monsieur, dit vivement Gustave, il ne faut pas être si vieux, pour comprendre, qu'une bande d'hommes organisée d'avance, pour tuer ou mettre le feu, ne vient pas sur le champ de bataille les mains vides ; il ne faut pas, non plus, avoir une si grande intelligence, pour voir ou comprendre, que si les catholiques avaient été des meurtriers et des incendiaires, ils auraient pu faire bonne bouchée de leurs ennemis, à mesure qu'ils sortaient tout effrayés de la salle, et auraient pu mettre le feu, sans rencontrer aucune opposition. De plus, je dirai, que la seule bande organisée était dans la salle ce soir là ; elle formait la majorité de l'auditoire, et était composée de fanatiques dont le but est d'écraser le catholicisme.

—Mensonge, et vous ne pourriez jamais prouver ce que vous venez d'avancer.

—Calmez-vous, monsieur, dit Gustave, je peux prouver ce que je dis ; ce monsieur, qui vient d'être reconnu par plusieurs de ceux qui m'écoutent, comme un citoyen respectable et digne de confiance, indigné des insultes et des injures jetés à la face des catholiques, se leva pour protester et défendre son honneur et son droit ; de suite audelà de cent personnes se ruent sur lui pour le terrasser. Dites-moi, à présent, où est l'organisation préparée d'avance ?

—Si les catholiques, étaient des gens paisibles et n'aimant pas les troubles, ils n'auraient pas voulu tuer et incendier ; s'ils ne l'ont pas fait, c'est que n'étant pas encore maîtres dans ce pays, ils craignent les conséquences de leurs déprédations.

—Si un catholique, se permettait de vous en dire autant, dit Gustave sans se troubler, je sais bien ce que vous feriez ; je me contenterai seulement de vous demander ce que vous penseriez de lui.

—Ce que j'en pensais avant, ce qui équivaut à dire, pas grand'chose.

—Mesdames et messieurs, j'en appelle à vous, dit Gustave, cet homme est-il loyal ?

Discutons loyalement, dit M. Lewis en se levant, nous ne voulons insulter qui que ce soit.

Non, non pas d'insultes, s'écrièrent plusieurs voix.

—Je suis loin d'approuver aucune société dont le but est hostile envers qui que ce soit, reprit M. Lewis avec calme, mais la conduite des catholiques dans cette affaire, est tout à fait contraire, à la dignité d'un bon citoyen et d'un honnête homme.

—Et surtout d'un bon chrétien, sans doute dit Gustave, me permettez-vous une question cependant, vous, monsieur, qui aimez tant la justice ; que feriez-vous si un prêtre se permettait d'insulter votre épouse et vos filles dans une salle publique ?

—J'avoue que je protesterais, afin de maintenir leur honneur et le mien, répondit M. Lewis, et en cela j'userais de mon droit.

—Bien, monsieur, reprit Gustave. Puis se tournant du côté des autres passagers, il ajouta ; Et vous, messieurs, que feriez-vous si, parceque ce monsieur aurait protesté pour maintenir son honneur et celui de sa famille ; si, dis-je, une bande de catholiques se ruaient sur lui pour lui-ôter la vie ? Le laisseriez-vous seul ? N'essaieriez-vous pas de lui porter secours ?

Oui, oui, répondirent plusieurs voix, tout homme de cœur ne saurait laisser périr un de ses semblables sans lui porter secours.

—Mais ce qui est bon et légitime pour vous, doit l'être pour les catholiques ; ne croyez-vous pas que les catholiques, en cette occasion, ont employé ces menaces, plutôt pour intimider et ainsi porter secours à ce monsieur, qui avait voulu maintenir son honneur et son droit, que de les mettre à exécution, la preuve en est là, ils n'ont ni tué ni poursuivi personne, et rien n'a été brulé.

—On serait porté à croire que vous-êtes catholique vous-même, par la chaleur que vous mettez à prendre leur défense, dit un des passagers ; cependant l'intelligence et l'éducation dont vous faites preuve, nous disent assez, que vous ne pouvez appartenir à cette secte.

—Monsieur, dit Gustave, si j'ai de l'intelligence et de l'éducation, c'est dans le catholicisme que je les ai puisées et je m'en glorifie d'être un de ses membres.

—Vous ne nierez pas toutefois, reprit le même interlocuteur, que les protestants, sont de beaucoup supérieurs aux catholiques, et vous conviendrez que la plupart des catholiques sont ignorants et superstitieux.

—Et en quoi consiste cette supériorité des protestants sur les catholiques ? Est-ce parce qu'il y a beaucoup de pauvres parmi ces derniers, que vous leur imputez l'ignorance et la superstition ? L'ouvrier anglais l'emporte-t-il, pour quelque chose, sur l'ouvrier français ? Demandez au touriste, à l'homme instruit, lequel des deux à les manières plus distinguées, lequel des deux est le plus civilisé ; ils vous le diront. Dites-moi aussi, quelle est la nation qui a atteint les plus hauts degrés des sciences et des lettres ? N'est-ce pas la France catholique ? N'est-ce pas vers ce

pays que se dirige celui qui veut parachever son éducation? N'est-ce pas la France, qui a toujours tenu et tient encore le haut de l'échelle intellectuelle? N'est-ce pas à Rome, siège de la catholicité, que l'artiste peintre ou sculpteur, va étudier afin d'immortaliser son nom? Qui a fait les beaux monuments et les modèles inimitables d'architecture ancienne et moderne? Ne sont-ce pas des catholiques? De plus, je vous dirai, que ce n'est pas la première fois que cette remarque m'a été faite, et cette opinion sur les catholiques parait être générale parmi vous; ce qui m'étonne le plus chez vous, américains, chez un peuple aussi remarquable par la régularité de sa vie, son hospitalité, son caractère doux et affable, ses manières distinguées et son amour pour la religion; un peuple dis-je, qui donne les mêmes avantages au pauvre comme au plus aisé et qui est si jaloux de sa "liberté de jugement" en ce qui regarde le spirituel; c'est de voir en ce même peuple, cette haine chez les uns et cette antipathie chez les autres, pour tout ce qui est catholique. Pour lui le catholicisme est une horreur, une infamie qui ne devrait pas exister.

—N'a-t-on pas raison, de désirer qu'il en soit ainsi? dit M. Lewis; n'est-ce pas ce que le papisme mérite?

—Pourquoi donc? reprit Gustave, que trouvez-vous de si horrible dans le catholicisme?

—Vous m'étonnez, dit M. Lewis; comprenez-moi bien, je ne veux pas parler du catholique, mais de l'Eglise papiste. N'avez-vous pas lu assez pour connaître toutes les atrocités commises par cette Eglise, la terreur qu'elle a répandue parmi les peuples qu'elle a gouvernée? Ne voyez-vous point dans les récits que nous ont laissés nos pères, que cette Eglise est la fille de Satan, que le Pape est cet antechrist annoncé par St. Paul? N'est-ce pas elle qui a provoquée le massacre de la St. Barthélemi, les dragonnades des Cevennes et l'inquisition d'Espagne? Ces faits seuls suffisent pour nous faire rejeter cette Eglise avec horreur et désirer son anéantissement complet.

—Pour mieux vous répondre, dit Gustave, j'aurai recours à un exemple, et je vous choisirai pour les principaux acteurs, si vous me le permettez.

—Certainement, parlez ; dirent plusieurs personnes désireuses de savoir ce qu'il pourrait répondre à ces accusations graves.

—Messieurs, reprit Gustave, je vois ici un tribunal devant lequel, je comparais comme un grand coupable ; vous, messieurs, qui m'avez interrogé êtes le juge, et vous tous, qui m'entourez êtes les témoins ; jusqu'à présent tous les témoins ont déposé contre moi, en m'accusant de tous les crimes possibles, et en ont jeté sur moi tout l'odieux et la responsabilité. Les témoins, qui peuvent prouver mon innocence, ont reçu la défense de parler et même de se présenter, car témoins et juge ont juré ma perte ; rien n'a été oublié et tout a été mis en œuvre pour parvenir à ce but. J'ai beau protester de mon innocence, en appeler à la loyauté du juge, tout est inutile, je n'obtiens que la risée et la moquerie ; les faux témoignages continuent à la satisfaction du juge et de ceux qui ont juré ma perte. Enfin la sentence est prononcée, je subis la peine reservée aux criminels. Eh bien ! mesdames et messieurs, je vous le demande ; cette manière d'agir est-elle en conformité avec vos principes ? Approuveriez-vous un pareil procédé ?

—Non, non, répondirent plusieurs voix ; ce ne serait pas juste.

—Cependant, reprit Gustave ; n'est-ce pas ce que vous venez de faire vous-mêmes ? Ne venez-vous pas de faire le procès de l'Eglise catholique ? N'avez-vous pas tous déposé contre elle, en l'accusant de tous les crimes ? Ne l'avez-vous pas condamnée n désirant son anéantissement ?

—Arrêtez jeune homme, dit M. Lewis avec émotion ; nous ne sommes pas les accusateurs ou les juges dans ce procès, nous répétons seulement ce que les historiens, qui devaient savoir mieux que vous ou moi, ont écrit en exposant les faits tels qu'ils se sont passés lorsque cette Eglise dominait sur la plupart des nations.

—Ce que ce jeune homme vient de dire est toute vérité, s'écria M. Fairman, qui jusqu'ici avait laissé à Gustave la tâche de se défendre ; je sais très bien que vos pères vous ont nourris, dès votre enfance, de la lecture d'écrits faits par certains historiens ou écrivains hostiles et inter-

ressés à la perte du catholicisme, tels que Luther, Calvin, l'Evêque Jewel, le calviniste Joseph Milner et autres semblables; mais je sais aussi et je connais par expérience, qu'ils ont eu le soin d'écarter et de ne pas vous laisser voir ceux qui, vous auraient donné l'histoire dans toute son exactitude. Voilà ce qui explique la bonne opinion, que vous avez des catholiques et de leur Eglise.

—Mais, monsieur, dit M. Lewis, ces hommes que vous venez de nommer, ne sont-ils pas aussi véridiques que les autres?

—Permettez-moi de vous dire que non, répondit M. Fairman; car les plus grands historiens, même protestants, tels que Gibbon, Leibnitz, Cobbett, Mosheim, Coleridge et autres, qui ont écrit l'histoire avec exactitude et sans trop de préjugés, nient en partie ce que ces hommes que j'ai nommés tout à l'heure, disent dans leurs écrits. Ils nous démontrent clairement, que ces hommes étaient hostiles à une Eglise qu'ils avaient abandonnée; que, n'ayant pu obtenir les places et les honneurs, qu'ils convoitaient, ils ont voulu se venger d'elle, en lui attribuant tous les vices dont ils étaient esclaves eux-mêmes, et en jetant sur elle, la responsabilité, de tous les actes sanglants et malheureux commis par des rois et des princes cruels, uniquement parce que ces derniers étaient catholiques. Je ne vous demande pas de me croire, mais pour bien juger, il faut entendre les deux côtés; vous en connaissez un, il vous faut connaître l'autre; étudiez ces grands auteurs protestants, et quelques catholiques non moins renommés, et vous pourrez alors juger avec connaissance de cause, et surtout vous pourrez rendre justice.

—Mais à quoi, nous servirait de lire ou d'étudier ces auteurs, dit M. Lewis, le massacre de la St. Barthélemi, les Dragonnades des Cévennes et l'Inquisition d'Espagne; sont autant de faits véridiques qui n'ont jamais été refutés. Ne prouvent-ils pas, que cette Eglise n'est pas de Dieu, qui n'approuve pas de telles atrocités? De plus, vous ne pourrez jamais justifier sa conduite.

—N'aggravez donc pas votre position, en renouvelant, des accusations fausses contre l'Eglise catholique, reprit

M. Fairman ; voyons, n'est-il pas reconnu aujourd'hui, par tous les gens instruits, que le massacre de la St. Barthélemi fut un fait politique, l'histoire ne le démontre-t-elle pas comme tel. Voici ce qu'elle raconte :

" Les protestants se rebellaient contre l'autorité royale, Charles IX et sa mère, (l'orgueilleuse Catherine de Médécis), étaient menacés dans leur vie et leur liberté par la conspiration d'Amboise, ils se voyaient obligés, de fuir devant la conjuration de Meaux. Poussés à bout, la reine voulut se débarrasser des rebelles, elle profita de l'exaltation religieuse, qui régnait alors en France, pour ordonner ce massacre.

La religion fut donc un prétexte, mais non pas la cause, de ce fait regrettable que pas un catholique n'approuve.

—Attendez, dit M. Lewis en l'interrompant, si votre Eglise n'avait pas approuvée ce massacre, le Pape n'aurait pas chanté lui-même, et fait chanter ailleurs, un " Te Deum " en actions de grâces.

—N'est-il pas également reconnu, dit M. Fairman, que si le Pape a fait chanter un " Te Deum," c'est parce qu'il a été trompé ? Ne lui avait-on pas dit seulement, que le roi et sa mère, venaient d'échapper à un grand danger ? N'est-il pas aussi reconnu, que les Dragonnades des Cévennes, furent un fait de la politique de Louis XIV ? Tout homme instruit, ne sait-il pas que l'Eglise catholique était loin d'approuver, les violences et les cruautés commises par les dragons de ce roi, qui outrepassèrent de beaucoup, les ordres de leur maître ? Certes, les Huguenots n'en ont pas cédés à leurs adversaires. Combien de couvents, d'églises et de villages, n'ont-ils pas dévastés, pillés et brulés, lorsqu'ils le pouvaient ? Combien de prêtres et de religieuses n'ont-ils pas massacrés ? Si vous avez lu l'histoire, vous devez savoir que les dragons du roi ont souvent usés de représailles ; vous devez surtout savoir, que le clergé catholique de France et d'ailleurs, s'opposait à ces violences et à ces cruautés, quoique les Huguenots entretinssent des relations continuelles avec l'Angleterre, l'ennemie déclarée de la France.

—Il fallait bien que les protestants de ce temps, se révoltassent, dit M. Lewis, car les catholiques ne leur

laissaient aucun repos ; on en voulait à leur vie et à leurs biens.

—Vous ne prouverez jamais, reprit M. Fairman, que l'Eglise catholique, par la voix du Pape ou de ses pasteurs, ait ordonné de persécuter, qui que ce soit, uniquement parce qu'il était protestant, comme cela s'est vu dans les chefs et pasteurs du protestantisme, à l'égard des catholiques. (1) Sous les règnes d'Henri VIII et d'Elizabeth.

(1) Je ne veux pas insinuer que le peuple américain, ou les protestants sont assez hostiles aux catholiques, pour en vouloir à leur vie, non ; car je puis affirmer, sans crainte d'être contredit, que le peuple américain, en général, est doux, hospitalier et bienveillant. Le seul reproche que nous pourrions lui faire, c'est sa coupable indifférence en matière de religion, et les abus que se permet une partie de sa presse envers les catholiques ; mais si le peuple américain ne hait la personne du catholique, il hait et méprise le catholicisme ou plutôt le "papisme" comme il le désigne ; il encouragera des conférences semblables à celle qui venait d'être donnée, il laissera pleuvoir publiquement et sans protester les injures et les mensonges sur le catholique. Si toutefois, il ne prête pas main forte aux sociétés anti-papistes, qui abondent en ce pays, il les laissera faire, sans s'occuper du résultat ou sans réagir contre les abus qu'elles peuvent commettre. Oui, peuple américain, si bon d'ailleurs, tu es coupable d'indifférence et d'injustice envers les catholiques ; pour preuve, vois ce qui s'est passé à S. dernièrement et juge ensuite si je dis la vérité. Quoi ! par la bouche de tes autorités civiles, tu as permis à un soi-disant ministre de l'Evangile, de venir dans une de tes salles publiques, lancer des injures et des insultes aux catholiques, à leurs épouses et à leurs filles, et non seulement à eux, mais aussi à une Eglise qu'ils ont choisi et qu'ils aiment ; les quelques catholiques qui, n'ayant pu obtenir admission dans la salle ce soir là, avaient été forcés de rester au dehors, indignés tout d'abord de la permission qui été donnée de les insulter et de les calomnier publiquement, sont avertis, de ce qui se passe au-dedans ; ils voient un des leurs attaqué et menacé, ils entendent les cris féroces de ses adversaires. Voulant le secourir, ils courent aux portes qu'ils trouvent fermées à double tour ; alors ils menacent de mettre le feu à la maison, afin d'empêcher le crime qui va se commettre. Sont-ils dans leur droit ; me direz-vous ; je vous demanderai à vous protestants, ce que vous feriez en pareil cas. Laisseriez vous tuer un de vos coréligionnaires, sans lui porter secours ? Pourquoi ces injures et ces imprécations ? Pourquoi ces menaces terribles ? N'y voyez-vous pas le résultat de votre permission ou de votre coupable indifférence ? Ah ! si vous aviez dit à ce ministre : chacun est libre d'avoir ses opinions dans ce pays, et

—Mais, dit M. Lewis, l'Inquisition d'Espagne, n'était-elle pas dirigée, par des prêtres et des moines de l'Eglise romaine, et vous ne nierez pas j'espère, les atrocités et les crimes horribles, qui se sont commis pendant qu'elle était en vigueur ?

—Cette Inquisition d'Espagne, n'était pas une institution catholique, et pour le prouver, je vous citerai encore des historiens protestants. Voici ce que disent, le protestant Rancke et le très protestant Guizot :

" L'Inquisition Espagnole, a été avant tout, une institution politique, les rois d'Espagne, voyant dans l'hérésie, le plus dangereux ennemi de la paix du royaume, la déclarèrent à ce titre, crime de lèse-majesté ; ne pouvant juger eux-mêmes, ces rois établirent un tribunal ecclésiastique, pour s'enquérir de la foi du prévenu ; après l'avoir interrogé, ce tribunal le renvoyait aux autorités civiles, qui en faisaient ce que bon leur semblait."

---

ces opinions doivent être respectées. Nous avons des salles privées et des églises, c'est là que vous devez faire connaître votre opinion, et qui respecte est respecté. Si vous lui aviez tenu ce langage, vraiment digne de vos libres institutions, pensez-vous que votre ville si belle et si pacifique, aurait été témoin d'un pareil tumulte ? Non ! le catholique se mêle de ses affaires, et s'occupe fort peu de l'opinion des autres ; il pratique, autant qu'il le peut, ce que lui enseigne sa religion sans se mêler de la votre. Servez Dieu comme vous le voudrez, il le sert du mieux qu'il peut. Etant cependant de chair et d'os comme vous, son sang s'échauffe comme le vôtre. Vous ne le verrez jamais railler ou mépriser son ennemi, parce qu'il aurait remporté une victoire sur lui. Les mots de " Bannis " ou de " Tondus courbez vous " ne sortiront pas de sa bouche. Guidé par son officier, qui est le prêtre, il essaiera de panser vos blessures pour les guérir, et fera tout en son pouvoir pour vous faire oublier votre défaite. Pourquoi donc ouvrir de nouveau des blessures fermées depuis longtemps ; ce n'est pas un moyen de les guérir. Vous me répondrez peut être. Tout autre est le but que nous nous proposons, ces conférences ne font aucun mal. Mais ces injures et ces calomnies, ne sont elles pas un mal et une provocation ? Sur qui jeter le blâme ; tout homme bien pensant vous dira ; " vous en avez la plus grande part, car vous pouviez l'empêcher dès le commencement, et vous ne l'avez pas fait." Voyons ! en feriez vous autant, si les catholiques se permettaient la même chose envers vous ? Qu'un prêtre catholique se permette de vilipander et de calomnier le protestantisme, dans une de vos salles publiques ; il connaitrait bientôt, que ce qui est bon et légitime pour vous, ne l'est pas pour lui. Encore une fois ; comment expliquer ce mystère ?

Il est vrai, que l'on peut blâmer les atrocités commises par cette institution, mais l'histoire prouve que les papes ne les ont jamais approuvées, qu'ils ont toujours essayé de modérer la rigueur et la férocité du caractère espagnol, et que s'ils n'ont pu abolir l'Inquisition, c'est qu'elle ne relevait pas de leur pouvoir, étant une institution politique, d'un royaume sur lequel ils n'avaient pas de juridiction temporelle. Donc, l'Eglise n'a pas plus approuvé ce fait, que les deux autres que vous lui imputez.

—J'admets, dit M. Lewis avec embarras, que l'on peut attribuer ces faits à la politique ; mais le martyre de Jean Huss, ne fut-il pas ordonné par le Concile de Constance, composé d'évêques de l'Eglise romaine ?

—Le Concile de Constance, ne prononça que sur ses opinions hérétiques, répondit M. Fairman, mais sa mort fut l'ouvrage de l'autorité civile ; l'histoire le prouve et nous dit même, que les catholiques de ce temps ont déploré sa mort.

—Ces faits n'en ont pas moins été commis par des catholiques ; et tout nous porte à croire, que c'était un dogme de l'Eglise à laquelle ils appartenaient, de persécuter ceux qui se détachaient d'elle, en embrassant le protestantisme.

—Vous me surprenez, monsieur, car cette proposition ne se trouve pas plus dans les doctrines de l'Eglise catholique que les nombreuses calomnies inventées contre elle ; l'autorité ecclésiastique s'est toujours prononcée sur la doctrine et non sur l'individu, et loin de réclamer le droit de persécution, elle l'a toujours repoussé. Voyez les ouvrages des théologiens catholiques, étudiez leurs doctrines, et vous verrez que je dis la vérité.

—Mais, pourquoi ces persécutions, ces atrocités commises par les membres de cette Eglise ? N'était-il pas du devoir du pape ou des évêques de les empêcher ou de les faire cesser, puisqu'elles étaient contraires à la doctrine de l'Eglise qu'ils représentaient ?

—Combien de fois faut-il que je le répète, répondit M. Fairman ; les papes et les évêques étaient impuissants, leurs protestations multipliées inutiles, les rois et les gou-

vernants avaient déclaré l'hérésie crime de lèse-majesté, et pourquoi ? C'est, parce que ces rois et ces gouvernants s'apercevaient que dès que les protestants se voyaient un peu nombreux, ils se révoltaient contre l'autorité royale, et faisaient tout en leur pouvoir pour renverser un souverain catholique, afin de le remplacer par un des leurs.

—Vous ne pouvez prouver ce que vous dites, dit M. Lewis ; le protestantisme est plus éclairé que cela, il n'a jamais persécuté ou commis des atrocités comme les catholiques.

—Vous n'êtes pas sérieux, monsieur.

—Oui, je le suis, répondit M. Lewis avec chaleur.

—Il me fait peine de voir que vous faites preuve d'autant d'ignorance, dit M. Fairman : de plus, je vous dirai que, lorsque je me permets de discuter sur des questions si graves, je n'avance que ce que je peux prouver, et puisque vous voulez des preuves, je vais vous en donner plus que vous en désirez ; ce sera à vous de réfuter ce que je vais dire ; c'est un fait notoire, que les Huguenots se révoltaient sans cesse contre leur roi légitime, et qu'ils entretenaient des relations continuelles avec les ennemis de la France ; que Cramner, Ridley, Latimer et autres protestants marquants ont tenu une conduite coupable envers la reine Marie Stuart, uniquement parce qu'elle était catholique ; que Knox, père des réformistes écossais, enseignait publiquement au parti protestant en Ecosse, que " ni promesse, ni serment, ne peuvent obliger un homme à obéir à un tyran, ou à le soutenir contre l'Eglise de Dieu," et que son collègue, Goodman, ajoutait : "*Si les chefs s'éloignent de Dieu, qu'ils aillent à l'échafaud ;*" il est de fait que le célèbre Buchanan soutenait : Que les peuples peuvent déposer leurs princes, s'ils persécutent la vérité ; et nous savons ce qu'il voulait dire par vérité. Il est de fait que vous-mêmes, américains, vous ne voulez point un catholique pour président de cette république ; je n'en finirais plus, si je voulais vous citer tous les faits qui prouvent que les soi-disant réformateurs se sont révoltés dès le commencement contre toute autorité en dehors de leur croyance ;

que ces mêmes réformateurs, furent la cause des atrocités que vous avez mentionnées, et que vous ne pouvez attribuer à l'Eglise catholique ou à ses pasteurs. A présent, monsieur, j'irai plus loin et je vous dirai, dès que le protestantisme s'est emparé de l'autorité civile, il a, remarquez bien mes paroles, il a, par la voix de ses chefs et de ses pasteurs, forcé les peuples qu'il gouvernait à adopter ses croyances, en employant pour cela les moyens les plus barbares ; et que vous-mêmes, mesdames et messieurs qui m'entendez, n'avez pas eu le choix de la religion que vous professez.

—Quoique je respecte beaucoup votre opinion, s'écria M. Lewis, je dois vous dire que vous allez trop loin.

—Et que vous vous moquez de nous, dirent plusieurs autres.

—Cela est bien loin de ma pensée, reprit M. Fairman ; et je vais de suite vous prouver que je dis encore la vérité. Voici, ajouta-il, en tirant de sa poche un cahier de notes ; ce que dit le célèbre historien protestant Cobbett :

"Des actes officiels du parlement constatent, que par suite des bûchers et des échafauds dressés pour les catholiques, la population d'Angleterre fut décimée en moins de six ans."

Vous savez comme moi que ces bûchers et ces échafauds furent dressés en vertu des lois pénales, qu'on fit exécuter avec tant de rigueur en Angleterre, en Ecosse et en Irlande, même contre ceux qui avaient embrassé la foi de Knox. Voici quelques extraits de ces lois barbares :

L'an 1548. "Le roi Edouard VI, comme chef suprême de l'Eglise, ordonna que tout ecclésiastique, qui ne se servirait pas de la liturgie anglicane, serait emprisonné pour la vie."

L'an 1551. "Quiconque, mettra en doute la suprématie spirituelle de la reine Elizabeth, (point contesté par quelques docteurs protestants même) devra subir la peine de mort et la confiscation de ses biens, comme dans les cas de haute trahison. A compter de l'âge de seize ans, si on n'assistait pas au service de l'Eglise d'Angleterre, on devra payer une amende de £20 stg. par mois."

Acte passé en 1568. Toute personne, convaincue d'avoir ramené quelqu'un à la foi de l'Eglise romaine, subira les peines et châtiments, réservés au crime de haute trahison. "Tout jésuite ou autre prêtre demeurant en Angleterre, ou rentrant dans le royaume

après la loi publiée, sera pour cela même réputé traitre, et souffrira les peines et châtiments appliqués dans les cas de haute trahison." " Recevoir ou secourir les dites personnes, sera considéré comme crime de félonie, et leur envoyer de l'argent ou des secours, sera puni par la déportation et la perte de ses biens." Quiconque saura, qu'un jésuite est dans le royaume et ne le dénoncera pas, paiera une amende de 200 marcs (£133 stg.)

Acte de 1581. Quiconque aura dit ou entendu la messe, paiera une amende de £133 stg. et sera emprisonné pour huit mois. Se reconcilier avec l'Eglise romaine, sera réputé trahison.

Acte de 1587. Toute personne, qui ne fera pas baptiser son enfant, par un ministre anglican, paiera une amende de £100 stg. Le shérif ou autre officier de justice, peut ouvrir de force toute maison renfermant un réfractaire papiste.

Acte de 1605. Toute personne ayant assisté à la messe, et dénonçant le lieu où elle a été dite, obtiendra son pardon et un tiers des biens confisqués sur l'accusé.

Acte de 1627. Aucun enfant ne pourra être envoyé outre-mer sans autorisation. Toute personne, qui enverra un enfant dans un collège catholique d'outre-mer, paiera £100 stg. d'amende, et cet enfant ne pourra ensuite ni hériter des biens de ses parents, ni faire aucune acquisition en Angleterre.

Statut de 1700. Une récompense de £100 stg. est promise à celui, qui aura arrêté ou poursuivi un prêtre ayant dit la messe, ou exercé une de ses fonctions ecclésiastiques. Un prêtre catholique, disant la messe ou tenant une école, sera condamné à un emprisonnement perpétuel.

Ai-je besoin de vous dire, que ces lois furent exécutées si strictement que Scroop, en 1626, fut accusé devant le roi de connivence avec les réfractaires, parce qu'il n'avait condamné, que 1670 catholiques dans le district de l'Est du comté de York. Eh bien ! messieurs, est-ce assez pour vous convaincre que l'Angleterre, ou plutôt les anglais, les écossais et une partie des irlandais, n'ont pas été libres de faire choix de leur religion ? Vous êtes de leurs descendants, n'est-ce pas ? Qui vous dit, que vos pères n'ont pas été forcés de se ranger du côté du plus fort, pour échapper à la mort, à l'emprisonnement où à la confiscation de leurs biens, et qu'ainsi ils vous ont légué une religion qu'ils n'aimaient pas eux-mêmes ? Pensez y bien !.

—Grâce à Dieu, ces temps sont passés, dit M. Lewis en se levant pour ne pas continuer une discussion, qui lui

avait été défavorable, et j'espère qu'ils ne reviendront plus.

—Ce ne sera certainement pas le catholicisme qui les fera revivre, dit M. Fairman, en s'éloignant après avoir salué les dames et les messieurs qui gardaient encore leurs sièges.

Cette discussion avait fait une profonde impression sur ceux qui l'avaient entendue; chacun se disait, il faut avouer que ces catholiques, que nous prenions pour des imbéciles et des ignorants, en connaissent cependant plus long que nous sur l'histoire.

CHAPITRE DOUZIÈME.

ARRIVÉE A ST. LOUIS.—OPINION DES PROTESTANTS SUR LES SŒURS DE CHARITÉ.—TABLEAU D'UNE DE LEURS MAISONS.

Nous voilà enfin arrivés à St. Louis, disaient tour à tour les passagers joyeux à mesure qu'ils s'emparaient de leurs bagages, pour débarquer du vapeur. Avant de partir, M. Lewis, qui demeurait dans la ville, avait laissé son adresse à M. Dumont, en le priant de venir le voir au plus tôt et d'amener Gustave avec lui. M. Fairman, qui se rendait plus loin, était parti en serrant la main de notre héros, en l'exhortant à toujours rester ferme dans ses convictions, et l'assurant, que tôt ou tard, Dieu le récompenserait de son courage.

Une députation, composée de membres de l'Eglise que M. Dumont devait diriger, était venue à bord du vapeur, pour souhaiter la bienvenue à leur nouveau pasteur, et le conduire à la jolie maison qu'on lui avait préparée. Située près de l'Eglise, dans un des plus beaux quartiers de la ville, cette habitation ne le cédait guère, aux résidences des alentours pour la beauté et la richesse de son ameu-

blement. M et Mme. Dumont, contents et joyeux, marquèrent leur approbation par leurs sourires et leurs remerciements. Le tout fut terminé,par un discours très approprié, que fit M. Dumont à ses nouveaux fidèles réunis dans l'église pour le recevoir.

St. Louis est une des villes les plus considérables du Grand Ouest. Son site fut choisi le 15 Février 1764 par Laclède, qui lui donna ce nom en l'honneur de Louis XV roi de France. Il fit bâtir un fort, et y établit un entrepôt, pour faire le commerce de fourrures avec les Sauvages, qui venaient de très loin apporter le produit de leurs chasses, consistant en peaux de buffles, de chevreuils, de loups, de castors etc., qu'ils échangeaient pour quelques provisions, du coton et des couvertures de laine. Le 11 Août 1768, Rious, avec une petite bande de troupes espagnoles, en prit possession au nom de Sa Majesté la reine d'Espagne, qui le garda jusqu'au moment, où l'Etat du Missouri fut transféré aux Etats-Unis, par l'acte du 26 Mai 1804. Comme ville, elle ne date que de l'année 1822; sa population, alors, était de moins de cinq mille âmes, Mais ses progrès furent si rapides, que trente ans après, (1852) elle comptait plus de cent mille habitants; ses rues sont larges et régulières, la rue Front, joignant la levée, a cent pieds de largeur. On y comptait, à cette époque plus de soixante-dix églises, dont plusieurs appartenaient aux catholiques. Parmi les plus importantes, on distingue la Cathédrale et celle attenant à l'hôpital des religieuses de St. Joseph; on y voit aussi un grand nombre de maisons d'éducation et de couvents, deux hôpitaux tenus par les Sœurs de la Charité et l'Université St. Louis, fondée en 1832, sous le patronage de l'Evêque catholique. Sa levée a plus de trois milles de longueur, et elle est toujours bordée, par un grand nombre de bateaux à vapeur, (on en a compté jusqu'à deux cents) venant des rivières Missouri, Illinois, Ohio, Wabash, Mississipi en amont et Mississipi en aval, c'est-à-dire depuis la Nouvelle-Orléans jusqu'à St. Paul Minnesota, villes distantes de près de deux mille milles. De nombreux chemins de fer viennent y aboutir de tous les côtés, et jusqu'à l'année 1852, St.

Louis était le point de départ des aventuriers, qui commençaient de là, leurs rudes voyages à travers les forêts et les prairies sauvages pour se rendre au-delà des Montagnes Rocheuses.

Deux jours après leur arrivée, M. Dumont et Gustave firent une visite à M. Lewis, qui les reçût fort cordialement ; après avoir longuement parlé des nouvelles du jour et du long voyage qu'ils venaient de faire, M. Lewis parla en ces termes :

M. Dumont, depuis que nous nous sommes quittés sur le vapeur, j'ai souvent pensé à votre fils, qui fait preuve de beaucoup d'intelligence et de grands talents, et j'en suis venu à la conclusion, qu'il serait bon de s'occuper de lui. Voici ce que je propose de faire si vous y consentez : j'offre de me charger de compléter son éducation, je le placerai dans un de nos meilleurs collèges, et je l'enverrai même aux Universités d'Europe, afin qu'il puisse parvenir aux plus hauts degrés de la science. De plus, je suis riche et n'ayant qu'une fille, je pourrai assurer un avenir à votre fils. A tout cela, je ne mettrai qu'une condition, c'est qu'il cesse de pratiquer les exercices de sa religion, qui ne sont pas conformes à l'Evangile, et que plus tard il ne doit pas manquer de considérer comme des folies. Voyons, qu'en dites-vous jeune homme.

—Monsieur, répondit celui-ci d'un ton respectueux, l'offre belle et généreuse que vous venez de me faire, est certainement une preuve d'amitié, que je n'ai nullement méritée. Peu de jeunes gens de mon âgeauront le même honneur, et je vous en suis très reconnaissant ; il me fait peine cependant de ne pouvoir accepter votre offre toute belle et généreuse qu'elle soit, car il me faudrait manquer à l'honneur, en ne remplissant pas la condition que vous y mettez, ou me rendre coupable d'apostasie, en abandonnant une Eglise qui est pour moi, après Dieu, ce qu'il y a de plus sacré ; et comme je ne voudrais me rendre coupable ni de l'une ni de l'autre de ces fautes, il m'est impossible d'accéder à vos désirs, j'espère toutefois, que vous ne verrez dans ce refus autre chose, que la conséquence de mes principes, l'honneur et le devoir . Veuillez accepter mes

sincères remerciments, et soyez persuadé que jamais je n'oublierai votre bonté pour moi.

—Tu me feras toujours honte, s'écria M. Dumont avec colère ; ne vois-tu pas que tu as offensé ce monsieur, si bon, si généreux et qui prend tant d'intérêt pour ton avenir, par le refus que tu viens de lui faire ?

—Si je vous ai offensé, monsieur, dit Gustave, je vous prie de me pardonner, car c'était loin de mon intention.

—Assez ! interrompit M. Dumont, tu t'apercevras bientôt du tort que tu viens de te faire, mais il sera trop tard.

—Non pas trop tard, dit M. Lewis, qui aimait la candeur de Gustave ; non jeune homme, réfléchissez bien, et si jamais vous vous décidez à accepter mon offre, je serai toujours prêt à remplir ma promesse. Quelques moments après, Gustave, de retour à la maison, ne tarda pas à se rendre auprès de sa mère, pour lui faire connaître ce qui s'était passé.

Quelques jours après, pendant le souper, madame Dumont, s'adressant à son époux lui dit :

—Je suis certaine, que tu ne peux deviner, qui est venu ici aujourd'hui,

M. Lewis, nous a rendu notre visite, je suppose, répondit M. Dumont.

Ah ! tu en es loin, reprit madame Dumont en souriant.

—Quelques membres de notre Eglise, continua M. Dumont.

—Je vois que tu ne peux deviner, c'est... c'est... dit madame Dumont en hésitant, c'est une sœur de charité, française je crois, qui est venue me demander de souscrire à leur œuvre.

—J'espère, dit M. Dumont, que tu l'as mise à la porte, aussitôt que tu l'as aperçue.

—Non, reprit vivement madame Dumont, je ne l'ai pas mise à la porte, je connais trop le savoir-vivre pour cela ; j'ai été au contraire, frappée en la voyant ; ses manières distinguées, sa figure noble sur laquelle étaient empreintes la candeur et la chasteté, son appel chaleureux pour les

pauvres, m'ont tellement impressionnée, que je pris dix piastres et les lui donnai avec plaisir.

—Comment ! s'écria M. Dumont d'un ton de colère, tu me dis que tu as souscrit dix piastres pour soutenir ces couvents infâmes, dans l'enceinte desquels se commettent tous les crimes et toutes les débauches ! là où l'on met à mort des milliers d'enfants illégitimes, pour les enterrer ensuite dans les caves et souterrains qui abondent sous ces enfers de la terre !

Il allait continuer sur ce ton, mais son attention fut attirée par Gustave, qui indigné, s'était levé subitement et s'éloignait en pleurant. Il le rappelle et lui dit :

—Ne connais-tu pas mieux que cela, Gustave ? Ne sais-tu pas que tu manques de respect envers tes parents, en te levant ainsi de table pendant qu'ils sont encore assis ?

Au même instant, la servante vint annoncer qu'elle venait de faire entrer M. Lewis au salon. M. et Madame Dumont s'empressèrent d'aller au devant de lui.

Après les saluts d'usage :

—J'aime à croire, que vous vous plaisez dans votre nouvelle demeure et que vous aimez notre ville, dit M. Lewis.

—Nous trouvons notre demeure magnifique, répondirent ensemble M. et Mad. Dumont en souriant, et les habitants de cette ville sont on ne peut mieux ; vous pouvez en juger vous-même, voyez, on n'a rien oublié pour rendre notre séjour très agréable.

—J'en suis bien aise, et j'espère que vous jouirez toujours du bien-être que méritent vos talents ; mais où est donc votre fils ? Je ne le vois point ; l'avez-vous placé au collége ?

—Pas encore, répondit M. Dumont, il est ici, et je vous demande bien pardon de ne pas l'avoir fait venir plus tôt ; mais venez donc prendre le souper avec nous, nous étions sur le point de nous mettre à table lorsque vous êtes entré.

—Très volontiers, dit M. Lewis, car j'ai une faim de bûcheron. J'ai été très occupé toute la journée, et n'ai

pas eu le temps de m'occuper de mon estomac, qui commence à se révolter ; je remercie ma bonne étoile, qui m'a conduit ici pour apaiser sa colère.

On se rendit à la salle à dîner, mais Gustave n'y était pas. Alice, occupée à regarder par la fenêtre, paraissait triste ; en entendant les nouveaux venus entrer, elle se retourna et rougit en apercevant M. Lewis, qui s'avançait vers elle.

—Qu'avez-vous donc, gentille enfant ; lui dit-il.

—Rien, rien, monsieur, répondit Alice en baissant la vue.

—Ce sont des caprices d'enfant, se hâta de répondre M. Dumont, en regardant sa fille d'un air sévère ; j'ai voulu, tout à l'heure, réprimander son frère, qui se mit à pleurer ; elle ne peut le voir attristé, qu'aussitôt elle ne l'imite ; on dirait vraiment à les voir, qu'un même cœur et une même âme habite les deux corps.

—Ah ! s'il en était ainsi dans toutes les familles, dit M. Lewis ; le monde serait heureux, on ne verrait pas autant de dissensions qui déshonorent même les familles les plus élevées. Ne réprimandez pas vos enfants pour cela, cherchez plutôt à leur faire conserver la tendre amitié et l'amour fraternel que j'ai remarqué en eux ; mais où est donc votre frère ? ajouta-t-il en s'adressant à Alice.

—Je le crois dans sa chambre, monsieur, répondit Alice.

Pendant que ceci se passait, Mad. Dumont, qui dès son entrée dans la salle, s'était aperçue de l'absence de son fils, s'était empressée de monter à sa chambre, où elle le trouva agenouillé et priant avec ferveur ; ne pouvant maîtriser l'émotion qu'elle éprouva, en le voyant dans une attitude aussi pieuse et aussi résignée, elle dût s'éloigner pendant quelques instants ; enfin elle se décida à l'appeler et lui dit de sa voix la plus douce :

—Mon cher enfant, il ne faut point t'attrister ainsi, tâche d'être plus gai avec nous, tu me rendrais plus heureuse ; mais j'oubliais... M. Lewis est en bas qui nous attend, et doit prendre le souper avec nous ; comme il a témoigné le désir de te voir, je suis venue te chercher, vite, descendons.

Pour toute réponse, Gustave embrassa tendrement sa mère, et lui donnant le bras, il descendit avec elle en essayant de faire disparaître toutes traces du chagrin qu'il venait d'avoir. On eut dit que rien ne s'était passé quand, en saluant M. Lewis, il prit sa place à table.

—Je suis bien aise de vous voir aussi gai, lui dit M. Lewis avec bienveillance, on ne dirait pas à vous voir, que vous avez éprouvé de la peine ; il ne faut pas vous attrister ainsi lorsque votre digne père vous parle ; il ne veut que votre bien, n'est-il pas vrai ? demanda-t-il en s'adressant à M. Dumont.

—Je fais tout en mon pouvoir, répondit M. Dumont, pour donner à mon fils l'instruction qu'il doit avoir sur les vérités de l'Evangile, et lui faire abhorrer les superstitions de l'Eglise dans laquelle il a été élevé ; j'ai voulu lui dévoiler, il y a un instant, l'odieux de la conduite que mènent quelques-uns des adhérents de cette Eglise, aussitôt il se mit à pleurer et voulut s'éloigner ; je lui ai fait voir son peu de délicatese, et pour toute réponse il s'est réfugié dans sa chambre. Je crains, monsieur, qu'il ne reste longtemps rebelle à mes conseils, car ses convictions sont tellement enracinées en lui, qu'il faudra presque un miracle pour le convertir à Dieu.

—J'ai plus de confiance que cela en votre fils, répondit M. Lewis, et j'ai l'espérance qu'avant peu il sera des nôtres ; mais je serais curieux de savoir, cette fois, quelle est la cause de son chagrin, et ce que vous lui avez dit qui ait pu lui causer une si pénible impression.

—Pour mieux vous répondre, dit M. Dumont, je dois vous dire que mon épouse a reçu, aujourd'hui, la visite d'une de ces mendiantes,qui se nomment Sœurs de charité, et qui vont de porte en porte quêter pour les pauvres au nom de Dieu. Vous savez comme moi, que cela n'est pas leur but ; imaginez-vous que cette mendiante, à force d'hypocrisie et de mensonges, a trompé la vigilance de mon épouse à un tel point, que celle-ci lui a donné dix piastres sous forme de souscription. Naturellement indigné à cette nouvelle, j'ai voulu la mettre sur ses gardes, en lui faisant connaître leurs infamies ; c'est alors que mon fils s'est levé de table.

—Vous n'avez pas bien fait d'avoir agi ainsi, mon cher enfant, reprit M. Lewis ; si votre père vous a parlé de la sorte, c'est pour vous prémunir contre les dangers qui vous menacent ; vous commencez à être d'âge à tomber dans l'abîme que vous dressent ces personnes à l'extérieur religieux, mais qui dans l'intérieur, ne sont que des esclaves de Satan et de leurs passions. Vous devez avoir lu la narration faite par Maria Monk sur les Sœurs de l'Hôtel-Dieu à Montréal ; l'affaire de Charleston est encore fraîche à notre mémoire ; et dans les deux cas, vous ne nierez pas que les crimes les plus révoltants aient été mis au jour. Voyons ! raisonnez un peu, et vous verrez que votre père aurait tort de ne pas vous instruire de pareils forfaits.

Et voulant savoir ce que Gustave aurait à répondre, il ajouta :

—Parlez franchement, qu'avez-vous à répondre ? Etes-vous capable de prendre leur défense ?

—Je n'ose, monsieur, dit Gustave, surtout après les graves accusations que vous venez de porter vous-même, je craindrais de vous offenser et de contrarier mon père.

—Non, non, reprit M. Lewis, vous ne m'offenserez pas plus que vous ne l'avez fait sur le vapeur, et votre père ne sera pas contrarié, j'en suis certain, car vos moyens de défense en leur faveur ne seront pas formidables.

—Monsieur... dit Gustave, mais non... je ne puis ; et il s'arrêta tout court.

—Fais donc plaisir à ce bon monsieur en répondant, lui dit Mad. Dumont.

—Je vais répondre puisque vous le désirez ma mère, et prenant un ton persuadé, il ajouta en s'adressant à M. Lewis ; avant tout, me serait-il permis de vous faire une question ?

—Parlez, j'écoute avez plaisir, dit M. Lewis.

—Alors, dit Gustave, je vous demanderai pourquoi, vous qui êtes un des citoyens les plus influents de cette ville, vous qui par votre haute position, commandez le respect et l'estime de ses habitants, et qui avec quelques autres citoyens de votre influence et de votre position

faites exécuter les lois ; pourquoi, dis-je, laissez-vous ici, dans cette grande ville, croître et exister des institutions aussi infâmes, qui, d'après vos propres paroles, ont un si grand mépris des lois et permettent des attrocités semblables ? Ne serait-ce point votre devoir de les traîner devant les tribunaux criminels pour leur faire subir les châtiments qu'elles méritent, et ainsi les anéantir pour ne jamais reparaître ?

—Ce serait en effet notre devoir, répondit M. Lewis, nous les avons tolérées trop longtemps, et j'espère qu'avant peu nous y verrons ; car en laissant subsister ces maisons, nous participons en quelque sorte à leurs méfaits, et Dieu nous en demandera compte. Je suis bien aise, mon cher enfant, que vous nous ayiez fait penser à notre devoir ; mais tout ceci n'est pas une réponse à ma question, je pense que vous cherchez à l'éluder.

Gustave, crut un instant qu'il avait été trop loin, l'idée du trouble que causerait aux bonnes sœurs une enquête, le fit pâlir ; la pensée que si réellement cette enquête avait lieu, il en serait la cause, le faisait déjà se repentir d'avoir parlé, lorsqu'une idée lumineuse lui vint à l'esprit ; et prenant ce ton de douceur qu'on lui connait, il reprit avec calme.

—Non, monsieur, je ne veux point éluder votre question ou refuser d'y répondre ; tout ce que je crains, c'est de ne pas être à la hauteur voulue, pour prendre d'une manière satisfaisante la défense de ces communautés saintes. Je vous demanderai seulement ; avant de commencer l'enquête que vous vous proposez de faire, de me permettre de vous y conduire, non en personne, mais en esprit ; et lorsque vous aurez entendu ce que je vais vous en dire, fait entrevoir ou (exposé) ce à quoi ces communautés s'occupent, les bonnes œuvres qu'elles pratiquent, les privations et les désagréments qu'elles subissent ; vous serez en état de pénétrer plus facilement, dans l'intérieur de ces couvents et communautés, et la porte la plus difficile à ouvrir pour entrer dans ces maisons aux secrets impénétrables, cèdera et mettra à découvert tout ce dont vous avez besoin pour vous faciliter l'enquête proposé.

Soit, je t'accompagne avec plaisir, dit M. Lewis en souriant.

—Partons donc, reprit Gustave, mais avec la ferme résolution de tout voir, de tout examiner et de ne rien perdre de vue ; notre but étant de savoir, si les rapports qu'on nous en a faits sont vrais, il faudra que rien ne nous échappe, que pas un coin ne reste inapercu et que notre courage ne nous quitte point. Pour mieux réussir, arrêtons-nous chez l'Evêque, chemin faisant, pour lui demander une lettre d'introduction ; après lui avoir fait connaître notre position et notre croyance, nous donnons à entendre, que nous aimerions à visiter ces beaux établissements dont nous avons seulement entendu parler, et nous faisons voir le plaisir que cela nous causerait ; l'Evêque nous reçoit avec bonheur ; nous félicite de notre décision et nous remet la missive désirée. Après l'avoir remercié, nous nous dirigeons vers la communauté. Tout en marchant, notre pensée se porte sur cette lettre d'introduction que l'Evêque nous a donnée ; qui sait ? pensons-nous, cette lettre pourrait bien contenir quelque mystère ou nous dresser quelques embûches ; nous la regardons et nous voyons qu'elle n'est pas cachetée ; tout en manquant aux convenances, nous nous permettons de la lire et nous voyons, qu'il demande aux sœurs de nous laisser visiter leurs établissements ; en exprimant le désir qu'elles n'épargnent rien pour rendre notre visite agréable, et qu'elles nous montrent toute la maison de la cave au grenier. Honteux, nous replions la lettre et voudrions ne nous être point permis de la lire. Enfin nous arrivons et nous frappons à la porte ; l'empressement que l'on met à nous ouvrir nous frappe. Ce n'est pas la coutume des maisons douteuses. Nous entrons... la portière est une jeune sœur qui, le sourire sur les lèvres, demande avec grâce et modestie ce qu'elle peut faire pour nous servir. Malgré la répugnance que nous avons toujours éprouvée pour ces maisons, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer, et la jeune sœur et la propreté qui règne et embellit tous ces grands corridors qui viennent aboutir à la salle d'entrée ; notre regard erre de côté et d'autre, nous

oublions la bonne religieuse qui attend notre réponse ; jusqu'à ce que honteux de nous-mêmes, nous remettons avec nos excuses notre lettre à la jeune sœur qui, après nous avoir donné des sièges, s'empresse de la porter à la supérieure. Cetre dernière, après en avoir pris connaissance, vient nous souhaiter la bienvenue ; elle s'avance avec dignité, le même sourire chaste nous accueille ; elle s'informe du lieu de notre résidence, de notre famille, de nos enfants qu'elle appelle des petits anges ; sa conversation nous plait, nous enchante et nous édifie ; mais nous pensons tout à coup à notre mission, nous nous disons que c'est une ruse qu'elle emploie, pour détourner nos recherches et nous empêcher de visiter l'intérieur de la maison. Nous détournons la conversation, en lui disant que nous admirons l'ordre et la propreté qui règnent dans cette salle et les corridors, ayant le soin d'ajouter que l'intérieur de la maison doit être semblable. Oh ! pardonnez-moi, nous répond-elle, j'oubliais déjà l'instruction que Monseigneur me donne, de vous faire voir toutes les dispositions et les différentes parties de notre communauté.

Elle sonne et commande à la sœur qui répond à son appel, de nous montrer tout, sans excepter les bâtiments de la cour, et après nous avoir salués, elle retourne à son devoir. La religieuse chargée de nous conduire s'approche et nous dit en sonriant : nous avons un long voyage à faire, je crains que vous n'éprouviez quelque fatigue ; par où voulez-vous commencer ? Nous la remercions de sa sollicitude et nous lui répondons que nous aimerions à commencer par les caves et les souterrains, car nous craignons qu'elle nous tienne trop longtemps, dans les étages supérieurs et qu'ainsi, elle ne nous empèche d'atteindre le principal but de notre visite. C'est pensons-nous, dans les souterrains que doit être tout le mal. Nous descendons... notre guide, nous procure des lumières et nous entrons dans les souterrains ; la vue de ces lieux mornes et silencieux nous effraie... les récits de Maria Monk et d'autres terribles histoires, que l'on a fait sur ces maisons montent à notre cerveau et y portent l'épouvante ;

les fantômes de ceux qui doivent avoir péri ici, se dressent devant notre imagination effrayée ; déjà nous regrettons d'avoir commencé notre exploration, et nous n'osons pénétrer plus avant ; à mesure que nous avançons, les fantômes augmentent avec l'obscurité ; n'en pouvant plus, nous nous décidons de revenir sur nos pas et commençons à reculer ; mais notre guide, qui ne voit dans notre hésitation autre chose que la timidité, prend le devant et d'une voix angélique nous rassure. A la faible clarté que nous donnent nos lampes dans ces lieux obscurs, elle nous paraît comme un ange libérateur... nous nous apercevons qu'elle ne craint pas d'être seule avec nous dans ces lieux noirs et solitaires, que nous sommes pour elle des amis, des frères qui ne lui veulent aucun mal ; nous distinguons la croix d'argent qu'elle porte sur sa poitrine ; il nous semble que cette croix grandit à mesure qu'elle avance, qu'elle grandit... grandit jusqu'à ce qu'elle entoure toute sa personne, comme pour la protéger ; ravis, nous la suivons, notre crainte s'évanouit et nous entrons uu peu rassurés dans une grande enceinte remplie de tombes. A peine sommes-nous entrés, que le but de nos recherches revient à notre esprit, et tout en feignant d'examiner la tombe de telle ou telle religieuse, nous sondons de la main les murs et les fondations. La moindre fissure au pavé attire notre attention, et nous espérons que notre main touchera quelque ressort secret qui fera ouvrir des portes cachées, ou que notre pied nous fera découvrir l'existence de quelque caveau au-dessous de celui où nous sommes. Sous prétexte de ramasser quelque chose que nous avons échappé, notre main examine les traces de terre fraichement remuée. Notre guide ne se fatigue point ; elle aime notre curiosité et n'y voit autre chose que notre désir de tout voir. L'ordre qui régnait en haut est le même ici. En revenant des souterrains, où nous avons passé plus d'une heure, nous avons le soin de presser le mur de chaque côté du noir corridor par lequel nous sommes entrés ; nous fouillons ensuite les autres caves. Mêmes recherches inutiles, rien qui puisse éveiller notre attention ou confirmer nos soupçons. Notre guide, tou-

jours riante et agréable, nous montre tout et nous explique jusqu'aux moindres détails. Nous continuons ainsi notre visite jusqu'à la cuisine, remarquable par son étendue. Quel ordre, quelle proprèté, nous ne pouvons nous empêcher d'en faire un compliment à notre guide. Mais, veuillez donc nous dire, madame, quelles sont ces deux charmantes sœurs que je vois là-bas, près du feu ? dit l'un de nous. Notre aimable guide répond d'une voix pleine de douceur : l'une est la sœur Marie de la Croix, elle est la fille d'un comte français ; l'autre est la fille unique d'un seigneur anglais, elle se nomme sœur Marie-Thérèse.

— Comment ! disons-nous tous deux, avons-nous bien entendu ; dites-vous qu'elles sont les filles de seigneurs puissants ? — Oui, messieurs, répond notre guide, elles ont abandonné les plaisirs, les richesses, des partis avantageux, en un mot, tout ce que le monde pouvait leur offrir d'agréable, pour venir laver la vaisselle et les chaudrons ici. Frappé d'étonnement, nous nous sentons attirés à elles comme malgré nous, et nous demandons à notre guide de nous présenter à ces religieuses. Toujours empressée de satisfaire nos moindres désirs, elle nous présente et nous entamnons la conversation. Nous voyons par leurs réponses qu'elles possèdent une haute éducation ; leurs regards chastes et purs rencontrent notre vue, que nous sommes obligés de baisser malgré nous ; ravis de leur jeunesse et de leur beauté, rehaussées par une coiffure plus blanche que la neige, nous hésitons à passer outre ; mais notre guide nous presse, et nous montons à l'étage principal, où sont les bureaux et les classes. Avant de les visiter, nous entrons dans la chapelle ; nous sommes frappés de l'odeur de sainteté qui règne en ce lieu. Agenouillées au pied des autels, trois ou quatre religieuses nous paraissent comme en contemplation, et semblent ne point toucher à la terre ; nous passons près d'elles, mais elles ne nous voient point, les yeux religieusement fermés, elles nous paraissent comme jouissant du bonheur céleste. Leurs figures, sur lesquelles sont empreintes les plus belles vertus, sont

rayonnantes de bonheur et de joie ; enfin il faut sortir de cette chapelle, qui nous a fait penser au paradis. Arrivés à la porte, nous retournons la tête pour contempler ce céleste spectacle une fois encore, mais notre guide s'en va et il nous faut la suivre ; nous sommes vivement impressionnés et nous sentons qu'il se passe en nous quelque chose de nouveau et d'inconnu jusqu'ici.

Dans chacun des bureaux, des sœurs sont occupées soit à la tenue des livres, soit à la correspondance ou employées à empaqueter des marchandises pour les missionnaires ; d'autres confectionnent des vêtements pour les malades et les orphelins. Nous entrons dans les classes ; la première que nous visitons est celle des petits enfants, tous proprement habillés et dans le meilleur état. En nous voyant entrer, ils se lèvent et nous saluent, cinq ou six d'entre eux s'avancent et nous récitent un petit compliment, dans lequel nous remarquons qu'ils nous traitent de bienfaiteurs. Nous passons de classe en classe, partout même ordre et même propreté, et nous arrivons dans la classe la plus élevée que les demoiselles de la ville fréquentent ; nous remarquons que ces élèves portent de riches toilettes, mais dans la plus grande conformité avec les règles de la plus stricte modestie. Nous admirons les broderies, les ouvrages en cire et les peintures confectionnés par ces demoiselles sous l'œil de leurs maîtresses. Notre vue se porte sur ces dernières ; même habit que les autres religieuses que nous avons vues jusqu'ici. Mais ces dames, pensons-nous, devraient être à la tête des plus hautes universités, et là, elles pourraient obtenir des honoraires, qui leur permettraient de figurer dans la plus haute société. Nous montons plus haut ; ici d'un côté, est une salle immense où demeurent les vieillards qui, par la joie peinte sur leurs figures, nous disent assez leur bonheur ; nous remarquons la propreté de leurs habits et de leurs lits ; parmi eux, il y en a de très âgés ; une sœur prodigue les soins les plus tendres à l'un d'eux, le fait boire et manger, car il est trop vieux pour se servir lui-même ; deux autres sœurs en soulèvent un autre pour l'asseoir dans un grand fauteuil. De l'autre côté, sont les

malades de la ville, qui viennent se faire soigner ; parmi ces malades il y en a de très dégoûtants, et dont la vue seule nous répugne ; nous remarquons cependant, que les sœurs leur portent les mêmes soins et les mêmes attentions qu'aux autres ; on dirait même, qu'elles entourent ceux-ci de soins plus délicats. Nous montons encore ; ici est une grande salle remplie de petits orphelins, dont plusieurs sont encore au berceau. Nous sommes émûs de l'attention que des jeunes sœurs portent à ces petits êtres, en les portant dans leurs bras et en les caressant, comme si elles étaient leurs propres mères. Là sont les aveugles, les sourds et muets, à qui l'on apprend à lire et à écrire. Mais je me hâte, il serait trop long de tout énumérer, notre œil a tout vu, tout examiné et nous descendons satisfaits d'avoir trouvé exactement le contraire de ce que nous pensions y rencontrer. Nous en sommes bien aise, sans savoir pourquoi. Nous prenons enfin le dernier escalier, juste au moment où les sœurs s'assemblent pour prier ; nous remarquons, qu'elles ont toutes le même regard chaste et humble, un pieux sourire, qui dénote la paix intérieure de l'âme effleure leurs lèvres, et nous aimerions à les suivre pour prier avec elles ; mais non, cela est impossible, car la nuit approche et le temps de partir est arrivé. Il nous semble que les heures employées pour visiter cet établissement, se sont écoulées bien vite, et nous voudrions avoir à recommencer notre trajet. La supérieure est au bas de l'escalier qui nous attend. D'une voix douce et aimable, elle s'informe de notre fatigue, s'excuse de ne pas avoir prévu notre visite. Madame, répondons nous, soyez assurée que nous sommes enchantés, et que nous venons de goûter un plaisir jusqu'ici inconnu pour nous. Nous lui demandons, quelle était la position de toutes ces bonnes sœurs avant d'être entrées ici. Elle nous répond que la plupart d'entre elles, étaient des filles bien élevées, dont les parents sont riches ou occupent de bonnes positions dans la société ; que beaucoup d'entre elles ont refusé de riches partis et ont tout quitté pour venir s'enfermer dans cette maison, où elles travaillent toute la journée, et souvent toute la nuit auprès des

malades, des infirmes et des orphelins. Nous sentons que tout ce qu'elle nous dit est la vérité, notre visite en est la preuve—Madame, ne pouvons-nous empêcher de lui dire, cômment cela peut-il se faire ; laisser le bonheur, les plaisirs et les richesses pour venir ici souffrir pour toute la vie, et cela à un âge aussi tendre !—Ah ! messieurs, nous répond-elle, pour le mondain il est difficile de le comprendre ; c'est l'amour de Dieu et du prochain qui, nous a inspiré de faire le sacrifice de notre liberté, de nos biens, de nos plaisirs et de tout ce que le monde pouvait nous offrir de beau et d'agréable ; mais en quittant ces biens périssables, nous avons été récompensées amplement, par les délices ineffables, que nous avons goûtés et que nous goûtons tous les jours en soulageant nos vieillards, nos malades et nos chers petits orphelins. Emûs, nous voulons participer à ces bonnes œuvres ; nous tirons notre bourse et lui demandons comme une faveur d'accepter la petite offrande, pcurtant assez ronde, que nous lui faisons. Après avoir salué et remercié notre guide, nous faisons nos adieux à cette maison, que nous quittons à regret.

Enfin nous sortons ; arrivés à l'entrée du parterre, nous retournons la tête d'un commun accord, pour jeter un dernier coup d'œil sur cette asile de la charité. La porte s'ouvre et deux sœurs en sortent ; nous reconnaissons l'une d'elles, c'est la fille du seigneur anglais, qui tantôt lavait les chaudrons ; elles se dirigent vers la rue ; arrivées là, elles prennent la direction du quartier le plus pauvre et le plus abandonné de la ville ; effrayés par la pensée qu'il pourrait leur arriver malheur dans ces quartiers suspects et déserts, nous les suivons des yeux en admirant leur courage ; enfin elles s'engagent dans une rue noire et suspecte ; en détournant le coin de cette rue, nous avons remarqué la croix qui nous a semblée briller d'un éclat extraordinaire sur leur poitrine. Une pensée nous saisit. " C'est cette croix, disons nous, qui les protège, et notre cœur répond : " Ces saintes et courageuses vierges, s'en vont passer la nuit auprès de quelque pauvre malade pour le soigner et le soulager." Pensifs, nous

reprenons la direction de nos demeures en refléchissant sur le changement, qui s'est opéré en nous. Honteux d'avoir été les dupes de faux rapports, qui nous avaient fait considérer ces maisons comme des rendez-vous de débauches et de crimes, nous gardons le silence ; cependant une résolution s'empare de nous, c'est que nous pourrons réparer le tort que nous aurions pû leur faire, en souscrivant largement pour l'entretien d'institutions si nobles et si dignes, et en y envoyant nos filles pour leur éducation, certains d'avance qu'elles y trouveront des exemples de vertus.

Assez de cela, dit M. Dumont en l'interrompant; pour l'homme intelligent, qui connait les faits, l'ordre et la propriété qui règnent dans ces maisons, ne l'influencent ou ne l'impressionnent pas assez, pour lui faire oublier les crimes et les débauches qui s'y commettent. Je sais, que tu es allé souvent dans ces communautés, et dans l'ardeur de ta jeunesse, il n'a pas été difficile de t'influencer et de te faire voir, dans ces maisons propres et bien tenues des paradis sur la terre ; tu n'as vu que l'extérieur sans pouvoir juger si l'intérieur est méchant et pervers.

— Pardonnez-moi mon père, dit Gustave, si je me permets de vous dire, que l'exposé que je viens de faire, n'est pas le produit de mon imagination ou de l'impression que m'ont faites ces maisons.

— Alors, dit M. Lewis, comment expliques-tu l'affaire de Charleston et celle des sœurs de l'Hotel-Dieu à Montréal, ou dans les deux cas, la presse a été unanime à déclarer que les crimes les plus odieux ont été mis au jour ?

— Dans l'affaire de l'Hotel-Dieu, répondit Gustave, la presse ne faisait que répéter ce que Maria Monk en disait, mais ne savez-vous pas, qu'une grande partie de la presse protestante de ce pays, nourrit un grand préjugé contre toute institution catholique ?

— Sans appeler ce sentiment un préjugé, dit M. Lewis, je sais qu'elle ne leur est pas favorable, et en cela je lui donne raison.

— Pourquoi, s'il vous plait ?

—Parce que les faits sont là, répondit M. Lewis, pour

prouver qu'elle aurait tort de ne pas nous avertir du danger que nous courons en les laissant s'accroître parmi nous. En cela, elle ne fait que son devoir.

—Et c'est ce que j'ai dit à mon fils, tout à l'heure avant que vous fussiez entré, M. Lewis, dit M. Dumont, j'espère que tu ne pleureras pas cette fois, Gustave ?

—Mon père, reprit Gustave, me serait-il permis de vous demander, pourquoi cette presse, qui fit tant de bruit contre l'Hôtel-Dieu de Montréal, pourquoi, dis-je, cette même presse a été si silencieuse au retour du comité organisé à New-York et composé des citoyens les plus respectables et les plus influents de cette ville et du pays, qui était allé voir et examiner cette maison ?

—La presse n'a pas cessé de parler contre ces maisons, dit M. Dumont.

—Il est vrai, que deux ou trois journaux payés par des fanatiques n'ont cessé de les calomnier, reprit Gustave ; mais, ces deux ou trois journaux ne constituent pas la presse de ce pays ; veuillez me montrer un seul journal, dirigé par un protestant honnête ou de quelqu'autorité qui n'ait gardé le silence, après que ce comité eut fait son rapport, dans lequel se trouve la meilleure partie de ce que je viens de dire. J'en apporte pour preuve, que les maisons du même genre à New-York et ailleurs, n'ont cessé depuis, d'être remplies en grande partie par des demoiselles américaines et protestantes, ce qui n'aurait pas lieu, si ce rapport eût été défavorable à ces établissements.

—Qui t'a dit cela ? demanda M. Lewis.

—Tout ce que je viens de vous dire, monsieur, répondit Gustave, est appuyé sur les statistiques publiées par vos propres auteurs ; mon père a plusieurs de ces brochures, et c'est d'elles que j'ai tiré mes preuves. De plus, vous devez savoir comment cette personne, qui a tant calomnié cette communauté de Montréal, a vécu après s'être séparée d'elle ; il me semble que cela suffit pour ne pas ajouter foi à ce qu'elle a pu dire.

—Tu ne nieras pas, dit M. Dumont d'un ton irrité, que dans l'affaire de Charleston, un crime violent ait été

commis contre une jeune demoiselle, fille de parents très respectables et demeurant à New-York ? Tiens, ajouta-t-il en prenant un volume dans la bibliothèque, voici un livre qui te l'apprendra ; lis-le et tu connaîtras la vérité.

—J'ai déjà lu ce livre, mon père, et permettez-moi de vous dire, que votre bibliothèque est remplie de livres comme celui-ci, et qui ne sont que le produit du fanatisme ; aussi je n'ai pas voulu ajouter foi à ce livre, avant de voir si un autre protestant ne nierait pas ce que celui-ci a osé écrire ; voulant me satisfaire, je me suis rendu à la bibliothèque publique de cette ville, et là, j'ai trouvé un livre publié par un auteur protestant et traitant de cette affaire ; or ce livre me dit, que les parents de cette jeune demoiselle, pour laquelle des fanatiques ont si *honnêtement* brûlé le bel établissement des Ursulines à Charleston, et qui n'ont pu massacrer les religieuses averties à temps pour se sauver avec leurs élèves ; que ses parents, dis-je, peuvent vous donner la meilleure preuve de la fausseté et du caractère de ces fanatiques, car ils sont catholiques ; voyez-les, ils vous diront la vérité.

—Qui te dit, que cet autre ne se trompe point ? dit M. Lewis.

—Je peux en dire autant de celui dont vous adoptez l'opinion, répondit Gustave, même plus, car je ne vois pas quel intérêt peut avoir un protestant, à réfuter les calomnies lancées à la face de ces Ursulines par un autre de ses coreligionnaires ; il me semble, que s'il y avait eu le moindre appui pour soutenir ces calomnies, un protestant en aurait tiré avantage ; quoique je sois jeune, il m'est aisé de voir que des hommes, qui vont attaquer ainsi pendant la nuit des femmes et des jeunes filles sans défense, ne méritent pas l'approbation des bons citoyens. De plus, il me suffit de connaître les actes d'héroïsme accomplis par les Sœurs Grises et ces mêmes Sœurs de l'Hôtel-Dieu, sur les quais, dans les rues et dans les hôpitaux de Montréal, lors de ce typhus impitoyable, qui fit de si grands ravages parmi les émigrés irlandais arrivant en cette ville, et qu'elles renouvellent chaque fois qu'il se déclare une épidémie quelconque. Ces actes sont

connus chez toutes les nations civilisées, et ce que des religieuses ont fait au Canada, d'autres l'ont fait en Europe et ailleurs. A la vue de ces actes, nous ne pouvons avec raison, leur attribuer d'autre but que leur grand amour pour Dieu et le prochain, la religion seule peut inspirer un tel héroïsme.

—En effet, dit madame Dumont, joyeuse de la victoire que venait de remporter son fils, il est raisonnable de croire, que ces dames n'ont pas besoin de s'imposer de si grands sacrifices, de braver ainsi les dangers et la mort, de s'enfermer dans une maison toute leur vie, sujettes à une discipline très sévère et porter une toilette souvent ridicule, pour jouir plus à l'aise de leurs plaisirs criminels ; elles pourraient prendre les moyens qu'adoptent les mondaines, et qu'elles ont à leur disposition tout aussi bien que ces dernières.

—Je commence à penser comme vous, madame, dit M. Lewis, si ces religieuses font ce que votre fils dit, elles méritent certainement l'appui et l'encouragement de tout bon citoyen ; mais, avant de leur donner gain de cause et de commencer l'enquête que je me propose de faire, je suivrai l'avis de votre fils. Mon épouse et moi visiterons dès demain si cela se peut, les établissements de cette ville.

CHAPITRE TREIZIEME.

M. LEWIS VISITE LES ÉTABLISSEMENTS DES SŒURS DE ST. LOUIS. — DÉMISSION DE M. DUMONT ET SON DÉPART DE CETTE VILLE. — ACCIDENT PRÉVENU.

Trois jours après, Gustave reçut une lettre de M. Lewis, l'invitant à passer chez lui dans le cours de la journée, ajoutant qu'il avait de bonnes nouvelles à lui apprendre. Il s'y rendit aussitôt et fut reçu d'une maniére plus affable qu'à l'ordinaire. Après les salutations d'usage, M. Lewis lui dit :

—Vous ne savez pas pourquoi je vous ai fait demander, c'est tout simplement pour vous dire qu'hier, madame Lewis et moi, ayant voulu nous assurer si ce que vous aviez dit l'autre soir était vrai, nous sommes allés visiter les établissements des Sœurs de Charité de cette ville. Je dois avouer, que vous avez dit la vérité et que nous avons été enchantés.

—Oui, dit madame Lewis, qui venait d'entrer, j'ai éprouvé tellement de plaisir que depuis lors, je ne puis m'en taire. Quelle supériorité dans leur enseignement et dans l'éducation que ces bonnes religieuses savent donner à la jeunesse !

—Et dites donc aussi, madame, reprit M. Lewis, avec quel courage et quelle patience, ces jeunes vierges portent les plus tendres soins aux malades, aux vieillards et aux orphelins.

—Je n'oublierai jamais, dit madame Lewis, l'émotion que j'ai éprouvée à la vue d'une sœur jeune et belle comme un ange, qui berçait dans ses bras un petit enfant avec toute la tendresse d'une mère. Je l'ai vu le coucher tendrement dans un berceau et à peine avait-elle fini de le couvrir, qu'un autre enfant s'éveilla en pleurant ; aussitôt, elle vole à son appel et recommence à prodiguer ses soins. Je ne pouvais retenir mes

larmes à cette vue et je lui demandai comment elle, si jeune et si belle, pouvait ainsi témoigner tant d'amitié à des enfants qui lui étaient parfaitement étrangers ; elle me répondit avec le plus aimable sourire : " Je n'ai qu'à penser à l'Enfant Jésus pauvre et nu dans la crêche, et je le vois dans ces pauvres petits abandonnés.

—Je comprends à présent, reprit M. Lewis, qu'il n'y a que Dieu, qui puisse inspirer un pareil héroïsme ; je ne veux pas me glorifier en vous disant que mon épouse et moi, avons fait inscrire nos noms sur le régistre de chacune de ces institutions, en y ajoutant une souscription annuelle, sachant que nous ne pouvions contribuer à de plus belles œuvres.

—Je suis heureux, monsieur et madame, dit Gustave ému, de voir que le peu que j'ai pu dire en faveur de ces bonnes religieuses vous ait portés à faire leur connaissance. Par votre influence et votre position, vous êtes en état de pouvoir réfuter toutes les accusations qui ont été faites et qui pourraient se produire contre elles.

—Oui, certainement, répondit M. Lewis, c'est ce que je me propose de faire à l'avenir.

—Et tu consentiras, dit madame Lewis, à placer notre fille dans une de ces maisons aussitôt les vacances finies, car je suis certaine qu'elle y trouvera avec une bonne éducation, les plus beaux exemples de vertus.

—Voilà votre ouvrage, Gustave, dit M. Lewis en souriant, et pendant que vous êtes ici, je renouvelle l'offre que je vous ai déjà faite, mais cette fois je n'y mettrai aucune condition.

—Monsieur, répondit Gustave, je ne saurais assez reconnaître vos délicates attentions à mon égard, et l'intérêt dont vous m'entourez. La reconnaissance est la seule chose que je pourrai vous offrir ; je ne pourrais vous refuser si mon père y consent.

—Avec votre digne père, je m'arrangerai bien, dit M. Lewis, ainsi c'est marché conclu, après les vacances vous entrerez dans un collége de votre choix et vous pourrez compter sur moi, digne jeune homme.

Quelques semaines plus tard, M. Dumont avait pris

pour son sermon un texte auquel il avait donné une interprétation contraire aux vues de la plupart des membres de sa congrégation. Il avait eu le malheur de faire quelques remarques un peu sévères sur la conduite de son troupeau spirituel. Dès le lendemain, les syndics lui envoyèrent une lettre, le priant de se rétracter ou de se démettre de sa charge. Il fit part de cette communication à son épouse et sortit en disant qu'il était bien décidé à maintenir son opinion.

—Que pensez-vous de cette manière de faire, maman, dit Gustave après que son père fut sorti, on a bien raison de dire que le protestantisme a été fait pour les protestants et qu'il est commode comme religion. Parceque papa, en sa qualité de ministre de Jésus-Christ, a voulu leur reprocher leur conduite, en leur enseignant ce qu'ils devaient éviter, on lui signifie de donner sa démission. Ce n'est pas sa doctrine qu'ils veulent, mais bien la leur ; ce sont eux-mêmes, qui prétendent enseigner ce que papa doit prêcher ; on dirait vraiment qu'ils ne gardent un ministre que comme objet de luxe. Trouvez-vous cela en rapport avec la dernière recommandation de Notre-Seigneur au 28e chapitre de St. Mathieu ; voici ce qui y est dit :

" Allez et enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer
" tout ce que je vous ai recommandé. Qui vous écoute m'écoute,
" et qui vous méprise, me méprise. "

—Arrête, Gustave, dit madame Dumont, d'après ce que tu viens de dire, tu voudrais me faire croire que Jésus-Christ a ordonné d'obéir en tout aux apôtres qu'il a laissés sur la terre, ainsi qu'à ceux qui prétendent être leurs successeurs, et cela sans s'occuper de la Bible qui nous a été donnée pour notre guide.

—Oui, maman, répondit Gustave, nous devons obéir en tout aux doctrines enseignées par les apôtres et leurs successeurs ; car ils ne peuvent errer dans leurs enseignements.

—Alors, reprit madame Dumont, pourquoi St. Paul ordonne-t-il à tous de lire les saintes Ecritures, ajoutant que c'est en elles que nous trouverons la vérité et la vie ;

il n'aurait pas donné cet ordre, s'il avait voulu une soumission complète de notre part à l'interprétation des pasteurs de l'Eglise, sans que nous ayons à nous occuper des erreurs qu'ils pourraient enseigner.

—En recommandant de lire les saintes Ecritures, St. Paul demandait à ses fidèles de lire les prophéties de l'Ancien Testament, concernant la promesse du Messie et sa divinité, car le Nouveau Testament n'était pas encore écrit ; il a pu aussi recommander de lire ce qu'il enseignait par ses lettres et celles des apôtres, parce qu'ils ne pouvaient pas toujours leur parler de vive voix.. St. Paul, d'ailleurs, savait bien que les neuf-dixièmes de la population étaient incapables de lire, et que les évêques et les prêtres de ce temps seraient obligés d'interprèter les Ecritures aux ignorants. De plus, les pasteurs de l'Eglise ne peuvent pas enseigner l'erreur, car Jésus-Christ a promis d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles.

—Mais, où sont ces pasteurs, dit madame Dumont, il y a tant de divergences d'opinions entre les ministres des diverses religions, que nous ne pouvons accorder entière confiance à aucun d'eux.

—Ces pasteurs sont ceux de l'Eglise catholique ; dans cette Eglise, il y a unité dans la doctrine, unité dans la pratique, unité en tout jusque dans son langage liturgique. Comme successeurs des apôtres, ces pasteurs ont reçu la doctrine que Jésus-Christ a pratiquée et enseignée, et ils nous la transmettent telle qu'ils l'ont reçue, certains qu'ils ne peuvent errer, vu la promesse de notre divin Maître.

—Comment pouvons-nous savoir que c'est à l'Eglise catholique que cette promesse a été faite ? demanda mad. Dumont.

—En suivant les conseils de St. Jean, afin de discerner entre l'erreur et la vérité.

—Et quels sont ces conseils ou directions ? reprit mad. Dumont ; je ne me rappelle pas les avoir lus dans l'Evangile.

—St. Jean dit dans son 4e. chapitre, versait 16e : " Nous sommes de Dieu ; celui qui connait Dieu nous écoute, celui qui ne connaît pas Dieu ne nous écoute pas." Il ne

dit pas : celui qui lisant la Bible, en fait la base de sa foi est de Dieu. Or, chère mère, depuis St. Jean, le catholique a écouté, écoute encore et croit en l'Eglise, c'est-à-dire, qu'il croit aux enseignements des successeurs de ces apôtres à qui Jésus-Christ a commandé d'enseigner toutes les nations.

—C'est vrai, dit mad. Dumont ; mais enfin je ne puis refuser de croire que la Bible est la seule source de vérité, et que nous devons fonder notre foi sur elle.

—Mais, ma mère, reprit Gustave, si la Bible est la seule source de vérité, comment se fait-il que ceux qui la lisent en tirent tant de doctrines différentes ; comme le prouve les milliers de sectes protestantes, qui se contredisent même sur les principaux articles de foi ; voyez donc mon père, depuis qu'il s'est permis d'interpréter la Bible à sa guise, il a changé deux fois de religion, d'abord Presbytèrien il est aujourd'hui Baptiste ; qui sait si demain il ne sera pas autre chose. Ah ! ma mère, Dieu n'a pas laissé sa doctrine pour être ainsi interprétée à la guise de chacun. Il veut que nous obéissions à l'autorité qu'il a laissée sur la terre.

—Tu prétends donc, dit mad. Dumont, que l'Eglise catholique est la seule dans le sein de laquelle nous puissions être sauvés.

—C'est la vérité. Toutefois ceux qui croient en Jésus-Christ, au baptême, à la grâce, et mènent une vie régulière font partie, en quelque sorte, de l'âme de l'Eglise, et comme tels elle ne saurait les condamner au feu éternel ; elle laisse à Dieu de les juger, mais, ajouta-t-il en ouvrant un livre, prenez et lisez ceci attentivement, vous verrez tout ce que je viens de vous dire et beaucoup d'autres vérités, qui serviront peut-être, ce que je souhaite de toute mon âme, à vous faire connaître la vérité. Puis la saluant, il sortit pour la laisser à ses réflexions.

Madame Dumont prit le livre et lut ce qui suit : "Jésus-Christ nous a révélé les doctrines qu'il faut croire, et il ajoute : " Celui qui ne croira pas sera condamné. " Comme l'Eglise catholique tient fermement à ces doctrines, et prouve qu'elle est la seule Eglise de Jésus-

Christ, il faut donc croire ce que ses pasteurs enseignent. »

Fermant subitement le livre, elle se dit en elle-même : C'en est trop...... cependant je dois l'avouer, depuis que mon fils est avec nous, j'ai souvent ressenti la nécessité d'avoir un guide pour m'éclairer dans le sentier de cette vie. J'ai beau lire la Bible, je n'y trouve rien qui puisse me tirer de l'embarras et de la perplexité d'esprit que j'éprouve depuis les discussions qui ont eu lieu...... La Bible est le livre par excellence, je la lis avec assiduité, et pourtant je n'obtiens aucun soulagement. Cela dépend de moi peut-être, je ne comprends pas ou je ne saisis pas le sens des textes,...... mais qui me les expliquera ? mon époux... non... car tous les jours, il donne un sens nouveau aux mêmes textes... Ah ! mon Dieu, que faire ? Plus je lis et plus je raisonne, et plus mon embarras est grand ; je ne vois plus devant moi qu'un abîme qui se creuse de jour en jour. Oh ! que ces catholiques sont heureux et tranquilles, ils se soumettent avec confiance à leurs pasteurs en qui ils reconnaissent une autorité infaillible. N'ont-ils pas raison d'agir ainsi ?.......... N'est-ce pas en conformité avec l'ordre que l'on admire dans la création entière ? Ne voit-on pas partout une autorité à laquelle tout se soumet ?...... dans le monde matériel, c'est au soleil que tout est soumis comme à un roi... dans le monde social, partout on voit une autorité constituée. La famille a ses deux chefs elle, pour la diriger. Il n'y a pas jusqu'aux voleurs de grand chemin qui sont obligés d'obéir à la direction de celui qui commande. Si tel est le plan de Dieu dans l'ordre naturel, pourquoi serait-il autre dans l'ordre surnaturel ? Il me semble au contraire, que ce dernier étant plus élevé, exige une organisation plus parfaite, un gouvernement plus en rapport avec la grandeur et la noblesse de la fin à obtenir, qui est Dieu et son paradis... S'il est raisonnable d'obéir à un représentant d'un pouvoir naturel, pourquoi ne serait-il pas aussi raisonnable d'obéir au représentant d'un pouvoir spirituel ?... Mais assez de ces pensées...... on

peut se sauver hors de l'Eglise catholique après tout ; il suffit de croire en Dieu et de faire tout en son pouvoir pour le servir...... Une pensée la saisit aussitôt ; servirai-je Dieu, si je rejette son Eglise ? Non, il ne faudra pas y penser ; que dirait ma famille si elle me voyait devenir catholique... et mon époux... Ne rejetterait-il pas loin de lui une papiste ? Et St. Paul ne dit-il pas : " Femmes soyez soumises à vos maris. " C'est ce que je ferai et je ne continuerai pas à lire ce livre, qui ne servirait qu'à aggraver l'état de mon esprit. Se levant tout à coup, elle sortit pour se distraire.

Deux jours plus tard, M. Dumont, voulant maintenir son opinion, envoya sa démission comme pasteur de cette église, qui l'avait si bien reçu deux mois auparavant. Quelques membres d'une secte à St. Joseph, Missouri, s'étant séparés d'elle pour fonder ce qu'ils appellaient " L'Eglise évangélique du Christ, ", eurent connaissance de ce qui était arrivé à M. Dumont. Croyant avoir trouvé en lui un modèle des premiers apôtres, ils s'empressèrent d'envoyer deux délégués auprès de lui pour le prier de venir jeter les fondements de la vraie église du Christ qui, disaient-ils, avait été détruite depuis plusieurs siècles. Le traitement qu'on offrait fut jugé suffisant par M. Dumont, qui s'empressa de l'accepter. Force fut donc pour lui de replier ses bagages qui n'avaient eu que quelques semaines de repos, mais il s'en consolait par la pensée qu'en cela il imitait l'apôtre St. Paul ; il se trouvait plus méritant que lui, vu qu'il avait plus qu'un bâton à traîner après lui.

Avant de partir, il alla faire ses adieux à M. Lewis, qui fut fort surpris de son départ. Ce monsieur, à force d'instances, obtint la promesse qu'aussitôt le mois d'octobre arrivé, Gustave et Alice reviendraient chez lui, l'un pour entrer au collége, et Alice pour être la compagne de sa fille au couvent où il devait les placer. Après bien des adieux, M. Dumont et sa famille allèrent prendre place à bord d'un des vapeurs qui partaient le même jour pour St. Joseph, but de leur voyage.

En embarquant, Gustave avait dit à sa mère : je re-

grette bien que mon père n'ait pas choisi le vapeur à côté de celui-ci.

—Pourquoi ? demanda madame Dumont, frappée de la remarque de son fils.

—Je ne sais réellement, répondit Gustave, c'est seulement une crainte que j'ai de faire le voyage sur celui-ci ; il me semble qu'il va lui arriver malheur.

Madame Dumont,n'ayant pu perdre de vue le pressentiment d'Alice, crut prudent de tenir compte de celui de Gustave, et aussitôt qu'elle pût voir son époux, elle lui dit :

—Je voudrais changer de vapeur pour faire ce voyage.

—C'est impossible, répondit M. Dumont, les billets sont payés.

--Je ne m'occupe pas de cela, répliqua madame Dumont, je crains qu'il ne nous arrive malheur sur celui-ci. Tu dois te souvenir de l'accident arrivé au train sur lequel tu voulais te rendre à Cincinnati, et comment Alice nous a prévenus ; Gustave, cette fois, éprouve la même crainte et je veux en tenir compte. Ainsi, fais ce que tu voudras, quant à moi, je suis décidée à ne pas faire le voyage sur ce vapeur, et prenant Alice par la main, elle descendit l'escalier en faisant signe à Gustave de la suivre.

—Encore de tes folies, dit M. Dumont, en s'adressant à son fils d'un ton de colère ; j'ai hâte qu'elles finissent. Vois-tu ce que tu viens de faire ? A-t-on jamais vu absurdité semblable ; laisser un vapeur pour en prendre un autre qui doit suivre la même direction et qui n'est pas plus solide que celui-ci ; et tout cela pour des superstitions et des chimères qui sortent de ta tête aveuglée par le papisme.

Après avoir ainsi apaisé sa colère, il se rendit au bureau du commis pour se faire remettre ses déboursés. Ce dernier refusa ; cependant, à force de demandes et d'appels à son honnêteté, il consentit à lui en remettre la moitié, mais ne voulut pas remettre les bagages, qui, disait-il, étaient entassés à fond de cale ; le vapeur portant les bagages, partit donc le premier et l'autre le suivit une heure plus tard.

Voilà notre famille en route encore une fois. Le trajet par eau entre St. Louis et St. Joseph est de quatre cent quatre-vingt-seize milles ; le vapeur doit suivre le fleuve Mississipi sur un parcours de vingt milles et s'engage ensuite dans la rivière Missouri, qui débouche dans le premier à cette distance de St. Louis. Le vapeur y était entré depuis plus d'une heure ; Gustave et Alice se tenant à l'avant, prenaient un soin particulier à examiner la rapidité du courant de cette rivière pleine de sinuosités, son eau sale et boueuse, les troncs d'arbres qui entraînés par le courant, s'étaient échoués sur des battures et formaient des écueils dangereux que le bateau devait éviter en faisant de nombreux circuits. On venait de faire un grand détour, et nos enfants, ne pouvaient deviner comment le vapeur ferait pour traverser le bois qui apparaissait devant eux, car rien n'indiquait que la rivière continuât au delà. La nuit commençait à répandre ses ombres sur la terre et approchait de plus en plus ; la direction que suivait le vapeur aboutissait à un gros arbre et il n'en était plus qu'à une vingtaine de pieds, lorsque la roue que tenait le pilote se mit à tourner rapidement et lui fit faire volte-face. Alors Gustave et sa sœur purent apercevoir une étroite lisière d'eau poussée entre deux rives hautes et escarpées, bordées de gros arbres qui laissaient voir la moitié de leurs racines dans le vide. Portant la vue aussi loin qu'il le pouvait, Gustave crut voir une tache blanche au milieu de l'eau, il en fit la remarque à sa sœur. Je la vois dit Alice, qu'est-ce cela, elle paraît grandir à mesure que nous avançons.

—Serait-ce un vapeur qui se serait échoué là ? s'écria Alice un peu plus tard.

—C'est justement ce que j'allais te dire, répondit Gustave.

On attendit encore quelques minutes, alors plus de doute. Ils distinguent la moitié de la coque du bateau, les tuyaux fument encore, ils voient la foule qui se heurte sur le dernier pont, ils entendent des lamentations, des cris de détresse, des appels au secours.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria Alice, tu l'avais prévu, cher

frère tu nous as sauvés ; c'est le vapeur sur lequel nous étions embarqués, qui est là au fond de l'eau, ce sont ses passagers qui se noient ; et laissant échapper un cri elle se jette au cou de son frère.

Les passagers, en entendant ce cri, sortirent précipitamment du salon où ils étaient à souper. Gustave, tenant encore sa sœur toute tremblante dans ses bras, leur indique le vapeur sombré ; aussitôt grand émoi parmi eux, le capitaine s'empresse de donner l'ordre de pousser à toute vapeur pour secourir ces malheureux naufragés, les chaloupes sont mises á flot, des hommes s'y jettent et s'apprêtent à saisir tout ce qui passerait près d'eux.

Qu'il était pénible et navrant de voir ces hommes, ces femmes et ces enfants pêle-mêle, se heurtant et se bousculant sur le pont du navire naufragé, les uns à genoux, implorant Dieu, d'autres se livrant au désespoir et maudissant leur sort ! Une mère, affolée par la terreur, cherchait et appelait sa fille chérie en poussant des cris lamentables ; un père se jetait à l'eau pour sauver des flots quelque membre de sa famille ; des enfants demandaient en pleurant leur père ou leur mère qu'ils ne pouvaient point trouver, et tous tendaient des bras suppliants vers notre vapeur qui venait en toute hâte pour les arracher du péril qui les menaçait. Plus d'un parmi nos passagers ne pouvaient retenir leurs larmes. En arrivant près du lieu du naufrage, notre capitaine commanda aux naufragés de se serrer autant que possible sur le milieu du pont afin de permettre d'accoster, ajoutant qu'il faudrait une grande précaution de leur part, que deux ou trois d'entre eux devraient embarquer à la fois ; puis il plaça des hommes pour exécuter ses ordres auxquels tous s'empressèrent d'obéir.

Depuis que les chaloupes avaient été mises à flot, les hommes qui les montaient avaient réussi à tirer plusieurs personnes hors de l'eau ; parmi ces dernières se trouvait un prêtre. Gustave le conduisit à sa propre cabine et le fit coucher dans son lit. Le prêtre voulut le remercier, mais Gustave s'était empressé de sortir pour aller rejoindre sa sœur qu'il avait laissée seule à l'avant.

Le sauvetage fini, et après s'être assuré qu'il ne restait plus personne à bord du bateau naufragé, le capitaine fit continuer la route. C'est alors qu'on s'empressa de s'enquérir du nombre des victimes naufragées. Sur deux cents passagers, cent soixante seulement répondirent à l'appel. Je n'oublierai jamais, disait Gustave, un peu plus tard, la joie et le bonheur qu'éprouvait le père en retrouvant ses enfants qu'il croyait perdus, l'époux qui apercevait son épouse qu'il avait vu entraînée par les flots ; la mère qui voyait son fils ou sa fille accourir pour se jeter dans ses bras ; mais aussi quelles douloureuses lamentations, quels cris déchirants, lorsqu'un époux, une épouse ou des enfants ne répondaient pas à l'appel ; que d'anxiété, de pleurs et d'évanouissements de la part de ceux ou celles qui conservaient encore une lueur d'espérance ! Mais jetons un voile sur ce sinistre tableau.

Avec ce surcroit de passagers, notre bateau menaçait de sombrer, aussi le capitaine crut prudent de faire un relais au premier village afin d'y laisser quelques voyageurs. La foule jusque là avait empêché Gustave et Alice de rejoindre leurs parents, et ce ne fut que lorsque le surplus de passagers eut été débarqué qu'ils purent se frayer un passage jusqu'à leur cabine.

Madame Dumont en les voyant venir s'écria : Voici mes chers enfants qui nous ont sauvé la vie pour la deuxième fois, et elle racontait à ceux qui l'entouraient comment tout s'était passé ; dès lors nos deux enfants furent les héros du voyage. Cependant M. Dumont s'éloigna en les voyant et se dit en lui-même : Dieu a choisi mes enfants pour me sauver des dangers, moi son apôtre, il ne faut pas pourtant que je le leur fasse voir, de peur qu'ils s'en enorgueillissent.

CHAPITRE QUATORZIEME

LA STE. COMMUNION ADMINISTRÉE A UNE MOURANTE SUR LE BATEAU.—DÉFENSE DE L'EUCHARISTIE.

Le prêtre dont il a été fait mention dans le chapitre précédent, se rendait à une mission lointaine avec quelques canadiens qui le suivaient pour s'y établir, et malgré la loi qui existe aux Etats-Unis, défendant au prêtre de porter la soutane en public, celui-ci n'avait pu se résoudre à ôter l'emblême de sa mission, bravant ainsi la loi et les moqueries.

Une des dames qu'on avait tirée hors de l'eau et qui était catholique, n'avait pas encore repris connaissance, et lorsqu'après beaucoup d'efforts le médecin du bord l'eut fait revenir à elle, il reconnut qu'elle était en danger de mort prochaine. Cette dame le savait et en avertit ceux qui l'entouraient ; le capitaine, homme affable et bienveillant, lui avait fait faire un bon lit au milieu du salon et les dames s'empressaient de lui prodiguer tous les soins possibles. Se voyant affaiblir, elle pria le prêtre de la confesser et de lui donner la sainte communion ; le prêtre y consentit avec joie, et là, en face de tous, elle fit sa confession. Les passagers regardaient tour à tour et le prêtre et la mourante ; la curiosité était le mobile de quelques-uns ; d'autres, parmi lesquels on distinguait M. Dumont, haussaient les épaules de pitié ou souriaient d'un air sarcastique, plusieurs cependant ne laissaient pas d'être émus et édifiés.

Les circonstances, le lieu et la cause de cet événement avaient attendri le confesseur et de grosses larmes coulaient de ses yeux quand il donna l'absolution à la mourante ; à ce moment solennel, tous s'aperçurent qu'une grande joie se peignait sur la figure de la malade ; alors les sourires cessèrent et tous les regards demeu-

raient fixés sur cette scène que la plupart d'entre les spectateurs voyaient pour la première fois. Qui donc ose dire que les cérémonies du prêtre ne sont pas imposantes, et qu'elles n'inspirent pas le respect ? La confession finie, le prêtre exhorte sa chère malade en lui disant : " Préparez-vous dignement, chère sœur, à rece-
" voir la Ste. Communion que je vous donnerai de bonne
" heure demain matin. Vous allez recevoir Notre
" Seigneur Jésus-Christ ; c'est peut-être la dernière fois
" que vous aurez ce bonheur, car vous allez mourir ; si
" vous le recevez avec confiance et amour, soyez certaine
" que votre âme le suivra en paradis, là vous reverrez les
" chers petits êtres que vous venez de perdre, oui, ayez
" confiance et réjouissez-vous, votre âme, cruellement
" éprouvée, doit recevoir bientôt sa récompense et elle
" sera éternelle." La malade, lui répond par un sourire de bonheur.

Gustave éprouve aussi le désir de communier en une circonstance aussi solennelle ; il va trouver le prêtre dans sa cabine et lui communique son désir en français.

—Vous me surprenez, dit le prêtre étonné ; j'étais bien loin de penser que vous étiez canadien, et surtout catholique, car j'ai cru m'apercevoir que votre père était un de ceux qui, par leurs sourires moqueurs, tournaient en dérision la confession de la dame mourante.

—Mon père a été catholique, monsieur, dit Gustave avec hésitation et en baissant la vue, mais...veuillez me confesser, moi je suis catholique et, avec la grâce de Dieu, je le serai toujours.

—Faites votre confession, brave jeune homme, reprit le prêtre avec émotion, et que l'exemple que vous allez donner demain matin vous porte bonheur.

Le lendemain matin, le prêtre, qui en avait obtenu la permission du capitaine, avait dressé une table près du lit de la malade ; une nappe blanche comme la neige la couvrait, deux cierges allumés étaient placés dans des chandeliers d'argent de chaque côté d'un crucifix du même métal ; une dame américaine venait d'y déposer un magnifique bouquet dont les fleurs conservaient encore toute leur fraîcheur et leur beauté.

Quatre heures venaient de sonner, le prêtre avait choisi cette heure afin de ne pas être dérangé par la curiosité ou les indiscrétions des passagers, mais malgré sa vigilance, ils étaient tous debout, y compris M. et Mad. Dumont, attendant avec impatience que la cérémonie commençât.

Le prêtre, revêtu de ses ornements sacerdotaux célèbre la Ste. Messe sur un autel improvisé. Gustave, vêtu de ses plus beaux habits l'assiste dans la célébration du St. Sacrifice. Le moment de la Communion arrivé, tous s'aperçoivent qu'il se passe quelque chose de surnaturel en lui ; sa figure reflète la joie et le bonheur ; on admire sa tenue respectueuse, et lorsque le prêtre s'avance et lui présente l'hostie, il jette la vue au ciel, il pleure de bonheur et jouit de délices ineffables...il communie, sa bouche se ferme...sa tête s'incline...un murmure sourd parcourt le salon.

Le prêtre se tourne alors du côté de la malade, qui laisse entrevoir ses ardents désirs jusque dans ses traits; Gustave se lève, prend un des cierges et suit le prêtre jusqu'au lit de la mourante ; tous les regards se tournent de ce côté, la malade se soulève sur sa couche et fait effort pour prendre une position respectueuse ; on dirait par la joie qui se lit sur sa figure, qu'elle va recevoir le remède qui doit la ramener à la vie. Elle a communié... elle se retourne et dit d'une voix émue " merci, merci " mon Dieu, Jésus-Christ mon sauveur, faites que mon " âme vous suive en paradis," et sans aucun effort elle rend le dernier soupir, mais le sourire et la joie restent imprimés sur sa figure ; ses bras en retombant se croisèrent sur sa poitrine, comme pour conserver le précieux dépôt que le prêtre venait de lui confier ; sa vue resta toujours fixée vers les régions célestes et tout indiquait en elle que déjà elle jouissait dans la gloire ; le prêtre ému, la contemplait en souriant, et Gustave, les yeux baissés, priait avec ardeur.

C'en était trop ; toutes les dames fondent en larmes, l'une d'elles s'écrie ; je n'ai jamais vu une personne mourir avec autant de joie et de bonheur ; une autre

disait . Oui, cette dame est heureuse ! quelle mort édifiante ! Mad. Dumont, qui ne cessait de pleurer s'écria à son tour : Une religion qui prépare aussi bien le fidèle à son lit de mort doit être bonne, et une communion qui procure autant de bonheur ne saurait être que celle que Jésus-Christ a établie. Un monsieur à figure vénérable disait à ceux qui l'entouraient, j'ai toujours regardé la communion des catholiques comme un acte d'idolatrie, mais je suis forcé d'avouer que je suis confondu. C'est vraiment beau et édifiant, disait un autre ; tout ce que je demande, c'est de mourir comme cette dame, ajoutait un troisième ; et chacun s'en retournait à sa cabine l'âme remplie des plus salutaires émotions. Seul M. Dumont, qui imitait en cela quelques jeunes étourdis, avait conservé son air sceptique, un sourire de dédain effleurait ses lèvres ; il était aisé de voir que la colère le rongeait, et pourquoi ? Parceque, pour lui, c'était une honte que son fils lui avait fait subir. Que diront les passagers qui ont vu son fils recevoir la communion du catholique ? De sa mère qui n'a pas condamné sa conduite ? Dans sa fureur, il se disait, oui, je ferai voir à Gustave l'odieux de sa conduite ; à la première allusion qui me sera faite de cette affaire, je me laverai les mains (comme Pilate je suppose) en faisant connaître à ceux qui m'en parleront, que j'ai fait tout en mon pouvoir pour convertir cet endurci. Le prêtre et Gustave récitèrent le " De profundis" et quelques autres prières auprès du lit de la défunte ; puis s'éloignèrent l'âme ravie de bonheur. Sur le soir, le vapeur accostait à Jefferson City, capitale de l'Etat du Missouri. Le capitaine fit débarquer le corps de la défunte suivi des parents et amis. Je dois ici rendre justice à ce capitaine, et je dirai : Honneur à lui ! Qu'il serait beau de voir toute la marine commandée par des hommes semblables, qui mettant de côté leurs préjugés ou leurs caprices, ne voient et ne cherchent dans la posi tion qu'ils occupent que le bien-être de leurs passagers et de leurs matelots, c'est le devoir de tous ceux qui commandent. Le vapeur continua sa route, mais comme la nuit menaçait d'être très sombre et que la rivière était

dangereuse à cet endroit, le capitaine fit accoster à un petit village non loin de la ville qu'on venait de quitter.

Les passagers, voyant que rien ne pouvait plus attirer leur attention au dehors, rentrèrent au salon, où ils formèrent des groupes, les uns pour s'amuser au jeu de cartes, dominos, etc., les autres pour parler de politique ou discuter sur ce qui s'était passé le matin.

Le plus nombreux de ces groupes s'était placé dans le salon des dames, et se composait de dames et messieurs paraissant appartenir à la classe riche et influente. La conversation roulait sur la cérémonie et la communion du matin ; chacun interprétait cet acte à sa manière. Les uns n'y trouvaient pas de mal, c'était simplement matière de forme ; d'autres ne l'approuvaient pas, parce-que cela n'était pas conforme à l'Evangile. La plus grande partie cependant condamnaient ces actes ouvertement et les taxaient d'idolatrie. M. Dumont se rangeait avec ces derniers, sa voix dominait toutes les autres et il ne faisait que commencer l'attaque, lorsque plusieurs passagers des autres groupes, attirés par le ton de sa voix et la chaleur qu'il mettait dans ses paroles s'approchèrent pour mieux entendre. Gustave, qu'il voulait punir, fut obligé de s'asseoir près de lui ; le monsieur à figure vénérable que nous avons vu parler le matin était près de lui ; son nom était Johnson.

M. Dumont avait pendant plus d'une demi-heure dénoncé et condamné ce qui était, selon lui, une infamie, un sacrilège, lorsqu'il s'écria en se tournant du côté de Gustave : Et dire qu'il me faut avouer à ma honte que mon fils est esclave de cette Eglise qui enseigne et fait croire des doctrines si damnables ; que je suis réduit à le voir suivre le chemin qui conduit à la perdition et au feu éternel ; que malgré mes avis et mes conseils il persiste dans son obstination. Ah ! mesdames et messieurs, cette pensée me déchire le cœur : Mais je conserve toujours l'espérance que si Dieu, dans sa bonté, n'a pas permis que je fusse l'instrument de la conversion de mon enfant, il permettra qu'un autre me remplace et accomplisse cette mission divine.

Tous les regards se portèrent sur Gustave ; tous pensaient que les paroles de son père avaient dû lui toucher le cœur ; mais le jeune homme causait à voix basse avec sa sœur et paraissait ne rien entendre de la conversation ; il savait bien cependant ce qui se disait quoique ne le faisant pas voir. M. Johnson, voyant que Gustave ne prêtait aucune attention à ce qui se passait, lui dit :—Jeune homme, n'avez-vous pas entendu ce que votre père vient de dire ?

—J'ai tout entendu, monsieur, répondit Gustave, et je vous assure que ce n'est pas la première fois que j'entends vilipender l'Eglise catholique ; je commence à m'y habituer.

—Votre conduite n'en est que plus étrange, reprit M. Johnson, qui voulait le forcer de prendre part à la discussion ; il me semble au moins que si vous agissez d'après vos convictions, vous devriez essayer de prendre la défense de votre croyance ; n'en n'êtes-vous pas capable, ou reconnaissez-vous, par votre silence, que votre père dit la vérité ?

—Mon âge, répondit Gustave, ne me permet pas de discuter avec lui ou avec vous. D'ailleurs, à quoi servirait de me défendre, après avoir reçu une telle condamnation de mon père ?

—Mais, reprit M. Johnson, ne pensez-vous pas avoir mérité cette condamnation, qui ne s'applique pas à vous directement, mais aux principes et croyances que vous avez adoptés et auxquels vous tenez encore, malgré les nobles efforts que fait votre digne père pour vous retirer de l'erreur et vous convertir à Dieu ?

—Et votre père ne vient-il pas de vous prouver, dit un autre passager des plus acharnés contre le catholicisme, que vous avez commis un acte d'idolatrie en adorant cette......... que le prêtre vous a donnée ce matin ?

—Fi ! Honte ! dirent plusieurs autres personnes, il ne faut pas insulter ainsi !

—Monsieur, répondit Gustave avec dignité, je suis plus jeune que vous, il est vrai, mais j'ai déjà appris ce

que vous ne paraissez pas connaître encore ; c'est de respecter l'opinion ou la croyance de toute personne, quelque soit son rang, son âge, ou sa position. Moi, à votre place, je n'aurais certainement pas usé d'expressions semblables, lors même que je me serais adressé au dernier des esclaves. Ne croyez pas, néanmoins, m'avoir offensé en parlant ainsi, non ; mais vous avez méprisé un sacrement divin et sacré, et que tout honnête protestant respecte.

—Il ne faut insulter personne, dit M. Johnson avec chaleur, discutons, très-bien ; mais pas d'injures ni de moqueries, l'opinion de ce jeune homme, quoiqu'erronée, ne doit pas être raillée ou méprisée ; ce n'est pas ainsi que nous lui démontrerons son erreur.

—Je conviens, dit le passager confus et humilié en s'adressant à Gustave, que ma qualification de...... pour l'hostie était de nature à vous offenser ; mais répondez ici, devant toute cette honorable société, croyez-vous réellement que cette hostie contenait le corps et le sang de Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant ?

—Oui ! répondit Gustave, et pourquoi ne le croirais-je pas ?

—Dites donc plutôt pourquoi vous le croyez, dirent plusieurs assistants.

—La tâche que vous m'imposez est difficile, répondit Gustave, je suis encore trop jeune pour vous donner l'explication des textes de l'Evangile qui prouvent la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il me suffit de considérer le grand amour que nous porte Notre-Seigneur, lui qui ne s'est pas contenté de donner son corps et son sang pour le rachat de nos âmes, mais qui veut encore perpétuer ce sacrifice, quoique d'une manière mystique et non sanglante, jusqu'à la fin des temps, afin de ne pas nous séparer de lui. A la vue d'une telle bonté et d'un si grand amour, on ne devrait pas se permettre de douter ou de discuter, mais se jeter à genoux et adorer Notre-Seigneur dans ce grand mystère.

—Ceci n'est pas une réponse à la question qui vous a été adressée, dit M. Johnson, nous aussi, protestants,

nous adorons Jésus-Christ, mais non pas le pain et le vin comme vous le faites. L'hostie que vous avez mangée ce matin a été faite par la main des hommes, ainsi elle ne peut être le Dieu que nous devons adorer. Vous faites donc un acte d'idolâtrie en l'adorant.

—Nous n'adorons pas l'hostie parce que c'est une hostie, répondit Gustave, nous adorons Jésus-Christ, qui y est renfermé réellement en corps et en âme.

—Ne blasphémez pas ainsi, dit M. Dumont ; comment pouvez-vous parler de la sorte et faire preuve d'autant d'ignorance et de superstition ?

—Si adorer Jésus-Christ dans l'Eucharistie est ignorance et superstition, dit Gustave, nous pourrons en faire le reproche à Notre-Seigneur lui-même, qui l'a voulu ainsi.

—Ne blasphêmes pas ainsi contre Notre-Seigneur, ni ne pervertis pas le sens de ses paroles, reprit M. Dumont, Jésus-Christ a voulu, dans ce sacrement, nous laisser une mémoire de sa passion, et non pas son corps et son sang, qui, une fois sacrifiés, ne pouvaient plus l'être.

—C'est cela, dit M. Johnson, nous communions en mémoire de Celui qui a été sacrifié pour nous, et qui a fait le sacrifice de son corps et de son sang sur la croix, une fois pour toutes. Je ne puis concevoir comment vous, catholiques, vous ne comprenez pas cela, et que vous puissiez voir dans le pain et le vin le corps et le sang d'un Dieu.

—Nous y voyons le corps et le sang d'un Dieu, répondit Gustave, à cause des paroles mêmes de notre divin Sauveur ; mais pour mieux m'expliquer, veuillez ouvrir l'Evangile avec moi et suivre Notre-Seigneur au Cénacle où il doit manger la Pâque avec ses Apôtres. Que fait-il ? Il fait asseoir ses apôtres, leur lave les pieds et les embrasse. Pourquoi, pensons-nous, en agit-il ainsi ? Pourquoi, lui, un Dieu, s'abaisser de la sorte ? Pourquoi tant de cérémonies pour un simple repas ? Il se retourne vers nous, qui le voyons faire, il est Dieu et connaît le fond de nos cœurs ; de son regard il nous fait comprendre qu'il va s'opérer une grande merveille, que les apôtres,

qui doivent y participer et en être les témoins doivent être exempts de toute souillure. Les pieds étant l'emblême de nos pas et de nos démarches, et comme les récipients des souillures de notre corps, Il les choisit pour les laver, afin de nous montrer par là que notre âme, qui aussi reçoit la souillure de nos péchés, doit être lavée et nettoyée avant de participer à ce souper. Le baiser qu'Il leur applique après les avoir lavés, nous fait voir qu'Il s'est réconcilié avec eux, et nous fait comprendre qu'après que notre âme a été lavée par le sacrement de Pénitence, Il lui accorde le pardon et la reconcilie avec lui. Il les fait asseoir ensuite à la même table et partage avec eux le pain de l'amitié ; c'est encore parce que Jésus-Christ veut nous montrer qu'une fois notre âme reconciliée avec Lui, Il partage avec elle sa demeure, ses joies et ses délices ; enfin......

—Arrêtez, jeune homme, dit M. Johnson en l'interrompant, vous laissez monter votre imagination trop haut ; Jésus-Christ, en mangeant la Pâque avec ses apôtres, ne faisait qu'imiter la coutume des Juifs ; vous savez que ces derniers mangeaient la Pâque tous les ans.

—En mémoire de quoi ? demanda Gustave.

—En mémoire de la délivrance du joug de Pharaon, et du passage à la terre promise, répondit M. Johnson.

—Que devait faire le peuple Juif pour célébrer cette mémoire ? reprit Gustave.

—Il devait immoler un agneau, faire des pains sans levain et les manger le jour indiqué par leur législateur Moïse, répondit M. Johnson un peu embarrassé.

—Et qui a commandé cela ? reprit Gustave.

—Dieu lui-même, par la voix de Moïse, répondit M. Johnson inquiet de savoir où ce jeune homme voulait en venir.

—Eh bien ! reprit Gustave, n'est-il pas aisé de voir pour celui qui veut réfléchir et comprendre, que cette délivrance du peuple de Dieu, l'agneau ou la victime qu'il devait manger et son passage dans la terre promise composent une des nombreuses figures que l'on trouve dans l'Ancien Testament de ce qui devait arriver plus

tard, lorsque le Messie, cet agneau sans tache, prédit de toute éternité, est descendu sur la terre pour délivrer tous les hommes de la damnation qu'Adam avait méritée par le péché, et qui nous excluait tous de la présence de Dieu pour toujours. N'est-il pas aisé, dis-je, de voir en cette délivrance et le passage à la terre promise, le passage de l'état du péché, et par conséquent de la damnation à l'état de la grâce et du salut. De plus, si Dieu a exigé que son peuple mangeât une victime, un agneau, remarquez-le bien, pour perpétuer la mémoire d'une délivrance et d'un passage purement matériels, pourquoi vous est-il si difficile de croire que ce même Dieu ait voulu que les chrétiens mangeassent une victime correspondant à la dignité de celui qui, en mourant pour nous, a obtenu la délivrance de tous les hommes et leur passage du péché à l'état de la grâce. Or, où trouver une victime digne de perpétuer sa mémoire ? Il n'y en avait pas, si ce n'est celle-là même qui s'est sacrifiée pour nous.

M. Johnson, frappé de la réponse de Gustave, ne savait que dire ; le digne prêtre dont nous avons parlé plus haut, s'était tenu un peu en arrière depuis le commencement de cette discussion, il s'approche pour venir en aide à notre héros et lui dit en souriant : Très bien, jeune homme, Jésus-Christ a voulu perpétuer son sacrifice et son amour pour nous, en nous donnant dans l'Eucharistie, son corps et son sang à manger et à boire. C'est pour cela que nous, prêtres, célébrons tous les jours cette mémoire en disant la messe, car le pain et le vin que nous tenons se trouvent par les paroles de la consécration, changés au corps et au sang de Notre Divin Sauveur, et nous le donnons ensuite aux fidèles qui sont dignement préparés pour le recevoir.

—Oh ! la messe, dit M. Dumont avec ironie, encore une invention de Rome, un soi-disant sacrifice qui n'a pas sa raison d'être, puisqu'étant sans effusion de sang, il n'est d'aucune utilité. Vous devez savoir qu'il n'y a que le sang d'un Dieu qui puisse laver le péché.

—Je le sais, reprit le prêtre, mais il y a une différence entre un sacrifice sans effusion de sang et un sacri-

fice non sanglant ; or, je dis que dans le sacrifice de la messe, le sang de Jésus-Christ est versé réellement quoique d'une manière non sanglante, c'est-à-dire non de la manière sanglante qu'il a été versé sur la croix.

—Je ne puis comprendre, dit M. Dumont, la différence entre les mots ; " sans effusion de sang" et "non sanglant." Où est cette différence ?

—La différence est à peu près la même, répondit le prêtre, que celle qui existe entre un soldat vivant, et un autre dont une balle a percé le cœur.

—Je ne vois pas de similitude, dit M. Dumont.

—Peut-être bien, reprit le prêtre, je vais m'expliquer. Vous savez que St. Paul dit au chap. XIe de sa 1re Epitre aux Corinthiens, verset 26e. "*Car toutes les fois que vous mangerez de ce pain, et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.*" Eh bien ! nous faisons ainsi dans le St. Sacrifice de la messe par la consécration séparée du corps et du sang de Jésus-Christ sous deux espèces différentes, car en vertu des paroles de cette consécration le le pain est changé en son corps et le vin en son sang ; mais comme notre Sauveur ne doit plus mourir, son corps et son sang ne sont pas séparés réellement, et Jésus-Christ est entier sous chaque espèce ; cependant par cette séparation mystique du corps et du sang, la mort de notre Seigneur, qui consistait en la séparation réelle des deux, c'est-à-dire, du corps et du sang, nous est représentée d'une manière frappante et presque visible.

—Comment pouvez-vous affirmer une telle erreur, dit M. Johnson. St. Paul ne dit-il pas dans le texte même que vous venez de citer, "*que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de cette coupe.*" Il ne parle pas de corps ou de sang de Jésus-Christ comme vous le faites ; vous vous êtes placé dans une position critique en citant un texte qui ne peut que vous confondre.

—N'allez pas si vite, reprit le prêtre en souriant, lisons le verset suivant du même chapitre, le voici : "*Or, quiconque mangera ce pain ou boira la coupe du Seigneur indignement sera coupable du crime contre le corps et le*

sang du Seigneur." A présent, dites-moi, comment manger du pain et boire du vin indignement, peut rendre coupable d'un crime, d'un sacrilège aussi horrible ?

—Cela est bien aisé à voir, répondit M. Dumont, le sacrilège existe dans la profanation d'une chose sacrée.

—Certainement, reprit le prêtre ; mais supposons qu'un homme profane la parole de Dieu, le baptême ou toute autre chose sacrée, se rendra-t-il coupable du corps et du sang de Jésus-Christ ?

—Non...répondit M. Dumont avec embarras ; tout ceci cependant ne prouve pas la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. De plus, je dis que chaque fois que l'Eglise romaine est obligée de défendre cette cause, elle ne peut s'expliquer, et c'est pour cela que plusieurs de ses prêtres et de ses fidèles ne croient pas plus à la présence réelle que nous, protestants.

—Vous me surprenez vraiment, reprit le prêtre, cette assertion est nouvelle pour moi, cependant, puisque vous êtes si capable de vous expliquer vous-même, vous serez assez bon, n'est-ce pas, de me dire ce que vous croyez.

—Je crois en la présence spirituelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, répondit M. Dumont. Quand Il a distribué le pain à ses Apôtres, ce pain était séparé, ainsi Il ne pouvait parler qu'au figuré lorsqu'il a dit "*Ceci est mon corps,*" car son corps n'avait pas encore souffert et en conséquence la séparation réelle dont vous parlez n'avait pas encore eu lieu.

—Alors, reprit le prêtre, pourquoi n'avez-vous pas la présence spirituelle de Jésus-Christ lorsque vous communiez ? Jésus-Christ est Dieu et vous savez, que Dieu est adorable dans ses attributs, comme dans sa personne.

M. Dumont n'osait répondre.

—Pourquoi ne me répondez-vous pas, continua le prêtre, craindriez-vous qu'en adorant sa présence spirituelle, vous en veniez à adorer sa présence réelle ? Dieu est inséparable, là où est sa présence spirituelle, là aussi est sa personne. De plus, je dis que nous, catholiques, tous, remarquez bien, croyons en la présence réelle de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de son corps, de son sang et de

sa divinité dans l'Eucharistie sous les apparences extérieures du pain et du vin.

—Vous êtes dans l'erreur, dit M. Johnson, en prenant ou adoptant ces paroles de Jésus-Christ dans leur sens littéral : Vous savez que Jésus-Christ a parlé souvent dans un sens figuré ; par exemple, ne se désigne-t-il pas comme l'agneau sacrifié dès le commencement du monde ?

—Je le sais, reprit le prêtre, mais il n'y a pas un dogme de foi qui soit révélé plus clairement et plus distinctement dans le Nouveau Testament que celui de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

—Ah ! pour cela, par exemple, s'écria M. Dumont avec emphase, trouvez-moi un seul texte pour vous appuyer dans votre croyance, je suis certain que vous n'en trouverez pas un seul qui vous donnera raison.

—Il faudrait pour cela que vous, prêtres de l'Eglise romaine, eussiez le pouvoir de changer le pain en le corps d'un Dieu et le vin en son sang, dit M. Johnson ; et comme cela n'est pas possible, vous commettez un sacrilège en adorant et en faisant adorer une vile matière pour un Dieu. Je vous plains, réellement.

—Et moi, reprit le prêtre, je vous affirme que nous, prêtres catholiques, nous avons reçu ce pouvoir de Jésus-Christ lui-même.

—Quelle abominable superstition ! s'écria M. Dumont. Quelle absurdité que de croire qu'un homme puisse faire un Dieu, avec un morceau de pain.

—Vous ne prouverez jamais ce que vous dites, continua M. Johnson.

—Ne chantez pas victoire si vite, car elle pourrait bien tourner en défaite, reprit le prêtre : Il y a quelques instants, je vous disais qu'en vertu des paroles de la consécration que nous prononçons, le pain et le vin que nous tenons se trouvent changés au corps et au sang de Jésus-Christ. Or, lorsque le prêtre va consacrer, il cesse de parler en homme ; revêtu de la puissance de Jésus-Christ, il emprunte ses propres paroles, c'est Jésus-Christ qui parle par sa bouche, Pour vous prouver cette doctrine, je vous ai cité St. Paul, mais puisque ce grand Apôtre

n'est pas une assez grande autorité pour vous, nous prendrons le 6e chapitre de l'Evangile selon St. Jean, et si ce chapitre ne vous satisfait pas encore, je vous en citerai d'autres. Je commence par ce chapitre où Notre-Seigneur parle de l'Eucharistie pour la première fois, il nous restera à savoir ce qu'Il a dit lorsque ce sacrement a été institué : J'aimerais à avoir une bible, veuillez m'attendre un instant, je vais aller en chercher une.

—J'ai ce chapitre ici, dit Gustave, tenez, le voici.

—Lisez-le vous-même, bon jeune homme, dit le prêtre, vous pourrez suspendre la lecture si l'un de nous désire parler sur quelqu'un des versets ; commencez au cinquième.

—Gustave, joyeux, commença à lire l'histoire du miracle de la multiplication des pains avec lesquels J.-C. nourrit 5,000 personnes.

Arrêtez un instant, dit le prêtre, ce miracle est sur plusieurs points, une admirable figure de l'Eucharistie, et met à néant l'objection que vous, protestants, maintenez en disant que Jésus-Christ ne pouvait donner son corps à manger à des millions de Chrétiens en même temps. Continuez mon enfant au verset 16e ; et Gustave lut le miracle de Jésus marchant d'un pied ferme sur la mer agitée par la tempête ; miracle d'où le prêtre conclut que le corps de Jésus-Christ pouvait être exempt des lois universelles de la nature, lorsqu'il le voulait.

Gustave lut ces autres paroles de Jésus-Christ au peuple :

" Travaillez, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle et que le fils de l'homme vous donnera.

—Ah ! voici, interrompit le prêtre, que Jésus-Christ promet une nourriture qui donnera la vie éternelle, commandant en même temps de travailler pour cette nourriture. Continue ta lecture :

" Nos pères ont mangé la manne du désert, ainsi qu'il est écrit ; il leur a donné à manger le pain du ciel. Jésus, donc, leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel ; mais mon Père vous donne le pain du ciel. Car le

pain de Dieu, c'est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde. Ils lui dirent donc : Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. Et Jésus leur dit : Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi, n'aura jamais soif."

—Bon ! s'écria M. Dumont avec triomphe, c'est le texte que j'attendais, et si je n'en ai pas encore parlé, c'était pour frapper plus fort. Que dites-vous de ceci, monsieur? Ne voyez-vous pas que Jésus-Christ ne parle pas de ce pain de vie dans un sens figuré et spirituel. Ne dit-il pas : "*Celui qui croit en moi n'aura jamais soif ?*" C'est donc par la foi et l'obéissance à sa doctrine que nous nous nourrissons de ce pain, et non par la chair et le sang de Jésus-Christ.

—C'est clair, dit M. Johnson joyeux, ces paroles démontrent que notre Sauveur parle de la foi que nous devons avoir pour participer à ce pain de vie, qu'il a promis de donner à ceux qui croient en lui.

—Attendez, messieurs, reprit le prêtre, Jésus-Christ lui-même, qui vient de nous promettre un pain nouveau qui donnera la vie éternelle, va nous dire ce que c'est que ce pain. Remarquez bien, il y a déjà cinq ou six fois, dans ce chapitre, que ce divin Sauveur parle de ce pain. Voyons, jeune homme, dites-nous donc quel est ce pain ; lisez le verset 52me.

—Le voici, dit Gustave :

" Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair."

—Ah ! ce pain est la chair de Jésus-Christ, dit le prêtre. Ce n'est donc pas la foi et l'obéissance en lui ; que dites-vous de cela ?

M. Dumont, embarrassé, ne savait que répondre ; M. Johnson n'était guère plus à son aise ; après avoir essayé longtemps de tourner cette expression, "*c'est ma chair*," pour lui donner cette signification, "*le pain que je donnerai, c'est le symbole de ma chair*," ce dernier crut devoir répondre :

—Jésus-Christ, dit-il, a, depuis le commencement de ce chapitre, parlé dans un sens figuré ; il parle encore

dans le même sens en employant le mot "*chair*," et en désignant la foi par le mot "*pain*," Il a voulu dire : "*le pain que je donnerai est la foi en ma chair, c'est-à-dire en mon incarnation.*"

—Ainsi, reprit le prêtre, c'est la foi en son incarnation que Jésus-Christ a donnée sur la croix pour sauver le monde, et non sa chair ; et, d'après ce que vous dites, c'est cette foi que nous devons manger avec nos bouches, comme les Israëlites ont mangé la manne ; mais continuez la lecture, M. Gustave, nous allons voir comment les Juifs ont compris les paroles de Notre-Seigneur.

Gustave continua :

"Les Juifs disputaient donc entre eux et disaient : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ?"

—Ah ! combien de fois ai-je entendu faire la même question, dit Madame Dumont, qui prêtait la plus grande attention à cette discussion.

—Oui, ma mère, dit Gustave, vous voyez qu'il y avait de bons protestants parmi les Juifs.

M. Johnson, piqué au vif, s'écria : —Nous savons que les Juifs comprirent les paroles de Jésus-Christ dans leur sens littéral ; certes, nous n'avons pas besoin d'imiter une nation aussi sensuelle que sotte et ignorante.

—Admettons, reprit le prêtre, que ceux à qui Jésus-Christ s'adressait étaient des ignorants ; mais ce bon Sauveur va corriger leur erreur et les avertir qu'ils ont mal compris, sinon par amour pour eux, au moins par amour pour les millions de croyants qui, dans l'avenir, prendraient ses paroles dans leur sens clair et littéral. Lui qui venait sauver le monde, va-t-il laisser dans le doute ceux-là mêmes qu'il veut éclairer et racheter par sa mort ? Lui qui, à chaque fois qu'il s'est servi de paraboles ou du sens figuré, en a toujours donné l'explication. Si ce n'est pas réellement sa chair qu'il veut donner à manger, il va certainement les avertir de ne pas commettre d'idolatrie en adorant simplement un symbole ou une figure. Voyons, vous conviendrez avec moi que cela était son devoir ; mais continuons notre lecture, nous allons voir ce qu'il a fait.

Gustave reprit sa lecture :

"Or, Jésus leur dit: En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous."

Remarquez bien, Messieurs, dit le prêtre, avec quelle solennité Jésus prononce ces paroles, "en vérité, en vérité, je vous le dis, etc.," pour exprimer la vérité de ce qu'il doit dire. Eh bien! A-t-il modifié ses paroles? Dit-il que ceux qui l'écoutaient se sont trompés dans l'interprétation ou le sens de ce qu'il vient d'affirmer? Leur dit-il qu'en employant le mot "chair," il n'a pas voulu parler de son corps et de son sang, mais seulement de la foi en Lui ou en son Incarnation? Les prévient-il de ne pas prendre ses paroles dans leur sens littéral, car ils commettraient des actes d'idolatrie, de superstition ou d'absurdité? Pourquoi emploie-t-il le mot "chair" au lieu du mot "foi" ou "obéissance"? Certes, que signifieraient ces paroles "*si vous ne mangez ma chair ou ne buvez mon sang*," s'il avait voulu seulement nous faire comprendre que nous lui devions la foi et l'obéissance? Ces deux devoirs ne se mangent pas, ne se boivent pas, ils se pratiquent; et je suis surpris de voir que vous essayiez à détourner le sens de paroles aussi nettes, claires et précises. Non, Jésus-Christ, loin de modifier ses paroles, loin de faire comprendre à cette multitude qu'elle s'est trompée dans son interprétation, lui démontre qu'elle a bien compris, il répète avec plus de force que c'est sa chair qu'il donnera à manger, et ajoute de plus, qu'il donnera aussi son sang à boire. Ainsi, au lieu de faire disparaître cette objection, il l'augmente en leur commandant de boire son sang; vous devez savoir que la loi de Moïse était très sévère contre l'usage du sang d'aucun animal, encore plus du sang humain.

—Nous pouvons peut-être prendre les mots "manger et boire" dans leur sens littéral, dit M. Dumont, mais, je le répète, Jésus parle au figuré dans tout ce chapitre, lorsqu'il désigne sa chair et son sang; et le pain et le vin que nous recevons en sont les symboles, car, après tout, ce divin Sauveur ne pouvait donner deux sens à ses paroles dans le même chapitre.

—Je vais continuer, reprit le prêtre, la lecture de ce chapitre ; j'espère, cependant, que Dieu me pardonnera si, cette fois, je me permets d'interpréter son Evangile comme vous, Messieurs, et il commença à lire :

" Si vous ne mangez le pain, "non ma chair," et si vous ne buvez le vin, "non mon sang," vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange le pain, " non ma chair " et qui boit le vin, " non mon sang," á la vie éternelle et Je le ressusciterai au dernier jour. Car le pain, " non ma chair'' est vraiment une nourriture, et le vin, " non mon sang " est vraiment un breuvage. Celui qui mange le pain, " non ma chair," et qui boit le vin, " non mon sang " demeure en moi et moi en lui."

—Ne profanez pas ainsi les saintes Ecritures, dit M. Dumont d'un ton indigné, c'est une impiété.

—Si lire ainsi les saintes Ecritures est une profanation et une impiété, dit le prêtre, que doit être votre interprétation ? car ma lecture correspond en tout point avec elle ; ma lecture n'a pas influencé ma foi, comme votre interprétation dirige la vôtre.

—Mais lisez donc ce que Jésus-Christ ajoute au 64e verset de ce même chapitre, dit M. Dumont vexé ; " *C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien, les paroles que je vous dis sont esprit et vérité.* " Ces paroles ne sont-elles pas assez claires, ne disent-elles pas évidemment que Jésus voulait signifier que son discours devait être pris au figuré et non à la lettre, puisque la chair ne sert de rien et que les paroles qu'il dit sont esprit.

—Une question, s'il vous plait, reprit le prêtre ; Jésus parle-t-il ici de sa chair, ou de *la chair en général.*

M. Dumont n'était pas préparé ou plutôt ne s'attendait pas à une question semblable ; après avoir réfléchi quelque temps, il répondit avec hésitation.

—Il parle de sa propre chair ; mais qu'est-ce que cela fait ?

—Beaucoup, reprit le prêtre, si sa chair ne sert à rien, à quoi a servi la mort de celui qui possédait un corps composé de cette chair et du sang d'un Dieu.

—Que veut donc dire Jésus-Christ par ces paroles ?

dit M. Johnson ; il faut convenir que sa chair nous a été d'une grande utilité, vu que par sa mort nous avons été rachetés ; il y a ici contradiction d'après moi, et il m'est difficile de comprendre comment une chair qui ne sert à rien puisse être utile en certains cas.

—Je pense comme vous, reprit le prêtre ou elle est utile, ou elle ne l'est pas ; je vous dirai cependant que vous voyez une contradiction où il n'en existe pas, car Jésus-Christ parle ici de la chair en général. Aussi nous comprenons que quand le mot chair est opposé au mot esprit dans le Nouveau Testament, le premier signifie le sens orgueilleux de l'homme, et le second la lumière du St. Esprit.

—Des preuves, s'il vous plait, dit M. Dumont.

—Autant que vous en voudrez, reprit le prêtre. Quand Notre-Seigneur dit à St. Pierre : " Vous êtes heureux Simon, fils de Jonas, parceque ce n'est pas la chair ni le sang qui vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux ; " N'est-ce pas comme s'il disait ; ce ne sont pas vos propres lumières, mais les lumières de mon Père qui vous ont révélé ceci ? Et quand le même Apôtre dit : " La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit etc." Que veut-il signifier, sinon que le sens corrompu de l'homme est opposé aux inspirations généreuses qui nous viennent d'en haut. Enfin quand St. Paul assure " qu'il n'y a pas de condamnation pour ceux qui sont en Jésus et qui ne marchent pas selon la chair," qu'enseigne-t-il, sinon que ceux qui obéissant à ce même Jésus, n'écoutent pas la loi de leurs sens dépravés ne seront point condamnés. D'ailleurs les Juifs et les disciples incrédules comprirent que ces paroles " C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien " confirmaient ce que Notre-Seigneur avait dit. Ils comprirent que Jésus-Christ promettait de donner réellement un jour sa chair à manger et son sang à boire ; et comme ils ne croyaient pas cela possible, ils abandonnèrent Jésus selon qu'il est dit au 67e verset de ce même chapitre. Dès ce moment-là, plusieurs de ses disciples l'abandonnèrent et ne marchèrent plus avec lui. " Eh bien ! mes-

sieurs, ne dites-vous pas vous aussi " comment peut-il nous donner sa chair à manger ?" Ne vous éloignez-vous pas de Jésus-Christ, en refusant de croire que dans l'Eucharistie, il donne réellement son corps et son sang à manger et à boire ?

—Je ne pensais pas rencontrer de bons protestants parmi les disciples de Notre-Seigneur, dit Gustave en souriant : Il y en a qui protestent même dans l'Evangile.

—Ne soyez pas si sévère, jeune homme, dit M. Johnson avec chaleur, ces gens ont abandonné notre Sauveur, mais nous ne l'abandonnons pas ; nous croyons en Lui et faisons tout en notre pouvoir pour le bien servir.

Mais Jésus-Christ n'a jamais promis quelque chose, sans remplir sa promesse. Or, vous ne trouverez nulle part dans l'Evangile que ce divin Sauveur ait à proprement parler, donné son corps à manger et son sang à boire.

—Vous ne pouvez pas être sérieux en parlant ainsi, dit le prêtre, ou vous ignorez complètement ce qui s'est passé le soir de la cène. Jésus célèbre la Paque avec ses disciples ; pour la dernière fois avant sa mort, il se trouve au milieu de tous ses Apôtres : Il leur parle avec amour et leur donne ses dernières recommandations. Le moment est venu où il va remplir sa promesse ; il se souvient qu'il a promis de leur donner à eux et à tous les chrétiens, son corps à manger et son sang à boire. Pour cela, il prend du pain, le bénit, le partage et le donne à ses Apôtres en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Prenant ensuite le calice rempli de vin, il le leur donne et ajoute ; Prenez et buvez tous de ceci, car ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi.

—Bien ! là je vous tiens, s'écria M. Dumont joyeux. Ne voyez-vous pas dans ces paroles : " Faites ceci en mémoire de moi " que Jésus-Christ a voulu établir une mémoire perpétuelle de lui-même

—Oui, une mémoire seulement et non une réalité, continua M. Johnson.

—Allons donc ! reprit le prêtre, au commencement de cette discussion vous y voyiez une présence spirituelle, à présent, ce n'est qu'une mémoire ; alors je vous dirai, adorez donc sa mémoire ; cependant vous vous hâtez trop d'arriver aux conclusions, avant réflexion faite, car il y a une grande différence entre une présence quelconque fut-elle même spirituelle et une simple mémoire. Terminons premièrement la question préalable ; Jésus-Christ a dit : "Faites ceci." Que devons-nous faire ?

—Rien n'est plus clair, répondit M. Dumont avec emphase ; nous devons faire ce que Jésus-Christ a fait, c'est de prendre du pain et du vin, le manger et le boire en mémoire de Lui.

—Nous devons certainement faire ce que Jésus-Christ a fait reprit le prêtre, mais je vous demanderai : Qu'est-ce que Jésus-Christ a fait ? A-t-il donné simplement à ses Apôtres du pain et du vin, comme vous, protestants, le prétendez, ou leur a-t-il donné sa chair et son sang, tel que ses paroles nous le font comprendre ? Lorsque vous aurez répondu à cette question d'une manière satisfaisante, il sera aisé de s'entendre ensuite.

—M. Johnson, embarrassé, ne savait que répondre ; de grosses sueurs inondaient la figure de M. Dumont. Ils essayaient tous deux à rassembler leurs idées confuses, et pour mieux réussir, il se portaient la main au front ; mais leurs efforts étaient inutiles, cette question ne leur avait pas encore été adressée, et ils ne trouvaient aucune réponse plausible. Les autres passagers, anxieux, les regardaient tour à tour avec l'espérance que l'un ou l'autre pourrait justifier la croyance à laquelle ils étaient attachés eux-mêmes. Enfin M. Dumont crut avoir trouvé la solution désirée et répondit :

—Ce qui nous prouve que Jésus-Christ n'a pas voulu donner son corps et son sang à manger et à boire, mais nous a laissé une mémoire ou figure seulement, c'est que les Apôtres, et avec eux les chrétiens de l'Eglise primitive ou des cinq premiers siècles, n'ont jamais cru ou enseigné qu'en communiant, nous prenions le corps et le sang de Jésus-Christ en réalité, ou que le pain et le vin, une

fois consacrés, étaient changés au corps et au sang d'un Dieu. Ils n'ont jamais vu, en ce sacrement, autre chose qu'une mémoire ou un symbole ; et ils n'ont jamais adoré les espèces du pain et du vin comme vous le faites.

—Où avez-vous pris vos renseignements, reprit le prêtre ; vous ne devez pas avoir étudié l'histoire pour parler ainsi ; puis il prouva dans toute son évidence, 1° que les Apôtres, à qui Jésus-Christ a dit : Prenez, ceci est mon corps et mon sang, ont accepté ces paroles dans leur réalité, et qu'ils croyaient manger réellement le corps de Jésus-christ en communiant ; 2° que telle était la croyance et la foi des Pères et des chrétiens des cinq premiers siècles ; 3° que cette croyance et cette foi n'ont cessé d'exister depuis. Maintenant, ajouta-t-il, si vous désirez des témoignages je vais vous en donner.

J'ai ces témoignages dans ce livre dit Gustave, ils pourront peut-être aider votre mémoire.

J'en suis bien aise, reprit le prêtre, encore cette fois je te prierai d'en faire la lecture toi-même. Mais avant, ajouta-t-il en s'adressant aux passagers, je vous demanderai, messieurs, si vous accepterez les témoignages des pères de l'Eglise des cinq premiers siècles ?

—Oui, certainement, répondirent quelques-uns.

—Pourvu qu'ils correspondent avec ceux des Apôtres, dit M. Dumont ; je crains cependant qu'il y ait confusion et différence d'opinion entre eux.

—C'est ce que nous allons voir, dit le prêtre, commence ta lecture, mon enfant.

-Voici leurs témoignages, dit Gustave, qui lut :

St. Thomas d'Aquin 13e siècle.

" Or, afin que le souvenir d'un si grand bienfait demeurât éternellement gravé dans notre mémoire, Jésus-Christ a laissé aux fidèles, sous les espèces du pain et du vin, son corps pour leur servir de viande, et son sang pour leur servir de breuvage....."

—Mais ce Thomas est du treizième siècle, interrompit M. Dumont, je ne m'étonne pas qu'il ait écrit cela ; il voulait faire valoir sa nouvelle doctrine, l'adoration dans l'Eucharistie, qui fut une des principales causes de la grande réformation qui eut lieu deux cents ans après.

—Prenez donc patience, reprit le prêtre, nous allons voir que cette idolatrie, comme vous l'avez appelée, existait beaucoup avant lui ; je crains même que vous ne traitiez les Apôtres d'idolâtres tout à l'heure ; continue ta lecture.

Gustave, reprenant sa lecture, continua :

Extrait d'un sermon de St. Cyrille 4e siècle.

"La doctrine du bienheureux Paul suffit, elle seule, pour nous rendre des témoignages certains de la vérité des divins mystères, et l'Eglise nous ayant jugés dignes d'y participer, vous a, par ce moyen, unis à Jésus-Christ si étroitement que vous n'êtes plus avec lui, pour le dire ainsi, qu'un même corps et qu'un même sang. Car ce grand Apôtre disait dans sa lecture qu'on vient de faire, que Notre Seigneur dans cette même nuit où il fut livré à ses ennemis, ayant pris du pain et rendu grâces à Dieu son Père, il le rompit et le donna à ses disciples en leur disant. "Prenez et mangez, ceci est mon corps" ensuite, il prit le calice et rendant grâces leur dit ; "Prenez et buvez ceci est mon sang." Puisque donc en parlant du pain, il a déclaré que c'est son corps, qui osera révoquer en doute cette vérité. Et puisqu'en parlant du vin il a assuré si positivement que c'était son sang, qui jamais en pourrait douter et osera dire qu'il n'est pas vrai que ce soit son sang."

—Un grand idolâtre, celui-là, dit Gustave en souriant ; il allait continuer sa lecture, mais M. Dumont lui ordonna d'arrêter et ajouta ;

—Ce Cyrille est une autorité isolée et ne prouve pas le sentiment des Pères et des docteurs de la primitive Eglise ; de plus, je ne vois pas la nécessité de continuer cette lecture.

—Serait-ce la crainte d'entendre le témoignage unanime de tous les pères et docteurs de l'Eglise qui vous fait parler ainsi ? demanda le prêtre.

—Non, non, répondit M. Dumont d'un ton irrité.

Vous feriez mieux de laisser votre fils continuer sa lecture, dit M. Johnson, je suis certain que ces pères vont se contredire ou différer d'opinion, et je puis vous assurer que je tiendrai compte de la première contradiction.

Que mon fils continue s'il le veut, dit M. Dumont, rouge de dépit.

Gustave qui avait fermé son livre, le rouvrit et continua.

St. Jacques de Nisibe au concile de Nicée en 325.

" Notre Seigneur avant d'être crucifié donna de ses propres mains son corps pour nourriture et son sang pour breuvage."

St. Jérôme.

" Moïse n'a pas donné le vrai pain, mais Jésus-Christ seul le donne. Il nous invite au festin, et il est lui-même notre aliment, il mange avec nous et nous le mangeons lui-même."

St. Jean Chrysostôme.

" Ainsi dans les mystères de l'Eucharistie, ne regardons pas seulement les choses qui sont devant nous, mais attachons-nous à sa parole, car sa parole ne peut tromper, tandis que nos sens sont sujets à l'erreur. Puis que donc sa parole dit ; ceci est mon corps, soumettons-nous et voyons-le des yeux de l'intelligence."

St. Cyprien 3e siècle.

" Comment apprendraient-ils, les martyrs, à répandre leur sang pour Jésus-Christ, si avant de les laisser aller au combat, nous ne leur donnions pas son sang."

St. Justin 2e siècle, dans son apologie.

" Cette nourriture s'appelle chez nous l'Eucharistie, nous ne recevons pas ce pain comme du pain ordinaire, ni ce breuvage comme un breuvage ordinaire ; mais de même que par la parole de Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ a été fait chair, a pris notre chair et notre sang pour notre salut, ainsi par la vertu de la prière prononcée avec sa parole, cette nourriture bénite est la chair et le sang de ce Jésus fait chair."

St. Ignace 1er siècle, épitre aux Ephosiens.

"Ils s'abstiennent de l'Eucharistie, parce qu'ils ne reconnaissent pas avec nous que l'Eucharistie est la chair de Notre Seigneur Jésus-Christ, cette chair qui a souffert pour nos péchés, et que le Père a ressussité dans sa miséricorde."

M. Dumont n'en pouvait plus, la vue de tous ces témoignages unanimes le plongeait dans un embarras duquel il ne savait comment sortir,aussi il crachait et toussait sans interruption afin de moins entendre. Ce qui le peinait le plus, était de voir qu'il allait lui-même subir la punition qu'il allait infliger à son fils ; conservant encore un peu d'espérance il interrompit la lecture en disant :

—Tous ces témoignages de saint celui-ci ou de saint celui-là ne prouvent rien, ces hommes pouvaient errer dans leur croyance.

—Vous voulez dire, je suppose, dit le prêtre, que tous ces grands docteurs et Pères de l'église primitive étaient moins infaillibles que vous ; mais attendez, vous allez rejeter l'autorité des Apôtres, qui avaient la même croyance.

—Vous ne prouverez jamais cela, dit M. Dumont avec ironie.

—La preuve, comme toute autre que j'ai déjà faite, ne sera pas difficile à trouver, reprit le prêtre ; j'ai ici en mains les Liturgies des premières églises fondées par les Apôtres, c'est-à-dire les prières et les cérémonies prescrites par eux-mêmes dans l'administration des sacrements ; elles doivent être, il me semble, des preuves irrécusables. Prenons d'abord celle de l'apôtre St. Jacques pour l'Eglise de Jérusalem. Voici la prière qu'il a consacrée pour la célébration du sacrement de nos autels. Veuillez prêter votre attention :

"Ayez pitié de nous, ô Dieu le Père tout-puissant, et envoyez votre Esprit-Saint, souverain Seigneur et principe de vie, égal en puissance à vous et à votre Fils, qui est descendu, sous la figure d'une colombe, sur Notre-Seigneur Jésus-Christ ; qui est descendu sur les Apôtres sous la forme de langues de feu : afin qu'en revenant, il fasse de ce pain le corps qui donne la vie, le corps du salut, le corps céleste, le corps qui rend la santé aux âmes et aux corps, le corps de Notre-Seigneur Dieu et Sauveur Jésus, pour la rémission des péchés et la vie éternelle de ceux qui le recevront. *Amen*...... C'est pourquoi nous vous offrons à vous, Seigneur, ce terrible sacrifice non sanglant, etc."

Ah ! dit le prêtre en interrompant sa lecture, St. Jacques offrait le St. Sacrifice de la Messe, qu'il appelle terrible sacrifice non sanglant ; voilà justement ce que vous nommiez, au commencement de cette discussion, une invention de Rome. J'aimais à vous faire remarquer cela en passant. Continuons, cependant, notre lecture, sinon vous pourriez dire que les autres apôtres différaient d'opinion avec lui. Voici la prière prescrite par St. Marc pour son église d'Alexandrie :

"Envoyez vers nous, et sur ce pain, et sur ce calice, votre Esprit-Saint, afin qu'il les sanctifie et les consacre comme Dieu tout-puis-

sant, et qu'il fasse du pain le corps et du calice le sang du nouveau testament de Notre Seigneur Dieu et Sauveur, de notre Roi souverain, Jésus-Christ, etc."

Voyons, dit le prêtre, comment St. Pierre, le premier des apôtres, faisait prier la Liturgie romaine :

"Nous vous supplions, ô Dieu ! de rendre cette oblation sans réserve, bénie, consacrée, offerte, raisonnable et digne d'être reçue, afin qu'elle devienne pour nous le corps et le sang de Votre cher Fils, Notre Seigneur Jésus-Christ."

Eh bien ! Messieurs, continua le prêtre, si vous êtes logiques, vous allez regarder les apôtres comme des idolâtres, car, comme nous, ils ont cru et enseigné que dans l'Eucharistie, nous recevions le corps et le sang de Jésus-Christ en réalité. Allez-vous me dire qu'ils étaient dans l'erreur, eux qui avaient reçu le Saint-Esprit et leur mission divine de Jésus-Christ même ? Lorsque je vous ai demandé, il y a un instant : "Qu'est-ce que Jésus-Christ a fait" ? Quelle fut votre réponse ? Vous n'en aviez aucune à me donner ; et pourquoi ? C'est parce que vous n'avez pas la foi, ce don précieux donné par le Saint Esprit, ce même esprit qui est descendu sur ces apôtres, afin qu'ils crussent et enseignent la vérité. Or, ces mêmes apôtres ont cru et enseigné la présence réelle de Jésus-Christ en corps et en âme dans l'Eucharistie ; voilà pourquoi les Pères, les Docteurs et les chrétiens des premiers siècles les ont écoutés et imités, et que nous, catholiques comme eux, suivons leur exemple. D'ailleurs, comment pourrions-nous croire autrement, les paroles de Notre-Seigneur sont claires et précises sur ce point ; Il a dit au 6e chapitre de St. Jean : "*Et le pain que je donnerai, c'est ma chair*" ; le soir de la cène. Il dit : "*Prenez et mangez, ceci est mon corps* ; *prenez et buvez, ceci est mon sang*" ; non pas, remarquez-le bien, ceci est la figure ou la commémoration du corps qui doit être immolé et du sang qui doit être versé pour vous. Non, Notre Sauveur a été très explicite : *ceci est mon corps, mangez-le ; ceci est mon sang, buvez-le.* Il parle de mémoire, il est vrai, en disant : "Faites ceci en mémoire

de moi." Mais que venait-il de faire? Les apôtres nous en ont donné la réponse, nous ont prouvé que ce divin Sauveur donne véritablement son corps et son sang dans l'Eucharistie ; car, comme leur divin Maître, ils ont béni. consacré et donné quoi, le corps et le sang de Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du vin. Ce n'est pas moi qui le dis, ce sont eux-mêmes, je viens de vous le prouver. Dites-moi, à présent, qui dois-je écouter, eux ou vous, messieurs, qui protestez toujours lorsque votre raison ou vos sens sont portés à repousser telle ou telle doctrine, uniquement parce que le catholique y croit? Qui dois-je suivre et imiter ; ces apôtres consacrés ministres par Jésus-Christ même, et sanctifiés par la venue du Saint-Esprit, ou vous, je veux dire les promoteurs du protestantisme, Luther, Calvin, Swingle, Henri VIII et autres, dont le seul but était de retrancher, d'abolir tout ce qui, dans l'Evangile, n'était pas de leur goût, ou gênait leurs passions l C'est donc la réalité et non la figure qui nous a été donnée, car notre Sauveur, en instituant ce sacrement, prévient ses apôtres que le temps est venu où il ne leur parlera plus en paraboles ; ces derniers l'avertissent qu'ils ont pris ses paroles dans leur sens propre et non au figuré. "*C'est maintenant, lui dirent-ils, que vous parlez ouvertement et que vous n'usez pas de paraboles.*"

—Vous n'avez pas puisé ce renseignement dans l'Evangile, dit M. Dumont.

—Oui monsieur, répondit le prêtre, lisez le septième chapitre de l'Evangile selon St. Jean, par lequel cet apôtre termine le récit de l'institution de l'Eucharistie, et vous le trouverez. Nous devons donc croire et accepter les doctrines laissées par ces Apôtres que Notre-Seigneur a établis comme pasteurs de son Eglise.

—Ces témoignages sont frappants, il est vrai, dit M. Johnson, mais la raison repousse une doctrine semblable. Il m'est impossible de croire que Jésus-Christ a pu donner son corps dans un morceau de pain à peine visible.

—C'est ridicule, ajouta M. Dumont.

—Vous corroborez ce que j'ai dit tout à l'heure, reprit

le prêtre ; parceque votre raison repousse cette doctrine, elle est illusoire, fausse et ridicule, donc tous les mystères que vous ne comprenez pas sont ridicules. Cependant en réponse à vos objections, je vous demanderai, croyez-vous réellement qu'il y a quelque chose d'impossible à Dieu ? Que Jésus-Christ, qui a pu unir, par le mystère de l'Incarnation, sa divinité à un corps humain, et cela par des moyens surnaturels, ne peut pas mettre ce corps là où il le voudra ?

—Non...non...répondit M. Johnson confus ; mais je dis qu'il y a absurdité de croire que le corps et le sang de Jésus-Christ sont dans du pain et du vin, qui finissent pas se corrompre, soit en vieillissant ou dans nos corps après que nous les avons pris.

—Vous me surprenez monsieur, reprit le prêtre ; vous parlez du corps immortel et glorifié de Notre-Seigneur, comme si ce corps était sujet à la corruption. Ne savez-vous pas, qu'un des privilèges d'un corps immortel et glorifié est l'impassibilité ?

—Je l'admets, dit M. Dumont, cependant tous ces témoignages des Pères de l'Eglise et les Liturgies que vous venez de lire, sont tous tirés de vos propres théologiens. Qu'est-ce que cela prouve ? nous ne pourrions avoir d'eux un jugement impartial, car ils ont eu le soin de ne pas se contredire.

—Je m'attendais à une objection semblable, reprit le prêtre ; vous aviez promis, pourtant, d'accepter les témoignages des Pères de l'Eglise, s'il ne s'y trouvait pas de contradiction. Remplissez-vous votre promesse ? Avez-vous prouvé jusqu'ici qu'une seule de vos objections était fondée ou plausible ? Je vous ai démontré que tous les Pères de l'Eglise étaient unanimes sur leur croyance en cette doctrine : Je vous ai prouvé que les Apôtres l'avaient enseigné ; et malgré tout cela vous n'êtes pas encore satisfaits, quoique vous n'ayez pu encore prouver le contraire. Eh bien ! puisque tous ces témoignages et toutes ces preuves ne suffisent pas, je ne dirai pas pour vous convaincre, car vous ne me paraissez pas le vouloir, mais pour vous prouver que la foi en la présence réelle

de Jésus-Christ dans l'Eucharistie a toujours existé, je vais vous citer des autorités protestantes. Commençons d'abord par votre père, je veux dire le père du protestantisme, Luther : Voici ce qu'il a dit :

" J'ai tout essayé afin de rejeter la foi en la présence réelle de de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, mais je ne puis réussir ; les textes de l'Evangile sont si clairs sur ce point, qu'il n'y a pas à se tromper, et le corps et le sang de Jésus-Christ sont réellement dans le pain et le vin sans qu'ils changent de substance.

Calvin dit.

" Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie au moment ou l'on reçoit l'hostie.

Melancthon.

" J'aimerais mieux mourir que d'affirmer que le corps du Christ ne peut être que dans une place."

Puis il termina en leur citant les opinions de Gratius, Lord Fitz-Gerald, Leibnitz et autres illustres historiens et génies du protestantisme.

En est-ce assez, messieurs ? dit le prêtre en souriant, sinon je vais vous en citer d'autres ; ce sont des protestants qui viennent de parler. Les croirez-vous ceux-là ? Il me semble que non, car le doute se lit encore sur vos figures. Que faut-il donc pour vous convaincre ? Non-seulement les Apôtres, les Pères, les docteurs de l'Eglise et les catholiques de tout temps ont cru et croient en la Présence réelle, mais les plus illustres protestants viennent y ajouter leurs témoignages ; il n'y a donc que ceux qui ne veulent pas soumettre leur vôlonté ou leur interprétation à l'autorité de l'Evangile et de l'Eglise, qui rejettent cette croyance. Pourtant si nous leur en demandons la cause, ils ne savent que répondre, ou s'ils répondent, ils nous disent que la raison repousse une telle absurdité, qu'il est ridicule de croire une telle doctrine. Prétendez-vous affirmer que votre raison est supérieure à celle des Apôtres, des Pères et des docteurs de l'Eglise, à celle des grands historiens et des génies même protestants que je viens de citer ? Alors faites valoir votre prétention, donnez-moi des preuves de votre supériorité ; mais je crains que le tout se borne à

des objections fondées sur le préjugé, lancées pour le seul plaisir de protester. Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas ainsi qu'il faut agir, surtout à l'égard d'un sacrement si saint et que tout honnête homme respecte. Mais je termine, il se fait tard, et ayant encore une partie de mon breviaire à réciter, je vous prie de m'excuser. Bonsoir, mesdames et messieurs, mon plus grand désir est que cette discussion vous porte bonheur.

Tous les passagers avaient prêté une grande attention à cette discussion, ils avaient remarqué que ce digne prêtre évitait toutes paroles blessantes à l'égard de ses chauds adversaires ; ils avaient aimé sa douceur et admiré la science qu'il avait déployée et ils étaient forcés de reconnaître la vérité de ses remarques et la force de ses arguments.

CHAPITRE QUINZIÈME.

PANIQUE À BORD, DISCUSSION SUR LA TRADITION APOSTOLIQUE, LA BIBLE, L'AUTORITÉ DANS L'ÉGLISE.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le vapeur continua sa route, Gustave s'était levé de grand matin pour voir et examiner, car la rivière Missouri, malgré son eau boueuse et la tortuosité de son cours, offre de l'intérêt au voyageur, surtout à celui qui y passe pour la première fois ; on admire ses rives escarpées et à demi rongées par la rapidité et la force de son courant et qui menacent de s'écrouler à chaque instant et d'entrainer avec elles les grands arbres qui les couronnent ; les nombreux détours que le vapeur doit faire pour éviter les écueils dont nous avons déjà parlé, et qui obligent le pilote d'approcher de la rive à un tel point, que les passagers sont effrayés à la pensée de voir le vapeur s'y briser, et se croient toujours à la veille d'une catastrophe ou d'un accident.

Gustave était seul à l'avant, il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que le vapeur approchait de la rive avec une rapidité effrayante. Tout à coup la cloche sonne, les roues s'arrêtent et les chaines du gouvernail semblent se replier sur elles-mêmes. La chaine est brisée, s'écrie le pilote ! Alors le bateau, laissé à lui-même et emporté par le courant, se met à tournoyer avec une évolution si grande, que Gustave, étourdi, tombe sur le pont ; sa première pensée est pour sa sœur et il s'écrie Alice, Alice ! Au même instant, le bateau se heurte deux fois sur quelque chose d'invisible, notre jeune homme entend ce qui lui parait comme deux coups de canon partis d'un souterrain, suivis de craquements et de secousses tellement fortes que le bateau vient sur le point de chavirer. Gustave parvient à se cramponner à un pilier et se relève en appelant sa sœur de toutes ses forces, mais sa voix se perd dans le tumulte causé par les cris des passagers qui, pâles d'effroi, s'étaient jetés pêle-mêle dans le salon. Tous, hommes, femmes et enfants étaient là se heurtant les uns contre les autres et s'écriant avec épouvante : Nous sommes perdus ! Où sont nos enfants ! Papa, maman où êtes-vous ! Cette panique dura plusieurs minutes et aurait pu être cause de bien des accidents si le capitaine, entrant au salon après avoir fait réparer la chaine, ne leur eut crié d'une voix forte :

—Ce n'est rien, calmez-vous, le vapeur n'a reçu aucune avarie et a repris sa route. C'en fut assez, le calme était revenu à bord.

Le soir arrivé, les groupes se formèrent de nouveau. M. Dumont voulant à tout prix se venger de la défaite qu'il avait subie le soir précédent, fit asseoir Gustave à côté de lui et se mit à dénoncer hautement quelques actes pratiqués par l'Eglise romaine. Le prêtre avec lequel le lecteur a déjà fait connaissance voyant que son jeune ami Gustave allait être en butte à de nouvelles attaques, s'approcha de lui pour lui prêter main-forte au besoin. Je suis bien aise de vous voir, lui dit M. Dumont, lui offrant un siège, asseyez-vous, et si vous n'y avez pas objection, nous parlerons ce soir de cette prétendue tra-

dition dont parle tant l'Eglise de Rome ; vous n'ignorez pas, sans doute, que nous, protestants, rejetons toute tradition comme contraire aux préceptes de l'Evangile.

—Pourquoi donc, s'il vous plait ?

—La tradition est contraire à l'Evangile, premièrement parce que Jésus-Christ a dit ; lisez les écritures, car c'est en elles que vous trouverez la vérité et la vie ; et quelles sont ces écritures, sinon la Bible ? Secondement, parce que tout ce que Jésus-Christ a fait, et tout ce que les Apôtres ont enseigné se trouve dans cette même Bible ; s'il en est ainsi qu'avons-nous besoin de tradition ?

—Je vais d'abord répondre à votre première objection, veuillez me dire quelles sont les écritures que Jésus commandait de lire, et à quelle occasion il fit ce commandement ?

—Il me semble que je n'ai pas besoin de vous dire que Jésus-Christ, en parlant des écritures, voulait dire "lisez la Bible," car elle seule, possède la parole de Dieu. De plus, vous savez comme moi, que ce commandement a été répété plusieurs fois.

—St. Paul a aussi fait cette recommandation, dit M. Johnson.

—Je le sais, reprit le prêtre, mais veuillez donc répondre à ma question. Quelles sont les écritures que notre Sauveur commandait de lire, ou plutôt qu'était-ce que la Bible, ce mot vous le comprenez mieux, du temps de Jésus-Christ et de St. Paul ?

—En voilà une question ! dit ironiquement M. Dumont, la Bible n'a pas changé, c'était la même qu'aujourd'hui.

—Pardon, monsieur, reprit le prêtre, le nouveau testament n'existait pas du temps de Jésus-Christ et des Apôtres, il a été écrit longtemps après. De plus, je dis que si Jésus-Christ a commandé aux Juifs de lire les Saintes Ecritures, il voulait parler, non pas de tout l'Ancien Testament, remarquez-le bien, mais des prophéties annonçant sa venue et prouvant sa divinité. A plusieurs reprises, lorsque ces mêmes Juifs niaient sa divinité, Il leur a demandé de lire les prédictions des

prophètes, afin de leur démontrer et leur prouver qu'il était véritablement le Messie qu'ils attendaient. C'était vraiment le seul but que se proposait Jésus-Christ. Il en fut de même pour St. Paul dans une occasion analogue. Mais venons-en à votre seconde objection ; moi, je dis et je vous prouverai que tout ce que Jésus-Christ a fait, et tout ce que les apôtres ont enseigné ne se trouve pas dans la Bible.

—Vous ne prouverez jamais cela, dit M. Dumont.

—Je l'ai déjà prouvé, reprit le prêtre, car hier soir, je vous ai démontré que les Apôtres avaient offert le Saint Sacrifice de la Messe et donnaient la Sainte Communion ; vous ne trouverez pas cela dans la Bible. Il en est ainsi pour toutes autres cérémonies et actes qu'ils auraient pu faire, tels que les prières d'usage, le jeûne, l'administration des divers sacrements, etc. De plus, l'Evangile même nous dit clairement que tout ce que Jésus-Christ a fait n'est pas dans la Bible ; l'Evangile affirme également en termes précis que les Apôtres ont enseigné beaucoup plus que ce qui est écrit dans leurs évangiles ou leurs épitres.

—N'allez pas aussi loin, dit M. Johnson, je n'ai rien lu dans l'Evangile pour confirmer ce que vous venez de dire.

—Vous ne l'avez pas assez lu peut-être, reprit le prêtre en souriant ; St. Jean ne dit-il pas, au chap. 21e de son évangile, verset 25e : "*Jésus a fait encore beaucoup de choses.*" Et plus loin, dans ses épitres : "*Quoique j'eusse plusieurs choses à vous écrire, je n'ai pas voulu le faire sur du papier et avec de l'encre, espérant aller vous voir et vous en entretenir de vive voix.*" Et que dit Saint Paul dans son épitre aux Thessaloniens, chap. 2e, verset 14e ? Le voici : "*Gardez les traditions que vous avez recueillies soit de mes discours, soit de mes lettres.*" Que dit-il encore à Timothé, au 2e chap. de sa 2de épitre : "*Ce que vous avez appris de moi devant plusieurs témoins, donnez-le en dépôt à des hommes fidèles qui soient eux-mêmes capables d'en instruire d'autres.*" Eh bien ! Messieurs, est-ce assez clair ? ce dépôt est la tradition ; nous

devons donc le garder comme une chose sacrée ; j'aimerais, cependant, à savoir ce que vous comprenez par ce mot " tradition."

—Je n'entends rien par tradition, répondit M. Dumont, nous la rejetons complètement.

—Et moi, reprit le prêtre, je vous dis que vous ne rejetez pas la tradition. Ne conservez-vous pas, dans plusieurs sectes protestantes, j'ajouterai même dans toutes, avec plus ou moins d'exactitude, les traditions que vous ont laissées les pères du protestantisme, tels que le préjugé, la haine et le dégout pour tout ce qui est catholique-romain ? Ne prêchez-vous pas, à certaines époques de l'année, dans des bois ou ailleurs, où vous vous assemblez uniquement pour suivre une coutume des premiers sectaires ? N'avez-vous pas aboli, retranché des prières d'usage, des cérémonies pratiquées par les premiers chrétiens, et ne retranchez-vous pas, n'abolissez-vous pas encore, et ne continuerez-vous pas la même besogne, uniquement pour imiter et suivre une coutume commencée par les soi-disant réformateurs ? Dites-le moi, n'est-ce pas pour conserver et continuer une tradition laissée par vos pères ? Que veut dire le mot tradition, sinon une voie par laquelle une doctrine, un usage ou des faits se transmettent d'âge en âge ? Ne dites donc pas que vous rejetez toute tradition. Vous en avez rejeté une, il est vrai, malheureusement c'est celle qui vous aurait porté bonheur, pour en accepter une autre qui ne vous relèvera pas devant Dieu et son église.

—Et vous gardez la vôtre, dit M. Dumont avec ironie, pour faire croire à vos fidèles que les actes pratiqués par l'Eglise romaine ont été autorisés par Jésus-Christ et ses Apôtres dans cette tradition, actes que vous ne pourriez justifier par l'Evangile, qui n'en parle pas.

—Encore le préjugé qui vous fait parler ainsi, reprit le prêtre, raisonnez donc. Notre divin Sauveur, vous le savez comme moi, n'a rien écrit, il n'a point commandé à ses Apôtres d'écrire ; il n'a laissé aucun commandement pour indiquer aux chrétiens qu'ils devaient lire ce qu'écrivaient les Apôtres ; ce n'est que lorsque sa divinité était

mise en doute par ceux qui l'écoutaient, qu'il a commandé de lire les prophéties de l'Ancien Testament, seules écritures existant alors. Qu'a donc fait Jésus-Christ pour propager et maintenir la religion qu'il venait établir ? Il a ordonné à ses Apôtres et à leurs successeurs de la prêcher, tout est là. Ses Apôtres ont jugé utile de rassembler et mettre en écrit quelques-uns de leurs enseignements et les traits les plus remarquables de la vie du divin Maître ; c'est ce qui forme l'Evangile. Le reste, d'après ce qu'ils disent eux-mêmes, ils ont continué à l'enseigner de vive voix. Voilà la tradition.

—Et c'est dans cette tradition, je suppose, dit M. Dumont avec moquerie, que vous trouvez cette autorité divine et infaillible que vous vous arrogez comme pasteurs de l'Eglise romaine.

—Le pasteur de l'Eglise catholique ne s'arroge point d'autorité, reprit le prêtre, celle qu'il réclame lui a été donnée par Jésus-Christ même. L'Evangile le prouve clairement, et cette tradition, rejetée par vous sans savoir pourquoi, démontre que les Apôtres ont employé cette même autorité divine et infaillible, qu'ils avaient reçu de leur divin maître. Aussi dans la primitive Eglise, on priait, on jeûnait, on recevait le baptême, la sainte communion, on pratiquait la religion toute entière, en un mot on obtenait le salut, sans pour cela lire l'Evangile qui n'était pas encore écrit. Pourquoi agissait-on ainsi ? Voici notre réponse. Ecoutez bien ; à vous de me prouver le contraire de ce que je vais vous dire. C'est parceque les premiers chrétiens, reconnaissant une autorité divine dans les Apôtres, obéissaient à leur voix et acceptaient leurs doctrines. Quoique tous ces actes ne furent point publiés dans l'Evangile, l'Eglise ne les a pas moins conservés comme nécessaires et utiles. Encore une fois, je le répète. Voilà la tradition.

—Je dis qu'elle n'est pas nécessaire.

—Alors, pourquoi en gardez-vous une partie vous-même ? reprit le prêtre. Ne prêchez-vous pas ? Ne donnez-vous pas la bénédiction ? N'avez-vous pas, dans plusieurs sectes protestantes, des prières prescrites pour cer-

taines cérémonies ? C'est de la tradition cela, vous ne trouverez pas ces choses dans l'Evangile. D'après votre théorie, tous les sermons et discours des Apôtres ont été écrits, il ne vous reste qu'à les lire sans avoir recours à aucun ministre. Une question, s'il vous plait. Pourquoi prêchez-vous ?

—C'est afin d'expliquer les différents textes de l'Evangile, car tous ne le comprennent pas.

—Vous voulez dire, je suppose, que vous devez donner votre propre interprétation de ces textes à vos fidèles, afin qu'ils ne puissent errer. Qui vous a donné cette autorité !

—Jésus-Christ en disant "*Allez et enseignez toutes les nations,*" a voulu que nous prêchions son Evangile, mais l'Evangile seulement ; tant qu'à l'autorité, elle est toute dans la Bible.

—Votre propre théorie vous confond. Vous dites : "Lisez la Bible pour y trouver la vérité et la vie, c'est elle qui possède toute autorité, n'en reconnaissez pas d'autre, et cependant vous réclamez le droit d'interprêter vous-même cette autorité, de la prêcher à votre manière, de faire prévaloir l'opinion que vous en avez. Voyons, êtes-vous logique, tout en voulant faire croire qu'il suffit de lire la Bible, vous voulez en même temps forcer vos fidèles de vous écouter, d'accepter vos sermons comme toute vérité.

—Je le répète, il n'y a point d'autre autorité que la Bible ; si nous prêchons, c'est sur son autorité. Elle seule possède la vérité, et tout enseignement qui vient de l'homme, sans être appuyé sur l'Evangile est usurpation et mensonge.

—Je le sais comme vous ; mais prêchez-vous toujours le texte de la Bible ? l'interprêtez-vous toujours correctement ? N'avez-vous jamais donné une interprétation à aucun de ces textes, contraire à l'opinion d'un grand nombre de ceux qui vous écoutaient ?

M. Dumont, frappé de cette question qui lui rappelait sa congrégation de St. Louis, rougit et ne savait que répondre. Son épouse et Gustave, jetant en même temps la vue sur lui, ajoutèrent à sa confusion. Voulant cepen-

dant rompre un silence qui le trahissait, M. Dumont dit avec chaleur ;

—Que voulez-vous insinuer, monsieur ?

—Je n'ai voulu rien insinuer, et je vous assure que je ne voulais vous rappeler aucun fâcheux souvenir; je vous en demande bien pardon.

—Si les chrétiens se soumettaient aux enseignements des pasteurs de l'Eglise, dit Mad. Dumont, désirant détourner la discussion, et cela sans s'occuper de discuter ou de s'arrêter à leur propre volonté, ils seraient plus heureux et nous plus tranquilles ; nous ne verrions pas autant de disputes et de dissentions qui ne sont propres qu'à nous éloigner les uns des autres.

—Prenez garde, madame, il ne faut pas parler ainsi, dit M. Johnson, comment voulez-vous qu'une personne raisonnable puisse rendre compte de ses actes et répondre de son âme au jour du jugement, si cette personne s'est confiée à un pécheur comme elle, ou si elle n'a pas employé son intelligence à connaître la volonté de Dieu qui est révélée dans la Bible que notre divin sauveur a laissée pour nous guider.

—Pardon, si je réponds pour vous, madame, dit le prêtre, je dis que le catholique agit raisonnablement et avec sûreté, en se laissant guider par ceux qui en ont reçu autorité de Dieu. Il écoute l'Eglise et obéit à ses pasteurs, parceque Jésus-Christ le lui a commandé. Ainsi il n'a pas besoin de craindre de ne pouvoir rendre un bon compte de lui-même au dernier jour.

—Alors pourquoi Dieu nous a-t-il donné une intelligence ? dit M. Johnson, si nous ne devons employer cette intelligence à connaître par nous-mêmes sa sainte volonté qui est, pour nous, l'affaire la plus importante.

—Le catholique est plus logique que vous, reprit le prêtre, car, non seulement il emploie sa raison et son intelligence à connaître la volonté de Dieu, mais aussi à connaître sa révélation qui nous manifeste toute cette volonté. En conséquence il suit un autre chemin que vous, et prend le droit sentier qui lui a été indiqué par Jésus-Christ et prédit par le prophète Isaïe au chap. 35e

verset 8e. "*Et là sera une voie, la voie sainte ; l'impur n'y passera pas, et elle vous sera ouverte, les insensés n'y marcheront pas.*"

—Et ce droit sentier est la Bible, dit M. Dumont, avec elle il n'y a point de détours, point de difficultés. Oui, dans la Bible seule est toute la vérité, toute autorité, toute la religion ; elle est l'étendard de notre liberté, et tant que nous la regarderons comme notre unique moyen de salut, nous pourrons défier l'enfer et le papisme.

—Et cet unique moyen de salut est bien aisé, je suppose ? reprit le prêtre, ne voulant pas s'occuper des dernières paroles de son adversaire.

—Rien de plus aisé, tous peuvent lire la Bible ou la faire lire.

—Rien de plus aisé, dites-vous, mais quand l'ignorant ou celui qui ne possède pas une intelligence voulue, lit la Bible ou l'entend lire ; est-il aussi aisé qu'il la comprenne ?

—Oh ! oui, presque toujours.

—Et moi je le nie, il arrive même très souvent qu'on ne la comprend pas du tout ; donc la Bible n'est pas un moyen sûr de connaître la vérité.

—Que peut-il y avoir de plus sûr que la parole de Dieu ?

—Rien de plus sûr pour celui qui la comprend, mais ils sont assez rares ceux qui la comprennent. Dites-moi, quelle sûreté peut avoir un homme, quand il voit son voisin qui lisant la Bible comme lui, diffère et soutient une opinion contraire à la sienne ?

—Tous ceux qui lisent la Bible avec sincérité, peuvent, il est vrai différer sur quelques points minimes, mais ils s'accordent sur tout ce qu'il y a d'essentiel au salut.

—Des points minimes ! dites-vous, pourquoi parlez-vous ainsi ? Ne savez-vous pas que toutes les sectes protestantes diffèrent entre elles sur des points les plus essentiels ? Elles lisent toutes la Bible cependant. N'y a-t-il pas des sectes, plus hardies que les autres, qui nient la divinité de Jésus-Christ, tandis que les autres la soutiennent ; l'autorité divine laissée aux Apôtres et à leurs

successeurs, n'est-elle pas acceptée par les unes, pendant que les autres la rejettent ? Ne rejetez-vous pas l'utilité des bonnes œuvres, tandis que le catholique et avec lui d'autres protestants affirment que la foi non accompagnée des bonnes œuvres est une foi morte qui ne servira qu'à nous condamner ; enfin plusieurs ne font pas baptiser leurs enfants, parce que, disent-ils, Jésus-Christ en mourant pour nous, a effacé la tache originelle.

—Sans parler des premiers points que vous avez mentionnés, vous ne nierez pas, je l'espère, que Jésus-Christ en mourant a effacé la tache causée par la chute de nos premiers parents.

—Vous changez de sujet monsieur, je répondrai, néanmoins à votre remarque. Jésus-Christ, en mourant pour nous, nous a rachetés de la damnation éternelle que nous avait mérité la chute d'Adam et Eve, mais Il n'a pas effacé la tache originelle.

—Notre divin Sauveur a tout effacé par sa mort, et l'effusion de son sang nous a complètement purifiés, croire autrement serait mépriser les mérites infinis de la Passion et de la mort de notre divin Sauveur.

—Pourtant, d'autres protestants qui lisent la Bible ne croient pas comme vous. Que Dieu me garde de mépriser sa toute puissance et les mérites infinis de Jésus-Christ. Il aurait pû, mais il n'a pas voulu effacer la tache du péché originel, car l'eut-il effacé, nous serions revenus à l'état de nos premiers parents avant leur péché.

—Que voulez-vous dire ?

—C'est bien simple, la tache effacée il ne serait rien resté de ce péché. Le travail, la peine, les pleurs et la mort sont les suites et les consèquences de ce péché, si tout avait été effacé, tous ces maux auraient disparu.

—C'est vrai, dit M. Johnson, confus, mais revenons à notre sujet ; prouvez moi que celui qui lit la Bible avec toute sincérité, n'y trouve pas son unique moyen de salut, moi je soutiens le contraire.

—Alors, reprit le prêtre, pourquoi nous traitez-vous d'imposteurs et d'usurpateurs ? Ne lisons-nous pas la Bible comme vous ? Comment pouvez-vous nous condam-

ner et nous dire que nous sommes dans l'erreur, parce que notre opinion est différente et contraire à la vôtre ?

—Ah ! dit M. Dumont, je ne m'étonne pas que l'opinion des catholiques soit si différente de la nôtre ; ils ne se basent pas sur la Bible qu'ils ne lisent jamais, ils se contentent tout bonnement d'obéir et d'écouter tout ce que leurs prêtres disent et enseignent.

—Tu vas trop loin, dit Madame Dumont, notre Gustave, quoique fort jeune, me paraît connaître la Bible autant que toi ; tu dois t'en être aperçu avant aujourd'hui. As-tu déjà oublié les discussions qui ont eu lieu à Burlington entre toi et notre respectable père, ainsi que celles sur le vapeur qui nous a amené à St. Louis ?

—Les dames ne devraient pas intervenir dans des discussions d'une aussi haute importance, dit M. Johnson d'un ton vexé.

—Merci, monsieur, d'une pareille réflexion, dit Mad. Dumont ; cependant, je n'endurerai pas que l'on fasse passer mon fils pour un ignorant.

—Je dois savoir ce que je dis, Louise, dit M. Dumont d'un ton irrité, et les passagers vont finir par croire que tu es catholique toi-même, si tu continues ainsi à prendre leur défense.

—Permettez-moi de vous dire, reprit le prêtre, que madame avait parfaitement raison d'intervenir en faveur de son fils. Je vous dirai aussi que l'enfant catholique apprend à connaître toute la Bible en étudiant son catéchisme, qui est un abrégé de toutes les doctrines renfermées dans l'Evangile ; les livres d'écoles sont aussi remplis d'évangiles et d'épitres tirés de cette même Bible. De plus, tous les livres de piété en usage chez les catholiques contiennent une épitre et un évangile pour chaque jour de l'année ; ainsi, loin de ne pas lire la Bible, le catholique vient à la connaître et même la savoir par cœur s'il le veut, et s'il diffère d'opinion avec vous, c'est parce qu'il ne la regarde pas comme unique moyen de salut, comme uniqua règle de foi.

—Vous traitez la Bible avec peu de respect en parlant ainsi, dit M. Dumont.

—Loin de là, reprit le prêtre, si la Bible est traitée avec peu de respect, elle l'est bien par vous, messieurs les protestants, qui vous permettez de l'interpréter à votre manière, de retrancher ou d'abolir ses textes, d'y prendre ce qu'il vous plait et de rejeter tout ce qui n'est pas de votre goût ; mais nous, catholiques, nous la considérons comme le dépôt le plus précieux après l'Eucharistie ; la Sainte Ecriture est avant tout le livre sacerdotal, le livre des prêtres ; ils l'expliquent au peuple et en nourrissent les âmes, tout en s'en nourrissant eux-mêmes les premiers. Les prêtres ont la mission de la faire aimer et respecter de tous, de la donner à chacun selon ses besoins spirituels, et de conserver ainsi à la parole de Dieu son caractère essentiel, qui est d'être lumière et vie. Aussi, ont-ils, et avec eux les vrais catholiques, un respect et un amour que je ne saurais démontrer par mes faibles paroles. St. Augustin disait que Jésus-Christ est cachée sous l'écorce des lettres de la Sainte Ecriture comme il est caché sous les espèces sacramentelles. De plus, de nos jours encore, on voit des catholiques placer la Bible comme dans un trône au lieu le plus respectable de leur demeure. St. Charles-Borromée, St. Philippe de Néri, St. François de Salles et St. Vincent-de-Paul se mettaient à genoux chaque fois qu'ils lisaient la Bible et l'arrosaient ensuite de leurs larmes. Oui, messieurs, Jésus, notre divin Sauveur, est la manne cachée des Saintes Ecritures ; bienheureux sont ceux qui l'y cherchent et l'y trouvent ; bienheureuse est l'âme fidèle qui, à la lumière de la sainte Eglise et de la vraie foi, scrute l'adorable parole de Dieu et en fait, avec le sacrement de l'autel, l'aliment substantiel d'une vraie et solide piété.

Alors, comment se fait-il ? dit M. Dumont, que nous ne pouvons laisser de Bibles dans les familles canadiennes où nous nous présentons pour leur en donner ? Il arrive même très souvent qu'après les avoir prises de nos mains, on les jette par les fenêtres ou dans le feu.

—Ce que vous me dites ne m'étonne pas, reprit le prêtre, tontes les Bibles que vous colportez de maison en maison, sont toutes plus ou moins falsifiées, et remplies

de notes et de commentaires faits par des hommes hostiles au catholicisme. Le catholique voyez-vous, comprend ce qu'il doit faire ; son premier soin en voyant une Bible, est de s'assurer si elle est approuvée par les pasteurs de son Eglise ; s'il la trouve en règle, ne craignez point, il ne la rejettera pas, sinon il la regardera comme un livre dangereux, et plutôt propre à l'induire en erreur, qu'à lui donner la lumière et la vie : Voilà pourquoi il refuse ou brule ces livres que vous appelez la parole de Dieu. Et vous avez si bien compris la vérité de ce que je viens de vous dire, que les sociétés bibliques ont fait imprimer des milliers de Bibles il y a deux ou trois ans je crois, portant en marge la signature d'un prétendu cardinal de France, afin de mieux réussir à les répandre, malgré cela, le stratagème n'a pas réussi, le catholique a besoin de bonnes preuves, on ne le prend pas au piège si facilement ; avec une signature ou une approbation quelconque, il lui faut un autre signe, c'est l'approbation du pontif suprême de Rome.

—Mais, dit M. Johnson, tout ceci ne regarde pas notre sujet de discussion : Vous avez dit tout à l'heure que la Bible est un dépôt très précieux, que Jésus-Christ en était la manne cachée, alors pourquoi ne l'acceptez-vous pas comme règle de foi ?

—La Bible ne peut pas être notre règle de foi, dans le sens que vous, protestants, prétendez, reprit le prêtre, et voici pourquoi ; Jésus-Christ n'a pas dit à ses Apôtres. " *Allez et colportez des Bibles*, mais bien." *Allez et enseignez toutes les nations*." *Qui vaus écoute*, *mècoute*. " *Qui vous méprisc me méprise*." Ensuite parcequ'il suffit de parcourir les livres saints et en particulier le Nouveau Testament pour s'apercevoir que ces livres ne sont pas un enseignement religieux clair et complet. Les Evangiles, les Actes des Apôtres et en généralles livres historiques, sont simplement des récits présentés à l'édification des fidèles ; les épitres sont des fragments détachés traitant de tel et tel point de doctrine en particulier, le plus souvent ce sont des répcnses à des questions spéciales ou bien des allusions à de certaines erreurs qui

n'existent plus. Les Psaumes sont avant tout des prières, les livres des prophètes sont l'annonce de l'avènement du Christ et des grandes destinées de l'Eglise. Les Apôtres et les auteurs inspirés n'ont jamais prétendu donner un code d'enseignement complet une formule de croyance dans ces fragments écrits. Mais ce n'est pas tout, il y a encore une grande objection pour nous empêcher de regarder la Bible comme unique moyen de salut ou comme règle de foi. La voici : La Bible renferme une foule de passages difficiles qui, par leur profondeur divine, échappent aux intelligences les plus lumineuses. Les efforts des docteurs de l'Eglise pour en pénétrer le sens, et en cela, j'ajouterai les vôtres, efforts souvent décus, montrent assez combien les Saintes Ecritures sont difficiles à comprendre. Enfin, la Bible ne peut pas être la seule règle de foi des chrétiens, parceque si cela était, la religion chrétienne ne serait pas faite pour les pauvres, les ignorants et les petits, c'est à-dire pour ceux que Jésus a déclarés les enfants privilégiés de son amour.

—Vous venez d'émettre votre opinion tout simplement, dit M. Dumont.

—Non pas, monsieur, reprit le prêtre, notre Eglise n'est pas, comme sont les sectes protestantes, basée sur ce faible appui, qui s'appelle opinion. Etudiez tous les docteurs de l'Eglise, j'irai plus loîn, voyez ce qu'endisent plusieurs protestants distingués. Tenez, voici ce que dit le célèbre protestant Grotius. "*Les Apôtres n'ont pas eu l'intention d'exposer tout au long dans leurs épitres les doctrines nécessaires au salut ; ils les écrivaient occasionnellement au sujet de qnestions qui se présentaient à eux. Lessing dit : Le christianisme était déjà répandu avant qu'aucun des évangélistes se mit à écrire la vie de Jésus.*" "*Et Luther, que dit-il ?* "*Approfondir le sens des Ecritures est chose impossible, nous ne pouvons qu'en effleurer la superficie, en comprendre le sens serait merveille. Que les théologiens disent et fassent tout ce qu'ils voudront, pénétrer le mystère de la parole divine sera toujours une entreprise au-dessus de notre intelligence. Ses sentences*

sont le souffle de l'esprit de Dieu ; elles défient donc l'inteltigence de l'homme." Vous voyez que je ne suis pas le seul qui partage cette opinion. J'irai encore plus loin, il y a des protestants marquants qui rejettent complètement la Bible qu'ils regardent comme un livre purement humain. M. Caquerel dit : *On ne peut nier que les livres saints contiennent des contradictions et des erreurs de faits*. Le magistrat de Berlin, dans une adresse au roi de Prusse, disait au nom du protestantisme berlinois : " *L'écriture et les livres symboliques sont des témoignages sur le travail de formation du christianisme, des œuvres purement humaines* ; *là ne réside point la vérité absolue.* Enfin le professeur Schoerer de Genève appelle les Saintes Ecritures. " *Une ventriloquie cabalistique.*" Voilà l'œuvre du protestantisme, en effet, que peut on attendre de ceux dont la foi se bâse sur l'opinion.

—Quoique je sois protestant, repartit un passager en s'adressant au prêtre, je dois avouer que vous avez raison ; je suis ministre anglican et j'affirme que tout bon protestant, ne doit pas seulement accepter la Bible comme son unique moyen de salut, mais il doit aussi croire aux trente neuf articles que la grande Eglise d'Angleterre a conservés comme appartenant à la sainte Eglise primitive. Et l'un de ces articles nous démontre qu'il faut obéir et se soumettre aux décisions des pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ. Ainsi la Bible ne peut pas être notre unique moyen de salut.

—Dites donc de suite qu'il faut se soumettre aux hommes pécheurs comme nous, dit M. Dumont ; je suis vraiment surpris d'entendre de telles paroles de la bouche d'un protestant, d'un homme qui lit la Bible ; allons donc, dites moi où vous trouvez une pareille doctrine ?

—Dans la même Bible que vous lisez, répondit le ministre avec chaleur, je n'ai pas dit qu'il fallait se soumettre aux hommes, mais il faut obéir à l'autorité dont sont investis les pasteurs de l'Eglise.

Le prêtre lança nn regard significatif à Gustave, auquel ce dernier répondit par un sourire.

—Dieu n'a pas investi les hommes, pasteurs ou non,

d'une aussi haute autorité, dit un autre passager, je suis membre de l'Eglise baptiste, j'ai lu la Bible autant que tout autre, et je n'y ai rien vu qui puisse démontrer une telle vérité.

—Ils vont prouver eux-mêmes que j'ai raison, dit le prêtre à l'oreille de Gustave.

—Vous l'avez vu certainement, mais vous ne l'avez pas compris, reprit le ministre, il est pourtant démontré d'une manière claire et précise que Jésus-Christ a constitué un ministère complet pour diriger l'Eglise qu'il venait établir, et auquel il a donné une autorité spirituelle et divine ; or, c'est à cette autorité qu'il faut obéir.

—Vous n'en obéissez pas moins aux hommes, dit un autre passager.

—Non, monsieur, reprit le ministre, et pour vous le prouver, j'emprunterai ici les paroles de cette brillante lumière de notre Eglise, le vénérable docteur Taylor, évêque de Down, les voici ; " *Toute obéissance rendue à l'homme, l'est en honneur de Dieu et pour son amour ; lorsque Dieu communique son autorité aux enfants des hommes, il leur fait réfléchir sa propre gloire, quoique bien imparfaitement ; l'autorité est donc toujours divine, bien que conférée aux hommes faibles et éloignés de toute perfection, c'est pourquoi l'obéissance aux pasteurs de l'Eglise doit être entière.*"

—Point de soumission aux hommes ni aux ministres d'aucune Eglise, s'écria un autre, point de papisme ni aucun de ses restes ; la plus grande partie de ce que ces ministres enseignent est d'invention humaine. Se soumettre à eux serait plutôt une offense qu'un honneur pour Dieu.

—Ne craignez pas d'offenser Dieu en vous soumettant aux enseignements des pasteurs de son Eglise, reprit le ministre, vous savez qu'il est dit et reconnu par les plus grands théologiens que " *Toute puissance vient de Dieu ; de sorte que la désobéissance ne peut être excusée ni par la faiblesse ou l'indignité de la personne qui commande, ni par aucune circonstance extérieure.*"

—A quoi peut servir une autorité visible ? demanda un

nouvel interlocuteur, il me suffit de jeter la vue sur le 3e chapitre de l'Evangile selon St. Jean verset 16e, pour m'assurer que la foi en Jésus-Christ me sauvera, voici ce qui est écrit ; "*Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne pèrisse point, mais qu'il ait la vie éternelle.*" Ainsi tous ceux qui çroient en Jésus-Christ seront sauvés ; allons à lui et donnons lui toute notre confiance.

—Un universialiste, dit le prêtre à Gustave.

—Vous vous trompez, répliqua le voisin de celui qui venait de parler ; quand même j'aurais toute la foi possible, je ne serai pas sauvé si je n'ai pas été élu de toute éternité, Jésus-Christ a dit "*beaucoup seront appelés mais il y aura pea d'élus.*" Et St. Jean, dans son apocalypse, nous dit que les trônes des saints furent préparés de toute éternité. Donc, le nombre des élus est déjà compté. Heureux si nous en sommes.

—Un presbytérien souffla le prêtre.

—Alors à quoi sert à lire la Bible et de vivre en bon chrétien, s'écria M. Dumont, mais il n'eut pas de temps de finir ; uune discussion vive et animée s'engagea entre tous ceux qui venaient de parler, à l'exception du prêtre et de Gustave.

—Une bataille en règle, dit Gustave en souriant, et tous la Bible à la main.

Dites donc plutôt une mêlée générale, dit le prêtre, c'est chacun pour soi.

—La discussion, de chaude et animée, devint violente, c'était à qui parlerait le plus fort et le plus longtemps ; on entendait "*point de papisme*" "*ce que vous dites est conlraire á la Bible*" "*ce n'est pas ainsi qu'il faut interprêter ce texte*" etc., etc... pendant près d'une demie heure. Le prêtre se disposait à partir, lorsque M. Johnson, honteux de voir autant d'antagonisme et de désaccord se leva et dit d'une voix forte ; veuillez donc vous entendre et faire moins de bruit, messieurs ; que va penser ce pasteur de l'Eglise romaine, de voir autant de dissentions et de divergences d'opinions parmi nous. Ce prêtre nous a dit qu'il possédait une autorité divine ; laissons-le donc

faire sa preuve, s'il le peut ; il nous restera à lui prouver le contraire, c'est ce que je me propose de faire avec votre aide, si vous êtes disposés à me l'accorder. Voyant que le silence s'était rétabli, il ajouta en s'adressant au prêtre ; monsieur, vous nous avez dit que la Bible ne pouvait pas être notre règle de foi.

—Oui, monsieur, et je vous en ai donné la raison, répondit le prêtre ; d'ailleurs, ne venez-vous pas d'en faire la preuve vous-mêmes ?

—Ne parlez pas de cela, s'il vous plaît, dit M. Johnson en rougissant ; je conviens que nous n'interprêtons pas tous la Bible de la même manière, vous prétendez donc qu'il faut reconnaître une autorité spirituelle et divine dans les pasteurs de l'Eglise chrétienne ; laquelle autorité aurait été donnée aux Apôtres par Jésus-Christ, et transférée par ces derniers à leurs successeurs. Sur quoi bâsez-vous cette autorité spirituelle et divine ?

—Sur l'Evangile même.

—Je crains que vous ne puissiez citer aucun texte de l'écriture, pour appuyer ou prouver cette autorité.

—Soyez sans crainte, reprit le prêtre, la preuve est facile à trouver. Prenons d'abord St. Mathieu, chap. 16 verset 18e, c'est là où nous verrons que Jésus-Christ donne, pour la première fois, cette autorité à St. Pierre ; écoutez bien ce qui est dit "*Et moi, je te dis que tu es Pierre, ot sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prêvaudront point contre elle.*" *Et je te donnerai les clés du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans les cieux*" Jésus-Christ donne cette autorité ensuite à tous ses Apôtres au 18e chapitre du même Evangile "*En vérité, je vous le dis tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel.*" Nous allons voir maintenant quelle est cette autorité, d'une manière plus explicite, lisons ensemble les versets 18 et 19e du 28e chapitre du même Evangile, les voici ; *Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre ; et ce même pouvoir que mon père m'a donné*

je vous le donne. Allez donc, enseignez toutes les nations, lenr apprenant à garder tout je vous ai confié et à observer tout ce que je vous ai commandé. et voilà que je serai avec vous jusqu'à la consommation dos siècles" et que dit St. Luc au chap. 10e verset 16e de son Evangile ; vous savez que les versets précédents traitent de la mission des Apôtres, c'est-à-dire de la manière dont-ils devaient agir, voici ce que notre Sauveur ajoute ; *Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise me méprise, et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.*" Eh bien ! messieurs, je vous le demande, ce que vous venez d'entendre, veut-il dire, que chacun doit lire la Bible, et l'interprêter à sa manière ?

—Nous connaissons ces textes tout aussi bien que vous, dit M. Dumont ; nous savons qu'il faut écouter la prédication des ministres de l'Evangile ; nous comprenons qu'il ne faut point mépriser cette prédication. Mais quels rapports cela a-t-il avéc l'autorité que prétendent avoir les prêtres de l'Eglise romaine.

—Vous me surprenez, reprit le prêtre. Que vous faut-il donc pour vous convaincre ? Les textes que je viens de lire ne démontrent-ils pas d'une manière claire et précise, que Jésus-Christ a donné un pouvoir spirituel et divin à ses apôtres ? Je dirai même un pouvoir illimité. Ne dit-il pas : " *Tout pouvoir m'a été aonné, ce pouvoir est le mien, et ce pouvoir je vous le donne* ? " Ne dit-il pas encore : " *Tout ce que vous lierez ou délierez sera lié ou délié* " ? Ces paroles ne sont-elles pas assez compréhensibles ? Jésus-Christ ne donne-t-il pas à ses Apôtres tout le pouvoir qu'il avait lui-même ? En excepte-t-il quelque chose ? N'emploie t-il pas le mot *tout*, et vous devez savoir ce que ce mot veut dire. Voyons, messieurs, qu'en pensez-vous ?

—Les apôtres auraient pu recevoir une autorité de Jésus-Christ, dit M. Johnson, mais cette autorité n'a pas été transmise à leurs successeurs.

—Vaut autant dire que la religion que Jésus-Christ a établie par le moyen de ses apôtres est disparue avec ces derniers, reprit le prêtre.

Comment cela ? dit M. Johnson.

—Vous me demandez comment? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit: "*Et voilà que je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles*"? Or, je vous le demande, les apôtres devaient-ils vivre jusqu'au dernier jour? Il est donc clair que les apôtres devaient transmettre leur mission et l'autorité qu'ils venaient de recevoir à leurs successeurs, jusqu'à la fin des temps.

—Cette autorité n'existe plus, dit M. Dumont; Jésus-Christ l'aurait peut-être laissée aux successeurs des apôtres si ces successeurs n'en eussent pas abusé, comme l'histoire le démontre. Aussi, succession et autorité ont disparu dès que les abus se sont glissés dans l'administration de cette autorité.

—Des abus se sont glissès dans l'administration de cette autorité, dites-vous; des preuves, s'il vons plait. Vous prétendez donc que Jésus-Christ ne savait pas ce qu'il faisait lorsqu'il a établi une Eglise dans laquelle il promettait de résider jusqu'à la fin des siècles. Vous l'accusez donc d'imprévoyance ou de négligence en ne mettant pas ses ministres à l'abri de toute erreur ou abus. Croyez-vous réellement que ce divin Sauveur nous a trompés en disant: *Et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*. Non, Jésus-Christ est Dieu, et en conséquence, il est d'une sagesse infinie, prévoyant les objections qui seraient faites dans l'avenir, il rend ses apôtres et leurs successeurs incapables d'errer dans leurs doctrines et d'abuser de l'autorité qu'ils venaient de recevoir; et pour cela, il leur promet son Saint Esprit, qui les dirigera et éclairera dans toutes leurs délibérations, leur promet que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise qu'ils doivent diriger, leur assure que ceux qui les écouteront, l'écouteront lui-même, et que ceux qui les mépriseront, le mépriseront lui-même et son Père qui l'a envoyé. Jésus-Christ est encore plus explicite au moment de remplir sa promesse. Voyons le chap. 20e de l'Evangile selon St. Jean, verset 21e: "*Et apres qu'il* (Jésus) *eut dit ces paroles, il souffla sur enx et leur dit:* "*Recevez le Saint Esprit.*" *Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui*

vous les rotiendrez, ils leur seront retenus." Or, je vous le demande, si Jésus-Christ a donné à ses apôtres le pouvoir de remettre ou retenir les péchés, c'est-à-dire le pouvoir le plus absolu et le plus essentiel à l'homme, que peut-on leur refuser en fait de pouvoir ou d'autorité? Certes, c'est ce pouvoir de remettre les péchés que l'Eglise et ses pasteurs regardent, après l'Eucharistie, comme le plus grand et le plus élevé.

—La Bible ne parle pas de rémission des péchés.

—Quelle Bible, monsieur?

—En voilà une question! La Bible, il n'y en a qu'une; nous y voyons: "Tout ce que vous lierez ou délierez," mais pas autre chose.

—Si votre Bible n'en parle pas, reprit le prêtre, c'est parce que des prétendus inspirés, se sont permis de la changer, dans leurs révisions. Ne sont-ils pas encore à l'œuvre actuellement; qui sait, si dans cette nouvelle révision, ils n'effaceront pas "tout ce que vous lierez et délierez," ces mots seront peut-être trop forts comme preuve de l'autorité reçue par les pasteurs de l'Eglise. Je vous laisse à vous, les traductions et les revisions de ces messieurs qui s'arrogent le droit, et cela après plus de dix-huit siècles, de retrancher et applanir les difficultés qu'ils rencontrent dans l'Evangile pour le rendre favorable à leurs gouts et caprices. Quant à nous, catholiques, nous garderons l'Evangile écrit par les Evangélistes et les Apôtres, sous l'inspiration du St. Esprit; nous garderons la traduction de St. Jérôme qui, je vous assure, en connaissait plus que ces reviseurs mal inspirés.

—Vous ne prouverez jamais que l'homme, pasteur ou non, à reçu le pouvoir de remettre les péchés; dit M. Johnson.

—Oui monsieur, mais avant de le prouver, je mettrai une condition, accorderez vous aux prêtres, comme successeurs des Apôtres, une autorité divine, si je vous prouve qu'ils ont reçu le pouvoir de remettre les péchés?

—Si vous nous prouvez ce pouvoir d'une manière satisfaisante, il faudra bien vous accorder une autorité divine.

Il s'engagea alors une discussion, que nous n'avons pas

besoin de renouveler dans ce livre ; elle se termina par un triomphe complet pour le digne prêtre et Gustave qui, de temps à autre, lisait les différents textes de l'Evangile et les extraits de théologiens tant protestants que catholiques, laissant les passagers dans l'impossibilité d'une seule réplique.

Un profond silence régnait depuis plusieurs minutes, lorsque M. Dumont, complètement abattu, crut avoir trouvé une issue pour sortir de son embarras et se mit à dire avec assurance :

—D'après tout ce que vous venez de dire, vous voulez nous faire croire qu'il faut se soumettre à l'autorité des pasteurs de l'Eglise et accepter leur interprétation des Saintes Ecritures. Si votre doctrine était vraie, St. Luc n'aurait pas louangé les Juifs de Berée, de ce qu'ils lisaient les Saintes Ecritures pour eux-mêmes. Voici ce qui est dit aux Actes des Apôtres, chap. 17e vers. 11e.

" Or, ces Juifs de Bérée étaient plus nobles que ceux " de Thessalonique ; ils reçurent la parole avec la plus " grande avidité, examinant tous les jours les écritures, " pour voir si les choses étaient ainsi." Ces paroles ne sont elles pas assez claires pour nous démontrer que St. Paul ne leur enseignait pas de se soumettre à aucune autorité, mais qu'ils devaient lire les Saintes Ecritures pour s'assurer par eux-mêmes, que les choses étaient telles qu'enseignées par les Apôtres ?

Pour bien comprendre ce chapitre, reprit le prêtre, il faut le lire du commencement à la fin. Ecoutez bien, je vais lire ce qui précède les versets que vous avez cités... Après l'avoir lu, il ajouta : Tout ce que vous venez d'entendre ne démontre-t-il pas que St. Paul avait déjà prêché aux Thessaloniciens ; que ce même Apôtre leur avait prouvé que Jésus-Christ avait souffert, était mort et ensuite ressuscité ; que ce Jésus-Christ était ce Messie qui leur avait été promis. Plusieurs de ces Juifs crurent en la parole de St. Paul et se convertirent avec un grand nombre de Gentils, sans pour cela lire les Saintes Ecritures, car le plus grand nombre ne savaient pas lire, les Gentils ne les avaient même pas encore vues. Nous

voyons aussi dans ce chapitre, qu'un certain nombre de ces Juifs, remplis d'un faux zèle et ne voulant point se soumettre à l'interprétation ou à la prédication de St. Paul, le persécutèrent et le chassèrent hors de la ville.

—Semblables en tout point aux protestants de ce jour, dit Gustave.

—St. Paul se rend ensuite à Bérée, continua le prêtre souriant de cette remarque, et là, dans la synagogue, prêche la même doctrine ; les Béréens lui firent une meilleure réception et reçurent la parole avec la plus grande avidité ; c'est pour cela que St. Luc dit " Ceux-là étaient plus nobles que les Thessaloniciens." Il faut aussi remarquer que St. Paul en prêchant la même doctrine, expliqua les Saintes Ecritures, c'est-à-dire les prophéties concernant la venue du Messie aux Béréens, sans leur laisser le droit d'exercer leur propre interprétation ou de mettre en question son autorité, comme vous voulez le prétendre.

—Les Apôtres n'ont jamais exercé d'autorité ou commandé aux autres de leur obéir, dit M. Dumont ; ils n'ont pas enseigné qu'il fallait se soumettre à leur interprétation ; tout ce qu'ils ont fait, fut de prêcher la parole de Dieu comme nous le faisons.

—Que vous faut-il donc pour vaus convaincre ? reprit le prêtre. Ne vous ai-je pas prouvé, hier soir, que les Apôtres ont exercé leur pouvoir en changeant le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ ? Ne vient-on pas de vous prouver que les pasteurs de l'Eglise ont le pouvoir de remettre les péchés ? Quels plus grands pouvoirs que ceux-là ? Les Apôtres n'ont-ils pas exercé une grande autorité en enseignant aux fidèles qu'il fallait croire à ces doctrines ? La mort d'Ananie et de son épouse, ne prouve-t-elle pas que St. Pierre avait une grande autorité, en même temps qu'il usât de cette autorité ? Vous dites que les apôtres n'ont jamais enseigné à obéir ou à se soumettre à l'autorité dès pasteurs de l'Eglise. Vous n'avez donc pas lu ce que dit St. Paul aux Hébreux, chap. 13 " verset 17e. Ecoutez bien je vais le lire " *Obéissez à vos conducteurs et soyez soumis à leur autorité ; car ce sont eux qui veillent pour le bien de*

vos âmes comme devant en rendre compte," Voyons encore ce que ce même Apôtre dit au 4e chap. de son 1er épitre aux Corinthiens, en s'adressant à ceux qu'il avait ordonné prêtres. "*Que les hommes nous regardent comme les ministres de Jésus-Christ et comme les dispensateurs des mystères de Dieu.*" Tournons ensuite au 1er chap. de son épitre aux Romains. "*Par lequel nous avons reçu la grâce et l'apostolat, pour soumettre à la foi tous les peuples en son nom.*" Voulez-vous encore des preuves pour vous convaincre que les Apôtres ont enseigné de se soumettre aux pasteurs de l'Eglise ? Or, je vous le demande, à quoi pouvons-nous nous soumettre, sinon à une autorité ? Quelle est cette autorité dont St. Paul parle ? Vous conviendrez, n'est-ce pas, qu'elle n'était pas civile ; elle est donc spirituelle, et étant spirituelle, elle est donc divine.

—Mais, dit M. Dumont, pour qu'une autorité soit bien exercée, il faut une organisation complète, un ministère composé d'un supérieur et d'officiers pour faire exécuter les ordres, autrement dit une tête et des membres. Or, l'Evangile démontre que Jésus-Christ fut la seule tête et nous chrétiens sommes les membres ; Notre Sauveur n'a jamais mis une tête à sa place ; du temps des Apôtres, il n'y avait point de pape ou d'évêques, possédant une autorité supérieure et absolue, comme nous le voyons dans l'Eglise romaine.

—Je vois qu'il va me falloir faire une revue entière de la Bible pour vous prouver que le catholique connait plus que vous, reprit le prêtre en souriant. D'abord pour les Evêques. St. Paul ne dit-il pas au 20e chapitre des actes, verset 28e. "*Le St. Esprit vous a établis évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu.*" Les Apôtres n'étaient-ils pas tous évêques ; St. Pierre n'était-il pas évêque de Rome, St. Jacques de Jérusalem, et Timothé qu'était-il, sinon évêque ? Je pourrais vous en nommer plusieurs autres. Tant qu'au Pape, St. Pierre fut le premier.

—Je le nie complètement, dit M. Dumont.

—Pourquoi le niez-vous ? Vous ne pouvez vous appuyer ni sur l'histoire ni sur la Bible qui le prouvent clairement. Moi, je le prouverai par la propre Bible que

vous lisez, St. Pierre fut le premier pape parceque Jésus-Christ lui a conféré un pouvoir de Jurisdiction sur les autres Apôtres.

—Comment cela ?

—Parceque à St. Pierre seul, Notre Sauveur a dit : "*Tu es Pierre et sur cette pierre Je bâtirai mon Eglise.*" A lui seul il a dit : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux.*" A lui seul il a dit "*J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille pas. Et toi quand tu seras converti, affermis tes frères.*" Ce n'est qu'à St. Pierre que Jésus-Christ a conféré le soin de son troupeau en lui disant : "*Paissez mes brebis, paissez mes agneaux*"

—Arrêtez, monsieur, dit M. Dumont, Jésus-Christ avant de dire à cet Apôtre : "Tu es Pierre etc.," avait déclaré : "C'est ta foi qui t'as révélé que j'étais le Christ, le fils du Dieu vivant." Notre Sauveur voulait donc signifier par pierre, la foi en lui.

—Alors, reprit le prêtre en souriant, tous ceux qui qui ont la foi sont des Pierres à qui Jésus-Christ a donné les clés du royaume des cieux. J'espère, messieurs, que lorsque vous ouvrirez la porte vous me laisserez entrer avec vous.

—Mais, dit M. Johnson, St. Pierre lui-même, ne dit-il pas au 4e chap. des actes, que Jésus-Christ est la pierre angulaire de l'Edifice ? il avoue donc qu'il n'est pas la pierre comme vous le prétendez.

—Je le sais, dit le prêtre. Jésus-Christ est la véritable force et puissance, que signifie ce mot " pierre " ; mais cette pierre toute puissante doit s'en retourner au ciel où nous ne la verrons pas de nos yeux mortels. Notre Sauveur le sait et voit que l'église qu'il venait d'établir ici bas, va avoir besoin d'une organisation complète, d'un ministère, composé d'une tête et de membres visibles pour la diriger ; pour cela, il choisit le plus âgé des Apôtres et lui dit : "*Tu es Pierre et sur cette Pierre je bâtirai mon église.*" Jésus-Christ veut donc nous faire comprendre qu'il est la vraie pierre, mais que cette pierre s'en retournant au ciel, ne sera plus visible pour nous : Il veut donc nous faire comprendre qu'il a établi St. Pierre

son représentant sur la terre, afin que son Eglise fusse représentée comme s'il était resté ici-bas lui-même. La raison même prouve que Jésus-Christ ne pouvait agir autrement ; en effet que serait-il arrivé si notre Sauveur n'avait pas établi un ministère pour gouverner son Eglise : Pensez-vous que les Apôtres auraient pû maintenir une doctrine et une religion toute de sacrifice, s'ils n'avaient pas été revêtus d'une autorité toute divine ? Ces mêmes Apôtres auraient-ils obéi à la voix de Pierre, s'ils ne l'avaient pas considéré comme leur chef ? Non, Jésus-Christ est Dieu. Il savait que les hommes, faibles et mortels, auraient bientôt oublié sa venue ici bas, les jalousies et les dissentions auraient séparé les chrétiens en autant de branches qu'il y aurait eu d'opinions, son Eglise ne se serait pas maintenue et l'œuvre qu'il venait de commencer aurait subi le sort de toutes les œuvres humaines, c'est-à-dire, qu'elle serait tombée dans l'oubli et le néant. Les hommes en général, voyant cet état de choses, auraient nié sa divinité et seraient retournés à leurs idolâtries. Jésus-Christ a donc voulu que son Eglise fut gouvernée et dirigée comme s'il l'eut gouverné lui-même et pour cela il dit à St. Pierre. "*Je te donnerai les clés du royaume des cieux,*" il faut que cette force et cette puissance dont je suis le possesseur, restent visibles ici-bas, voilà pourquoi je te donne ces clés. Tes confrères, mes Apôtres, ont reçu un pouvoir égal au tien en ce qui regarde la foi et ma doctrine, mais toi, tu devras présider à leurs assemblées et à leurs délibérations, tel que j'aurais fait moi-même si j'étais resté sur la terre. De plus, mon Eglise ne devant pas mourir, errer ou se tromper, puisque je serai avec elle jusqu'à la consommations des siècles, toi, et avec toi, mes Apôtres, devront transmettre ce pouvoir jusqu'à ce que je revienne.

—Toutes ces considérations sont bonnes, j'en conviens, dit M. Dumont avec embarras, et seraient justes si réellement St. Pierre eut dirigé les autres Apôtres, mais non, on ne voit rien dans la Bible démontrant que tel fut le cas, et l'histoire nous dit que l'autorité actuelle du Pape date du septième siècle.

—L'histoire qui dit cela est fausse, reprit le prêtre, et tous les protestants bien renseignés connaissent mieux que cela, St. Irénée, qui a vécu au deuxième siècle, nous a donné une liste des papes depuis St. Pierre jusqu'à son temps, et la liste des papes, que nous avons depuis, est reconnue par tous, protestants comme catholiques, comme bonne et exacte, trouvez-moi un seul historien honnête qui dise autrement.

—J'ai trouvé tant de contradictions dans l'histoire, dit M. Johnson, que je ne sais qui croire des auteurs. Vous ne prouverez jamais par la Bible que St. Pierre fut Pape de Rome.

—Bel argument que celui-là, reprit le prêtre, vous rejetez l'histoire parce qu'elle vous apprend des choses que vous ne voudriez pas connaître ; pourquoi acceptez-vous ce qui a été écrit par des hommes hostiles et intéressés à abaisser l'Eglise catholique ? Pourquoi croyez-vous ceux qui disent et affirment que cette Eglise s'est corrompue et livrée à tous les crimes et à tous les abus ? Pourquoi rejetez-vous et ne croyez-vous pas ceux qui prouvent tout le contraire ? Serait-ce parce que ces preuves mettent à néant vos objections ou vos avancés ? Soyez donc logiques, si vous rejetez les uns rejetez les autres puisqu'ils se contredisent. Que dis-je ! vous dites que vous voyez des contradictions dans la Bible, rejetez là donc. Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas la manière d'agir de tout homme bien pensant. Mais laissons l'histoire de côté, puisqu'elle ne vous plaît pas et revenons à l'Evangile qui, malgré ses prétendues contradictions, va nous prouver que St. Pierre fut pape, ouvrons d'abord le 1er chapitre des actes, versets 15 et suivants, vous y verrez que St. Pierre a présidé et dirigé les procédés pour l'élection de St. Mathias comme Apôtre, il fut le seul qui parlât au nom des autres Apôtres assemblés ; ce fut à lui que furent présentés Barrabas et Mathias ; continuons au 15e chapitre des mêmes actes ; on y voit qu'un grand débat avait eu lieu entre les chrétiens d'Antioche, et qu'il fut convenu que St. Paul et Barnabé se rendraient à Jérusalem, et là s'assembleraient

en conseil avec les autres Apôtres pour délibérer sur la question en litige; les Apôtres s'assemblent et discutent assez longuement, voyons à présent ce qui va arriver, le verset 7e va nous l'apprendre, écoutez bien : " *Et après un grand débat, Pierre se leva et leur dit; mes frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a élu parmi vous, afin que les Gentils entendissent par ma bouche la parole de l'Evangile et qu'ils crussent.*" Il n'eut pas plutôt parlé que la multitude se tût. Avant d'aller plus loin, messieurs, je vous dirai que c'est ainsi que le pape et les évêques font aujourd'hui, les évêques s'assemblent en concile et délibèrent sous la présidence du pape, lorsqu'ils ont parlé et que les délibérations sont finies, le pape se lève et prononce la décision ; mais continuons notre preuve. St. Paul, avant de commencer ses labeurs apostoliques, alla visiter St. Pierre ; il le dit lui-même dans son épitre aux Galates verset 18e "*j'allai à Jérusalem pour voir St. Pierre, je demeurai quinze jours avec lui.*" Pourquoi est-il allé visiter St. Pierre ; pour conférer sur l'Evangile qu'il devait prêcher aux Gentils, lisez le chapitre suivant et vous le verrez. Nous voyons aussi que St. Pierre se prononce avec autorité sur les écrits de St. Paul, dans son deuxième épitre, verset 15e. " *C'est aussi ce que Paul vous a écrit selon la sagesse qui lui a été donnée, lettres dans lesquelles il y a quelques endroits difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers détournent à de mauvais sens aussi bien que les autres écritures pour leur propre ruine.*" Eh bien ! messieurs, vous faut-il encore des preuves ? N'est-ce pas ainsi que le Pape agit aujourd'hui ? St. Pierre dit " *Dieu m'a élu parmi vous, etc.*" Après les débats, St. Pierre se lève, prononce la décision, et les autres Apôtres se taisent. St. Paul et Barnabé, quoique Apôtres tous deux, sont obligés d'aller à Jérusalem, où était St. Pierre, pour décider la question soulevée par les chrétiens d'Antioche. Il me semble que cela est suffisant pour démonter que St. Pierre exercait une suprématie sur les Apôtres et sur toute l'Eglise. Non seulement l'Evangile démontre que St. Pierre fut le premier pape, l'histoire aussi prouve que ce pouvoir de juris-

diction fut accordé à tous les évêques de Rome, depuis St. Pierre à nos jours. D'ailleurs, je le repète, la raison me dit que si Jésus-Christ n'avait pas donné une tête visible à son Eglise, c'est-à-dire un centre d'unité pour la garder dans une même foi et la réunir dans un même troupeau, cette Eglise ne se serait pas maintenue dans une inviolable intégrité, elle se serait séparée en autant de branches qu'il y aurait eu d'opinions. N'en êtes vous pas la preuve vous-mêmes ? Ne prêchez-vous pas Jésus-Christ ? N'essayez-vous pas à enseigner sa doctrine ? Cependant, combien de branches séparées comptez-vous dans le protestantisme ? Ne regardez-vous pas quelques-unes de ces branches comme sèches et inutiles, propres à être jetées au feu ? Pourquoi ? Parceque vous n'avez pas un centre d'unité, parce que vous ne voulez point obéir à l'autorité ; parce que vous avez cru et croyez encore qu'il vous est permis d'interpréter à votre manière la sainte parole de Dieu ; parce que vous rejetez de la Bible tout ce qui ne plaît pas à votre volonté, et vous vous permettez de refaire et reviser le reste pour satisfaire vos caprices ou la mettre en accord avec votre opinion. Voilà pourquoi, messieurs, votre volonté est la seule autorité à laquelle vous voulez obéir. Je vous ai cité plusieurs textes de l'Evangile qui prouvent l'autorité divine et infaillible dont les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ sont revêtus, l'histoire démontre que les Apôtres et leurs successeurs ont exercé cette autorité, l'exercent encore et l'exerceront jusqu'à la fin des temps ; le ministre anglican que voici, nous dit que son Eglise reconnaît et exerce cette autorité, parce qu'elle vient de la primitive Eglise ; le schisme Grec reconnaît cette autorité dans ses pasteurs. Cette autorité descend donc directement des Apôtres sans interruption ou diminution ; comme telle, ne devons nous pas obéir à tout ce qu'elle ordonne, parce que, venant de Jésus-Christ, elle est divine et infaillible ? J'espère vous l'avoir suffisamment prouvé dans cette discussion.

—Le pape n'est autre chose que l'antéchrist, dit M. Dumont tremblant de dépit de se voir encore une fois

battu et humilié, il n'y a que lui qui s'asseoit sur le trône de Dieu en se déclarant infaillible. St. Jean, dans son apocalypse, a prédit sa venue, tout en nous le faisant connaître. Il n'y a que Dieu qui puisse être infaillible ; ainsi tout ce que vous venez de dire tombe dans le néant.

—Dites-donc plutôt que c'est votre raisonnement qui sort du néant, reprit le prêtre ; jamais protestant honnête et raisonnable n'a donné ce nom au pape. Vous avez cité St. Jean, pourquoi ne le citerais-je pas, moi aussi. Que dit-il au 2e chap. de son Epitre 1er, vers. 22e : "*Celui-là est antéchrist qui nie le Père et le Fils.*" Ensuite au 7e chapitre de son Epitre 2e : "*Car plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde qui ne confesse point que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable ; celui qui ne le confesse point est un séducteur et un antechrist.*" Que dit-il encore, écoutez bien : "*Et tout esprit qui ne confesse point que Jésus-Christ est venu dans sa chair n'est point de Dieu, et c'est la l'antechrist que vous avez ouï dire, et il est déjà dans le monde.*" Il s'agit ici d'une double hérésie que St. Jean veut faire disparaître, l'une niant la divinité du Sauveur et l'autre son humanité. Vous ne devez pas ignorer que ces deux hérésies ont affligé l'Eglise dès les premiers siècles et quels combats elle a dû leur livrer pour les étouffer. Ce n'est donc pas St. Jean qui dit que le pape est antechrist, mais bien vous ; le pape n'a jamais nié la divinité ou l'humanité de Jésus-Christ ; cependant, il y a des protestants, lisant et se basant sur la Bible comme vous, qui le nient. Un de ceux qui discutaient tantôt vous a dit qu'il n'y avait pas de divinité en Jésus-Christ. Pourquoi n'avez-vous pas imité St. Jean en lui disant : "*Vous qui dites que Jésus-Christ n'est pas Dieu, vous êtes un antechrist.*" Ne donnez-donc pas ce nom à celui qui est le vicaire de Notre Sauveur, à celui qui a toujours combattu pour sa cause, qui a mieux aimé mourir en le confessant que vivre en le niant, à celui qui a souffert l'exil, la prison, la barbarie, plutôt que de l'abandonner ou manquer au devoir que ce divin Sauveur lui avait imposé. Que dis-je ! pourquoi

donnez-vous ce nom à celui qui vous a appris à connaître Jésus-Christ, car si vons le connaissez, vous en êtes redevable à l'Eglise dont il est le chef. Monsieur, n'est-ce pas le préjugé, la haine et le dégoût que vous entretenez contre tout ce qui est catholique et non la raison, qui vous portent à vous servir d'arguments et de moyens déshonnêtes pour vous venger de la défaite que vous venez de subir ?

M. Dumont, rouge de colère, se leva subitement et disparut. M. Johnson allait l'imiter, lorsqu'il lui vint à l'idée une remarque tirée de M. Benson, écrivain anglais.

—Mais, Monsieur, dit-il en s'adressant au prêtre, n'a-t-on pas raison d'attribuer au pape le caractère de l'antechrist, lui qui, tout en se déclarant infaillible, s'arroge les attributs de la divinité, s'assied sur l'autel de Dieu et se fait rendre des honneurs auxquels aucun homme n'a droit, des honneurs qui ne sont dûs qu'à Dieu.

—Vous ne connaissez donc ni la vie du pape, ni les devoirs qu'il remplit tous les jours. Le pape, monsieur, confesse ses péchés à un prêtre comme tous les chrétiens catholiques ; chaque jour, en célébrant la messe, il s'incline profondément et confesse devant Dieu et tout le peuple qu'il a péché en pensées, en paroles et en actions ; il demande aux fidèles assemblés d'intercéder pour lui, déclare, dans la partie la plus solennelle du saint sacrifice, qu'il espère le pardon de ses offenses, non à cause de ses propres mérites, mais par la miséricorde et la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. A présent, dites-le moi, l'antechrist agit-il ainsi ?

—Il est certain, dit Gustave, que vous ne verrez jamais le chef d'une église protestante donner autant de signes d'humilité.

—Il n'y a personne d'infaillible, dit M. Johnson, le pape peut se tromper comme tout autre.

—Vous ne comprenez pas comment et quand le pape est infaillible, reprit le prêtre ; infaillible ne veut pas dire impeccable ; un juge peut être le plus grand scélérat en dehors de ses fonctions, et cependant ne jamais se tromper dans ses jugements. Ce n'est pas, remarquez-bien,

la personne du pape qui est infaillible, c'est l'autorité dont il est investi ; ce sont encore les évêques assemblés en concile qui, avec le pape, la tête de l'Eglise, sont infaillibles ; et pourquoi ? parce que Jésus-Christ a promis que le Saint Esprit les éclairerait et dirigerait leurs délibérations ; parce que Jésus-Christ a promis d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles et que les portes de l'enfer, c'est-à-dire l'erreur et le mensonge, ne prévaudront jamais contre l'Eglise que ce pape et ces évêques dirigeraient ; parce que Jésus-Christ, comme Dieu, leur a donné une autorité divine et infaillible dont il est revêtu lui-même. Je crois, messieurs, vous en avoir fait la preuve complète ; cependant si, dans le cours de ce voyage ou plus tard, vous trouviez quelques textes dans l'Evangile démontrant que j'ai tort, je serai toujours prêt à vous écouter. Si je vous dis ceci, c'est afin de continuer à vous prouver que cette autorité divine et infaillible a réellement été donnée aux apôtres et à leurs successeurs, que le pape et les évêques ne s'arrogent point une autorité qui ne leur appartient, qu'ils ne sont point des usurpateurs ; enfin, parce que mon plus grand désir est de vous faire connaître l'Eglise catholique, alors vous serez convaincus qu'elle est celle que Jésus-Christ a établie. Puis, il ajouta : Bonsoir, mesdames et messieurs, j'espère que mes remarques ne vous ont point offensé ; je vous assure que je n'en ai pas eu l'intention. Et, après les avoir salués, le digne prêtre se retira, laissant tous les passagers absorbés dans leurs réflexions.

De ce jour, personne n'osa parler ou discuter de religion, craignant, je suppose, de nouvelles défaites.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

UN CAMP-MEETING DE METHODISTES ARRIVÉ SÀ ST. JOSEPH.

Le lendemain, sur les neuf heures, Gustave, assis près de sa mère et de sa sœur, était occupé à répondre aux questions qui lui étaient adressées.

—Je conviens, dit madame Dumont, que le prêtre a prouvé d'une manière claire et précise que les pasteurs de l'Eglise catholique possèdent une autorité divine et infaillible ; mais il me semble que ces mêmes pasteurs ne devraient pas enseigner de faire usage de vaines répétitions dans les prières ; le chapelet, par exemple, est une répétition d'*Ave Maria*, me paraissant plutôt une moquerie qu'une prière sortant du cœur.

—Ah ! ne parlez pas ainsi, chère maman, dit Alice, vous ne savez pas combien je suis heureuse, lorsque je récite le chapelet avec dévotion.

—Mais ne crains-tu pas de faire comme les païens, reprit madame Dumont, en répétant des " Ave Maria " des centaines de fois, surtout lorsque ces prières sont adressées à une créature et non à Dieu ?

—Non, loin de là, chère mère, dit Gustave, car lorsque nous récitons les " Pater et Ave " qui composent ce chapelet, nous appelons à notre mémoire les mystères de l'Incarnation et de la Redemption, les souffrances et les gloires de Jésus-Christ, et aussi la part que la Ste Vierge a prise dans ces mystères. Chaque dizaine que nous récitons, est consacré à l'un de ces mystères, tels que la nativité de Jésus, sa flagellation, sa mort sur la croix, sa résurrection, etc. De plus, le chapelet est dit autant sinon plus en honneur de Jésus-Christ que de sa mère. Nous demandons à être exaucés au nom et par les mérites de Jésus-Christ, et par l'intercession de sa sainte mère ; d'ailleurs, je vous ai déjà prouvé que tout honneur rendu à Marie rejaillissait sur son divin Fils, et que la prier, n'était pas un acte d'idolatrie.

—Oui, je le sais, reprit madame Dumont, mais ces prières répétées n'en sont pas moins de vaines répétitions que je trouve contraires au précepte de l'Evangile ; n'est-il pas dit au chap. 6e de St. Mathieu, vers. 7e "*Lorsque vous priez, n'usez point de ces vaines répétitions tel que font les païens.*"

—Ne vous bâsez point sur cette version, maman, car elle est fausse, dit Gustave, voici ce qui est réellement dit : "*En priant ne parlez pas beaucoup comme les païens.*"

—Mais, reprit madame Dumont, ne parle-t-on pas beaucoup en faisant usage de répétitions inutiles.

—Veuillez me pardonner si je me permets de vous dire que vous ne saisissez pas le sens de cette version, dit Gustave, voici ce qu'elle veut signifier : " lorsque vous priez, n'usez point du bavardage des païens," et vous allez voir que j'ai raison ; si réellement cette version voulait dire que les répétitions dans les prières sont vaines et inutiles : qu'allez-vous dire de David qui dans un seul de ses psaumes, le 136e je crois, répète à chaque verset "*Parce que la miséricorde de Dieu est éternelle.*" Qu'allez-vous penser des séraphins qui ne cessent de dire "*Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu tout puissant qui était, qui est et qui doit venir.*" Qu'allez-vous croire de Notre Seigneur qui répéta trois fois la même prière au jardin des Olives.

—C'est vrai, dit madame Dumont confuse, mais ce qui me frappe encore, ce sont les titres glorieux, les magnifiques épithètes que vous appliquez à la Ste Vierge lorsque vous récitez les litanies en son honneur. Ce titre de "*Siége de la sagesse,*" par exemple, ne devrait-être appliqué qu'à Dieu ; et plus loin, comment pouvez-vous appeler Marie, simple créature, "*Arche d'alliance,*" "*Porte du ciel,*" "*Reine des Anges.*" Non... ces glorieux titres n'appartiennent qu'à Jésus-Christ ; c'est trop hasarder que de les appliquer à Marie ; en agissant de la sorte, vous, catholiques, lui attribuez une sorte d'égalité avec le souverain roi du ciel, et vous donnez lieu, en même temps, à notre assertion que les catholiques ont emprunté quelques parties de leur culte au paganisme.

—Laissez-moi vous dire, maman, reprit Gustave, que la plupart des termes de respect et de louanges donnés à Marie sont tirés des prophéties qui la concernent, quoique la plupart des commentateurs protestants les appliquent exclusivement à l'Eglise chrétienne. Quand David dit dans un de ses Psaumes : "*La Reine se tient a notre droite*," vous ne l'accusez pas de placer l'Eglise au niveau de Dieu même ; donc, en cherchant le sens figuré de ces expressions lorsque nous les appliquons à la bienheureuse Marie, vous devez d'abord vous rappeler notre immuable doctrine, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et cette doctrine bien établie, bien présente à votre esprit, vous ne devez pas craindre de vous joindre aux catholiques pour reconnaître la sublime dignité à laquelle, comme mère de Jésus-Christ notre rédempteur, Marie est élevée au-dessus de tous les habitants créés de la céleste Jérusalem. C'est comme mère de Dieu que Marie est appelée "*Siége de la sagesse*." puisque Jésus-Christ est cette éternelle sagesse qu'elle a portée dans son sein virginal ; de même elle est appelée "*Arche d'alliance*," parce que d'elle est né le médiateur de la nouvelle alliance ; "*Etoile du matin*," parce qu'elle a été l'aurore de ce jour brillant qui l'a vu mettre au monde le roi immortel des siècles. Tant qu'aux autres expressions qui vous déplaisent, telles que "*Porte du ciel*," "*Refuge des pécheurs*," "*Santé des Infirmes*," etc., elles n'ont d'autre objet que de manifester notre confiance aux prières qu'elle fait monter sans cesse vers le trône de son divin Fils. Ainsi, chère maman, vous voyez que le grand mystère de notre rédemption est la base de toutes les prières, hymnes ou litanies, par lesquelles nous invoquons la bienheureuse vierge Marie, et que chaque épithète employée à sa louange n'est fondée que sur notre respect pour Marie et nos adorations pour la divinité qui, en naissant d'elle, l'a élevée au plus merveilleux degré de gloire. Ce que je viens de vous dire, maman, vous le trouverez dans ce livre, lisez-le vous-même.

—Je n'ai pas besoin de le lire, cher enfant, dit Mad. Dumont avec bonté, tu viens de me rassurer sur le sens

de ces titres pompeux à la mère du Sauveur, et dorénavant je me garderai bien... mais elle n'eut pas le temps de finir, des chants de cantiques attirèrent leur attention. Prenant Alice par la main, elle se dirigea, suivie de Gustave, du côté d'où venaient ces chants. Apercevant sur la rive gauche de la rivière, et dans un joli bois, une grande assemblée occupée à prier et à chanter, Gustave dit en souriant : "Un camp-meeting de Méthodistes."

—Qu'est-ce que cela ? demanda Alice.

—C'est un pèlerinage, ou plutôt une assemblée dans le bois, que les Méthodistes font tous les ans à peu près à la même époque, dit Gustave.

—J'aimerais à y aller, dit Alice, ce serait du nouveau pour moi.

—Mais notre vapeur est arrêté, dit Mad. Dumont, j'espère qu'il n'est pas arrivé d'accident.

—Je vais me rendre à l'avant pour en reconnaître la cause, dit Gustave en s'éloignant. Il avait à peine fait quelques pas qu'il aperçut un autre vapeur en avant et qui était échoué en travers du seul chenal par où l'on pouvait passer. Force fut donc d'attendre que le passage fut libre et le capitaine fit mouiller à peu de distance du lieu où se tenait le "meeting." Les passagers débarquèrent aussitôt et Gustave, voulant satisfaire le désir de sa sœur, se rendit à l'assemblée. Arrivés auprès d'une plate-forme sur laquelle prêchait un ministre, ils purent entendre ce qui suit : "mes chers frères et sœurs, vous "savez tous pourquoi nous nous sommes rendus dans ce "bois, c'est en commomération du passage des Hébreux "dans le désert qui, ayant quitté l'Egypte et Pharaon, "se dirigèrent vers la terre que Dieu leur avait promise ; "nous aussi nous venons de quitter l'Egypte et Pharaon "en laissant nos demeures, le monde et les plaisirs ; nous "voulons, nous aussi, atteindre la terre promise par "Dieu, et quelle est cette terre ? c'est le ciel, séjour du "bonheur ; mais si nous voulons réussir, il vous faudra "éviter de faire comme les Hébreux qui s'arrêtèrent en "chemin pour adorer des veaux d'or, malgré la défense "de Moïse. Il vous faudra écouter les Moïse qui vous

" ont parlé et qui vous parleront pendant notre séjour " ici. Nous avons aussi voulu, en venant dans ce bois, " imiter Notre Seigneur qui se retira dans un désert pour " y jeûner pendant quarante jours ; il faudra que nous " aussi, nous jeunions en nous privant des plaisirs " de ce monde durant notre séjour ici, et si Satan " vient pour nous tenter, à l'exemple de notre divin " Sauveur, nous devrons le repousser loin de nous et ne " nous occuper que du salut de nos âmes."

Amen... Amen... Alleluia... lancés avec enthousiasme par des centaines de voix, firent résonner la forêt pendant plusieurs minutes. Le prédicateur étant descendu, tout ce monde commença à se disperser, les plus âgés vers les tentes, les autres là où l'on croyait s'amuser le plus.

—Tout est bel et bon jusqu'à présent, dit Gustave, avançons donc et faisons le tour du camp. Pendant leur promenade, nos deux enfants prenaient un soin particulier de tout voir et examiner ; des jeunes demoiselles donnant le bras à des jeunes gens, paraissant être trop galants pour des frères, et se dirigeant vers des points éloignés et isolés attirèrent leur attention ; ils virent la colère et le dépit peint sur les figures des jeunes filles ou des jeunes galants, lorsque celui ou celle qu'il ou qu'elle aurait préféré donnait le bras à un autre ; ils entendaient les murmures que la jalousie ou le dépit leur faisait prononcer. Portant ensuite leurs regards vers le camp, ils aperçurent des tables magnifiquement dressées sur lesquelles étaient placés les mets les plus succulents. Gustave donnait libre cours à ses réflextions, et de temps à autres, faisait des remarques à sa sœur ; revenant sur leurs pas, il dit en souriant ;

—Ces jeunes gens ne sont certainement pas venus ici pour jeûner, il y en a qui jeûnent, il est vrai (en désignant ceux qui laissaient voir leur chagrin) mais c'est bien malgré eux. Que dire et penser des plus âgés ? regarde donc ces tentes spacieuses et commodes, ces tables bien garnies, ce désert agréable et ses amusements, tout démontre que ce monde a eu besoin de penser au

comfort avant de se rendre ici ; on parle, on rit, et on s'amuse comme en véritable pique-nique ; tout ce monde, parce qu'il consacre une heure ou deux de la journée pour prier et entendre prêcher, croit en cela imiter Notre Seigneur dans le désert ; je t'assure que ce passage à la terre promise me paraît très agréable, et que ce jeûne ne les fatiguera point. Ah ! chère sœur, ce n'est pas ainsi que le catholique jeûne ou fait sa retraite, il sait que l'on ne jeûne point en mangeant tout ce que l'on désire ; qu'il ne peut pas faire une bonne retraite tout en se livrant à tous les plaisirs. Je ne vois rien ici qui indique un changement dans la vie sociale de tout ce monde, le même comfort y apparaît, les mêmes mets s'y mangent, les mêmes tête à tête s'y font, et si changement il y a, c'est pour le mieux, car l'on goûte les mêmes avantages et les mêmes plaisir dans un local plus agréable, vu qu'il est en plein air et dans un bois délicieux. Quelle différence entre ces protestants et les catholiques ! Pendant le carême et la semaine sainte, le catholique cherche au moins à imiter les exemples de Notre Seigneur qui garda le silence pendant quarante jours dans le désert et n'ayant d'autre occupation que la prière et le jeûne. Le sifflet du vapeur l'arrêta dans ses observations, et il leur fallût hâter le pas pour rembarquer. Deux jours après le vapeur accostait à St. Joseph. Avant de débarquer, M. Johnson et plusieurs autres voyageurs invitèrent Gustave à venir les voir ; notre digne prêtre lui avait serré la main en lui recommandant de continuer à prendre la défense de la sainte Eglise, de rester toujours inébranlable dans ses convictions, le félicita des succès qu'il avait obtenus et lui souhaita toute prospérité. Oui, cher enfant, disait-il, Dieu vous bénira pour les nobles efforts que vous faites en prenant la défense de sa Sainte Eglise, tôt ou tard vous en recevrez la récompense. Qui sait, Dieu vous à peut-être choisi pour être l'instrument de la conversion de vos parents, si bons d'ailleurs ; adieu, soyez certain que jamais je ne vous oublierai Une larme échappée de ses yeux fut la seule réponse que Gustave pût donner. M. Dumont et sa famille se rendirent à leur nouvelle

demeure qu'ils trouvèrent très confortable ; comme à St. Louis rien n'avait été oublié.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

M. Dumont en relation avec les Mormons.—Il embrasse leur Secte.—Cruelle séparation.—Départ de St. Joseph.

Le mois de Septembre arrivé, Gustave et Alice se rendirent à St. Louis, tel qu'il avait été convenu. M. Lewis, joyeux, les reçut à bras ouverts, et le jour de l'ouverture des classes Gustave fut placé au collége et sa sœur entrait au couvent avec Clara, fille unique de ce monsieur.

M. Dumont vint quelque temps après visiter sa famille. A l'époque de ce voyage, un hasard malencontreux voulut qu'il fit connaissance avec deux ministres Mormons, qui lui firent une peinture si brillante de leur église nouvelle, des avantages temporels qu'il pouvait y rencontrer, des services incessants que son talent pouvait rendre à leur cause, que, la Bible à la main, ils l'endoctrinèrent et l'attirèrent dans leur parti.

Vous aimeriez peut-être, aimable lecteur, à connaître quelques détails sur cette nouvelle secte, qui fait à la fois la honte et le mystère de ce dix-neuvième siècle, tant vanté par ses lumières et ses progrès. Vers l'an 1840, un nommé Joseph Smith, demeurant dans l'Etat de New-York, trouva dans les tablettes d'un libraire de son village, d'autres disent chez une veuve âgée, un vieux livre intitulé "Livre de Mormon." D'un esprit aventurier et enclin à la paresse, cet homme voulut profiter de ce livre pour se faire passer pour un prophète ; il jura que Dieu lui avait révélé dans un songe où était ce livre, qui contenait toutes les doctrines que les saints du dernier jour devaient croire et pratiquer, et ajouta que Dieu lui avait donné l'ordre de le faire propager dans le

monde entier. Doué d'une grande éloquence, il pût en imposer à un assez grand nombre pour fonder une église. Pour mieux réussir, il eut recours à la fourberie et aux mensonges et établit la doctrine de la pluralité des femmes. Dès lors, le nombre de ces sectaires s'accrût rapidement. Ici je ne crains pas d'affirmer que cette doctrine de la pluralité des femmes fut la principale cause de l'accroissement de cette secte. Après avoir ramassé au-delà d'un millier d'adhérents, ce Joseph Smith les fit émigrer sur les bords de la rivière Mississipi, au-dessus de St. Louis, pour fonder une ville qu'il nomma Nauvoo (La Nouvelle). Là, après s'être formé un gouvernement, composé de douze apôtres et de lui-même comme chef absolu, tant au spirituel qu'au temporel, il consacra plusieurs diacres qu'il envoya en Europe pour évangéliser les nations et accroître le nombre de ses fidèles. Voyant que tout allait selon ses désirs, il fit bâtir un temple, remarquable par sa beauté et ses richesses, mit sur pied une armée de six mille hommes, qu'il baptisa du nom "d'Anges destructeurs," et obtint bientôt une population d'au-delà de quinze mille. Alors, son orgueil ne connaissant plus de bornes, il fit croire à ses adhérents que, comme prophète, Dieu lui avait révélé que les saints du dernier jour étaient les véritables descendants des douze tribus d'Israël, et qu'en conséquence, la terre et ses richesses leur appartenaient. Les Mormons, qui ne demandaient pas mieux, mirent cet avis à profit et firent main basse sur tout ce qui appartenait aux Américains, leurs voisins : chevaux, bœufs, grains, provisions, etc., en un mot, tout était enlevé par eux et emporté en triomphe dans la ville sainte. Leurs voisins, las et fatigués de ces déprédations continuelles, les avertirent de cesser, sinon qu'ils les chasseraient de l'Etat (Illinois). Malgré ces avis, Joe Smith et ses Mormons, se voyant forts, n'en continuèrent pas moins leurs vols et leur carnage ; les habitants de l'Etat, furieux de se voir ainsi mépriser, forcèrent les autorités de s'emparer de la personne de ce prophète avec quelques-uns de ses complices, et au mois de juin 1844, le maréchal de l'Etat les fit enfer-

mer dans la prison du comté, située à Cartage, à quelques milles de "Nauvoo." Deux jours après, une troupe composée de plusieurs centaines de personnes, voulant les chasser complètement, entrèrent dans Nauvoo pendant la nuit, et mirent cette ville à feu et à sang. Après avoir commis ce forfait, ils se tournèrent du côté de Cartage, forcèrent les portes de la prison et mirent Joseph Smith à mort, ainsi que ceux qui étaient avec lui. Les Mormons, découragés, traversèrent la rivière et s'arrêtèrent dans l'Etat du Missouri, mais les Missouriens, qui les connaissaient, les firent déguerpir sans leur donner le temps de prendre haleine. Alors, l'un des apôtres, nommé Brigham Young, se disant inspiré de Dieu, se mit à leur tête et prit la route du Lac Salé, où ils arrivèrent, après avoir essuyé les plus grandes privations, en l'année 1847, et là ils fondèrent la ville du Lac Salé, qui existe encore. Quant à leurs doctrines, ce livre vous en fera connaître quelques-unes ; vous pourrez alors juger jusqu'à quel point l'homme peut se ravaler, lorsqu'il se permet d'interpréter la Bible à sa manière ; mais revenons à notre récit. M. Dumont, après s'être procuré ce qui lui était le plus nécessaire pour son voyage, ne savait comment s'y prendre pour avoir ses deux enfants ; après avoir beaucoup réfléchi, il se dit à lui-même : "Il sera mieux que Gustave seul me suive pour le présent, Louise pourra revenir chercher Alice, car je n'aimerais pas que M. Lewis eut connaissance du parti que je viens de prendre." Il se rendit à la demeure de ce monsieur et lui dit :

—Je viens de recevoir une lettre de mon épouse, m'avertissant qu'elle est bien malade et désirant voir Gustave dont elle s'ennuie beaucoup.

—C'est dommage, dit M. Lewis, je crains que cette absence du collége ne cause beaucoup de tort à votre fils ; il faut bien cependant qu'il aille voir sa mère malade, puisqu'elle le désire. Après tout ce ne sera, je l'espère, que pour quelques jours ; je sais que vous le renverrez aussitôt que possible.

—Certainement, monsieur, reprit M. Dumont, je ne

pourrais faire autrement après toutes les bontés que vous ne cessez de prodiguer à mes enfants. Le lendemain, Gustave, inquiet et peiné de savoir que sa mère était bien malade, reprit la route de St. Joseph avec son père. Pendant tout le voyage, M. Dumont n'avait pas dit un seul mot de tout ce qui s'était passé, et lorsque Gustave cherchait à le questionner ou être près de lui, il s'éloignait sous un prétexte ou sous un autre. Gustave, qui ne se doutait de rien, fut fort surpris, en arrivant à St. Joseph, de voir sa mère accourrir au devant de lui et paraissant jouir d'une bonne santé ; aussi, tout en embrassant sa mère, une idée lui traversa l'esprit que son père l'avait trompé.

—Mon cher enfant, lui dit madame Dumont, que je suis heureuse de te voir, es-tu malade pour avoir ainsi quitté le collége ?

—Je vais répondre pour lui, dit M. Dumont, sachez que je suis Mormon, et si j'ai amené Gustave avec moi, c'est parce que nous devons partir pour la ville du Lac Salé sous peu de jours; tu devras aller toi-même retrouver notre fille à St. Louis.

Madame Dumont fut tellement accablée de cette nouvelle qu'elle se laissa tomber sur une chaise sans pouvoir proférer une parole et se mit à pleurer amèrement.

—Comment !... vous papa !... un mormon, dit Gustave pâle et défait.

—Dis-moi donc ce qui a pu te faire embrasser une secte aussi dépravée ? dit madame Dumont, toi, mormon, honte !

—Oui, je suis un des saints du dernier jour, Dieu m'a ouvert les yeux, j'étais aveugle et je ne connaissais pas encore le pur Evangile, et si honte il y a, elle rejaillit sur ceux qui croupissent dans leur erreur. Oui, je m'én vais à la nouvelle Jérusalem, la cité sainte établie par Dieu pour être la demeure de ses élus.

—Oh papa ! reprit Gustave, quel châtiment du ciel ; pardonnez-moi si je me permets de vous parler ainsi, vous savez que j'ai toujours essayé de vous respecter et vous aimer, mais dans une circonstance comme celle-ci je suis forcé de vous dire : Dieu vous a puni comme il punit

ceux qui préfèrent leur volonté à la sienne. Vous allez répondre, je suppose, que cette nouvelle secte prend sa doctrine dans la Bible ; je le sais, elle fait comme vous avez fait depuis que vous vous êtes séparé de l'Eglise catholique, elle aussi donne une interprétation contraire aux paroles renfermées dans l'Evangile. Dieu permet que celui qui veut l'interprêter à sa manière, soit pour satisfaire sa volonté ou ses passions, il permet, dis-je, qu'il se punisse lui-même par cette volonté qu'il ne veut pas soumettre ; il permet que cette intelligence dont il a été doué pour l'éclairer et le guider, ne serve qu'à l'aveugler, et cela à un tel point qu'il ne s'aperçoit pas de l'abîme dans lequel il s'est plongé. Ah ! papa, je vous en prie, rebroussez chemin avant qu'il ne soit trop tard.

—Quoi ! toi un papiste ! un idolâtre ; vas-tu essayer de me montrer ce que j'ai à faire ?

Assez ! s'écria Mad. Dumont en se levant, Gustave est meilleur que toi et moi, lui seul est dans la vraie Eglise de Dieu. Puis, levant la vue au ciel, elle ajouta : Oui, mon Dieu, je reconnais à présent que la sainte Eglise catholique est celle que votre divin Fils a établie. Veuillez m'accepter dans son sein : Pardonnez à mon cœur trop longtemps rebel, recevez-le avec bonté et traitez-le avec miséricorde ; je vous l'offre tout entier, gardez-le sous votre sainte protection pendant toute ma vie et surtout pendant ces jours d'épreuves qu'il me faudra essuyer. Oui, mon Dieu, aussitôt qu'il me sera possible, je vous promets de me jeter dans les bras de l'Eglise catholique, là seulement je pourrai trouver la vérité et la paix de l'âme ; là, je pourrai épancher mon cœur éprouvé dans le sein de votre divin Fils. Se tournant ensuite du côté de Gustave, elle lui dit : Prie pour ta mère, cher enfant, que je puisse avoir ce bonheur ; puis elle ajouta en s'adressant à son éponx : Et vous, monsieur, si votre décission est de vous rendre au Lac Salé, je vous préviens que vous irez seul, moi je resterai ici, advienne que pourra.

Gustave, heureux et attendri d'entendre ainsi parler sa mère éleva son cœur vers Dieu : Mon Dieu, dit-il, que vos desseins sont impénétrables ; vous permettez

qu'au même moment où mon père s'éloigne de plus en plus de vous, ma mère s'en rapproche. Je vous remercie de ce grand bienfait ; faites-moi la grâce de voir mon père bientôt suivre son exemple.

—C'est ta nouvelle religion qui te fait refuser de me suivre, dit M. Dumont en s'adressant à son épouse. Eh bien ! fais ce que tu voudras.

—Ne parle pas ainsi, dit Mad. Dumont avec dignité ; dis donc plutôt que c'est la tienne qui est nouvelle, à peine si elle compte quinze années d'existance ; c'est cette nouveauté, je suppose, qui te fait croire que mon devoir d'épouse m'oblige de te suivre dans un bouge d'iniquités ; c'est elle qui te rend si insouciant, que je te suive ou non ; c'est la même qui ta poussé à méconnaître les bienfaits de monsieur Lewis, qui fait tant pour Gustave et sa sœur, en te servant de faux prétextes pour les avoir avec toi...

—Qui t'a donné le droit de me faire pareille réprimande ? Ne connais-tu pas ton devoir ?

—J'ai le droit de me défendre, dit Mad. Dumont ; avec ton interprétation de l'Evangile tu as perdu ton cœur,ton âme et ton honneur en t'associant à une secte infâme qui ne respecte ni loi, ni mœurs, et l'abîme profond dans lequel tu t'es plongé te fait oublier ton épouse et tes enfants ; il me reste une consolation : mes enfantts ne te suivront pas.

—Et moi je dis qu'ils me suivront de gré ou de force, dit M. Dumont en frappant sur la table. Je suis décidé à suivre les saints de Dieu, ainsi prépare toi pour le voyage, sinon, agis à ta guise.

—Je suis toute décidée, reprit Mad. Dumont, je ne te suivrai pas, et j'espère que Dieu ne m'abandonnera pas.

—Mais que vas-tu faire seule ici ? demanda M. Dumont.

—Ne t'inquiète pas de moi, répondit Mad. Dumont ; laisse moi ce qui m'appartient, mon père vit encore ; avec lui et mes enfants je me tirerai bien d'affaires, mon Gutave m'aidera.

—Ne me parle pas des enfants, je te dis encore une fois qu'ils vont me suivre.

—Papa, dit Gustave d'une voix émue, je vous dois l'obéissance et le respect, mais ce que je vous dois, je le dois aussi à maman, et comme vous avez tort en cette circonstance, je vous dirai de suite que je ne quitterai pas ma mère pour ajouter à son malheur.

—Ah ! toi aussi tu te rebelles, dit M. Dumont ; nous allons voir si la loi ne vous fera pas agir.

—Belle religion que tu as là, dit Mad. Dumont. As-tu trouvé dans la Bible que tu pouvais laisser ton épouse et lui ôter ses enfants. Il est bien pénible pour moi de te parler ainsi, mais la loi qui te protège nous protègera aussi.

—Et tant que je serai vivant, ma sœur ne fera pas ce voyage, dit Gustave, je ne veux pas qu'elle se trouve dans un milieu aussi corrompu. Eh bien ! puisque loin de l'écarter du péril, vous voulez vous-même l'y jeter, moi je l'empêcherai, et Dieu aidant, je réussirai.

—Comment, toi, mon fils tu me parles ainsi, dit M. Dumont livide de rage, nous allons voir qui gagnera dans cette affaire. Prenant son chapeau, il sortit pour se rendre chez un avocat, remarquable comme solliciteur de divorce.

Gustave, en voyant sortir son père, se jeta dans les bras de sa mère et se mit à pleurer.

—Ne pleure pas ainsi, cher enfant, lui dit Mad. Dumont en l'embrassant, prions Dieu afin que ton père revienne à de meilleurs sentiments.

—Oui, maman, dit Gustave, la prière est toujours une consolation pour l'âme affligée, prions Dieu pour papa afin qu'il change d'idée à votre égard, et tous deux, se jetant à genoux, prièrent avec ferveur.

—Que va-t-il arriver, maman ? demanda Gustave en se levant, dans le cas où papa se servirait de la loi contre nous ?

—Je ne sais, répondit sa mère, je crains cependant que tu doives le suivre, ta sœur restera avec moi.

—Mais, maman, reprit Gustave, comment ferai-je pour vous quitter ? Vous si bonne pour moi, et de nouvelles larmes inondèrent sa figure.

—S'il faut que tu me quittes, dit Mad. Dumont, je me résignerai à la sainte volonté de Dieu ; je ressens déjà la peine que va me causer ton départ ; cependant j'ai la consolation que tu ne m'oublieras point et que tu pourras revenir. Oui, mon cœur me le dit, Dieu se servira de toi pour être l'instrument de la conversion de ton père, va, cher enfant, suis ton père, c'est toi qui le ramènera à de meilleurs sentiments, c'est toi qui nous réuniras un jour. Console-toi, tu seras bientôt un homme, et ce voyage ne peut durer au-delà d'un an, aller et revenir.

—Mais, maman, il m'est impossible de vous quitter, et ma sœur...

—J'aurai bien soin de ta sœur : J'ai décidé d'aller résider à St. Louis pour être auprès d'elle ; tu sais que M. Lewis ne la laissera manquer de rien ; tant qu'à moi, j'ai encore des fonds, et si j'en avais besoin, je n'aurais qu'à écrire à mon père, ainsi, ne crains rien pour ta mère et ta sœur. Tu dis que tu m'aimes, alors suis ton père par amour pour moi, accepte ce sacrifice de nous quitter, moi et ta sœur, par amour pour Dieu, va partout où il ira, sois toujours bon pour lui, égaie le autant qu'il te sera possible, et fais tout pour lui faire plaisir, sois certain qu'en agissant ainsi, tu le ramèneras à de meilleurs sentiments. Ensuite tu sais que tout en étant ta mère, je suis son épouse, j'aime ton père et s'il partait seul, je craindrais ne plus le revoir. Voyons, cher enfant, promets-moi de suivre ton père pour le ramener, écoute moi et ne te chagrine plus.

—Oui, ma mère, par amour pour vous je le suivrai, dit Gustave prenant une résolution subite. Oui je le suivrai, comme je vous ai suivie de Montréal à Burlington il y a quatre ans ; j'ai aujourd'hui le bonheur de vous voir décidée à embrasser la religion catholique ; en suivant papa, Dieu m'accordera peut-être la même grâce pour lui. Je vous promets de le suivre et de le ramener.

—Que Dieu te soit en aide, cher enfant, dit madame Dumont en l'embrassant, oui, tu m'as suivie et j'en bénis Dieu ; espérons que ton père aura le bonheur que j'éprouve en ce moment. Dieu nous envoie parfois des

peines passagères pour nous procurer des joies durables plus tard, c'est alors que nous reconnaissons son infinie bonté et apprécions la grandeur de sa miséricorde.

—Je vais vous quitter, chère mère, dit Gustave, mais soyez certaine que Dieu aidant, vous me reverrez dans un an et demie tout au plus.

Au même instant, M. Dumont qui, grâce aux lois favorables des Etats-Unis, venait d'obtenir un acte de divorce, à la seule condition que si son épouse revenait à lui dans l'espace d'une année, l'acte deviendrait nul, entra dans la maison bien décidé de faire connaître à son épouse et à son fils ce qu'il venait de faire, cependant lorsqu'il eut connu la décision de Gustave, il parut content et ne fit rien savoir. Aussitôt commencèrent les préparatifs du voyage.

Plusieurs jours se passèrent à tout mettre en ordre, enfin le moment de la séparation arriva, Gustave conduisit sa mère au vapeur qui devait la remener à St. Louis.

M. Dumont les avait suivis à une petite distance en arrière ; troublé, il détournait la tête pour ne pas voir son épouse qu'il avait toujours aimée et respectée, il pensait à Alice qu'il allait quitter ; il eût un moment de repentir, et nul ne sait ce qui serait arrivé, si le dernier coup de cloche du vapeur ne l'eut tiré de ses réflexions ; les cables se détachent, le plateforme se retire, et Gustave est encore dans les bras de sa mére. D'un bond, il saisit son fils, qu'il enlève dans ses bras comme un tout petit enfant et saute sur le quai... le vapeur se retourne et prend la direction de St. Louis, Gustave ne le perd pas de vue, le voit s'engager dans un détour et disparaître ; il tombe évanoui en s'écriant : Ah mon Dieu ! où est ma mère ? mais que votre volonté se fasse, faites que je la revoie bientôt.

Une semaine plus tard, M. Dumont et son fils étaient à Omaha, où se concentraient tous les mormons pour former leurs caravanes. Une d'elles devait partir dans deux jours, et être conduite par un apôtre qui, en apercevant M. Dumont, fait éclater sa joie de le revoir en le

nommant de suite capitaine des gardes. Cette caravane comptait soixante-et-dix wagons attelés de six paires de bœufs chacun ; au-delà de cent cinquante hommes en état de porter les armes, sans compter les vieillards, les femmes et les enfants qui ne manquaient pas, le tout formant près cinq cents personnes. On y voyait des anglais, venant en grande partie de la principauté de Galles, des Norvégiens, des Prussiens et des Hollandais, deux ou trois Américains, mais pas un seul Français ou Irlandais. Il parait, pensa Gustave en souriant, que ces apôtres ont de la misère à créer des saints avec les catholiques ; mais, hélas ! il y a un canadien, ajouta-t-il tristement, et celui-là est mon père. Non loin des wagons paisaient une grande quantité de bœufs et une trentaine de chevaux de selle, appartenant aux plus riches. Un coup de cloche le tira de ses réflexions, il vit tout le monde se diriger vers le milieu du camp, et la curiosité le fit suivre les autres. Au centre du cercle formé par les wagons, l'apôtre, qui s'était constitué le capitaine général de la caravane, était occupé à dépaqueter des revolvers a sept coups, des carabines, des cartouches, des poignards et plusieurs brassées de câble ; cette besogne terminée, il demanda le silence et d'une voix forte, se mit à dire : mes frères, ces armes ont été achetées avec le produit de votre souscription. Chacun de ceux qui sont en état de les porter, viendra à son tour et je les distribuerai ; deux cents rondes de cartouches, deux revolvers et une carabine seront la part de chacun ; ainsi aussitôt que j'aurai fini de vous parler, vous vous présenterez, n'y manquez pas. Vous savez, chers frères en Jésus-Christ, que nous avons un grand voyage à faire, nous aurons besoin de ces armes pour nous protéger contre les Gentils (c'est ainsi que les mormons appellent tous les chrétiens qui ne sont pas de leur croyance) et les sauvages que nous allons rencontrer sur notre route. Demain nous commencerons notre grand pélérinage vers la nouvelle Jérusalem, vers la cité sainte, où coulera le lait et le miel pour nous, les élus de Dieu, les saints du dernier jour ; nous devrons, à l'exemple des Israélites conduits par Moïse, marcher en avant, sans

crainte, et renverser ceux qui ôseraient nous faire obstacle jusqu'à notre arrivée dans la terre promise ; là, nous aiderons tous à bâtir le royaume que Dieu veut établir pour ses enfants.

—Amen ! Amen ! Alleluia ! Gloire à Dieu, s'écria tout le monde.

—Mahomet n'aurait pas fait mieux, pensa Gustave, j'ai hâte cependant de voir le lait et le miel.

—Mes frères, continua l'apôtre, je dois vous avertir quə la plus grande discipline devra être observée. Vous devrez m'obéir en toutes choses, car mon devoir comme capitaine m'obligera de punir avec rigueur la moindre infraction ou insubordination. C'est pour votre bien à tous que je parle ainsi. Puis faisant venir M. Dumont près de lui, il ajouta : vous voyez devant vous un illustre converti, un orateur des plus distingués, un nouvel apôtre qui va se jeter aux pieds du prophète de Dieu, pour recevoir de lui l'onction sainte et la mission d'aller implanter le pur Evangile au Canada, sa patrie. Je l'ai nommé capitaine des gardes, il vous dictera le jour, la nuit et l'heure que vous devrez être de garde ; vous lui donnerez vos noms et ceux de vos fils en état de manier un fusil, afin qu'il puisse assigner à chacun son tour. Dans le cours de cette journée, nous passerons à vos tentes pour examiner si vous avez tous assez de provisions ou s'il vous manque quelque chose. A présent, chers frères et sœurs, faites vos derniers préparatifs, car nous partirons à quatre heures précises demain matin.

Laissons les se préparer et revenons à madame Dumont que nous avons laissée sur le vapeur en route pour St. Louis. Aussitôt arrivée dans cette ville, elle se rendit à la demeure de M. Lewis. Ce monsieur et sa dame, alarmés de la voir aussi pâle et aussi triste, s'empressèrent de lui demander. Quel malheur vous est donc arrivé madame ?

Madame Dumont leur raconta en pleurant tout ce qui s'était passé ; surpris, M. Lewis et son épouse ne savaient que répondre, ils ne pouvaient comprendre comment un ministre aussi distingué, avait pû adopter une croyance aussi ridicule.

—Il faut espérer madame, dit enfin M. Lewis, que cette séparation ne sera pas de longue durée, et que votre époux reviendra bientôt. Je suis cependant peiné de voir que votre fils est obligé de suspendre ses études, si vous saviez combien il était estimé au collège, combien ses maîtres, qui m'en parlaient hier encore, ont hâte de le voir revenir ; mais il faut se soumettre à la volonté de Dieu, votre fils est un digne jeune homme, il remplira sa promesse et vous ramènera votre époux, soyez en certaine.

—C'est cette confiance qui me donne un peu de consolation, dlt madame Dumont, j'ai l'espérance que Dieu me rendra mon époux et mon fils ; mais veuillez donc me dire comment est ma fille ?

—Votre Alice est un ange de bonté, répondit M. Lewis, nous la voyons deux et trois fois par semaine et nous avons appris à la considérer comme notre propre enfant. Clara, notre fille, la regarde comme une sœur dont elle ne saurait se séparer, en un mot elles ne se quittent jamais.

—Et chaque fois que nous la voyons, dit madame Lewis, elle nous témoigne toujours le plus grand respect, s'informe de notre santé, de la vôtre et de Gustave, qu'elle croit encore au collège ; cette nouvelle va lui causer beaucoup de peine, la chère enfant, elle au cœur si tendre et qui aime tant son frère ; je ne sais réellement comment faire pour lui annoncer cette nouvelle sans trop la surprendre.

Il serait mieux que tu irais seule au couvent pour l'amener ici. dit M. Lewis. Elle sera joyeuse en voyant sa mère qui saura mieux que nous comment s'y prendre pour lui faire connaître ce qui est arrivé. Surtout ne lui laisse rien apercevoir en l'amenant.

—C'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit Mad. Lewis en sortant pour ordonner la voiture.

—Une demie heure après, Alice, surprise de voir sa mère,sautait toute joyeuse dans ses bras et lui faisait mille questions. Dans sa joie, elle ne s'aperçut pas de la pâleur et de la tristesse imprimées sur sa figure, et lui demande : mamam, êtes vous allé voir Gustave au collège ?

—Non, pas encore, répondit Mad. Dumont ne pouvant retenir ses larmes davantage.

—Que je suis contente, s'écria Alice nous irons au... mais s'apercevant que sa mère pleurait, elle s'écria : Mais qu'avez-vous donc, chère maman !...Comme vous êtes pâle... pourquoi pleurez-vous ?...Voyant que sa mère ne répondait pas, elle fondit en larmes et ajouta d'une voix étouffée : Parlez, maman... vite, est il arrivé quelque malheur à Gustave. Ah ! mon Dieu serait-il possible que mon frère fut mort...

—Pour l'amour de Dieu, calme toi, chère enfant, s'écria Mad. Dumont ; mais Alice ne l'entendit point, elle était tombée évanouie dans les bras de Mad. Lewis qui ne pouvait retenir ses larmes.

On s'empressa de la porter sur un lit, de lui donner les soins nécessaires. Revenue à elle, Alice aperçoit sa mère à ses côtés et un nouveau torrent de larmes inonde son oreiller. Au bout de quelques minutes, elle se mit à dire : maman, je viens de faire un beau rêve, j'ai vu entrer Gustave tout joyeux dans le parterre en avant de cette maison, papa qui le suivait vous fut présenté par lui ; il m'a semblé que papa pleurait lorsqu'il vous a aperçue, et vous, de votre côté, étiez toute joyeuse de le revoir. Alors je vous ai demandé la cause de cette joie extraordinaire, et vous avez répondu : Si je suis si joyeuse, c'est parce que ton frère me ramène mon époux et ton père... J'allais justement me jeter dans les bras de Gustave lorsque je me suis éveillé. Ah ! mamau, je vous en prie, dites-moi donc ce qui est arrivé ?

—Tu viens de me le dire toi-même, chère enfant, répondit Mad. Dumont, ce n'est pas un rêve, mais la réalité que tu as vue, l'ange qui te protège t'a tout fait connaître, afin que tu ne t'attristes pas trop de l'absence de ton père et de ce frère qui t'aime tant. Tu viens aussi de remplir mon cœur d'espérance et m'assurer que ton père reviendra bientôt. Elle lui raconta ensuite tout ce qui s'était passé et ajouta ; console-toi, ma fille, je vais rester auprès de toi, auprès de mon Alice, jusqu'au retour de ton père et de notre Gustave.

—Vous allez rester auprès de moi, chère maman, s'écria Alice.

—Oui, reprit Mad. Dumont ; mais comme je ne veux pas être à la charge des nobles personnes qui t'ont prodigué tant de bonté, je me placerai près de ton couvent ; et plus tard, si cela est nécessaire, nous partirons pour l'Etat du Vermont où réside mon père qui aura bien soin de nous.

—Non pas, dit Mad. Lewis qui entrait en ce moment, M. Lewis et moi, venons de décider que vous resteriez avec nous en attendant le retour de votre époux.

—Mais... Madame, dit Mad. Dumont... je......

—Ne nous affligez pas en nous refusant ce plaisir, dit Mad. Lewis en l'interrompant. Que ferait notre Clara si elle se voyait séparée de votre fille qu'elle aime et regarde comme sa sœur ? et ne craignez pas d'être à charge ou de nous fatiguer en restant dans cette maison.

—J'espère que vous ne refuserez pas de rester avec nous, madame, dit M. Lewis qui entrait pour s'enquérir de l'état d'Alice ; d'ailleurs, n'est-il pas mieux que votre père ne sache pas ce qui vous est arrivé pour le moment ; attendez une couple d'années, et si votre époux ne revient pas, vous pourrez alors lui apprendre cette nouvelle si vous le désirez, il sera toujours assez tôt de lui causer cette peine. Puis, se tournant vers Alice, il ajouta : N'est-ce pas, ma fille, tu ne voudrais pas quitter notre Clara, non, j'en suis certain. Je suis bien aise de te voir mieux ; tu ne pleureras plus pour me faire plaisir. Voyons, je propose un tour à la campagne.

—Oui, dit Mad. Lewis, l'air pur et frais qu'on y respire nous fera du bien à tous.

Alice, reconnaissante, embrasse ses bienfaiteurs ; cinq minutes après, une belle voiture, traînée rapidement par deux superbes coursiers, les sortaient de la ville, qu'ils ne revirent que fort tard dans la soirée. Quelques jours après, la résignation succéda aux pleurs et à la peine. Mad. Dumont, voulant se rendre utile, avait demandé qu'on lui donnât de l'ouvrage, mais Mad. Lewis lui fit entendre avec bonté qu'elle ne lui permettrait pas de

payer ce que l'on faisait pour elle. Alice, plus joyeuse, retourna au couvent, et l'on attendit avec espérance.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

DÉPART DE LA CARAVANE POUR LA VILLE DU LAC SALÉ—UNE SÉRÉNADE ET BRAVOURE DE GUSTAVE.—UNE MONTAGNE DE SABLE—ENTRETIENS DE GUSTAVE AVEC SON PÈRE.

Nous avons laissé notre caravane sur le point de partir, et le lendemain, dès l'aurore, elle se mit en marche. Gustave, bien décidé de ne pas tenir compagnie à ces Mormons, monta à cheval et galopa en avant pour être seul autant que possible. Deux jeunes gens, fils d'un riche fermier anglais nouvellement *converti* au mormonisme, ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils piquèrent leurs chevaux pour le rejoindre. Ils étaient frères et se nommaient George et Arthur.

Rendus près de Gustave, George le salua en disant :

—Auriez-vous objection à nous laisser chevaucher avec vous ?

—Je n'ai aucune objection ; cependant, je vous avertis que je ne suis pas un saint, moi.

—Un mormon, vous voulez dire, je suppose, dit Arthur en riant, un beau nom que celui-là.

—Mais, n'êtes-vous pas des mormons ? demanda Gustave déjà attiré vers ces deux jeunes garçons par leur bonne mine et l'éducation dont ils faisaient preuve.

—Ah ! Non, non, répondirent-ils ensemble, nous ne voulons pas être des saints de leur espèce.

—J'en suis bien aise, car je pensais ne pas voir de visages amis pendant tout le cours de ce voyage ; mais je parle comme si vous m'aviez déjà accepté comme ami ou compagnon. Veuillez m'excuser.

—Ne parlez pas d'excuses, dit George, mon frère et

moi, nous sommes venus vous prier de nous accepter comme vos compagnons, je dirai plus, nous aimerions à dire comme vos amis.

—Merci, dit Gustave, et tout en galoppant, tous trois se mirent à causer. On parla de collége, d'études, de ces temps joyeux qui, hélas ! n'étaient plus.

Ils étaient arrivés sur le sommet d'un grand côteau ; frappés du magnifique coup d'œil qui se présentait à leurs regards, ils arrêtent leurs chevaux pour le contempler. Quel beau spectacle ! et que Dieu est grand dans ses œuvres, dit Gustave. Voyez ces immenses prairies ondulantes, cette ceinture d'arbres qui les entourent ; ne dirait-on pas un beau et gigantesque jardin ?

—Oui, répondit George, et cette vue me fait souvenir du domaine de mon père, ces arbres qui bordent les prairies me représentent les plantes qui entouraient nos terres, et dont la verdure ne le cédait pas à celle que l'on voit devant nous. Et dire qu'il a laissé un si beau domaine pour se rendre dans un désert.

—C'est sa nouvelle religion qui lui a fait faire tout cela, dit Arthur.

—Peste soit d'une pareille religion ! reprit George.

—Mais, mes amis, dit Gustave, il faut bien quitter quelque chose pour devenir saint. Et c'est un beau pays que nous avons devant les yeux

—Oui, un beau pays, dit Arthur ; mais attendez un peu, dans deux ou trois jours, tout ne sera pas rose comme aujourd'hui. A une soixantaine de milles d'ici, nous allons quitter ces belles prairies pour nous engager dans un désert, où nous rencontrerons des sauvages, des loups, des serpents de toutes sortes avec lesquels nous aurons maille à partir.

—N'essaie-donc pas de nous faire peur, Arthur, dit une voix douce en arrière d'eux.

Tous trois se retournent pour voir qui parlait ainsi.

—C'est toi, chère sœur, dit George. Viens ici, je vais te présenter à notre nouvel ami ; et il ajouta en s'adressant à Gustave : Notre sœur Emily, et une bonne sœur pour nous, je t'assure.

Gustave s'avance et salue respectueusement cette demoiselle, qui lui paraît âgée d'une vingtaine d'années ; frappé de sa beauté et de ses manières distingués, il se dit à lui-même : Quelle pitié qu'une personne aussi accomplie soit obligée de se mêler avec ces mormons, qui, certainement, ne l'édifieront pas par leur morale et leur conduite ; qu'il est pénible de voir une aussi belle fleur jetée au milieu d'un bourbier. Je vous remercie, ô mon Dieu, d'avoir permis que ma sœur ne fut pas de ce voyage. La pensée de sa sœur le rendit triste, et, voulant donner libre cours à ses pensées, il piqua son cheval pour s'éloigner.

—Où allez-vous donc ? dit Emily ; je ne suis pas venue ici pour vous éloigner de mes frères, monsieur ; ainsi, veuillez donc nous tenir compagnie.

—Pardon, mademoiselle, j'ai manqué de politesse, dit Gustave, mais j'ai pensé que vous n'aimeriez pas un étranger avec vous, et j'ai craint de vous déranger dans votre conversation.

—Vous n'êtes pas étranger, dit George.

—Et j'aime toujours être avec mes frères, dit Emily ; si cela vous dérangeait, vous me forceriez à rester seule, ce qui m'affligerait beaucoup, car je n'aime pas la compagnie de ces mormons.

—Et n'êtes-vous pas mormonne ? demanda Gustave.

—Pas plus sainte que nous ne sommes saints, répondit Arthur en souriant.

—Et notre sœur ne nous quitte jamais depuis que nous sommes partis d'Angleterre, ajouta George ; ainsi, veuillez donc rester avec nous.

—Je ne sais, reprit Arthur, mais il me semble qu'Emily a confiance en nous, et qu'en notre compagnie elle ne craint pas ces hommes qui ont tout perdu, et honneur et vertu.

—Oui, chers frères, dit Emily, je ne crains pas ces hommes lorsque je suis près de vous ; et elle ajouta en essuyant une larme : j'espère que vous ne m'abandonnerez pas.

—Ne parle pas ainsi, s'écrièrent ensemble George et

Arthur attendris ; ne pensons pas à cela, tu nous attristes. Qu'un seul de ces saints réprouvés ôse seulement te regarder, et nous lui ferons voir ce qui serait mieux pour lui.

—Et vous pouvez compter sur moi au besoin, dit Gustave avec émotion, j'ai, moi aussi, une bonne sœur comme la vôtre. Heureusement, Dieu a permis qu'elle ne fut pas de ce voyage ; mais vous, mademoiselle, la remplacerez dans la protection que je lui aurais donnée, si elle était avec nous.

—Merci, bon jeune homme, dit Emily d'une voix tremblante, Dieu vous récompensera pour votre noble résolution.

—Et nous, dirent George et Arthur, nous vous remercions de la bonté et de l'égard que vous venez de porter à notre sœur, et de ce jour, compte nous, ou plutôt veuillez nous regarder comme vos frères.

—Oui, chers amis, répondit Gustave, mais laissons de côté la tristesse qui commence à s'emparer de nous, chassons toute pensée lugubre. Il vaut mieux se distraire et s'égayer. Voyez-vous ce petit arbre en avant de nous. Je propose une course pour voir qui va arriver le premier ; en êtes vous ?

—Oui, oui, répondirent-ils, et piquant leurs chevaux, ils les lancèrent au galop ; la victoire, cette fois, fut remportée par Emily qui maniait un superbe coursier avec plus d'adresse que ses compagnons ; ces derniers, piqués, de leur défaite, voulurent leur revanche et de nouvelles courses furent proposées. On se fit plaisir d'accepter, et à partir de ce jour la plus franche gaieté ne cessa de régner entre ces jeunes gens qui s'étaient promis amitié et secours mutuel en cas de besoin.

Deux jours après le départ, la caravane campait au bord d'une petite rivière qu'il fallait traverser le lendemain. Un seul coteau la séparait de la grande prairie qu'elle devait suivre dans toute sa longueur. Les voitures étaient placées en émicicle, ainsi que cela se faisait toujours ; une ouverture de douze pieds ou plus y avait été laissée afin de permettre aux bœufs d'entrer en dedans

de ce cercle. Un camp ainsi formé est bon en cas d'attaque de la part des Sauvages ; les hommes peuvent, de l'intérieur, voir ce qui se passe au dehors, s'abriter derrière les voitures, et de là tirer sur leurs ennemis sans s'exposer à leurs flèches meurtrières.

On était à préparer le souper, lorsque Gustave aperçut une soixantaine d'hommes à cheval accourant rapidement vers le camp. Il en avertit le capitaine qui s'empressa de commander à ses gens de préparer leurs armes. Inquiets, hommes, femmes et enfants se demandaient : Quelle pouvait être l'intention de ces hommes ? Quelle mission venaient-ils remplir ?

—Je ne sais que penser de ces hommes, dit le capitaine à Gustave.

—Leurs figures sinistres et leurs allures ne me plaisent pas, répondit Gustave ; ils ne viennent pas en mission de paix, d'après moi.

—C'est ce que je crains, reprit le capitaine ; restez à l'entrée du camp, jeune homme, je vais donner l'ordre aux femmes et aux enfants d'entrer dans les wagons, et je viendrai vous rejoindre avec du renfort.

Le capitaine commença à faire le tour du camp, et Gustave se rendit à son poste, tout en examinant ses pistolets.

Sans ralentir leur course, ces hommes arrivèrent au camp ; l'un d'eux paraissant être leur chef, s'approcha de Gustave en disant ;

—Qui êtes-vous ? Où allez-vous ?

—Ceci ne vous regarde pas, répondit Gustave sans bouger.

—Ho ! ho ! Vous pensez que nous ignorons qui vous êtes ; vous êtes des Mormons en route pour le Lac Salé, et nous sommes venus pour vous donner une bonne sérénade. Se tournant alors du côté de ses hommes, il ajouta ; mes amis, préparez vos instruments et jouons à l'honneur de ces Mormons afin qu'ils puissent arriver sains et saufs à la nouvelle Jérusalem.

Aussitôt dit, aussitôt fait, les clarinettes, les cornets, les violons et les tambourines sortirent comme par enchan-

tement de dessous les selles des chevaux, et les valses, les galops et les cotillons se succédèrent sans interruption pendant plus d'une demie-heure. La musique finie, le chef commença un discours, durant lequel il vanta les vertus de Brigham Young qu'il tournait en dérision, et termina en disant : Vous voyez devant vous des saints, des serviteurs de ce nouveau Mahomet, il serait bon de leur donner le baiser de paix avant de les laisser, et surtout n'oubliez pas les jeunes filles : Allons, mes amis, faites comme moi.

Alors cette horde s'élança dans l'intérieur du camp et se dirigea vers les femmes et les jeunes filles qui, en entendant la musique, étaient sorties pour mieux écouter. Le chef ayant remarqué Emily, s'avança vers elle pour l'embrasser ; déjà son bras est sur le point de l'entourer, et l'affront va se commettre, lorsqu'un violent coup de cravache bien appliqué lui fend le visage. Surpris de cette attaque imprévue, il se retourne pour voir son agresseur et aperçoit Gustave, un révolver à la main et la cravache ensanglantée de l'autre qui lui dit :

—Arrière, misérable, ou tu meurs.

—Ah ! c'est toi, jeune homme, dit le chef en essuyant le sang qui coulait sur sa figure, cette fois tu vas me dire qui tu es.

—Encore une fois je te dirai que cela ne te regarde pas bandit, dit Gustave, va-t-en, te dis-je, ou une balle va faire ton affaire, et il l'ajusta en pleine poitrine.

Cet homme, voyant la partie trop mauvaise, car ses compagnons, qui n'avaient pas été mieux reçus que lui, s'enfuyaient au plus vite, tourna bride en jurant vengeance, et piqua son cheval pour rejoindre ses hommes qui étaient déjà loin. M. Dumont, craignant leur retour, doubla la garde pendant plusieurs nuits de suite. Emily, revenue de sa frayeur, voulut témoigner sa reconnaissance à Gustave, mais celui-ci s'était empressé d'entrer dans sa tente pour échapper aux éloges que sa conduite avait mérité.

Le lendemain, la caravane se remit en marche, Gustave et ses amis, ayant hâte de voir cette grande prairie,

avaient pris le devant ; arrivés au sommet du côteau, ils s'arrêtent en poussant un cri d'admiration. Un cavalier accourait derrière eux et ils entendirent la voix d'Emily leur dire d'un ton de reproche :

—Il me semble que vous auriez dû m'attendre pour jouir de ce spectacle en même temps que vous.

—Nous n'y avons rien dérangé, chère sœur, dit George en souriant ; regarde, n'est-ce pas grandiose ? Vois-donc la rivière Platte, ne ressemble-t-elle pas à un gigantesque serpent déroulant ses immenses anneaux ; et cette prairie sans limites, ces hautes herbes qui la couvrent et qui, par leur verdure et leurs ondulations gracieuses, ressemblent aux vagues de l'Océan ; pas un arbre, pas une branche pour détruire la monotonie ; ne se croirait-on pas en face d'une mer immense. Et tout en causant, ils descendaient le côteau.

—Oui, répondit Emily, c'est un beau et magnifique spectacle ; mais n'êtes-vous pas comme saisis d'effroi en descendant ce versant ? Ne vous semble-t-il pas que l'on s'engage dans une des régions inférieures du Globe ? Ne dirait-on pas qu'ici la terre s'est effondrée jadis et a produit cet affaissement si remarquable ?

—Oui, mademoiselle, j'éprouve le même sentiment, dit Gustave qui venait de s'approcher, on dirait, à coup sûr, que nous quittons la terre pour une autre planète.

—Ah ! c'est vous, Gustave, dit Emily ; pardonnez-moi si je ne vous ai pas remarqué plus tôt. Je suis vraiment ingrate, après la noble action d'hier soir ; je ne sais comment vous en témoigner ma reconuaissance.

—Ne parlez pas de reconnaissance, dit Gustave, je n'ai fait que mon devoir, et je remercie Dieu de m'être trouvé près de vous pour vous épargner un affront ; voulant détourner ce sujet, il ajouta en souriant : allons faire connaissance avec cette rivière ; je promets d'être le premier à boire de son eau.

—Non, non, s'écrièrent Emily et ses frères en piquant leurs chevaux, votre cheval a besoin de courir, si vous voulez remplir votre promesse.

—Tous s'élancèrent au galop, mais Gustave gardait

toujours le devant suivi de près par Emily ; en arrivant au rivage, Gustave saute de cheval et remplit sa coupe d'eau avant qu'Emily fut rendue ; celle-ci se hâte de descendre, alors Gustave lui présente sa coupe et lui dit en souriant ; ce n'est pas toujours à vous de gagner les courses, tenez, je boirai après vous.

Emily accepte la politesse, boit et lui remet la coupe en disant d'un air malin : J'aurai bien encore mon tour, et vous n'avez pas rempli votre promesse, car j'ai bu la première.

George et Arthur arrivaient au même instant, ils descendirent pour boire à leur tour : Mais comme vous avez brouillé l'eau de cette rivière, dit George, elle est toute sablonneuse.

—Voilà ce qu'on attrappe en arrivant les derniers, dit Emily.

—Et ces messieurs devraient être contents, dit Gustave, cet eau va leur servir de nourriture et de breuvage en même temps.

En effet, l'eau de cette rivière, quoique moins noire que celle du Missouri, est aussi épaisse ; elle est d'un jaune blanchâtre, couleur du sable qui en forme le lit ; la rapidité de son courant et son peu de profondeur, cause ce mélange du sable avec l'eau. En certains endroits cette rivière est très large et fournit une assez grande quantite de poissons aux caravanes qui doivent la remonter jusqu'aux Montagnes Rocheuses.

Nos amis, après avoir laissé boire leurs chevaux, reprirent leur chemin ; et arrivèrent à un camp de mormons, dont les uns étaient occupés à préparer le repas, les autres à dresser les tentes.

—Quel est donc leur mode de transport ? demanda Emily, je ne vois point de bœufs ou de chevaux, et quelles petites voitures ils ont.

—Ce sont des charrettes à bras, dit Gustave, chargées de provisions, et de leur pauvre ménage.

—Ils doivent avoir cependant des animaux pour trainer ces charrettes ; ils ne peuvent pas les traîner eux-mêmes.

—Oui, mademoiselle, dit Gustave. Le père ou le plus

âgé des garçons se met une bandoulière de cuir sur les épaules et l'accroche ensuite aux timons, la mère et les autres enfants poussent en arrière. Ils traversent ainsi les rivières, gravissent les plus hautes montagnes et parviennent à faire le voyage, mais épuisés de fatigues.

—Pauvres gens et chers petits enfants, dit Emily, qu'ils sont à plaindre ! Quels sacrifices, quelles privations et quelles fatigues leur imposent la conviction de la vérité de leur croyance.

—Pardon mademoiselle, reprit Gustave, ce n'est pas par conviction de la vérité de leur croyance que la plupart d'entre eux agisent ainsi, mais bien par l'empire que leurs passions exercent sur eux. Ils ont en perspective la terre promise où on leur a fait croire que le lait et le miel couleraient en abondance, que tout leur viendrait sans travail et sans peine, que les Gentils seraient bientôt leurs serviteurs, et beaucoup d'autres choses que nous devons taire ; et c'est en vue de la réalisation de ces promesses faites par leurs apôtres, qu'ils s'imposent de pareilles sacrifices.

—Vous avez raison, dit George, cette secte qui se nomme mormonisme n'est autre chose qu'une flatterie des passions, une invention du diable, et je plains ceux qui mourront dans son sein.

—Ne parle donc pas ainsi, dit Arthur en souriant, ne sais-tu pas que ce sont ces saints du dernier jour qui doivent regénérer le monde.

—Dis donc plutôt qu'ils voudraient le dégénérer, répliqua Emily, il y aurait au moins semblant de vérité.

En ce moment, le capitaine, qui venait de les rejoindre, demanda à George de planter le pavillon à une place qu'il lui indiquait pour marquer où devait avoir lieu le campement.

—Trois semaines plus tard, la caravane s'arrêtait au pied d'une montagne de sable qu'elle devait gravir le lendemain. Jusqu'ici rien d'extraordinaire ne s'était passé et personne n'avait éprouvé le moindre accident. Le souper terminé et après la prière du soir ; (je dois dire ici en passant, que les prières du matin et du soir se

faisaient toujours en commun ; ces prières étaient précédées de quelques avis de l'apôtre et de cantiques qui produisaient le plus bel effet par suite du grand nombre de chanteurs et de chanteuses, au milieu de cette immense prairie) le capitaine ordonna à tous de se coucher de bonne heure, vu que la caravane se mettrait en marche à trois heures le lendemain matin.

A l'heure indiquée, notre caravane commença la rude tâche de gravir cette montagne de sable. On ne pouvait monter que dix wagons à la fois ; il fallait atteler à chacun d'eux de cinquante à soixante paires de bœufs, et ce n'était qu'à force de jurons et de coups de fouet que l'on parvenait à faire avancer ces animaux qui pouvaient à peine se tirer du sable dans lequel ils enfonçaient jusqu'au ventre ; aussitôt qu'un wagon était rendu au sommet, on détachait les bœufs, n'en laissant qu'une paire pour le descendre de l'autre côté, et on revenait chercher les autres qui attendaient leur tour ; les femmes et les enfants dûrent prendre l'avant pour se rendre de l'autre coté de la montagne afin de préparer le diner pour les hommes ; à chaque instant elles étaient obligées de s'arrêter pour reprendre haleine ou laisser reposer leurs petits enfants ; plusieurs d'entre elles perdirent leurs chaussures sans pouvoir les retrouver, car elles n'aimaient pas à remuer ce sable d'où sortaient à tout instant une foule de petits reptiles qui s'enfuyaient avec la rapidité de l'éclair ; ces animaux, longs de quatre à cinq pouces, ressemblent en tout point à des crocodiles en miniature, la queue et la tête formant presque toute leur longueur, ils ont quatre pattes que l'on ne peut distinguer lorsqu'ils sont en mouvement, et il est impossible de les attraper. On remarque aussi sur cette montagne, ce qui nous parait comme des souches d'arbres arrondies et sur lesquelles poussent des feuilles jaunâtres. Toute la journée fut employée à gravir cette montagne et le soir la caravane campa à deux milles du lieu d'où elle était partie le matin ; après la prière d'usage, l'apôtre capitaine donna avis que l'on venait d'entrer dans le pays des buffles, il va falloir, dit-il, que vous preniez beaucoup de précautions à l'avenir, surtout pour

vos animaux ; tenez-vous constamment sur vos gardes, car il arrive assez souvent que chevaux et bœufs sont saisis subitement d'une grande panique, et ils partent tous ensemble et courent dans toutes les directions avec une rapidité étonnante, alors il est dangéreux de se trouver dans les wagons ou sur leur passage.

Gustave, plein de tristesse et de sombres pensées depuis plusieurs jours, ne s'était presque pas montré à ses amis, quoique ces derniers fissent tout en leur pouvoir pour l'attirer vers eux et l'égayer ; ce soir là, plus triste encore qu'à l'ordinaire, il prit le parti de s'adresser à son père et lui dit en pleurant ;

—Que font maman et Alice ce soir ? elles sont peut-être malades, et qui sait si la peine de nous voir éloignés ne les fait pas mourir. Ah ! cher père, comment avez-vous pû les quitter de la sorte ?

—Ne me parle pas de ta mère dit M. Dumont d'un ton vexé, elle aurait pu me suivre, c'était même son devoir, mais elle ne l'a pas voulu ; j'éprouve bien de la peine, mais Jésus-Christ a dit qu'il fallait tout quitter pour le suivre et c'est ce que j'ai fait.

—Et pensez-vous, que c'est pour suivre Notre Seigneur que vous avez tout quitté ; n'est-ce pas plutôt pour...

—Je ne veux point de tes remarques, dit M. Dumont en l'interrompant, je te le répète, ta mère devait me suivre ; d'ailleurs je suis libre, j'ai obtenu un acte de divorce avant de partir de St. Joseph ; par cet acte tu m'appartiens et ta sœur reste avec sa mère : Ainsi n'en parle plus.

Je ferai remarquer ici que M. Dumont, au moment où il obtenait cet acte de divorce, n'avait pas l'intention de se séparer de son épouse ; c'était plutôt une ruse qu'il employait afin de la décider de le suivre ; mais une fois parti et associé avec ces Mormons, Dieu l'avait abandonné et il avait oublié son épouse et sa fille ; sur Gustave seul il concentrait toute son amitié.

—Comment ! s'écria Gustave, vous me dites que vous avez obtenu un acte de divorce ; il est donc bien facile de briser les liens sacrés du mariage dans ce pays. Ce

qui m'étonne le plus, c'est que vous parlez de divorce comme d'une affaire de commerce ou d'une transaction quelconque. Quoi ! on sépare un mari de sa femme et on distribue à chacun les enfants, comme si l'on avait affaire á de vils animaux. Qu'y a-t-il de plus grave, de plus pénible et de plus navrant que cela. Laissons là la religion et regardons seulement le côté de la morale, n'éxige-t-elle pas que les liens de la famille restent inviolables et sacrés. Ah ! cher père, pardonnez moi si je me permets de vous faire remarquer où vous en êtes rendu, dans quel abime profond vous vous êtes jeté ; ne prévoyez-vous pas ce que deviendraient les familles si on pouvait ainsi les dissoudre ? que feraient les mères et les enfants si on pouvait ainsi les jeter sur le pavé ? Y aurait-il possibilité de maintenir l'ordre social ? Non, le monde deviendrait un véritable chaos d'où il ne pourrait plus sortir. De plus, n'avez-vous pas promis sous serment que vous seriez fidèle à ma mère, que vous l'aimeriez et la protégeriez toute votre vie, lorsqu'au jour de votre mariage, Dieu vous a uni à elle ? N'avez-vous pas pris Dieu à témoin du serment que vous veniez de faire ? L'interprétation que vous donnez à la Bible vous a-t-elle dit que pour pouviez briser un serment fait à Dieu lui-même. Pensez-y bien, sinon par amour pour maman et nous, vos enfants, au moins par amour pour vous même, pour votre honneur, pour votre âme, et tâchez d'éviter le scandale que vous causeriez à notre famille et le surcroit de peines que vous infligeriez à vos bons parents, à maman et à ma sœur.

—Mais les lois du pays ne sont-elles pas sanctionnées par Dieu, dit M. Dumont qui ne savait trop que répondre aux pleurs et à la prière de son fils ; n'est-il pas dit ; " La voix du peuple est la voix de Dieu." Eh bien ! la loi du pays m'a donné ma liberté et j'en profiterai ; je n'aurais jamais quitté ta mère, mais elle n'a pas voulu me suivre, elle a donc voulu cette séparation en me laissant partir seul.

—Ah ! je vous en prie, ne parlez pas ainsi, reprit Gustave, vous savez que si maman ne vous a pas suivi,

c'était par respect pour elle-même et ma sœur. Vous dites que la voix du peuple est la voix de Dieu, mais Dieu se sert quelquefois de la voix d'un peuple, pour punir ce même peuple ; d'ailleurs, pouvez-vous appliquer ces mots à la circonstance actuelle ? ces mots se rapportent-ils à la morale ou la famille. Vous qui prétendez suivre la Bible et rien que la Bible, pouvez-vous accorder la résolution que vous avez prise de vous séparer de maman pour toujours, et le commandement qu'a donné Notre-Seigneur dans cette même Bible. Notre Sauveur n'a-t-il pas dit : " Que l'homme ne pouvait séparer ce que Dieu a uni." Voilà la réponse de Jésus-Christ aux Pharisiens qui lui demandaient si un homme pouvait répudier sa femme pour cause d'adultère ? Comment pouvez-vous justifier votre conduite si contraire aux devoirs que Dieu impose à l'époux comme à l'épouse ? Comment pouvez-vous délaisser maman simplement parceque son honneur lui refusait de vous suivre ? Ah ! cher père, l'Evangile est un livre sacré où il ne l'est pas, ou il est inspiré de Dieu ou il ne l'est pas, il n'y a pas d'alternative, c'est tout l'un ou tout l'autre. Les gouvernements qui prennent sur eux d'accorder des divorces, qui pensent pouvoir séparer les familles, et vous qui les acceptez, je ne veux pas parler de vous personnellement, je parle de ceux qui, après avoir obtenu acte de divorce, se permettent de contracter d'autres alliances, et cela sur le simple permis qu'ils ont eu de ces gouvernements, regardez la Bible et la traitez comme tout autre livre humain, les uns et les autres ne s'occupent que très peu de la parole de Dieu, leur prétendu guide. Voyez si l'Eglise catholique accorde des divorces, non, elle respecte trop la parole de Dieu, elle aime trop à obéir à ce que Dieu lui commande dans la Bible que vous, protestants, aimez tant à citer lorsqu'elle ne vient pas en contradiction avec vos passions, mais ils ont tonjours le soin de ne pas s'occuper d'elle, lorsqu'elle leur reproche leur conduite par les commandements qui y sont renfermés.

—Mais, répliqua M. Dumont, je n'ai jamais été marié, notre Eglise seule a le droit d'unir l'époux à l'épouse, les

saints du dernier jour seuls ont le droit de marier ; (doctrine du mormonisme) j'ai vécu en concubinage jusqu'à ce jour, j'espère cependant en obtenir le pardon de Dieu, vu que je ne connaissais pas mieux, et que je croyais mon mariage légitime.

—Ah ! cher père, reprit Gustave d'un ton indigné mais respectneux, je sais que je vous dois l'obéissance et le respect, Dieu ne permet pas à un enfant de répliquer ou de discuter avec son père, mais dans une circonstance comme celle-ci je ne puis m'empêcher de vous dire que vous n'avez pas beaucoup de respect pour votre épouse, ma mère, ni pour nous, vos enfants ; que dis-je, vous n'en avez pas pour vous-même. Nous sommes donc illégitimes. Prétendez-vous dire que tous les peuples, protestants comme catholiques, vivent en concubinage. D'après votre théorie, il n'y a donc que les Mormons nouveaux-nés qui sont légitimes. Mon père, je vous en prie, ne parlez plus ainsi, vous ne pouvez en croire ce que vous venez de dire. Non, Dieu n'a pas dû vous punir si cruellement : Veuillez ouvrir les yeux, je vous en supplie, et vous ne mauquerez pas de voir l'absurdité des doctrines de cette secte nouvelle, rejetée par tout homme honnête et intelligent.

—Que veux-tu dire ? Comment ! toi, mon fils, tu ôses me faire des reproches et me dicter ma conduite. Ne sais-tu pas que je suis ton père ?

—Il parait que non, d'après ce que vous venez de dire.

—Tais-toi, misérable ! et pour cette dernière offense, tu seras de garde à minuit, et tu y resteras jusqu'au moment du départ de la caravane ; je te ferai connaître ton devoir envers ton père.

—Je serai à mon poste à l'heure indiquée, et là, dans le silence de la nuit, je pourrai prier pour vous.

C'en était trop pour M. Dumont, qui se repentait déjà d'avoir été aussi sévère envers son fils ; il se détourna pour cacher l'émotion qui commençait à le maîtriser et s'éloigna aussi vite que possible. Qui l'eut vu en ce moment aurait remarqué des larmes couler le long de

ses joues. Dieu vient quelquefois frapper à la porte des cœurs endurcis ; s'il les trouvent disposés à le recevoir, il entre pour les éclairer et les embaumer du parfum de sa grâce ; mais si ces cœurs refusent de lui ouvrir, alors Il s'en retourne, quelquefois, pour ne plus revenir.

CHAPITRE VINGTIEME.

UNE TEMPÊTE DANS LA PRAIRIE — GUSTAVE SAUVE LA CARAVANE D'UNE DESTRUCTION COMPLÈTE. — TERRIBLE ACCIDENT. — GUSTAVE ET SES DEUX AMIS S'ÉCARTENT DANS LA PRAIRIE ET SONT POURSUIVIS PAR LES LOUPS.—LUMIÈRE MYSTÈRIEUSE.

Gustave se retira l'âme pleine de tristesse à la suite de l'entretien qu'il venait d'avoir avec son père ; en entrant dans sa tente, il tombe à genoux et fait une fervente prière pour demander à Dieu la force dont il a besoin et aussi le retour de son père à de meilleurs sentiments. Il se couche, mais le sommeil, qui aurait pu lui faire oublier les pensées amères dont son cerveau était rempli, fuyait ses paupières inondées de larmes. Son père, sa mère et sa sœur lui apparaissent tour à tour ; il voit ces dernières tristes et abandonnées ; les incidents qui s'étaiet passés depuis le commencement de ce voyage viennent assiéger son esprit déjà trop surchargé, il se souvient que plusieurs fois son père ne l'avait pas regardé d'un bon œil lorsqu'il lé voyait en compagnie d'Emily ; il pût alors comprendre l'attention que ce dernier portait à cette demoiselle si jeune ; son cœur pur n'avait rien vu ou voulu voir jusqu'à présent, mais les paroles que son père avait prononcées durant ce dernier entretien avaient déchiré le voile et mis au jour des choses capables de lui causer de uouveaux chagrins. Ah ! mon Dieu, se dit-il, veuillez éloigner de moi ces pensées, je vous en conjure, ne permettez pas que papa s'oublie ainsi.

Minuit sonne et Gustave n'a pas fermé l'œil ; il se lève

et se hâte d'ajuster sa ceinture où pendaient ses pistolets, puis, jetant sa carabine sur son épaule, il sort ; son père, qui l'attendait, lui dit d'une voix émue :

—Nous sommes menacés d'une orage, couvre-toi en conséquence.

—Notre jeune homme se revêt de son costume et se dirige vers le poste qui lui avait été assigné. Ce poste était le plus dangereux et le plus éloigné, mais Gustave ne fit pas de remarques.

—Si tu crains de rester seul, lui dit son père, je vais avertir l'autre garde de rester près de toi.

—Ce n'est pas nécessaire mon père, répondit Gustave, Dieu saura me protéger contre les dangers, comme il a fait jusqu'ici ; je ne crains pas la mort et je suis habitué à la souffrance. Ne vous inquiétez pas de moi.

Il commence la ronde qu'il avait a faire, et tout en marchant il priait avec ferveur ; tout-à-coup un bruit semblable au roulement du tonnerre se fait entendre, il regarde dans la direction d'où venait ce bruit, mais la nuit étant très sombre, il ne peut rien distinguer ; Sont-ce des Sauvages qui viennent nous attaquer, se dit-il, il arrête...prête l'oreille... et le bruit approche toujours... On dirait vraiment qu'une troupe de cent mille cavaliers accourt dans cette direction en faisant trembler la terre sous les pieds de leurs chevaux, se dit-il ; son cœur bat avec force, il se penche pour mieux entendre...et le bruit approche toujours... Il s'aperçoit que les chevaux et les bœufs se lèvent, dressent les oreilles et tremblent de peur... et le bruit approche toujours en augmentant de force—Que faire ? serait-il possible que Dieu voulut nous exterminer ? Ne verrai-je donc plus ma mère et ma sœur ? si telle est votre volonté, mon Dieu, veuillez les prendre sous votre sainte protection... et le bruit approche toujours... Enfin il est temps d'agir, dans un instant tout sera fini pour nous, pense-t-il, et croyant sa dernière heure arrivée, il donne son âme à Dieu, épaule sa carabine et fait feu...le bruit arrête aussitôt, mais une seconde seulement pour reprendre toutefois une autre direction ; un éclair passe au même instant,

et Gustave peut voir un troupeau innombrable de buffles fuyant avec une grande rapidité à quelques centaines de pieds de lui seulement. Ce premier danger passé, une rafale le renverse à terre, Gustave s'empresse de se relever, et jetant la vue au ciel, il voit le speçtacle le plus grandiose et le plus terrible à la fois. La tempête approche, les élements paraissent se livrer une bataille de géants entre eux, le firmament au-dessus est tout en feu ; aussi loin que sa vue pouvait s'étendre dans cette immense prairie, il ne voit que de gros nuages ressemblant à des spectres monstres et horribles, qui approchent avec une rapidité effrayante ; dans leur course effrénée ils se croisent, se roulent et se bousculent les uns et les autres ; les plus petits, forcés de livrer passage aux plus gros, s'élèvent ou s'abaissent pour se réunir à d'autres et s'élancent de nouveau contre leurs adversaires pour renouveler la bataille ; les éclairs qui ne cessent de traverser les airs en serpentant et frappant la prairie dans toutes les directions, lui paraissent comme autant de projectiles dont se servent les ennemis les plus élevés pour anéantir ceux qui sont au-dessous d'eux. Voulant arrêter cette bataille inutile, la grande voix du tonnerre se fait entendre, alors le vent s'agite avec plus de fureur et veut tout renverser sur son passage, les nuages, effrayés, redoublent de vitesse ; irritée, cette voix résonne plus fort comme pour leur dire. "Vous ne faites pas ce que je veux," les nuages obéissent, ils se crèvent et l'eau tombe par torrents, mais le vent,toujours déchaîné, s'enfuit et va recommencer ses dégats plus loin.

Gustave, appuyé sur sa carabine, ne pouvait détacher la vue de ce spectacle ; mon Dieu, dit-il, que vos œuvres sont admirables et grandioses ! et je ne peux comprendre comment l'homme si petit, ôse se révolter contre vous. Quelle majesté et quelle puissance vous déployez dans ces élements qui vous obéissent. Absorbé dans ses réflexions qu'il interrompait de temps à autre par la prière, il n'avait pas entendu les cris de peur que lancèrent les femmes et les enfants de la caravane effrayés et ensevelis sous les tentes que le vent avait jetées à bas, et le capitaine arriva à lui sans qu'il s'en aperçut.

—Jeune homme, lui dit ce dernier, tu viens de nous sauver tous d'une destruction complète ; ces buffles, dans leur panique, tenaient la direction du camp, et nous auraient tous écrasés si tu ne les avais effrayés par le coup de feu que tu as tiré, nous te devons une éternelle reconnaissance.

—Ne parlez pas de reconnaissance à moi, dit Gustave, vous devez tout à Dieu, car je ne pouvais présumer l'effet que devait produire un coup de feu sur ces animaux effrayés.

—Tu n'en fus pas moins son instrument, reprit le capitaine. Ces buffles sont toujours guidés, dans leurs courses effrénées, par un seul des leurs qui se tient toujours à une petite distance en avant, et ils le suivent partout où il va. Dieu a permis que tu fusses sur le passage de leur guide qui, effrayé par ton coup de feu, changea de direction et fut imité par les autres qui le suivaient. Mais tu dois être fatigué. l'émotion que tu as dû éprouver a épuisé tes forces, viens prendre du repos.

Le lendemain, étant un dimanche, et la prière devant être plus longue qu'à l'ordinaire, nos trois amis sortirent du camp et se dirigèrent vers les animaux ; en arrivant près d'eux, Gustave frappé de leur tranquillité, se mit à dire :

—Comme nos animaux sont tranquilles, ils ne bougent pas et se tiennent le nez contre terre comme s'ils flairaient quelque chose à distance, ce n'est pas leur coutume surtout le matin.

—C'est peut-être l'effet de la fatigue qu'ils ont subie hier en traversant cette montagne de sable, dit George.

—Je ne pense pas comme vous, reprit Gustave, si ces animaux étaient fatigués, ils chercheraient plutôt à se coucher qu'à rester debout et ils ne dresseraient pas les oreilles comme ils le font ; leurs manières ne me paraissent pas être de bonne augure.

Une heure plus tard, le son de la trompette les avertit qu'ils devaient ramener les bœufs au camp pour les atteler ; ces animaux s'y en allèrent d'eux mêmes, ce qui étonna nos trois amis davantage. On va donner le signal du départ. Gustave à cheval attendait ses deux amis.

Tout à coup un mugissement sourd et sauvage se fait entendre, des cris perçants fendent les airs, et bœufs, chevaux et voitures partent comme un coup de foudre, Gustave se sent soulever et emporter comme par le vent ; gardant toujours son sang froid, il parvient à maîtriser son cheval furieux et le fait revenir à l'endroit d'où il était parti. Alors il s'aperçoit de ce qui est arrivé ; un seul wagon est resté au camp, c'est celui de son père, tous les autres sont emportés dans toutes les directions par les animaux avec la rapidité des chevaux de course. Grand Dieu ! s'écrie-t-il, quel malheur ! Voyant que tout le monde est comme stupéfait et ne bouge pas, il crie plus fort : Ne voyez-vous pas ce qui vient d'arriver ? nos animaux, nos wagons et nos provisions sont tous partis. Ce cri ramène les hommes à eux-mêmes, et ils s'empressent de courir ou de monter sur les quelques chevaux qui n'avaient pû partir, pour donner la chasse aux bœufs et aux wagons qui s'éloignaient toujours ; les cris des blessés attirent l'attention du capitaine et de Gustave, et l'on s'empresse de les secourir, ce dernier regardant du côté de la rivière, aperçoit le cheval d'Emily sur la rive opposée et s'enfuyant à travers la prairie. Mais je ne vois pas Emily. Une pensée le saisit et le fait pâlir. Grand Dieu ! s'écrie-t-il, serait-il possible qu'elle soit tombée à l'eau. Vite, George, vite, Arthur, venez Emily se noie.

George et Arthur, épouvantés en entendant le nom de leur sœur, piquent leurs chevaux pour rejoindre Gustave, qui s'était jeté à l'eau avec sa monture sans s'occuper du péril qui le menaçait lui-même. Deux ou trois autres cavaliers les suivent de près. Piquez vos chevaux et suivez la rive, leur crie Gustave, mademoiselle Emily doit être emportée par le courant. Rendons-nous vers le milieu de la riviére et laissons-nous aller à la dérive, ajouta-t-il en s'adressant à ses deux amis ; mais, hélas ! je crains qu'il ne soit trop tard. Les gens de notre caravane étaient tous accourus sur le rivage et attendaient avec anxiété le résultat de cette recherche. Peines inutiles, une heure... deux heures s'écoulent, et rien ne vient troubler la surface unie de ce courant, sauf les bouillon-

nemens causés par les chevaux de nos trois amis qui, pâles et défaits, fouillent partout. Le capitaine, voyant que les recherches ne pouvaient se continuer sans danger, ordonna à nos trois amis de revenir sur le rivage. D'autres cavaliers prennent leur place. George et Arthur, découragés, se laissent tomber sur l'herbe et pleurent amèrement.

—Ne vous affligez pas ainsi, mes bons amis, leur dit Gustave, il faut savoir se résigner à la volonté de Dieu. Espérons, cependant.

—Deux heures s'écoulent encore... Les deux rives sont fouillées à une grande distance, mais tout fut inutile. Alors le capitaine fit remettre la recherche à plus tard. Il faut s'occuper, dit-il, de notre salut à tous, la demoiselle Emily est noyée, il n'y a pas à en douter, nous nous remettrons à la recherche de son corps aussitôt que nous aurons ramené nos wagons et nos bœufs dispersés. Ainsi, chers frères, que chacun d'entre nous fasse tout en son pouvoir, il y va de notre vie à tous.

Gustave s'aperçoit de la peine qu'éprouve son père ; il voit des larmes couler le long de ses joues pâlies.

Le capitaine, s'adressant à ceux qui l'entouraient, leur dit : Quel dommage que cette demoiselle soit morte ! car son père et moi. nous l'avions destinée pour être une des femmes du prophète, qui aurait certainement été épris de sa beauté et en aurait fait une de ses femmes choisies.

—Infâme, dit Gustave en lui lançant un regard de mépris, dites-donc plutôt qu'elle était une belle fleur qui, ayant plû à Dieu, l'a cueillie et emportée pour la planter dans son jardin céleste, de peur que des mains souillées ne la touchassent pour lui enlever tout son éclat.

—L'apôtre-capitaine, connaissaut les tendances de notre héros, ne répondit point et s'éloigna pour voir aux autres blessés qui demandaient du secours ; dans une des voitures renversées, on trouva une femme tenant un tout petit enfant sur son sein, ils étaient morts tous les deux ; un peu plus loin, deux enfants enlacés dans les bras de

l'un et l'autre, rendaient le dernier soupir en demandant leur mère, morte avant eux. On s'empressa de couvrir leurs corps avec des draps sortis des bagages de M. Dumont ; ce premier devoir rempli, il fallut s'occuper d'aller chercher les animaux et les wagons, dont quelques-uns étaient à une grande distance. Gustave ne perdait pas un seul instant, et aidé de quelques voyageurs courageux, il réussit à retrouver toutes les voitures intactes et brisées, et en quelques heures, tout était ramené au camp, à l'exception d'une quarantaine de bœufs que personne ne put jamais revoir.

On se remit à la recherche d'Emily ; elle se continua le reste de là journée et pendant deux jours encore, sans aucun résultat. Mais si notre caravane eût connu les secrets de cette prairie, elle aurait pu voir un homme au teint basané s'enfuir à travers les hautes herbes avec toute la rapidité dont son coursier était capable ; elle aurait remarqué que ce cavalier tenait dans ses bras une jeune fille inanimée. En regardant de plus près, elle aurait vu en ce cavalier un jeune guerrier indien au port noble, au regard fier et intelligent, et en cette jeune fille, celle dont on déplorait la perte en ce moment. Qu'est-elle devenue ? A plus tard la réponse.

Avec les débris des voitures, on fit des cercueils et sur le soir on enterra les morts dans une grande fosse creusée à cette fin. Et quelles tristes funérailles, loin de toute habitation et dans un grand désert. Il me serait impossible de dépeindre la tristeste et la mélancolie qui s'était emparé de toute la caravane. Que de pleurs et de gémissements de la part des parents et amis de ceux qui avaient trouvé la mort. Mais jetons le voile sur ce triste tableau et revenons à notre récit.

Le lendemain à bonne heure, la caravane se remit en marche, mais, contrairement à l'habitude, on entendait plus les conversations habituelles, les chants joyeux ou les cris de joie des enfants courant à travers la prairie pour s'amuser, tout le monde était silencieux, George et Arthur, surtout étaient inconsolables de la perte de leur sœur chérie. Gustave, voyant que ses deux amis se lais-

saient aller à la tristesse et au désespoir, résolût de les égayer autant que possible et cherchait tous les moyens de les distraire.

La caravane venait de laisser le Fort Laramée à sa gauche et s'engageait dans les côtés noires, (Black Hills) remarquables par leur hauteur et leur déclivité; là il fallut quadrupler le nombre des bœufs pour monter chaque wagon. De ce point, la nature change, la surface de la terre nous semble comme bouleversée, des secousses et des tremblements ont dû l'élever en certains endroits et effaisser en d'autres ; des ravins très profonds nous paraissent avoir été creusés en une seconde ; on croit distinguer l'existence de volcans éteints au pied desquels on aperçoit des précipices qui doivent avoir été formés par la lave, les pierres calcinées et rougies qui les bordent, nous portent à penser que le feu les a rongées, et plus nous approchons des Montagnes-Rocheuses, plus ces ravins et ces précipices sont profonds et fréquents ; et confirment la logique de nos pensées et de notre théorie.

Par une belle matinée, Gustave et ses deux amis, en avant de la caravane comme d'habitude, aperçurent au loin des buffles qui paisaient dans la prairie.

—Allons en tuer un, dit George, il nous procurera de la viande fraîche.

—Oui, allons, dit Arthur. Qu'en dites-vous ? Gustave,

—Je le veux bien, répondit ce dernier, mais ces animaux étant très difficiles à approcher, il nous faudra user de beaucoup de précautions ; vous allez marcher directement sur eux, moi, je vais passer à droite ; si vous arrivez les premiers, visez le plus petit, la viande est plus tendre, mais prenez garde de tirer avant d'être certains de votre coup, car ces animaux, une fois blessés, sont très dangéreux.

—Ne craignez rien pour nous, dit George, mais pourquoi nous séparer ainsi ?

—En nous séparant nous aurons plus de chance, répondit Gustave, ces animaux ont l'odorat très fin et nous flaireront à une grande distance ; s'ils m'aperçoivent le premier, il est tout probable qu'ils se rapprocheront de

vous, et vous donneront ainsi plus de facilité de tirer sur eux avec avantage, et s'ils vous voient les premiers, à moi la chance.

—Compris, dirent George et Arthur, et ils se réparèrent.

Gustave passe à droite et descend dans un ravin afin d'approcher plus près de ces animaux ; rendu où il pensait être vis-à-vis d'eux, il monte sur le côteau et aperçoit George s'apprêtant à tirer ; il arrête son cheval et voit le coup partir ; soudain un des plus gros buffles pousse un gémissement sourd, se retourne du côté de George et s'élance vers lui. Gustave voit que son ami a été jeté à terre par son cheval effrayé, et qu'Arthur est emporté à travers la prairie ne pouvant maîtriser sa monture. Calculant la distance et le danger, notre jeune homme pique son cheval et s'élance à la rencontre de l'animal furieux ; le buffle dévore l'espace sans ralentir sa course et n'est plus qu'à quelques pas de George qui n'avait pas encore eu le temps de se relever ; dans un instant ce dernier va se faire broyer et tout sera fini pour lui, Gustave pique plus fort, son cheval, hennissant de douleur, vole plutôt qu'il ne court, il arrive en poussant nn grand cri, le buffle, surpris, s'arrête... hésite et regarde son nouvel agresseur, Gustave profite de cette hésitation, épaule sa carabine... ajuste et lâche la détente, le buffle, foudroyé, tente un dernier effort et vient tomber à deux pas de George pâle de frayeur.

—Vous l'avez paru belle, lui dit Gustave, en sautant à terre.

—Oui, cher ami, répondit George, je ne pourrai jamais vous témoigner assez de reconnaissance, c'en était fait de moi si vous n'étiez venu à mon secours.

—Ne parlez pas de cela, reprit Gustave, vous en auriez fait autant pour moi, mais voici Arthur qui ramène votre cheval. Eh bien ! Arthur, ajouta-t-il en s'adressant à ce dernier, il paraît que votre cheval n'aime pas la société des buffles.

—L'animal stupide, dit Arthur, tout l'effraie.

—Il faut à présent s'occuper de ce méchant buffle,

reprit Gustave, mais nous avons besoin d'aide pour le dépécer, courez donc à la caravane, Arthur, et demande de l'aide.

Les hommes, joyeux de pouvoir se procurer de la viande fraîche, se hâtèrent de venir avec des sacs et des couteaux, et quelques minutes plus tard, il ne restait plus que la carcasse de cet animal furieux. George, rendu à la caravane, raconta comment Gustave lui avait sauvé la vie, tout en vantant sa bravoure et son adresse, mais ce dernier voulant échapper aux égards, se hâta de s'éloigner.

Quelques jours après cet évènement, Gustave et ses deux amis remarquèrent en avant d'eux un immense rocher ressemblant à un château.

—Ne dirait-on pas un château avec ses tours et murailles, dit George ; allons graver notre nom sur le sommet de ce rocher.

—Allons-y, il n'est pas éloigné, dit Arthur, dans une heure, tout au plus, nous y serons rendus ; je brûle du désir de monter sur cette éminence, où nous devons jouir d'un spectacle magnifique.

—Croyez-moi, ne perdons pas notre temps, dit Gustave, ce rocher est trop éloigné.

—Je ne pense pas qu'il soit éloigné de plus de cinq à six milles, dit George.

—Vous vous faites illusion sur la distance, reprit Gustave ; vous savez que la grande pureté et la rarification de l'air rapprochent les objets, c'est-à-dire que tout nous paraît beaucoup plus près qu'il ne l'est réellement ; il doit en être ainsi pour ce rocher. Je le crois à trente milles d'ici.

—Cela ne se peut pas, dit Arthur.

—Et d'ailleurs, dit George, il se trouve dans la direction du chemin que nous suivons, si nous n'y sommes pas rendus dans une heure, nous rebrousserons chemin et reprendrons la route.

—A cette condition, je vous suivrai, dit Gustave, et tous trois lancèrent leurs chevaux au galop. Dans leur ardeur, ils ne s'aperçoivent pas que le temps s'écoule vite ; obligés de faire de grands détours pour éviter des

ravins où leurs chevaux n'auraient pu passer, ils ne regardent pas en arrière pour remarquer où ils ont passé et par où ils devront revenir ; ils ne ralentissent pas leur course et marchent... marchent toujours. Gustave, qui avait suivi ses amis pour leur faire plaisir, fut le premier à s'apercevoir que le soleil commençait la dernière partie de sa carrière. Il arrête, tire sa montre, et voyant qu'il est deux heures, il fait arrêter ses amis et leur dit :

—Je crois que nous ferions mieux de retourner sur nos pas : voilà près de cinq heures que nous chevauchons vers ce point, qui semble reculer devant nous, car il me paraît encore aussi éloigné que ce matin.

—Nous y arrivons, dirent ensemble George et Arthur, avançons donc encore un peu ; regardez, il est tout près.

—Je le répète, il est aussi près qu'il était ce matin, reprit Gustave en souriant, et nous ferions mieux de nous en retourner.

—Avançons encore un peu, dit Arthur, il n'est pas tard.

--Il est deux heures, dit Gustave.

—Pourquoi ne pas nous rendre, dit George, nous aurons bien le temps de revenir.

—Non, mes bons amis, reprit Gustave, j'aimerais bien à vous faire plaisir, mais dans deux heures d'ici nous n'y serons pas encore rendus ; prenez mon avis, et ne nous aventurons pas plus loin, nous ne sommes pas nombreux, et il pourrait nous arriver malheur.

George et Arthur, qui avaient appris à respecter l'opinion de Gustave, lui obéirent, et on tourna le dos au rocher.

--Je vous disais bien que vous vous faisiez illusion sur la proximité de ce rocher, dit Gustave ; pourvu que nous retrouvions nos traces et le chemin que nous avons quitté, ça ira bien.

—C'est bien simple, dit George, nous venons de cette direction, retournons-y et il nous sera aisé de retrouver notre chemin.

—Pas aussi aisé que vous le pensez, dit Gustave, prenons toujours cette direction, on viendra bien à bout de se retrouver.

Gustave ne fut pas longtemps sans s'apercevoir qu'ils ne suivaient pas la bonne direction, mais laquelle prendre, il ne le savait pas lui-même. Ne voulant pas inquiéter ses amis, il ne fit pas de remarques ; une heure, deux heures se passent, et la route ne parait pas encore. Nos amis pressent leurs chevaux, trois et quatre heures se passent...... et la route ne paraît pas encore. Ils arrivent enfin au bord d'une petite rivière à six heures du soir.

—Mais nous n'avons pas passé par ici, dirent George et Arthur inquiets depuis longtemps.

—Il n'était pas nécessaire de passer par le même chemin, dit Gustave en souriant et voulant rassurer ses amis ; il est six heures, nos pauvres chevaux doivent avoir faim, je propose de les laisser se reposer et manger ici pendant une demie-heure, nous pourrons ensuite reprendre notre marche avec plus de célérité ; le soleil est encore haut de deux heures, de sorte que nous n'avons rien à craindre.

—Oui, oui, répondirent George et Arthur plus rassurés, mais quelle direction allons-nous prendre ?

—Je ne vois rien de mieux à faire que de suivre cette rivière, dit Gustave, elle doit se déboucher dans la Platte, et comme le chemin ne peut être bien loin de cette dernière, il nous sera facile de le retrouver.

—C'est cela, dirent George et Arthur en descendant de leurs chevaux.

—N'avez-vous pas faim, vous autres, dit Gustave en souriant ; quant à moi, mon estomac commence à se révolter. N'ai-je pas eu une bonne idée ce matin d'avoir rempli de biscuits et de fromage le sac que vous voyez suspendu à ma selle ; nous avons de l'eau à boire ici, et si nous sommes seuls et écartés dans cette prairie, nous aurons au moins le plaisir de faire encore un bon repas. Et ouvrant le sac, il sortit les biscuits et le fromage, et tous trois, assis sur l'herbe, se mirent à manger avec appétit.

—Vous devez avoir un ange qui vous protége, dit George, car toujours vous êtes prêt à toute éventualité.

—C'est ce que notre religion enseigne, dit Gustave ;

Dieu a donné à chacun de nous un ange pour le guider et le protéger, et cet ange, nous, catholiques, l'appelons "Ange Gardien." Avec un ami comme lui, on ne peut périr. Ah ! chers amis, si vous saviez combien cette pensée et cette croyance sont douces et consolantes pour moi, surtout en ce moment où, seuls et délaissés dans ces immenses prairies, nous ne savons que faire pour retrouver nos pas. J'ai beau regarder de tous côtés pour trouver quelqu'un qui pourrait nous indiquer où est notre route, personne ne se présente ; j'ai beau chercher des points saillants pour nous guider, je n'en vois aucun, pas un ami pour nous tendre la main, pas une voix qui nous appelle pour nous diriger, rien...... rien qu'une immense prairie qui semble se moquer de nous et augmenter notre perplexité. Que faire ? me dis-je, et une voix intérieure me répond : "Regarde là-haut." Alors, mes regards s'élèvent vers les régions célestes, une pensée qui me donne espérance me saisit et je me dis : "Monte, ma prière, va, et demande à Dieu d'envoyer son ange à mon secours." Mon âme prend son élan et se dirige vers les nuages ; monte, monte encore, tu n'es pas assez haut ; et mon âme, saisie de crainte, monte encore, et d'une voix suppliante, s'écrie : "Dieu tout-puissant, envoyez cet ange que vous m'avez donné pour me protéger moi et le corps que j'habite..." Monte plus haut... plus haut encore, là tu trouveras notre fidèle ami ; mon âme obéit et arrive aux pieds de l'Eternel, ses yeux immortels voient le trône de Dieu ; elle se prosterne et supplie ce Dieu, qui exauce sa prière. Heureuse, elle revient accompagné de son ange et reprend sa place ; alors l'inquiétude et la crainte disparaissent et font place à l'espérance. Vous prendrez peut-être tout ceci pour de l'imagination, c'est le mot que les hommes tout matériels donnent à ces pensées, à ces aspirations ou élévations de l'âme vers son Dieu ; mais soyez assurés qu'il n'en est pas ainsi pour celui qui croit et met en Dieu toute sa confiance, pour celui-là, c'est une réalité. J'ai éprouvé plusieurs fois, cette après-midi même, de ces élévations de mon âme, et chaque fois j'étais plus assuré ;

comme vous, j'ai été inquiet et la crainte a commencé à s'emparer de moi, mais l'inquiétude et la crainte disparurent aussitôt que mon ême eut rempli sa mission. Ayez confiance, chers amis, et espérons que Dieu, par le moyen de l'ange qui nous protége, nous fera retrouver notre chemin et nos parents.

—Cherami, dirent George et Arthur émus, vous ne sauriez apprécier combien vos bonnes paroles nous ont remplis d'espoir ; il y a longtemps que la crainte et l'inquiétude se sont emparés de nous, mais ce que vous venez de dire a appaisé nos alarmes.

Après avoir laissé manger leurs chevaux le temps voulu, ils se remettent en marche en suivant le cours de cette rivière. Une heure...deux heures s'écoulent, et la rivière Platte ne paraît pas encore... ils montent sur des hauteurs, regardent de tous côtés, mais point d'indices de cette rivière, des prairies à l'Est comme à l'Ouest, des prairies au Nord comme au Sud, des prairies dans toutes les directions. L'inquiétude et la crainte s'emparent de nouveau de George et Arthur qui, pâles et défaits, n'ôsent faire connaître leurs pensées à leur ami ; la nuit commence à répandre ses ombres sur la terre, et la rivière Platte ne paraît pas encore ; l'obscurité s'empare de tous les environs, la nuit devient très noire, nos amis pressent leurs chevaux et peuvent à peine se voir, et rien n'indique qu'il y a une rivière de ce nom sur la surface du Globe ; ils marchent...marchent toujours, et la rivière Platte ne paraît pas encore. Enfin George et Arthur, découragés communiquent leurs pensées à leur ami :

—Avançons toujours, mes bons amis, leur répond Gustave, ne vous découragez pas, Dieu, en nous éprouvant ainsi, veut nous faire comprendre que nous dépendons de Lui, soyez certains, qu'il viendra à notre secours ; remercions-le de ne pas être tombé encore entre les mains des Sauvages qui doivent être nombreux dans ces parages. Avançons sans crainte.. Ils pressent leurs chevaux et continuent leur recherche pendant deux heures encore, et la rivière Platte semble fuir devant eux. Les chevaux ont besoin de repos, ils ne veulent plus trotter, Gustave

prend une allumette et regarde à sa montre : Dix heures et demie, dit-il, arrêtons ici dans ce bas-fonds, et laissons reposer nos chevaux qui n'en peuvent plus.

Nos amis se laissent tomber sur l'herbe harassés et tremblants de fatigue. Nous sommes perdûs, dirent George et Arthur avec désespoir. Non, ne craignez pas, dit Gustave, encore un peu de courage et nous allons trouver la caravane ; voyez la rivière commence à s'élargir et le courant est moins fort, c'est un bon signe, la Platte ne peut pas être éloignée ; laissons manger nos chevaux une vingtaine de minutes et nous partirons ensuite ; puis s'éloignant à une petite distance, il se met à genoux et fait une prière.

George et Arthur le voyant s'éloigner le suivent, l'imitent et prient avec ardeur. Tout à coup des hurlements terribles approchant avec une grande rapidité, se font entendre par tous les côtés.

—A cheval, vite, sauvons nous, s'écria Gustave, nous sommes poursuivis par des loups affamés, leurs hurlements indiquent assez qu'ils sont en grand nombre et qu'ils veulent nous dévorer. Vite, mes amis, traversons la rivière, de ce côté nous n'entendons rien.

Les chevaux effrayés, n'eurent pas besoin d'être commandés pour se jeter à la nage ; ils traversent la rivière ; rendus de l'autre côté, il leur faut gravir un coteau, les chevaux s'élancent et arrivent au sommet, mais les loups approchent de pius en plus... Courage, courage, chers amis, criait Gustave, dont le cheval était plus vigoureux que les autres. Ah ! voilà une lumière, s'écria-t-il, tenons cette direction, c'est là où est notre caravane.

Les loups diminuent toujours la distance qui les sépare de leur proie, ils ne sont plus qu'à quelques pas, dans quelques secondes nos amis vont être cernés. Piquez, piquez vos chevaux, criait plus fort Gustave, et tirez vos pistolets ; au même instant Arthur pousse un cri de douleur ; Gustave, arrête, tourne bride sans s'occuper des loups qui le menacent lui-même ; il arrive à son ami et voit un loup énorme sur la croupe de son cheval prêt á le dévorer, il l'ajuste et l'envoie rouler sur l'herbe. Alors

les autres loups se jettent sur son cadavre et s'en disputent les débris.

—Ah ! dit Gustave, ces loups se dévorent entre eux, tuons en, ils serviront de pâture aux autres.

Tous trois, lâchant leurs brides, tirent leurs pistolets dans le groupe, et chaque fois des loups mordent la poussière ; les autres se jettent sur ces nouvelles proies ; une bataille générale s'engage entre ces carnassiers avides de sang, leur fait oublier nos amis qui en profitent pour s'éloigner au plus vite et sont bientôt hors d'atteinte. Voyant qu'ils ne sont plus poursuivis, ils ralentissent leur course ; une ligne blanche se dessine au loin, c'est la rivière Platte, des points blancs en forme de cercle au milieu desquels est un grand feu apparaissent à leurs yeux, ce sont des wagons et des tentes.

—Dieu soit loué, voilà notre caravane, dirent George et Arthur.

—Je vous disais bien qu'il ne fallait pas désespérer, dit Gustave, et dire que ce sont ces loups, ajouta-t-il en souriant, qui nous y ont conduits, un peu vite il est vrai, mais il ne faut pas leur en vouloir pour cela.

Quelques minutes plus tard, ils entrent au camp qu'ils trouvent tout en émoi : Voici nos jeunes gens, s'écrie-t-on avec joie. M. Dumont en apercevant son fils, le serre dans ses bras et lui dit avec émotion ;

—Te voilà donc, cher enfant, je te croyais perdu, pourquoi m'as-tu causé autant d'inquiétude ? Depuis cinq heures, je te cherche ; dix de nos hommes, partis à votre rencontre il y a audelà de deux heures, ne sont pas encore revenus. Ne pars plus ainsi, je t'en prie.

—Ne blâmez pas votre fils, dit George, c'est nous qui sommes les coupables ; et il raconta comment ils s'étaient écartés, le calme et l'assurance dont Gustave avait fait preuve, la poursuite par les loups, le stratagème de Gustave pour assouvir leur faim, et la lumière qui les avait conduit à la caravane.

—Mais où est donc cette lumière ? dit Arthur, je ne la vois plus.

—Quelle lumière ? demandait-on de tous côtés, nous

n'avons pas allumé d'autre feu que celui-ci, en montrant celui qui brulait au centre du camp.

—Comment, dit George, n'avez-vous pas fait de feu sur une hauteur ?

—Non, non, répondirent plusieurs, nous vous avons cherché à une assez grande distance, mais nous n'avons pas pensé à allumer de feux sur aucune hauteur.

—Mais, dirent George et Arthur, nous avons vu une grande lumière sur une montagne et c'est cette lumière qui nous a conduits ici.

—C'est certainement une illusion, dit l'apôtre-capitaine.

—Non pas, dit Gustave, quelqu'un a peut être établi son camp sur ce haut rocher que nous voyons de l'autre côté de la rivière, et aurait fait du feu pour le souper, ou, qui sait, ne serait-ce pas un signe ou un avis que se font ordinairement les sauvages, pour avertir que nous sommes entrés sur leur territoire ? et souhaitant le bonsoir à tous, il se rendit à sa tente oû bientôt il dormait d'un profond sommeil après avoir remercié Dieu ; mais il n'en était pas ainsi pour plusieurs autres qui ne savaient pas à quoi attribuer cette lumière mystérieuse.

—Tout ceci est très exact, et il n'est pas rare que des phénomènes aussi étranges se produisent dans ces prairies, surtout un peu avant le lever du soleil ; j'ai vu moi-même et plusieurs avec moi, les Montagnes Rocheuses, et les ravins aux alentours se refleter au firmament ; nous distinguions les plus hauts pics, les vallées et les petites rivières entre ces montagnes, la neige, les pierres et les arbres étaient parfaitement dessinés dans leurs couleurs respectives. A quoi attribuer ce reflet ? d'autres, plus savants que moi, pourront vous en instrnire ; tant qu'à cette lumière, vue par nos trois amis, le grand feu allumé au centre du camp, aurait pû se refleter sur ce haut rocher de l'autre côté de la rivière, et paraître comme un vrai feu aux yeux de nos amis. Nous ne pouvons nier toutefois que cette lumière les a sauvés en les conduisant à la caravane.

CHAPITRE VINGTUNIÈME.

LES SAUVAGES ATTAQUENT LA CARAVANE, SPECTACLE TERRIFIANT, GUSTAVE EST NOMMÉ CAPITAINE DE L'AVANT GARDE QUI DOIT PRÉCÉDER LA CARAVANE.—MOYEN DONT-IL SE SERT POUR DÉLOGER LES SAUVAGES, CACHÉS DANS LES HAUTES HERBES DE LA PRAIRIE.

Le lendemain la caravane partit un peu plus tard qu'à l'ordinaire, Gustave s'était levé gai et joyeux, l'évènement de la veille, dans lequel il voyait la puissante protection de Dieu, le remplissait de joie, et son cœur reconnaissant s'élevait souvent pour le remercier de sa bonté et le prier de lui continuer ses faveurs et sa protection. Nos trois amis avaient, comme d'habitude, laissé la caravane en arrière d'eux, et tout en laissant trotter leurs chevaux, Gustave égayait ses compagnons par ses reparties joyeuses et spirituelles.

Arrivés sur une hauteur, ils aperçoivent à une petite distance plusieurs rochers disposés de manière à ressembler à une ville en règle ; ces rochers, tous plus hauts les uns que les autres, prenaient les formes de dômes, de clochers, de châteaux et de maisons de toutes les grandeurs, et le tout, séparé par des espaces de la largeur des rues ordinaires, formait et donnait une ressemblance complète ; celui qui les voit pour une première fois surtout, se croit en face d'une ville réelle.

—Ha ! une ville, s'écria Gustave, ne serait-ce pas, par hasard, la nouvelle Jérusalem des Mormons ?

Eclats de rire de ses amis.

—Ne riez pas, continxa Gustave, elle a été bâtie pour eux cette nuit, et dire que les loups voulaient nous empêcher de nous y rendre.

Nouveaux éclats de rire.

—Je crois vraiment que vous voulez rire de moi, cependant c'est la vérité que je dis, car pourquoi cette ville dans ce désert, si elle n'est pas pour les saints du

dernier jour ; mais hâtons-nous d'y arriver les premiers ; sinon, il n'y aura plus de lait ni de miel, si les saints arrivent avant nous ; venez vite, j'ai hâte de boire du lait surtout.

Ils lancent leurs chevaux au galop et s'aperçoivent que le chemin passe directement dans une de ces rues apparentes.

—Il n'y a pas de gardes, dit Gustave en souriant, nous allons avoir une chance. Mais oui, en voilà un, en montrant à ses amis un énorme serpent à sonnettes étendu tout son long en travers la route. Ah ! le gourmand, il a sucé tout le lait avant notre arrivée et dort pour avoir trop bu, vilain, je vais t'apprendre à voler ainsi, et l'ajustant avec son pistolet, il lui coupa la tête qui alla tomber à plusieurs pieds plus loin. Au même instant, une centaine de flèches, parties de derrière les rochers, sifflèrent au-dessus de leurs têtes.

—Ah ! reprit Gustave toujours souriant, les gens sont bien mauvais dans cette nouvelle Jérusalem, ont-ils peur que nous ne mangions tout le miel, une nouvelle nuée de flèches, passant cette fois plus près d'eux, l'arrêta court dans ses observations.

—Gardez-donc tout, cria Gustave en tournant bride, et tous trois prennent à toute vitesse la direction de la caravane ; arrivés au capitaine, ils lui racontent leur aventure. De suite ce dernier fait arrêter les wagons et commande de préparer les armes, il appelle les hommes qui ont des chevaux à leur disposition et les place en avant pour servir d'avant garde, les femmes et les enfants se cachent dans les voitures, et la caravane avance avec précaution jusqu'au dernier côteau qui la séparait des rochers ; à mesure que les wagons arrivent, le capitaine les fait placer en forme de muraille, il commande aux hommes de se coucher à plat ventre dessous cette fortification improvisée, carabine en mains, et de se tenir prêts de faire feu au premier signal. Puis laissant la caravane sous les ordres du second capitaine, il ordonne a l'avant garde de le suivre jusqu'aux rochers. On avance avec la plus grande précaution, ordre est donné de garder le silence

et surtout de ne pas se séparer. Le capitaine, qui chevauchait à côté de M. Dumont, s'occupait de la situation. Savez-vous, dit-il, que votre fils nous a rendu un grand service en se rendant à ces rochers avant nous, nous ne nous serions doutés de rien, et ces sauvages embusqués nous auraient surpris et massacrés.

—Ce n'est pas la première fois, répondit M. Dumont, que mon fils nous a avertis des dangers qui nous menaçaient ; j'admire ses qualités remarquables. Que je serais heureux de le voir converti à l'Eglise des saints.

—Ne vous découragez pas, reprit l'apôtre-capitaine, il n'en sera que meilleur lorsqu'il se convertira.

—C'est pourquoi je ne l'arrête pas dans ses folies et ses superstitions, j'ai l'espérance qu'il s'en dépouillera bientôt.

—C'est mieux, reprit le capitaine, je suis certain que votre désir s'accomplira lorsque nous serons rendus à la ville sainte, et......

—Baissez-vous, vite, cria Gustave, voici des flèches.

On se hâta d'obéir et une nuée de flèches passa audessus d'eux.

—Ne ferions-nous pas mieux de mettre pied à terre, dit Gustave, nous leur servons trop de point de mire sur nos chevaux.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et à l'instant même une nouvelle nuée de flèches passent en sifflant et blessent plusieurs chevaux.

—Je crois, capitaine, reprit Gustave, que vous feriez bien de renvoyer quatre ou cinq d'entre nous à la caravane avec nos chevaux, car il est certain que nous en perdrons plusieurs si nous les laissons ici.

—Fort bien, dit le capitaine, cet avis est mis à exécution ; puis il ajouta, que faire pour déloger ces sauvages.

Les uns voulaient retourner à la caravane et attendre que les sauvages vinssent les attaquer, d'autres, plus hardis, tenaient à les déloger de suite et ainsi ne pas perdre de temps. Le capitaine et M. Dumont étaient de cet avis.

—Il me semble, capitaine, dit Gustave, que nous

ferions mieux de monter sur ce rocher à notre gauche, là, nous pourrons protéger le passage de la caravane avec nos carabines et nos pistolets.

—Vous avez raison, jeune homme, dit le capitaine souriant, allons, usons de vigilance et de précaution.

Alors l'avant-garde se rend au pas de course à l'endroit indiqué qu'elle commence à gravir ; comme la montée était très difficile, les sauvages crurent en profiter pour courir sur eux et leur lancer des flèches, et sortant de leurs cachettes leurs arcs en mains, ils avancent en poussant des hurlements terribles.

Les hommes de l'avant-garde, redoublèrent d'activité en les voyant venir. Ne vous pressez pas, cria le capitaine, laissez les approcher, nous aurons plus de chance de faire valoir nos pistolets.

—Et de leur faire manger du plomb, ajouta Gustave, ce qui leur sera moins agréable que le miel qu'ils nous refusent.

Malgré le danger menaçant, on ne put s'empêcher de sourire tout en continuant de monter. Une centaine de sauvages arrivent au pied du rocher et lancent leurs flèches ; Gustave voit son chapeau emporté par l'une d'elles et le capitaine reçoit une égratignure au bras. Volte face, s'écria-t-il et faites feu. Déjà trois sauvages mordent la poussière et plusieurs sont blessés. Les autres, effrayés, se sauvent en poussant de nouveaux hurlements et s'abritent derrière leurs rochers.

—Vous faites mieux, leur cria Gustave, cachez vous derrière vos rochers, c'est plus prudent.

Un éclat de rire suivit cette remarque ; puis continuant la marche on arriva au sommet du rocher ; là, couché à terre, on attendit une nouvelle attaque.

—Au moins ici et situés comme nous le sommes, dit Gustave, ces sauvages devront tirer juste, s'ils veulent nous ôter nos chapeaux.

On attendit encore un quart d'heure, et les sauvages ne se montrant pas, le capitaine donna le signal à la caravane d'avancer. Elle se remet en marche, les femmes et les enfants, blottis au fond des wagons, osent à peine

souffler ; les hommes marchent à côté des wagons sans proférer une parole, l'anxiété se lit sur leurs figures ; les yeux constamment fixés sur les rochers, ils croient à chaque instant que les sauvages vont en sortir et se ruer sur eux ; les animaux semblent éprouver la même crainte, ils dressent les oreilles comme pour écouter, le moindre bruit leur fait peur et les hommes doivent se servir du fouet pour les faire avancer. Enfin, le premier wagon s'engage dans le passage, alors les hommes saisissent leurs carabines et leurs pistolets d'une main nerveuse, le temps le plus critique est arrivé, à chaque instant la caravane peut être attaquée par des ennemis dont on ne connait pas le nombre, et nul moyen de rétraiter ; pas le moindre bruit se fait entendre, sauf celui du roulement des roues sur le sable.

—Attention, dit le capitaine à ses hommes qui veillaient sur le côteau, ayez l'œil toujours fixé sur ces rochers et si un seul de ces sauvages ôse se montrer, visez le bien pour montrer aux autres ce qu'ils ont de mieux à faire.

Pendant une demie heure, la caravane continue sa marche lente et solennelle, les wagons passent tour à tour et chacun pousse un soupir de satisfaction aussitôt qu'il est sorti de ce labyrinthe. Le dernier wagon a franchi le passage, alors le second capitaine les fait arrêter tous et les range en un camp de règle afin de protéger la descente de ceux qui étaient sur le rocher. Soit par crainte, soit à dessein de renouveler l'attaque en meilleures circonstances, les sauvages ne se montrèrent pas et restèrent blottis derrière leurs rochers.

La caravane se remit en marche et alla camper à un demi mille de là, le capitaine n'osant s'aventurer plus loin pour cette journée. Après le souper, l'apôtre fit rassembler tout le monde et leur dit : chers frères et sœurs, à partir de ce jour, nous devrons faire bonne garde, car nous venons d'entrer parmi des tribus sauvages qui nous sont très hostiles ; ce pays est peuplé par les Crows (corneilles) les Black feet (pieds noirs) les Snakes (serpents) et d'autres dont j'ignore le nom, et quoique ces diverses tribus se fassent continuellement la guerre

entre elles, elles s'unissent toujours pour attaquer les visages-pâles. La garde sera doublée tous les soirs, et le jour, une avant et une arrière garde que je vais former marcheront, l'une à deux cents pas en avant de la caravane et l'autre à la même distance en arrière. M. Dumont se tiendra avec moi entre l'avant-garde et la caravane, pour vous donner les signaux nécessaires. Le chemin d'ici à la ville sainte, est bordé en plusieurs endroits de précipices et de rochers sans nombre qu'il nous faudra contourner sous les flèches des Sauvages qui s'y forment en embuscade pour nous attaquer. Vos carabines et vos pistolets devront être toujours placés de manière à pouvoir les saisir au signal donné, et dans ce cas, les femmes et les enfants montront dans les wagons au plus vite afin de ne pas nous embarrasser. Si vous me voyez lever la carabine, arrêtez les wagons ; si M. Dumont revient sur ses pas, formez le camp de règle en cas d'attaque, et obéissez aux ordres qu'il vous donnera, tenez vous toujours prêts à toute éventualité afin que rien ne nous surprenne et surtout ne vous éloignez pas des wagons. Si vous suivez tous ces avis, nous n'avons rien à craindre, et étant nombreux, nous pourrons défier les attaques de toutes ces tribus réunies. Mais prenons un sujet plus consolant. Le reste de la route d'ici à la ville sainte est très pittoresque, des curiosités sans nombre se présenteront à vos regards, le "Chimney Rock" (la cheminée), The Devil's Gate (la barrière du Diable), Hell's Cove, (la caverne de l'Enfer), le Saleratus Lake, (Lac au Soda), les Sulphur Springs (sources de souffre), les Montagnes Rocheuses. Les précipices que nous allons longer et dans lesquelles il faudra descendre, les ravins profonds qu'il faudra traverser, tout, en un mot, sera propre à nous causer des émotions et vous intéressera à un bien haut degré. Un cantique maintenant pour chanter les louanges du Seigneur, nous le remercierons ensuite de nous avoir délivrés des dangers qui nous ont menacés toute cette journée. Le cantique choisi pour la circonstance, qui était très beau, fut entonné et poursuivi par au delà de quatre cents voix, un concert des plus harmonieux s'éleva dans les airs

et l'écho alla frapper sur ces mêmes rochers, témoins des périls et des dangers courus par ceux qui en ce moment chantaîent les louanges de Celui qui les en avait délivrés. Une fervente prière, pleine d'émotions suivit ce beau concert, et fut terminée par un " Amen " qui dût se faire entendre à plusieurs milles de distance.

—Avant de nous séparer, dit l'apôtre, je voudrais voir Gustave.

Les deux amis s'empressèrent d'aller le chercher dans sa tente, où il s'était retiré pour faire sa prière seul avec son Dieu.

—Jeune homme, reprit l'apôtre, je dois vous féliciter et vous remercier devant toute la caravane, du zèle et du courage dont vous avez fait preuve pendant cette journée ; sans vous, et vos deux amis nous aurions été pillés et assassinés. Je vous remercie au nom de tous, et plus tard nous essaierons de vous prouver notre reconnaissance, comme première preuve de la confiance que j'ai en vous, je vous nomme capitaine de l'avant garde, à vous de choisir les douze hommes que vous voudrez et qui seront sous vos ordres, c'est vous qui donnerez dorénavant le signal du départ, c'est le poste le plus important et le plus difficile à remplir d'ici à la fin de notre route, j'aime à vous le confier, vous êtes brave et prudent, nous avons eu assez de preuves pour placer notre confiance en vous.

—-Oui, oui, Hourra pour Gustave, s'écrièrent hommes, femmes et enfants.

—Vive notre bon ami, ajoutèrent George et Arthur.

Gustave ne s'attendant pas à une pareille félicitation, baissait la vue et ne savait trop que répondre.

—Vous acceptez, n'est-ce pas ? reprit l'apôtre en lui tendant la main.

—Oui monsieur, répondit Gustave d'un air timide, et, Dieu aidant, je m'acquitterai de la charge honorable que vous voulez bien me confier, d'une manière aussi digne que possible.

—Bien, reprit l'apôtre, je savais que vous ne reculeriez pas devant le devoir, allez et choisissez vos hommes.

Le second capitaine fut chargé de former l'arrière garde, et quelques minutes plus tard tout le monde était couché, mais le repos ne fut pas de longue durée, car deux heures n'étaient pas écoulées que tous furent réveillés en sursaut par des cris et des hurlements venant de la direction des rochers. On court aux armes et on s'empresse de se préparer pour la défense, alors tous les yeux se fixent sur un spectacle des plus terrifiants. Un grand feu avait été allumé dans l'espace où était passé la caravane, une lueur sinistre se répandait sur les hauts rochers d'alentour et les faisait paraître comme autant de spectres monstres surgis du sein de la terre ; autour de ce feu, sautaient, dansaient, hurlaient et menaçaient avec leurs bras des êtres qui, par leurs chevelures longues et hérissées, leurs corps nus et bariolés de mille couleurs, leurs figures hideuses, leurs cris et hurlements féroces, des êtres, dis-je, qui paraissaient ressembler plutôt à des démons qu'à des hommes. Tous les yeux restent fixés sur ce spectacle, chacun est comme pétrifié par la frayeur, tous se croient en face des régions infernales, l'Enfer et ses démons, se dit-on de toutes parts ; à la frayeur succède un désir de vengeance ; au moindre signal, tous seraient prêts à se jeter sur les auteurs de ce drame terrible pour les exterminer et en finir avec eux, mais une pensée (venue de Dieu sans doute) éloigne cette pensée et fait comprendre que ces êtres difformes et avides de carnage sont des hommes possédant une âme créée à l'image de Dieu et qui, dans leur ignorance ne connaissent pas mieux, alors un sentiment de pitié succède à la frayeur et à la vengeance. Pauvres gens, se disait-on. Qu'ils sont à plaindre !

—Oui, ils sont bien à plaindre, dit l'Apôtre-capitaine assez haut pour être entendu de tous ; mais ces cris, ces hurlements et ces menaces nous montrent qu'ils veulent se venger, et qu'ils ne nous tiendront pas quittes de sitôt parceque nous avons tué trois des leurs. Nous avons besoin de les veiller de près.

Ce spectacle dura toute la nuit, et ces Sauvages ne s'éloignèrent que vers l'aurore ; alors la caravane se pré-

para à se remettre en marche. Gustave se hâta de choisir les douze hommes ayant les meilleurs chevaux pour former son avant-garde, George et Arthur furent les premiers appelés ; chers amis, leur dit-il, je ne saurais me passer de votre compagnie. Dès que ses hommes eurent pris leur rang, il les disposa en quatre groupes, trois d'entr'eux devaient se tenir une centaine de pieds en avant du second groupe, ces deux groupes devant garder le chemin, les deux autres devaient se tenir de chaque côté du chemin à une certaine distance, et un peu en avant du second groupe autant que possible. Si l'un des groupes s'apercevait de quelque chose de nature à l'alarmer, il devait donner le signal en levant les carabines et se replier sur le second groupe ; alors les autres groupes devaient en faire autant, et tous, une fois réunis, pourraient discuter et délibérer sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

—Très bien, dit le capitaine, un général d'armée ne ferait pas mieux.

—Au moins, dit Gustave, nous ne risquerons pas tous de perdre nos chapeaux.

—Le second capitaine qui devait commander l'arrière garde, imita Gustave en disposant ses hommes de la même manière.

—Lorsque tout fut prêt, Gustave donna le signal du départ en disant : En avant messieurs, avec un tel aplomb qu'il fit sourire tout le monde, qui admirait le courage de ce jeune homme et la précision avec laquelle il donnait ses ordres.

Malgré les derniers évènements, notre héros conservait toujours son humeur gaie et tenait toujours ses amis dans l'hilarité et le plaisir.

—Qui aurait pensé que je me serais trompé ainsi hier, dit-il, car au lieu d'avoir trouvé la nouvelle Jérusalem, nous avons vu l'Enfer avec ses habitants ; j'aurais dû comprendre qu'il fallait passer par les tribulations avant d'arriver à la gloire promise aux saints du dernier jour et... mais il n'eut pas le temps de finir, le premier groupe venait d'arrêter et les deux autres commençaient à se

replier sur le second où il se trouvait. Ah ! du nouveau, dit-il. Attention mes amis, arrêtez vos chevaux.

Ils arrivent à lui et l'un deux lui dit : nous avons vu des obstacles placés en travers du chemin et nous avons crû qu'il serait mieux d'arrêter.

—C'est peut-être une ruse pour nous retarder, dit Gustave aprés avoir réfléchi quelques instants. Avançons encore un peu, et prenant le devant, il fait marcher ses hommes avec toute la précaution possible ; on scrute tous les alentours mais rien n'indique qu'il y ait là des ennemis à craindre, on arrive aux obstacles et quatre ou cinq d'entr'eux commencent à les déplacer, lorsque George croit remarquer un certain mouvement dans les hautes herbes de chaque côté du chemin.. Regardez donc, Gustave, dit-il, ne dirait-on pas qu'il y a quelque chose dans ces herbes ?

—Oui, en effet, rèpondit Gustave, ce sont des Sauvages couchés à plat-ventre, leur but, en se cachant ainsi, est de nous attaquer. Levez vos carabines, ajouta-t-il et replions nous sur la caravane ; en voyant ce signal, le capitaine et M. Dumont en firent autant, la caravane arrêta, et chacun prépara ses armes.

—Qu'y a-t-il ? demanda le capitaine à Gustave aussitôt que ce dernier fut arrivé.

—Il y a des Sauvages cachés dans ces herbes, et leur but est de nous attaquer si nous nous aventurons plus loin, vous feriez bien de former le camp de règle.

Aussitôt les femmes et les enfants entrent dans les wagons, et les hommes s'assemblent pour tenir conseil ; les uns, conservant encore la rage de la veille, voulaient se ruer sur ces Sauvages et les exterminer coûte que coûte, d'autres, plus sages, voulaient attendre l'attaque et se tenir sur la défensive ; quelques-uns, plus timides, croyaient qu'il serait mieux d'essayer à parlementer avec eux.

—Et quel est votre avis, Gustave ? demanda l'apôtre capitaine.

—Je crois avoir trouvé un moyen bien simple et qui sera très efficace pour déloger ces Sauvages, répondit Gustave, et la caravane ne courra aucun danger si vous

voulez l'adopter. Voici ma proposition. Que quatre ou cinq d'entre nous aillent mettre le feu à une centaine de pieds chaque côté du chemin, les herbes sont hautes et sèches, le vent qui est du bon côté, poussera ce feu en avant de nous et atteindra ces Sauvages qui devront déguerpir au plus vite s'ils ne veulent pas servir de jambons, et de cette manière, nous atteindrons notre but sans effusion de sang de part et d'autre.

—Bravo ! bravo ! s'écria l'assemblée. Et une douzaine d'hommes se munissent d'allumettes et de poignées d'herbes et se rendent, en se baissant pour ne pas laisser voir aux sauvages leur dessein, à une certaine distance, tel que Gustave l'avait demandé. A un signal donné, douze feux s'élévent en une seconde, puis grossissant tout-à-coup, ils se réunissent et se dirigent sur les sauvages avec la rapidité de l'éclair. De grands cris se font entendre, et des centaines de sauvages se lèvent et se sauvent du côté de la rivière, dans laquelle ils se jettent épouvantés ; il était temps, plusieurs avaient les cheveux brûlés.

—Vous faites bien, dit Gustave en souriant ; après une telle chaleur, il est bon de prendre un bain pour se rafraîchir.

—Quel génie que ce jeune homme, disait-on en riant de cette remarque ; il garde toujours son sang-froid et trouve moyen chaque fois de nous tirer d'embarras.

Quelques minutes plus tard, sauvages, herbes et obstacles étaient disparus, et le feu alla s'éteindre sur des rochers, à deux milles plus loin.

Gustave et ses hommes reprirent leur place, et la caravane se remit en marche.

—En avant, Messieurs, dit Gustave, je pense que ces sauvages vont nous laisser tranquilles au moins pour quelques jours. Voyez-vous, l'eau a pour effet de calmer les nerfs, et ce bain forcé qu'ils ont pris a dû amortir leur ardeur. Qu'en pensez-vous ?

George et Arthur, étounés de le voir aussi jovial, lui dirent :

—Vous nous étonnez, vraiment. Comment se fait-il

que vous puissiez conserver une humeur aussi gaie en face des dangers auxquels nous venons d'échapper et qui nous menacent encore. Pendant que tout le monde craint et tremble, vous souriez toujours comme si rien n'était.

—Avoir peur ou trembler ne me servirait de rien, répondit Gustave en changeant de ton. Je vous ai enseigné le bon remède l'autre soir, chers amis, lorsque, seuls et écartés dans cette prairie, nous ne savions que faire ; je vous ai dit qu'il fallait toujours mettre notre confiance en Dieu, le prier chaque matin de nous accorder sa sainte protection ; adresser ensuite une petite prière à votre ange gardien, et il se fera un plaisir de vous écouter et de vous prèserver des dangers qui pourraient vous menacer. Faites cela, et ne vous inquiétez pas du reste, pas un cheveu de votre tête ne tombera sans la permission de Dieu.

—Vous nous donnez là un bon conseil, dirent George et Arthur, et nous essaierons de le suivre.

—Bien, mes bons amis, reprit Gustave, ce remède ne manque jamais de produire un bon effet.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME.

LES SAUVAGES METTENT LE FEU À LA PRAIRIE POUR BRULER LA CARAVANE. MOYEN PRIS PAR GUSTAVE POUR REPOUSSER LEUR ATTAQUE Á DEVIL'S GATE LES MORMONS FONT BRULER UN CONVOI DE MARCHANDISES ET DE PROVISIONS APPARTENANT AU GOUVERNEMENT AMERICAIN.

Le lendemain on aperçut le " Chimney Rock" (la cheminée) ; elle est droite et unie ?

Gustave en l'apercevant prit son cahier de notes, et écrivit ces lignes. " Le Chimney Rock " est vraiment une merveille et un des plus singuliers caprices de la nature dans cette contrée ; une base quarrée d'abord, haute de trente à quarante pieds, puis une cheminée ronde et droite, gardant une proportion égale jusqu'au sommet, s'élève au-dessus de cette base à une hauteur d'au-delà de cent pieds ; des pierres amoncelées autour de sa base démontrent que sa hauteur a dû être plus considérable.

Un peu plus loin, on voit les " Scott's Bluffs " (caps à pic de Scott), qui s'élèvent à une hauteur de trois à quatre cents pieds ; ils ressemblent à de hautes murailles, et nons font souvenir des châteaux du moyen âge.

—Mais voici qu'on aperçoit un grand nuage de fumée qui approche avec une grande rapidité dans la direction de la caravane. Ah ! s'écria-t-il, le feu dévore la prairie, les sauvages veulent nous remettre le change que nous leur avons donné hier ; nous allons leur démontrer que ce change n'est pas bon pour nous. Vite messieurs criat-il à ses hommes, mettez le feu vous-mêmes et suivez-le, puis tournant bride, il pique son cheval et retourne à la caravane sans s'occuper du capitaine qui lui demande ce qu'il y a ; en arrivant aux wagons, il répète aux hommes ; vite, vite, mettez le feu en avant de vous et suivez le,

faites courir les animaux, fouettez-les, faites les suivre le feu.

On s'empresse de lui obéir.

—Vite, dépéchez-vous, voyez, le feu arrive.

Les hommes redoublent les coups de fouet, et les wagons sont entrainés rapidement par les bœufs à demi-suffoqués par la fumée et la chaleur de la terre encore brûlante. Il était temps, le dernier wagon avait à peine atteint l'espace brûlé, qu'une fumée épaisse commence à obscurcir le soleil, et un feu, s'élevant à une grande hauteur approche avec la rapidité de l'éclair ; les hommes se cachent la figure pour ne pas étouffer ; les femmes et les enfants, effarés, poussent des cris lamentables et se mettent sous les lits entassés dans les wagons.

—Ne craignez rien, disait Gustave, ce feu ne nous atteindra pas.

En effet, les wagons, emportés aussi rapidement avaient laissé un assez grand espace entre eux et l'herbe que ce feu dévorait, grâce à celui que Gustave avait fait allumer par les hommes de la caravane, enlevant ainsi à l'horrible incendie qui les menaçait, l'aliment dont il avait besoin pour poursuivre son œuvre de destruction, et qui s'éteignit aussitôt rendu à la lisière brûlée d'avance.

Le danger passé, tous, hommes, femmes et enfants vinrent serrer les mains de Gustave en l'appelant leur sauveur.

—Vous devez tout à Dieu, disait Gustave, remerciez-le de nous avoir préservés tous de la mort la plus horrible qui vient de nous menacer.

—Oui, dit l'apôtre, remercions-le immédiatement, et tout le monde, se jetant à genoux sur la terre encore brulante, fit monter vers Dieu une prière des plus ferventes.

La caravane se remit en marche, et plusieurs jours se passèrent sans de nouveaux incidents : On commençait à croire que les Sauvages ne renouvelleraient plus leurs attaques ; les chants et les conversations habituels recommencèrent, mais Gustave n'y voyant qu'une trêve, n'en continua pas moins de faire bonne garde.

On arrivait à "Devils Gate" (barrière du diable) c'est une ouverture large de vingt pieds environ et haute de plus de deux cents, qui sépare une montagne toute de roche vive; elle est tellement droite et égale, que notre première impression est qu'elle a été sciée par la main de l'homme; au bas de cette ouverture coule un torrent dont l'eau se brise sur les rochers qui en forment les parois. Le chemin longe cette montagne escarpée, tourne brusquement au bout et s'engage dans une passe, large d'une vingtaine de pieds, bordée d'un côté par cette montagne et de l'autre par un immense rocher long de trois ou quatre cents pieds.

—Une belle place pour une surprise, dit Gustave, mais qu'entends-je, ajouta-t-il ; il prête l'oreille, et croit entendre un certain bruit dont l'écho frappe les flancs de la montagne et qui paraît être causé par des pas de chevaux au galop. Il fait arrêter ses hommes et leur dit :

—Ce bruit est causé par des pas précipités de chevaux qui accourent en arrière de nous. Ah ! je le vois, nous sommes poursuivis par ces sauvages qui veulent profiter du temps que la caravane sera engagée dans cette passe tortueuse et difficile pour l'attaquer.

—Que faire ? lui demande-t-on avec anxiété.

—Six d'entre vous vont se rendre au bout de cette passe, répondit Gustave, et vous ferez placer les wagons de manière à en boucher l'ouverture, surtout faites en sorte qu'il n'y ait pas de confusion, et que les autres me suivent, et aussitôt il retourne à bride abattue à la caravane.

—Qu'y-a-t-il ? lui demande le capitaine.

—Nous sommes poursuivis, répondit Gustave, vite, pressez les animaux, faites les courir... dépêchez vous, avant peu nous serons atteints.

Les hommes qui guidaient les bœufs ne se le font pas répéter deux fois, ils appliquent le fouet avec ardeur, et les animaux se lancent en courant.

—Du cable, vite, donnez-moi vos cables, crie Gustave.

On s'empresse de les lui jeter tout en courant, il en prend plusieurs et dit à ses hommes de les attacher soli-

dement l'un au bout de l'autre et de les doubler pour les rendre plus solides. Les wagons s'engagent dans la passe... le dernier a tourné l'angle et les hommes de l'arrière garde viennent rejoindre ceux de Gustave. Alors ce dernier fait attacher le cable à de grosses pierres, chaque côté de la passe à la hauteur de la poitrine d'un cheval, formant ainsi une barrière à travers le chemin, puis il commande à ses hommes et ceux de l'arrière-garde de se cacher derrière les rochers sur le flanc de la montagne en leur disant : Tenez vos carabines pointées sur le chemin ; au premier signal, vous ferez feu assez haut pour ne tuer personne des nôtres, et vous vous jetterez ensuite sur ceux des assaillants qui seront tombés et les ferez prisonniers, il alla ensuite se placer vis-à-vis le cable avec son père et ses amis : Baissons le cable, leur dit-il, afin que ces Sauvages ne le voient point. nous le redresserons à temps voulu. Attention, les voilà, ajouta-t-il.

Tout ceci s'était fait en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, et Gustave avait à peine fini de parler, qu'une troupe innombrable de Sauvages tourne l'angle de la montagne en poussant des hurlements terribles, et sans ralentir leur course de forcenés ; les premiers aperçoivent les wagons à l'autre bout de la passe, et ne se doutant pas que de chaque côté d'eux, il y a des ennemis à craindre, ils piquent leurs chevaux afin de saisir leur proie plus vite et avant qu'elle ne leur échappe ; dans leur joie féroce, ils ne perdent pas de vue ces wagons qui, cette fois, pensent-ils, ne pourront leur échapper : Ils piquent plus fort, leurs chevaux semblent redoubler de vitesse ; les premiers ne sont plus qu'à quelques pieds du cable, qu'ils n'ont pas encore remarqué. Soulevez le cable, crie Gustave... Le cable se redresse, et les chevaux se heurtant dessus, tombent et lancent leurs cavaliers avec force sur les pierres qui jonchent le chemin ; ceux-ci font culbuter les autres qui tombent à leur tour, à mesure qu'ils arrivent ; en moins d'une minute au-delà de cent cavaliers et autant de chevaux sont tombés pêle-mêle snr le chemin, tous poussent des cris de douleur.

--Feu, cria Gustave, foncez sur les hommes qui sont

à terre et faites les prisonniers. Cet ordre est promptement exécuté, les Sauvages, stupéfaits et étourdis par la violence du coup qui les avait fait tomber ne firent aucune résistance et se laissèrent lier par les gens de la caravane qui venaient d'accourir. Ceux des Sauvages qui avaient pû arrêter leurs chevaux à temps, effrayés par les coups de feu tirés par les hommes de Gustave, firent volte face et se sauvèrent avec la plus grande célérité.

Quelques minutes plus tard, au-delà de cent prisonniers et autant de chevaux étaient amenés au camp, que le capitaine avait formé avec l'aide de ceux qui gardaient les wagons. Gustave était en tête, à côté de son père et de ses amis. En entrant dans le camp, tous les chapeaux se levèrent et un hourra formidable, dont l'écho fit trembler la montagne et les rochers aux alentours, fut poussé en honneur de notre héros.

—Vive Gustave ! vive notre sauveur ! disait-on de toutes parts.

Les prisonniers furent placés au milieu de l'enceinte, Gustave et ses compagnons retournèrent à l'angle de la montagne pour prévenir toute surprise de la part des Sauvages qui s'étaient enfuis ; mais voyant que ces derniers étaient déjà loin et se sauvaient encore avec tonte la vitesse possible, ils s'en revinrent au camp, et dirent au capitaine, qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté.

Alors l'apôtre fait rassembler tout le monde et leur dit ;

—Chers frères et sœurs, encore cette fois, nous devons notre victoire à Gustave.

—Oui, oui, répondit tout le monde, et un nouvel " hourra " fit raisonner les airs.

—Maintenant, reprit le capitaine: Qu'allons nous faire des prisonniers ?

—A mort, mettons les à mort, si nous leur laissons la vie, ils nous attaqueront encore, et finiront par nous massacrer.

—Mais, reprit le capitaine, qui était d'un caractère débonnaire, je voulais proposer que Gustave fût le juge dans cette affaire, car je sais d'avance, que ce qu'il fera sera bien fait.

—Oui ! oui ! répondit-on de toutes parts, que Gustave vienne, c'est à lui de les juger, ce sont ses prisonniers. Faites-le venir.

Le capitaine, ayant fait venir Gustave, lui dit :

—C'est à vous, jeune homme, que revient le droit d'interroger et de juger ces prisonniers, car encore cette fois, la caravane vous doit son salut.

—Mais, monsieur, dit Gustave en hésitant.

—C'est vous, c'est vous qui allez les juger, s'écria tout le monde.

—Mais je ne les condamnerai pas à la mort, dit Gustave, l'effusion de leur sang serait une barbarie de notre part ; d'ailleurs, Dieu permettra que nous repoussions toutes leurs attaques.

—Faites ce que vous voudrez, s'écrièrent-ils, ce que vous ferez sera bien fait.

—Merci, Messieurs, dit Gustave ; et, faisant approcher les prisonniers, il ajouta :

—Que ceux d'entre vous qui parlent l'anglais viennent plus près. Trois d'entre eux s'approchèrent.

—Qui êtes-vous ? demande Gustave en prenant un ton grave.

—Nous sommes trois chefs de la tribu des Blackfeet (Pieds-noirs).

—Pourquoi, reprend Gustave, couriez-vous après nous avec des flèches et des fusils en poussant des cris féroces. N'était-ce pas pour nous tuer et nous piller ?

—Notre frère se trompe ; nos intentions étaient pacifiques, nous nous rendions à nos wigwams (tentes).

—Pourquoi mentez-vous ? reprit Gustave d'un ton sévère ; ne savez-vous pas que le mensonge ne servira qu'à agraver votre position. J'étais décidé de vous accorder la vie et la liberté, mais si vous ne dites pas la vérité, vous et vos compagnons allez mourir immédiatement. Je sais que vos wigwams, ou plutôt votre village n'est pas dans la direction que vous suiviez ; je sais aussi que vous l'avez laissé pour venir nous tuer et nous piller ensuite.

Les chefs se tenaient la vue basse et semblaient déli-

bérer entre eux ; un murmure sourd parcourt la masse des autres prisonniers, qui se mettent à trembler de tous leurs membres. Le plus grand silence règne parmi les gens de la caravane qui se pressent pour mieux entendre.

Voyant que les chefs ne répondaient pas, Gustave fait approcher son avant-garde, et cette dernière se place en avant des prisonniers.

—Epaulez vos carabines, ajouta-t-il, et tenez-vous prêts à faire feu ; puis se tournant du côté des prisonniers, il leur dit :—Voyons, répondez de suite ou ç'en est fait de vous.

Les chefs, voyant les carabines pointées, répondirent :

—Les visages pâles ont tué trois de nos frères l'autre jour, et nous voulions venger leur mort ; nous l'avions juré devant le Grand-Esprit.

—Ah ! reprit Gustave, vous croyez donc au Grand Esprit ?

—Oui ! oui ! sans le Grand-Esprit, rien n'existerait.

—Très bien, reprit Gustave ; mais ce Grand-Esprit vous a-t-il enseigné de faire comme le chacal et le tigre dans la forêt ? Vous a-t-il dit de vous jeter sur les femmes et les enfants pour les tuer ? Vous a-t-il ordonné de piller et massacrer ? Je conviens que nous avons tué trois des vôtres, mais n'est-ce point votre faute ? Ne vous êtes-vous pas rués sur nous comme des loups enragés pour nous dévorer ? et si vous eussiez réussi à donner la mort en perçant de vos flèches ceux qui montaient sur le rocher, n'auriez-vous pas pris plaisir d'attaquer la caravane, de tuer nos femmes et nos enfants et de voler nos animaux et nos provisions ? N'était-ce pas là votre dessein ? Pourtant, qu'avions-nous fait pour que vous agissiez ainsi ? Savez-vous pourquoi vous n'avez pas réussi ? Ce Grand-Esprit, en qui vous croyez, nous a avertis de vos desseins cruels et perfides. Il nous a dit que vous étiez des méchants et nous a donné les moyens de nous défendre contre vos attaques. Nous eussiez-vous laissé passer sans nous molester, vos frères vivraient encore, car nous ne voulons pas faire le mal comme vous. Le Grand Esprit le défend à tous, à vous comme à nous. Pourquoi

ne l'écoutez-vous pas? Eh bien! que feriez-vous pour avoir votre liberté?

—Ho! ho! nous jurons de ne jamais reparaître sur votre chemin.

—Le jurez-vous devant tout ce monde? reprit Gustave.

—Oui! oui! s'écrièrent-ils en levant les mains.

—Le jurez-vous devant le Grand-Esprit.

—Oui, oui, nous le jurons devant le Grand-Esprit, répondirent-ils en levant les deux mains, et tous les prisonniers imitèrent les trois chefs.

—Bien, reprit Gustave, mais je ne puis vous accorder votre liberté moi-même, le chef est là devant vous, et peut-être sera-t-il disposé à vous faire grâce, quand je lui aurai fait connaître le serment que vous venez de faire. Mais prenez garde de ne jamais vous retrouver sur son chemin, car notre chef est terrible dans sa vengeance, et cette fois, il ne vous lâchera pas; et voulant leur faire peur il ajouta, si jamais vous brisiez votre serment, il vous fera rôtir à petit feu, des broches de fer rougies perceront vos chairs, il couvrira vos corps de charbons ardents et vous arrachera la langue pour vous punir de vos mensonges et de votre perfidie, il pendra vos corps noirs et calcinés le long de la route pour servir d'exemple à ceux de vos frères qui voudraient faire comme vous. (Pendant qu'il parlait ainsi, on voyait frémir les prisonniers). Qui nous empêcherait de vous torturer ainsi, si nous le voulions? mais nous aimons le Grand-Esprit et essayons de l'écouter. Puis tirant son crucifix d'argent, qui ne l'avait pas quitté depuis son départ de Montréal, il leur fit signe d'approcher et leur dit:

—Avant de vous remettre entre les mains de notre chef, vous allez tous renouveler le serment que vous venez de faire, en mettant votre main droite sur ce crucifix, vous l'embrasserez ensuite avec respect, mais prenez garde que le mensonge soit sur vos lèvres, de jurer une chose et de penser à une autre. Ce crucifix représente le Fils de Dieu, du Grand-Esprit, si vous l'embrassez avec de mauvaises intentions dans vos cœurs, il le saura et vous punira sur le champ. Approchez un à un et chacun à votre tour.

Les sauvages, en voyant ce crucifix, eurent frayeur et n'osaient approcher. Les objets de notre culte ont toujours été regardés par les sauvages comme mystérieux et sacrés.

—Approchez, répéta Gustave, ce crucifix ne vous fera pas de mal si vous dites la vérité.

Alors les sauvages s'approchent en témoignant beaucoup de crainte et de respect. Les chefs d'abord, puis les autres prisonniers vinrent tour à tour poser la main droite sur le crucifix, le baiser et jurer de ne jamais reparaître sur le chemin de la caravane. Les hommes, femmes et enfants, témoins de cette cérémonie si solennelle, vu le lieu et la circonstance, étaient émus et gardaient le plus profond silence.

Après qu'ils eurent juré, Gustave les fit avancer devant le capitaine et lui dit : grand chef, ces braves viennent de jurer que ni eux ni aucun de leurs tribus, ne reparaîtront jamais sur votre chemin, je leur ai fait connaître la vengeance terrible que vous exercerez dans le cas contraire. Je vous les livre, faites en ce qu'il vous plaira.

Les sauvages, tremblants, n'osaient lever la vue sur ce chef si terrible, et attendaient avec anxiété la réponse et le jugement qu'il allait donner.

—Qu'on les délie tous à part de ces trois chefs, dit le capitaine d'une voix farouche, ces derniers je les garderai comme ôtages jusqu'au fort Bridger ; et si jamais un seul homme de leurs tribus ôse reparaître sur mon chemin, je leur ferai aussitôt arracher la langue.

Alors l'avant-garde commença à délier les autres prisonniers, qui, aussitôt libres, venaient témoigner leur reconnaissance à Gustave en lui embrassant les mains,et quelques minutes plus tard il se retiraient joyeux. Tant qu'aux trois chefs, ils furent libérés deux jours après sur l'instance de notre héros. En partant ces chefs lui dirent : si notre jeune frère repasse dans ce pays et qu'il ait besoin de nous, qu'il vienne nous trouver et il verra que le sauvage sait reconnaître ce qu'on lui fait.

Comme cet évènement avait causé un grand retard à la caravane, il fut résolu de partir de suite, quoique le

soleil fut déjà bas, et de marcher une bonne partie de la nuit. Un peu avant minuit, l'avant-garde, qui venait de faire un grand détour, aperçut une lueur en avant.

—Que peut signifier cette lueur ? demanda George.

—Un feu tout simplement, répondit Gustave en souriant Mais qui l'a allumé, c'est une autre question.

—Une tribu sauvage probablement, dit Arthur, qui serait assemblée autour de ce feu pour célébrer une victoire remportée sur une tribu voisine.

—Dans une heure tout au plus nous y serons rendus, reprit George, je crois que nous ferions mieux d'arrêter ici et attendre la caravane.

—Sois certain, cher ami, que l'on ne s'y rendra pas sans être invités, dit Gustave en souriant ; ce serait impoli de notre part ; d'ailleurs je ne sais si j'accepterais l'invitation même si elle m'était offerte.

—Que pensez-vous faire ? dirent plusieurs voix.

—Je ne sais, répondit Gustave, mais voici mon père et le capitaine qui arrivent, ils vont nous donner leurs ordres.

—Qu'allons-nous faire ? demanda le capitaine en arrivant.

—C'est précisément ce que nous voulions savoir de vous.

—Et vous, Gustave, quel est votre avis ? reprit le capitaine.

—C'est à vous de commander et à nous d'obéir, répondit Gustave.

—Non, non, reprit le capitaine, donnez-nous votre avis, vous nous avez toujours bien guidé, et je suis prêt à faire tout ce que vous recommanderez.

—Il a toujours bien réussi, dirent plusieurs.

—Oui, reprit le capitaine, son plan d'action a toujours été le meilleur.

—Puisque vous aimez à connaître mon opinion, dit Gustave, je crois que vous feriez bien de continuer la route jusqu'à ce grand coteau en avant de nous. Là, vous ferez arrêter la caravane et formerez le camp comme en cas d'attaque, Pendant que ces préparatifs se feront,

j'avancerai, avec l'avant-garde, le plus près possible de ce feu ; s'il y a danger, nous reviendrons promptement vous le faire connaître, si, au contraire, il n'y a rien à appréhender, trois coup de fusil vous avertiront que la caravane peut avancer. Surtout, recommandez que les hommes fassent le moins de bruit possible.

—Très bien, dit le capitaine qui retourna à la caravane pour faire exécuter ce qui venait d'être convenu.

L'avant garde continua de marcher jusqu'au coteau indiqué, et s'arrêta pour attendre les wagons.

Lorsque tout fut prêt, Gustave rassembla ses hommes et leur dit :

—Messieurs, la mission que nous avons à remplir est difficile et dangéreuse, nous devrons avancer avec beaucoup de précaution en observant le plus grand silence et tenir toujours la vue partout où il y a danger à appréhender, afin de ne pas nous laisser surprendre. S'il faut revenir sur nos pas, gardez votre sang froid et tenez les rangs serrés pour paraître plus forts et plus nombreux.

—Mon fils, dit M. Dumont, je vais t'accompagner dans cette expédition dangéreuse, je crains qu'il ne t'arrive malheur.

—Permettez-moi de ne pas céder à votre demande, mon père, dit Gustave avec émotion. Votre devoir, d'ailleurs, est de rester avec la caravane et de placer des gardes aux alentours pour la protéger. De plus, si péril il y a, c'est assez de moi à l'affronter, et il ne faut pas nous exposer à la mort tous les deux à la fois. Pensez à ma mère et ma sœur qui doivent en ce moment soupirer après votre retour ; vous leur devez d'éviter tous les dangers autant que possible, pour pouvoir retourner à elles au plus tôt. Tant qu'à moi, cher père, je ne crains pas de mourir, quoique je sache que ma mort leur causerait beaucoup de peine, mais je ne serais pas une perte comme celle d'un époux et d'un père.

—Ah ! cher enfant, ne parle pas ainsi, s'écria M. Dumont, ému jusqu'aux larmes, je ne saurais que faire si je te perdais.

—Ne craignez pas, cher père, dit Gustave essayant de sourire pour cacher l'émotion qu'il éprouvait lui-même, je ne mourrai pas cette nuit, et de sitôt, j'espère.

La plupart de ceux qui les entouraient étaient émus et portaient les mains à leurs paupières humides.

—En avant, mes amis, dit Gustave d'une voix ferme, et que ma petite troupe seule me suive ; au galop jusqu'à cette hauteur, point de clameurs, et n'oubliez pas mes instructions. Tout le personnel de la caravane les suit des yeux ; hommes, femmes et enfants admirent le courage et le sang froid que Gustave déployait toujours en face des dangers, ainsi que l'obéissance aveugle de ses hommes. Quel courage et quel dévouement ! se disait-on de toutes parts ; c'est vraiment admirable !

—Pourvu qu'il ne leur arrive pas malheur, dit le capitaine, je crains beaucoup pour eux.

—Non, non, lui fut-il répondu, Dieu ne saurait laisser périr un tel jeune homme et ceux qui le suivent avec autant de confiance.

Toujours la vue fixée sur l'avant-garde, ils la voient gravir le dernier coteau qui la sépare du feu, s'arrêter pendant quelques instants sur le sommet ; ils distinguent Gustave, divisant ses hommes en trois corps et laissant une distance d'une vingtaine de pieds de l'un à l'autre, on s'attend qu'elle va retourner sur ses pas, on le désire même ; mais non, l'avant-garde commence à descendre de l'autre côté et disparait. Alors un sentiment de crainte s'empare de tous les cœurs ; ils sont perdus, se disait-on ; pourquoi ne sont-ils pas revenus ? nous n'aurions pas dû les laisser partir. Personne ne bouge, on s'attend à chaque instant que Gustave et ses hommes vont reparaître ou que trois coups de fusil vont les avertir que tout est bien. Les minutes paraissent aussi longues que des heures... un quart d'heure se passe, et aucun d'eux ne reparait... Une heure se passe... et rien encore. M. Dumont se reproche d'avoir laissé partir son fils et de grosses larmes coulent le long de sa figure, les autres commencent à se décourager et veulent se rendre à ce feu à tout prix.

—Patience, leur dit le capitaine, si un malheur était arrivé, nous en aurions eu connaissance, quelques-uns d'entre eux auraient pû se sauver et venir nous avertir.

Cette remarque fit renaître un peu plus de confiance et on attendit avec moins d'anxiété et en comptant les minutes qui s'écoulent.

Gustave et ses compagnons avaient gardé le galop jusqu'au coteau. Là, il avait séparé ses hommes, comme nous l'avons dit plus haut, et prenant le petit pas, ils avancèrent avec la plus grande précaution, le plus grand silence règnait parmi eux, le moindre bruit attirait leur attention, chaque rocher était examiné et le plus petit ravin fouillé dans toute sa longueur; une brise légère, passant de temps à autre, causait un certain froissement dans les hautes herbes, alors on s'arrêtait pour s'assurer si ce froissement n'était pas causé par des ennemis, tous peuvent compter les battements de leur cœur, un quart d'heure se passa, et rien n'indiquait qu'il y eut des ennemis à craindre. Enfin le feu apparut, mais il leur fallait faire un grand détour avant de s'y rendre. De gros rochers bordaient la route qui, en conséquence devint très étroite, et ils furent obligés de se réunir de nouveau pour pouvoir passer.—Attention, mes amis, dit Gustave, tenez toujours les yeux sur ces rochers qui pourraient cacher des ennemis. Ils ralentissent le pas et redoublent de vigilance et de précaution, chaque fissure attire leur attention, et on avance ainsi lentement jusqu'à un bas fonds dans lequel il leur faut descendre ; ils passent le détour et aperçoivent des wagons et des provisions à moitié dévorés par un feu qui achevait de les consumer.—Gustave fait arrêter ses hommes et leur dit à voix basse : Voilà qui est curieux, qui a pû mettre le feu à des wagons et à des provisions ? ce qui m'étonne le plus, c'est l'absence de morts ou de blessés aux alentours. Ce ne sont certainement pas les sauvages qui ont fait cela, car ils auraient tué et massacré avant de mettre le feu, et ils auraient conservé les provisions. Avançons encore, il faut bien s'assurer ce qui en est avant de retourner ou d'avertir la caravane, mais faites bonne garde, les sauvages sont rusés et c'est peut

être un piège pour nous surprendre. Ah ! que vois-je ! ajouta-t-il, attention, regardez derrière ce rocher, et tirant son pistolet il ajuste un homme blotti derrière une grosse pierre en lui commandant de se relever. Tous les regards se portent dans la direction indiquée, et voient à quelques pas, un homme qui se relève et vient à eux.

—Ce n'est pas un sauvage, dit Gustave, il faut savoir cependant ce qu'il fait ici, et s'adressant à lui il lui demande d'une voix brève ; que faites vous ici ? et répondez sans bruit car...

—Ne tirez pas monsieur, répondit cet homme, je ne suis pas un ennemi ; il y a près d'une heure que je me suis caché derrière ce rocher, pour ne pas être pris par les Mormons qui ont attaqué notre caravane, et qui, après avoir mis le feu à nos wagons, sont partis en amenant tous nos hommes prisonniers.

—Ce sont des Mormons qui ont mis le feu à ces wagons, dites-vous ? reprit Gustave, ne mentez-vous pas ?

—Non, monsieur, je ne mens pas, je le jure devant Dieu ; il n'y a ici d'autre personne que moi, ainsi ne craignez pas d'embûche.

Gustave tira son crucifix et le lui présenta en disant ;

—Jurez-vous sur ce crucifix que vous dites la vérité ?

—Ah ! un crucifix ! s'écria cet homme en français et en s'empressant de l'embrasser, oui, je jure sur cette croix, O mon Dieu, que je dis la vérité.

— Vous-êtes un canadien, dit Gustave dans la même langue.

—Oui, monsieur, s'empressa de répondre cet homme joyeux.

—Alors, je vous crois, dit Gustave, car un canadien ne saurait mentir sur la croix ; puis se tournant du côté de ses hommes il ajouta en anglais et en souriant ; tirez trois coups de carabine, la caravane doit être impatiente d'avoir de nos nouvelles.

A peine eurent-ils tiré, que des cris joyeux et des "hourra" se firent entendre du côte de la caravane et furent répétés plusieurs fois.

—On est content de ce signal, dit Gustave.

—Oui, répondit George, je vous assure que l'on craignait beaucoup pour nous, et l'on s'attendait à autre chose qu'un simple incendie de wagons et d'effets.

—C'est déjà beaucoup trop, reprit Gustave, c'est un crime de faire brûler des wagons et des provisions, lorsque tant de personnes pauvres en manquent et sont obligés de s'en priver. Et dire que ces actes sont commis par ces soi-disant saints du dernier jour. Mais, dépéchons nous de nous rendre à ce feu et essayons de sauver quelque chose si c'est possible.

Tous se rendent rapidement sur le lieu du sinistre et parviennent à arracher des flammes plusieurs poches de fleur, quelques boîtes de biscuits et des couvertures de laine.

M. Dumont vient au galop suivi du capitaine, les wagons, emportés rapidement par les bœufs qui courent en descendant la côte, les suivent de près, faisant un bruit semblable au roulement du tonnerre.

—Dépêchons nous de piller, dit Gustave en souriant, voici les pompiers qui arrivent.

—Il n'avait pas fini de parler que son père arrive et l'embrasse en pleurant; cher enfant, dit-il, je te croyais perdu, tu ne sais pas combien j'ai souffert.

—Vous n'aviez pas besoin de craindre, dit Gustave, ému, je n'ai couru aucun danger, puis il ajouta en sourîant ; je vous assure que je ne me suis pas aussi bien chauffé depuis notre départ.

—Qui a allumé ce feu ? demande le capitaine.

—Les saints du dernier jour, se hâte de répondre Gustave, comme vous voyez, ils n'y vont pas à petits frais ; mais voici un homme qui pourra vous donner tous les détails ; venez-ici, s'il vous plaît, ajouta-t-il, en s'adressant au Canadien.

—Ce dernier répond à son appel et dit au capitaine ; Il y a quelques heures, notre caravane était en frais de préparer un camp ici ; à peine étions nous arrivés, que nous vîmes deux ou trois cents hommes à cheval venant droit à nous. Notre capitaine, ne prévoyant aucun danger, vu qu'ils n'étaient pas des Sauvages,

les laissa approcher et même entrer dans le camp. Ils entrent, et l'un d'eux, paraissant être leur chef, demande qui nous sommes : le capitaine répond que cette caravane appartient au gouvernement des Etats-Unis, et que nos wagons sont remplis de marchandises et des provisions pour l'armée américaine, qui bientôt doit arriver et stationner au Fort Bridger. Alors ce chef nous commande de nous rendre et de ne pas se rebeller. Que faire, nous n'avions pas le temps de saisir nos armes, nous étions entourés par trois cents hommes, les pistolets au poing et nous menaçant de tirer à la moindre résistance de notre part. Il fallut céder contre la force, car je ne sais si nous étions cinquante de notre côté. Après nous avoir enlevé nos armes, ils placèrent des gardes autour de nous, s'emparèrent de nos chevaux et entassant les marchandises et les provisions, ils y mirent le feu. Cette besogne finie, ils nous commandent de partir avec eux, et tous prennent la direction d'où ils étaient venus. Moi, ne tenant pas à les suivre, j'ai saisi un moment favorable pour m'échapper et me suis caché derrière ce rocher où je fus trouvé par ce jeune homme, un Canadien comme moi, et à qui, je dois tant de reconnaissance ; tout autre peut-être m'aurait donné la mort dans une circonstance semblable, avant de me donner le temps de m'expliquer.

—Eh bien ! mon père, dit Gustave, que pensez-vous des saints qui se permettent des actes semblables, menacer de tuer et ensuite faire brûler des wagons et des provisions.

—A la guerre comme à la guerre, dit le capitaine d'un ton sec.

—Mais je ne pensais pas que les saints fissent la guerre, reprit Gustave sur le même ton, d'ailleurs...

—Laissez-le, dit M. Dumont en s'adressant au capitaine, voici la caravane qui arrive, allons nous camper ici ?

—Oui répondit le capitaine en se mordant les lèvres, et tous deux s'éloignèrent pour s'occuper du campement.

—Vous m'aviez pourtant promis de ne pas vous occuper de ce que pourrait dire mon fils, dit M. Dumont.

—Oui, répondit le capitaine revenu à lui-même, il est jeune encore et connaîtra mieux plus tard ; d'ailleurs, nous lui devons tant de reconnaissance, que je n'aurais pas dû répliquer à ce qu'il vous disait ; j'espère ne pas l'avoir mortifié et qu'il oubliera ce désagrément.

—Vous pouvez être certain de cela, reprit M. Dumont.

Les premiers wagons de notre caravane arrivaient en ce moment, et le capitaine leur indiqua l'endroit choisi pour le campement. Aussitôt que tout fut en place, tout le monde s'empressa de ramasser les chaines et autres ferrements, seuls restes des wagons incendiés ; la fleur, les biscuits et les couvertures que l'avant-garde avait pu sauver, furent divisés et chacun songea à prendre un peu de repos, si nécessaire à tous, après une journée si pleine d'émotions et de fatigues.

Nos lecteurs aimeraient peut être à savoir pourquoi les Mormons brûlaient ainsi les convois de marchandises et de provisions appartenant au gouvernement américain. Nous avons déjà dit que les mormons s'étaient établis dans "l'Utah," un des territoires des Etats-Unis et situé à l'est de la Californie, vers l'an 1847. Depuis cette année jusqu'en 1857, époque où nous nous trouvons en route pour la ville du Lac Salé, Brigham Young, leur prophète en avait été le gouverneur ; mais le gouvernement américain, s'étant aperçu de l'accroissement rapide de ces sectaires ainsi que de quelques actes arbitraires accomplis par eux, résolût de déplacer le prophète comme gouverneur et le remplacer par un Américain qui ne fut pas de leur secte, ce dernier ayant reçu ordre de faire respecter les lois du pays, et de supprimer la rébellion que ces Mormons méditaient depuis quelque temps. Le nouveau gouverneur devant partir immédiatement après sa nomination avec deux ou trois régiments pour l'aider au besoin, les autorités américaines avaient envoyé des convois chargés de marchandises et de provisions en avant pour mieux assurer son passage à travers ces immenses prairies. Les mormons, et avec eux Brigham Young, qui ne voulait pas céder sa place, s'opposaient à l'entrée de ce nouveau gouverneur et profitèrent de la

grande distance entre les convois et l'armée, qui venait seulement de quitter le fort Leavenworth, pour détruire les premiers, et ôter ainsi à cette dernière, la seule ressource sur laquelle elle pouvait compter pour parvenir à son but. Les mormons pensaient, en agissant ainsi, que le gouverneur et sa suite n'oseraient avancer et que le gouvernement américain voyant leur opposition, reviendrait sur sa décision et laisserait Brigham Young à sa place. C'est l'un de ces convois que notre caravane venait de rejoindre.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME.

LAC AU SODA, "ANGES DESTRUCTEURS," RAVIN REMARQUABLE, MOYEN DE GUSTAVE POUR DONNER LE MOT D'ORDRE ET PENETRE DANS UN CAMP.

Deux jours après, on aperçut le lac au Soda. (Saleratus Lake).

—Voici le lac au Soda, dit Gustave en souriant, je commence à avoir l'espérance que nous allons avoir le lait et le miel bientôt, car si l'on n'a pas oublié le soda pour faire le gateau, le lait et le miel ne doivent pas être loin.

—Qui sait si nous ne trouverons pas les gâteaux tout faits, dit George.

—Et le lait et le miel pour manger avec, ajouta Arthur.

—Je n'en serais pas surpris, dit Gustave, vous devez vous souvenir de ce que l'Apôtre-capitaine nous a dit dimanche dernier dans son sermon :—Les saints, a-t-il dit, jouiront de tout, même pendant leur vie, sans qu'il soit besoin pour eux de travail ou d'occupation ; je le crois bien, en voici une preuve, le soda est tout fait, et un Apôtre ne ment jamais.

—Pas de doute là-dessus, dirent George et Arthur d'un sourire moqueur.

En arrivant au lac, nos trois amis descendent de

cheval, et voient un grand étang long de cinq à six âcres et large de deux, couvert d'une substance semblable à la glace sur laquelle il serait tombé une légère couche de neige.

—Cette glace doit être assez forte pour nous porter, dit Gustave, avançons donc jusqu'au milieu de cet étang.

—Vous ferez mieux d'être prudent, dit George.

—Mais Gustave était déjà rendu loin ; arrivé vers le milieu de l'étang, il prend son couteau, et fit un trou : Cette glace, ou plutôt cette substance, est d'une épaisseur de cinq à six pouces, dit-il à George qui venait de le rejoindre, mais regardez donc cette eau noire dessous, on dirait de l'encre ; prenant alors la baguette de sa carabine, il en sonde la profondeur ; il n'y a presque pas d'eau, ajoute-t-il, mais une vase sans fond forme le lit de ce lac :

—C'est vraiment remarquable, dit George, je ne puis comprendre comment une eau et une vase aussi noires puissent former ce que l'on pourrait appeler une crême si blanche et si belle.

Les wagons arrivent, et hommes, femmes et enfants s'empressent de se procurer une bonne quantité de ce soda, qu'ils coupent par petits morceaux, et les faisant ensuite sécher au soleil, ils les mirent dans de petits sacs pour les conserver. Ce soda est bon et produit sur les patisseries le même effet que la poudre allemande de nos jours.

A quelques milles plus loin, sont les sources à goudron, (Tar springs), on y voit plusieurs trous quarrés remplis d'une eau blanche sur laquelle flotte une graisse noire et épaisse, ressemblant en tout point au goudron chaud.

—Voici le miel, s'écria Gustave, mais comme il est noir ! vraiment il n'y a rien à y comprendre, là-bas l'eau était noire et la crême blanche, ici tout le contraire, l'eau est blanche et la crême noire.

—Ne savez-vous pas que tout est nouveau dans la nouvelle Jérusalem, dit George.

—Et nous verrons bien d'autres choses, ajouta Arthur.

—Pourvu que ce soit pour le mieux, dit Gustave.

Quelque jours après, la caravane arrivait au fort Bridger et campait près de ses murs. Tout le monde est joyeux, car les Sauvages ne seront plus à craindre et la ville sainte n'est pas éloignée ; les jeunes gens font entendre leurs chants et les enfants se livrent à leurs jeux inncocents ; nous arrivons au terme de notre voyage, se dit-on de toutes parts, le sourire sur les lèvres. Que Dieu en soit béni !

Ce fort Bridger est quarré et ses murs, faits de terre, sont d'une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds, il était occupé dans ce moment par un détachement de la milice mormonne, désigné sous le nom de "Destroying Angels," (Anges destructeurs). Ce détachement était à la fois le plus brave et le plus terrible de toute leur armée : ayant été organisé par Joseph Smith lui-même pour lui servir de garde personnelle. La caravane était à peine arrivée, que ces "Anges" sortirent du fort pour lui rendre visite. En apercevant ces hommes de haute statures, dont les figures étaient à demi-cachées dans de longues barbes hérisées et couvertes de larges feutres surmontés de plumes ou de queues de loup, — et dont les costumes, à la mexicaine, étaient retenus au millieu du corps par de larges ceintures d'où pendaient de gros revolvers et de longs poignards, tout le monde éprouva comme un sentiment de frayeur.

—Quels sont ces hommes ? se demandait-on avec anxiété.

—Ces hommes sont nos meilleurs amis, ne les craignez pas, dit le capitaine, ce sont les "Anges destructeurs," commandés par un des plus hauts dignitaires de notre sainte Eglise.

—Je crois, dit Gustave à ses amis, que chez les Mormons, il n'y a que des Anges et des Saints.

Ces anges entrent dans le camp ; et l'apôtre-capitaine s'empresse d'aller au devant d'eux en leur tendant la main ; ceux-ci, en l'apercevant, ôtent leurs larges feutres et lui témoignent le plus grand respect. L'apôtre les présente ensuite aux gens de la caravane qui, revenus de leur frayeur, se prêtent aux compliments d'usage.

Gustave ne pert pas de vue son père et s'aperçoit qu'il lui répugne de donner la main à ces hommes d'un extérieur aussi méchant, il s'en réjouit et dit à ses amis en souriant :

—Eloignons-nous, je n'ai nullement envie de donner la main aux anges d'aujourd'hui. Mais, dites donc si les anges de la Nouvelle Jérusalem sont aussi laids, que, peut-on attendre de ceux qui sont saints seulement ; ont-ils un air farouche ces anges là ?

—Oui, dit George, et regardez donc ces poignards, je n'en ai jamais vu d'aussi longs.

—C'est afin de mieux atteindre les damnés, riposta Arthur.

—J'ai déjà entendu parler d'anges avec des cornes, ajouta Gustave, mais avec des poignards, jamais.

—Vous ne connaissez pas tout encore, dit George, ce sont des anges déchus.

—Les voilà qui viennent de ce côté, allons nous en, dit Arthur, et tous trois se glissèrent sous une tente.

Ils venaient justement d'entrer, lorsque Gustave entend prononcer son nom par des gens qui le cherchaient. Force fut donc pour lui de sortir. Il avance d'un pas ferme vers le capitaine ; ce dernier le présente au chef des anges en disant :

—Permettez-moi de vous présenter à Gustave Dumont ; c'est ce jeune homme dont je vous parlais tout à l'heure ; la caravane lui a dû son salut plusieurs fois.

Le chef ôte son chapeau en tendant la main à Gustave ; ce dernier frappé de la mâle beauté de cet homme, et de ses manières nobles et distinguées, ne peut s'empêcher de lui rendre son salut, et de lui présenter ses compliments.

—Je suis bien aise de faire votre connaissance, lui dit le chef, je vous félicite, jeune homme, de la conduite noble et de la bravoure dont vous avez fait preuve pendant le long voyage que vous venez de faire ; j'espère que bientôt vous emploierez vos talents pour défendre l'Eglise des Saints.

—Je dois vous dire qu'il n'est pas encore un des nôtres, reprit l'Apôtre.

—Il le sera bientôt, dit le chef, en frappant légèrement sur l'épaule de Gustave, n'est-ce pas brave jeune homme ? vous suivrez l'Eglise de Jésus-Christ.

—De tout mon cœur, répondit Gustave, et pour l'Eglise de Jésus-Christ je ferai tout en mon pouvoir.

—Bien, bien, reprit le chef, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, et il s'éloigna pour rejoindre ses hommes qui retournaient au fort.

—Gustave en le voyant s'éloigner, dit assez haut pour être entendu de l'Apôtre et de son père : Oui je suivrai toujours l'Eglise de Jésus-Christ, mais non celle de "Joe Smith." Ces derniers ne firent pas voir qu'ils l'avaient entendus et s'éloignèrent.

Le lendemain, les Montagnes-Rocheuses apparurent dans toute leur splendeur. Gustave et ses deux amis, frappés du magnifique spectacle qui s'offrait à leurs regards, arrêtent leurs chevaux pour mieux l'examiner. Du nord au sud, aussi loin que leur vue peut s'étendre, ces montagnes se succédaient, toutes plus hautes les unes que les autres, sans interruption ; ces sommets couverts d'une neige perpétuelle, ces pics élancés se perdant dans les nues, tous de formes différentes ; ces ravins profonds qui les séparaient, ces précipices affreux et ces immenses rochers suspendus sur le bord des abîmes, et menaçant à chaque instant de s'y précipiter ; ces plateaux couverts d'une verdure resplendissante, ces arbres gigantesques qui semblent se cramponner aux parois presque perpendiculaires de ces montagnes, tout formait un ensemble qui enchaînait les regards, excitait l'admiration et portait à élever l'âme vers Dieu, créateur de tant de merveilles.

Le soir, la caravane campa au pied de la passe du sud, et le lendemain, après avoir monté près de cinq heures, elle s'arrêta pour diner sur le sommet. Au départ, Gustave et ses deux compagnons furent effrayés à la vue de l'abîme qui se présente devant eux, et dans lequel il fallait que la caravane descende, en suivant un chemin pavé de cailloux ronds et longeant le bord d'un précipice affreux et sans fond.

Les wagons arrivent, et tous se demandent : Comment

va-t-on s'y prendre pour descendre nos wagons dans ce précipice ?

—Il n'y a rien à craindre si vous faites attention, dit le capitaine. Que chacun d'entre vous enchaîne les dernières roues de sa voiture pour l'empêcher de rouler sur les cailloux ; vous ne laisserez qu'une paire de bœufs en avant et attacherez les autres en arrière, et les fouetterez sur la tête, afin de leur faire retenir le wagon pendant la descente. Mais surtout qu'un seul descende à la fois.

Gustave et ses hommes prennent le devant et se sentent comme frappés de vertige ; ils sont obligés de tirer sur les rênes de leurs chevaux qui, effrayés, ne cherchent qu'à reculer. D'un côté du chemin, ayant à peine huit pieds de largeur, sont des précipices et des abîmes sans fond, de l'autre une montagne s'élevant perpendiculairement à plusieurs mille pieds de hauteur, sur laquelle on voit des rochers immenses qui, par leur position dangereuse, menacent à chaque instant de les écraser dans leur chute. Tous éprouvent un sentiment de satisfaction et de reconnaissance aussitôt que la descente est opérée, et chacun est content d'arriver au camp sans avoir éprouvé d'accident.

Après la prière d'usage, l'apôtre-capitaine donna avis que le lendemain, la caravane devra traverser la grande montagne.— Vous ferez bien, dit-il, de voir à ce que les roues de vos wagons soient en bon ordre, car la montée est longue et pénible. Vous avez dû remarquer que la petite rivière près du camp coule vers l'ouest, tandis que celles que nous avons vues et traversées depuis notre départ coulent vers l'est. J'aime à vous dire ceci, vu que vous passez aujourd'hui le plus haut point entre l'Atlantique et le Pacifique ; depuis que nous avons quitté Omaha, nous n'avons cessé de monter, à présent nous allons descendre.

—Il faut espérer, dit Gustave en souriant, que nous ne descenderons pas toujours aussi rapidement que cet après-midi, car à ce compte, nous aurons traversé le Globe avant deux mois, et là nous allons nous trouver la tête en bas.

Un éclat de rire suivit cette remarque.

—Il va nous falloir descendre encore, reprit l'apôtre, prenant l'humeur de Gustave avec bonne grâce, mais pas aussi rapidement que nous venons de le faire. D'ici à la ville sainte, nous aurons à gravir et à descendre plusieurs montagnes qui se trouvent sur notre route. A présent, chers frères et chères sœurs, voyez à vos voitures, et couchez-vous de bonne heure, car nous partirons de grand matin.

Dès quatre heures du matin, le lendemain, la caravane se mit en route et une heure après, elle arrivait au pied de la grande montagne qu'il lui fallait gravir. La montée est divisée en plusieurs plateaux, sur chacun desquels il faut laisser reposer les animaux tout essoufflés et ruisselant de sueurs. On monte une heure... deux heures, et la montagne paraît encore aussi haute ; l'air de chaud, qu'il était en bas, est déjà plus pur et plus frais, et il se refroidit à mesure qu'on monte. Partie du bas de la montagne avant six heures, la caravane n'a pas encore atteint le sommet à midi ; les femmes et les enfants, obligés de marcher, sont las de fatigue et sont forcés de s'asseoir à tout instant pour reprendre haleine ; les animaux, épuisés et tremblant de lassitude, refusent de marcher, et ce n'est qu'à grands coups de fouet qu'on peut les faire avancer. Enfin vers les deux heures toute la caravane a atteint le sommet, et tout le monde oublie sa fatigue et pousse un cri d'admiration à la vue du magnifique panorama qui se présente à la vue. Aussi loin que l'on peut voir, de quelqne côté que l'on regarde, sont de hautes montagnes séparées et au pied desquelles s'étendent de belles vallées luxuriantes, fertiles et resplendissantes de verdure ; au milieu de ces vallées coulent des ruisseaux limpides ou des jolies petites rivières, tous bordés d'herbes aux couleurs riches et variées ; plus loin une foule de petits lacs, nous apparaissent comme autant de nappes d'argent, tant leurs eaux sont claires et tranquilles ; l'œil ne se lasse point de regarder et tous admirent les grandes œuvres du Créateur qui a si bien orné la nature dans cette contrée. On voudrait fixer sa demeure sur ce sommet, mais il faut continuer la route car le capitaine donne l'ordre du départ.

—Les mormons ont certainement commis une faute grave de ne pas avoir bâti la ville sainte sur cette hauteur, dit Gustave à ses amis, car devant briller bientôt d'or et de pierreries, elle aurait pû éclairer le monde.

—Ce n'est pas la seule faute qu'ils auront à réparer, dit George, ils en ont commis de plus graves que celle là.

—Et peut-être irréparables, ajouta Arthur.

—A tout péché, miséricorde, dit Gustave, mais voici qu'il va falloir descendre encore. Ainsi va le monde, aujourd'hui en haut, demain en bas, pourvu que nous finissions par monter, ça ira bien.

Les wagons arrivent à la descente, il faut enchainer les roues de nouveau, prendre les mêmes précautions que la veille, et le soir la caravane forme son camp à l'entrée d'un ravin qu'il faut suivre dans toute sa longueur le lendemain.

Ce ravin, long de quatorze milles, est très dangereux à traverser, il est bordé de chaque côté par de hautes montagnes s'élevant perpendiculairement à plusieurs mille pieds de hauteur en de certains endroits, au milieu coule un gros torrent dont l'eau se précipite de chûte en chûte en faisant un si grand bruit que l'écho frappe les parois de la montagne et ne se perd qu'à l'une ou l'autre de ses extrémités. En entrant dans ce ravin, ce bruit résonne tellement à nos oreilles, que nous ressentons comme un sourd bourdonnement, l'on est saisi d'un sentiment qu'on ne peut définir, il nous semble que le pouls bat plus vite et que le sang bouillonne dans les veines, Le chemin passe d'un côté de ce torrent et longe à plusieurs reprises l'un des flancs de la montagne à une assez grande hauteur, alors il est à peine assez large pour laisser passer les voitures en sécurité, et lorsque les animaux arrivent à ces endroits dangéreux, ils se collent prés de la haute muraille et n'osent avancer. Le moindre cri se repète pendant plusieurs minutes, aussi personne n'ôse parler fort ; un coup de pistolet, tiré par un des hommes de l'arrière garde, parut comme un coup de canon du plus gros calibre, et jeta l'épouvante parmi tous les voyageurs qui croyaient la

montagne fendue en deux et qu'elle allait s'écrouler. Gustave et ses amis étaient en avant comme d'habitude et prenaient un soin particulier d'examiner cette merveille. Ils chevauchaient depuis une couple d'heures et venaient de faire un détour, lorsqu'ils aperçurent une écluse leur barrant le passage. Cette écluse était faite avec de gros arbres couchés et superposés à une dizaine de pieds de hauteur ; ces arbres étaient entourés de grosses pierres et le tout était rempli de branches et de terre. Une porte, laissant passer l'eau du torrent, avait été placée au milieu, de manière à pouvoir être baissée ou levée au besoin.

—Que veut-on faire d'une écluse dans ce ravin ? dit Gustave à ces compagnons.

—Voudrait-on nous noyer, par hasard ? dit George.

—Il ne suffirait, en effet, que de baisser cette porte, reprit Gustave, pour couvrir ce chemin d'une épaisseur de dix pieds d'eau en cinq minutes. Il avait à peine fini de parler qu'ils entendent une voix forte leur dire :

—Halte ! ou donnez le mot-d'ordre.

Gustave et ses compagnons, surpris, arrêtent leurs chevaux et tirent leurs pistolets ; ils regardent dans la direction d'où venait cette voix, et aperçoivent une sentinelle qui les tient en joue avec sa carabine et qui répète :

—Halte ! ou donnez le mot-d'ordre.

—Gustave répond avec le plus grand sang froid et en souriant. Mon ami, veuillez être assez bon de nous faire connaître ce mot-d'ordre, et je vous assure que pas un d'entre nous n'aura la moindre objection de vous le donner.

La parfaite tranquilité et le sourire avec lesquels il avait prononcé ces paroles eurent pour effet que ses compagnons et la sentinelle éclatèrent de rire. Gustave profita de ce moment pour ajouter : Monsieur, me serait-il permis de vous demander pourquoi l'on a fait cette écluse dans ce ravin ? ce n'est pas pour nous noyer, j'espère ; ce serait dommage pour nous, qui venons de faire un si long voyage pour nous rendre à la ville sainte, surtout à présent que nous y arrivons.

—Cette écluse, répond la sentinelle, à été faite pour inonder ce ravin, dans le cas que l'armée américaine s'y engagerait pour le traverser. Mais qui êtes-vous ? je ne puis vous laisser passer sans vous connaître.

—Nous sommes des Saints du dernier jour, dit Gustave, et nous nous dirigeons vers la nouvelle Jérusalem, conduit par l'Apôtre S...

—Alors vous pouvez passer, dit la sentinelle en ôtant son chapeau.

Gustave et ses compagnons reprennent leur route, montent sur un pont jeté au-dessus de l'écluse, et aperçoivent en avant d'eux un camp fait à la mode des Sauvages ; des huttes construites avec des branches d'arbres, entrelacées de rameaux plus petits et le tout, recouvert de paille et de boue, servaient d'abri aux soldats mormons, occupés en ce moment, les uns à faire des retranchements, des batteries et des fossés, les autres à placer de grosses pierres sur le sommet de la montagne pour être jetées sur ceux qui voudraient passer dans le ravin.

—En voilà nne curieuse besogne pour des saints, dit Gustave toujours souriant ; en ont-ils des projets pour exterminer les damnés. Mais tout est permis à un saint, vu qu'il ne peut plus pécher.

Un nouvel ordre, Halte ! ou donnez le mot-d'ordre, l'arrêta court dans sa remarque.

—Vous pouvez passer, dit Gustave en ôtant son chapeau, imitant en cela ce qu'avait dit et fait la première sentinelle, et il n'arrêta pas son cheval.

—Vous ne passerez pas, cria la sentinelle, Halte ou je vous tue.

—Comment cela ? reprit Gustave sans se déconcerter, par quel droit nous arrêtez-vous ? Je vous donne le mot d'ordre que la première sentinelle nous a donné, je répète les mêmes paroles et je fais comme elle en ôtant mon chapeau.

Les compagnons de Gustave étaient fous de rire ; la sentinelle, surprise de la gaieté et de la naïveté de ce jeune homme, ne peut empêcher le sourire d'effleurer ses lèvres.

—Monsieur, reprit Gustave, je connais votre devoir et le mien, je n'insisterai pas à passer avant de vous dire qui nous sommes, et il répèta ce qu'il avait dit à la première sentinelle, mais, ajouta-t-il, va-t-on rencontrer d'autres sentinelles sur notre chemin avant d'arriver à ce camp que je vois plus bas ; si oui, vous ferez bien de nous donner le mot d'ordre.

—Ce n'est pas nécessaire, répondit l'homme d'armes en souriant.

—Merci, Monsieur, dit Gustave en le saluant, et il s'éloigne avec ses compagnons.

—Qu'avez-vous donc, cher ami ? dit George en s'adressant à Gustave.

—Rien que je sache, répondit Gustave. Voyez-vous, il faut bien être gai et joyeux avec les saints ; mais voici la dernière sentinelle, nous allons voir ce qu'elle va dire et faire.

—Halte ou donnez le mot d'ordre, crie cette dernière.

—Ce n'est pas nécessaire, se hâte de répondre Gustave qui continua d'avancer.

Nouveaux éclats de rire de ses compagnons.

—Je vais te montrer si ce n'est pas nécessaire, dit la sentinelle en mettant le doigt sur la détente de sa carabine.

—Pas si vite, s'il vous plait, reprit Gustave, toujours calme et souriant, voulez-vous me faire mal, uniquement parce que je vous donne le mot d'ordre que m'a communiqué la seconde sentinelle ? pensez-vous que nous aurions pu pénétrer jusqu'ici, si nous n'avions pas été des saints du dernier jour se rendant à la ville sainte.

—Pourquoi ne le disiez-vous pas plus vite ? dit la sentinelle en souriant ; lorsque vous arriverez u camp, vous lèverez la main droite en l'air et crierez "Josaphat."

—Bien obligé, Monsieur, dit Gustave en s'éloignant avec ses compagnons ; et prenant le galop, ils entrent dans le camp sans ralentir leur course. Le commandant et les quelques soldats restés au camp, voyant arriver ces hommes au galop, crurent à une attaque et se préparent à la repousser.

—Comme ces saints sont méfiants, dit Gustave, hâtons-nous de les rassurer en leur donnant le mot-d'ordre. Levez la main droite en l'air et criez de toutes vos forces : "Josaphat."

Ses compagnons s'empressent de lui obéir, Alors, le commandant s'approche et leur demande :

—Qui êtes-vous ?

—Nous sommes l'avant-garde d'une caravane de saints du dernier jour, commandée par l'apôtre S..., répondit Gustave ; elle doit arriver tout à l'heure.

—Soyez les bienvenus, chers frères en Jésus-Christ, dit le commandant en leur tendant la main.

Quelques minutes plus tard, l'apôtre-capitaine et M. Dumont, qui avaient bien ri en apprenant comment Gustave s'y étaient pris pour donner le fameux mot d'ordre, arrivaient au camp et l'aperçurent causant avec le commandant. Ils se hâtent de le rejoindre, et l'apôtre lui dit en le frappant amicalement sur l'épaule :

—Jeune homme, vous avez trouvé un moyen bien ingénieux pour passer et pénétrer dans un camp.

—Monsieur, dit Gustave, entre saints, il y a toujours moyen de s'arranger.

—Mais vous n'êtes pas encore saint, reprit le capitaine avec le même sourire. J'espère, cependant, que vous le serez bientôt.

—C'est mon plus grand désir, dit Gustave ; et il ajouta d'une voix basse à l'oreille de son père : mais pas un saint de son espèce.

Les voitures commencent à entrer dans le camp, et le capitaine les fait arrêter pour laisser reposer les animaux pendant une heure. Alors, les soldats se mêlèrent aux gens de la caravane ; ces derniers, touchés de leur état pitoyable (plusieurs n'avaient pas mangé de pain depuis plusieurs jours), leur donnèrent de la farine et des jambons en assez grande quantité.

Gustave s'approche de son père et lui dit :—Voyez-donc, cher père, où le fanatisme et les passions peuvent conduire. Regardez ces hommes qui croyaient que tout leur viendrait en abondance en venant ici ; ils ont à

peine de quoi se vêtir décemment, ils manquent même de nourriture ; regardéz surtout les ouvrages auxquels ils se livrent et les moyens barbares qu'ils veulent adopter pour repousser l'autorité légitime.

—Mais, répliqua M. Dumont, n'ont-ils pas le droit de se défendre et de repousser ceux qui veulent les attaquer injustement ?

Injustement, dites-vous, reprit Gustave, vous prétendez donc qu'ils ne doivent pas obéir aux lois et à l'autorité du gouvernement qui les a tolérés et protégés jusqu'à ce jour. Peuvent-ils, avec raison, refuser de recevoir un gouverneur envoyé par ce gouvernement pour faire respecter ses lois et protéger tous les citoyens ? et cela dans un de ses territoires. Non... ils se rebellent, parce que ce Brigham Young, tout en se proclamant prophète de Dieu, veut aussi jouir des honneurs civiles. Il ne veut pas céder sa place de gouverneur d'un territoire qui ne lui appartient pas et sur lequel il n'a aucun droit.

—Pourquoi, dit M. Dumont, Brigham Young ne jouirait-il pas des honneurs civiles, comme prophète de Dieu, autant que le Pape, comme chef de l'Eglise romaine ? N'est-il pas roi, lui ?

—Je suppose, reprit Gustave, que vous ne mettrez pas le pape et Brigham Young sur le même pied d'égalité, l'un est le vicaire de Jésus-Christ, et l'autre n'est que le chef des mormons. Vous avez étudié l'histoire et vous la connaissez assez pour savoir que si le pape jouit d'un pouvoir temporel, c'est parce que les rois et les empereurs des siècles passés l'ont voulu ainsi ; ils lui ont donné un petit territoire, sur lequel il a droit à une jurisdiction complète, afin qu'il fût libre dans ses décisions, libre dans ses décrets, libre dans ses actions et indépendant de tout autre pouvoir. En agissant ainsi, ils ont voulu le mettre à l'abri de toute influence que l'un ou l'autre d'entre-eux aurait pu exercer sur lui. La sagesse de cette démarche est reconnue par tout homme bien pensant. De plus, le pape n'est que le dépositaire de son royaume, il doit le remettre intact à son successeur. Ce royaume est la propriété du chef suprême de tous les catholiques

de l'univers, et comme tel, le pape doit le conserver. Peut-on en dire autant de ce Brigham Young? le territoire de l'Utah lui appartient-il ? lui a-t-il été donné en dépôt ? a-t-il aucun droit à le réclamer plus que tout autre citoyen américain? Non, la religion de Brigham Young, c'est en deux mots : beaucoup de femmes et des honneurs ; nous le verrons trop tôt. Au même instant, le capitaine donna le signal, la caravane se remit en route et vint camper sur les bords d'un torrent large et impétueux qu'il lui fallait traverser le lendemain.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME.

GUSTAVE SAUVE LA VIE D'ARTHUR.—ARRIVÉE À LA VILLE SAINTE.—SOURCES D'EAU BOUILLANTE.—POLYGAMIE. — LIEUX DU REPOS DU PROPHÈTE. — LA DÎME DES MORMONS.

Le lendemain, Gustave et ses amis se mettent à l'eau les premiers pour traverser le torrent. Le courant était fort et menaçait d'entraîner les chevaux qui ne pouvaient fixer solidement les pieds sur les cailloux ronds qui en formaient le lit. Arrivés vers le milieu, le cheval d'Arthur trébuche et son cavalier est lancé dans le courant qui s'en empare et l'entraîne avec rapidité ; tout le monde de la caravane pousse un cri d'effroi en le voyant tomber ; il le croit perdu. Prompt comme l'éclair, Gustave tourne bride et lance son cheval dans la direction de son ami qu'il voit disparaître ; il pique plus fort et le voit reparaître un peu plus loin, son cheval redouble de vitesse sous la force de ses coups, et son ami disparaît pour la deuxième fois. Les gens de la caravane tremblent d'émotion et craignent que Gustave ne soit la victime de son dévouement ; plusieurs courent le long du rivage pour porter secours s'ils le peuvent. Gustave semble ignorer le péril qui le menace, ses lèvres murmurent une prière, voyant

son ami reparaître tout près de lui, il saisit les rênes de son cheval d'une main nerveuse, et s'élance à l'eau. De sa main restée libre, il s'empare d'Arthur, puis tourne son cheval du côté de la rive, tous deux atteignaient la terre ferme quelques instants après. Un cri d'enthousiasme est poussé par les gens de la caravane. George était resté comme stupéfait au milieu de l'eau, et n'avait cessé de regarder ce drame émouvant sans s'occuper de lui-même ni de son cheval qui tremblait de tous ses membres dans ce courant froid et impétueux. Ce cri le ramène à lui-même, et il s'empresse de rejoindre Gustave et son frère maintenant hors de danger. En arrivant, il se jette au cou de son ami et de grosses larmes inondent sa figure.

—Ah ! cher ami, dit-il, encore cette fois vous-êtes notre sauveur.

—Gustave plein d'émotion ne répond que par ces mots : Essayons de ramener Arthur à la connaissance.

Ils se mettent à l'œuvre, les hommes de l'avant-garde arrivent avec du sel, on lui frotte les membres, lui fait rejeter l'eau qu'il a avalée, et, au bout de quelques minutes, on parvient à le ramener à la vie, Arthur ouvre les yeux, sa première pensée est pour Gustave qui l'a sauvé, et lui témoigne toute la reconnaissance dont il est capable.

—Assez, cher ami, dit Gustave remerciez Dieu de ce que je fus là à temps pour vous retirer de l'eau, mais comment vous trouvez-vous ? Etes-vous assez fort pour remonter à cheval ?

—Oui, répondit Arthur, je suis assez bien.

On lui apporte des vêtements secs, et quelques minutes plus tard la caravane, se remet en route, s'éloigne de ce torrent qu'elle quittait sans regret, et campait le soir au pied de la dernière montagne qui la séparait de la ville sainte.

Dès cinq heures le lendemain matin, les voitures commencent à monter ; Gustave et ses deux amis arrivent au sommet les premiers. Ils aperçoivent au bas une belle et large vallée au milieu de laquelle coule une petite rivière, baptisée du nom de " Jourdain " par les mor-

mons ; au nord-ouest, le Lac Salé s'étend au-delà des montagnes ; sur le versant nord-est de cette vallée, s'élevait comme en amphithéâtre la ville sainte, la nouvelle Jérusalem des mormons qui, vue de loin avec ses maisons jaunes et grisâtres entourées de beaux jardins, ses rues droites et larges, offrait un coup d'œil charmant.

—Enfin, voilà la nouvelle Jérusalem, dit Gustave en souriant, vous voyez bien que ses habitans sont tous des saints, car je ne vois pas une seule église, un seul clocher.

—C'est vrai, dit George, cependant ce bâtiment rond que l'on voit près de la montagne doit être un temple.

—Pour envoyer au ciel plus rondement, reprit Gustave, mais voici les voitures qui arrivent, et le capitaine m'a donné ordre de les faire arrêter sur ce sommet.

Sa tâche terminée, le capitaine qui, cette fois était le dernier, arriva enfin et se dressant sur ses étriers s'écria d'une voix forte :

—Chers frères et sœurs, vous voyez devant vous la cité sainte, la nouvelle Jérusalem pour laquelle nous avons bravé tant de périls et de dangers depuis trois mois (la caravane partie le 6 Juin arrivait le 5 Septembre) ; faisons éclater notre joie en faisant retentir nos cris d'allégresse, et ôtant son chapeau, il fut imité par tous les voyageurs qui poussèrent un "hourra" dont l'écho fit trembler les montagnes aux alentours. A présent, continua l'apôtre, saluons la d'une manière digne d'elle en déchargeant nos carabines, et trois cents coups de feu partirent en même temps. Bien, reprit le capitaine, cette fusillade a averti le saint prophète de notre arrivée ; il va daigner nous recevoir, et je n'ai pas besoin de vous dire de lui témoigner tout le respect dû à un prophète de Dieu ; en passant devant lui, vous le saluerez, lui donnerez la main et répondrez poliment aux questions qu'il vous fera ; mais avant de partir d'ici, je vous conseillerais de refaire vos toilettes, nous paraîtrons avec plus d'avantage.

Tout le monde se met à l'œuvre, et les beaux habits, les chapeaux garnies de fleurs et de plumes, les faux chignons, les robes de soie, les rubans écarlates etc., etc., emballés depuis le départ, font leur apparition et chacun de se parer de son mieux.

Les voitures s'ébranlent de nouveau et une heure après la caravane faisait son entrée dans la ville par une belle rue large et très propre, qui la conduisait devant le château de Brigham Young, grand et élégant édifice bâti directement au pied d'une montagne très escarpée. Gustave et ses amis regardent de tous côtés ; ils sont frappés de la tranquilité qui règne partout ; ils admirent les beaux jardins, luxuriants de végétations qui entourent de bonnes maisons, faites de briques blanches et grises, (ces briques sont cuites par le soleil) ; des régiments d'enfants, jouant dans chaque cour et jardin, attirent leur attention et les font sourire ; de chaque côté des rues qu'ils traversent, coulent des ruisseaux à l'eau claire et froide, ils en font la remarque et se demandent pourquoi ils sont là.

—J'aurais dû y penser de suite, dit Gustave, c'est dans ces ruisseaux que doivent couler bientôt le lait et le miel.

Ils arrivent au château, et voient un homme à bonne mine, entouré d'une trentaine de femmes, toutes plus jeunes et jolies les unes que les autres ; cet homme paraît approcher la cinquantaine et jouit d'une belle figure.

—Brigham Young est vraiment un beau prophète, dit Gustave en souriant.

—Sa beauté ne le rend pas plus saint, dit George.

—Sinon plus saint, au moins plus agréable à sa femme au pluriel, dit Arthur, c'est toujours un point de gagné.

—N'avançons pas plus loin, reprit Gustave, attendons que la caravane soit passée.

Ils arrêtent leurs chevaux, l'Apôtre et M. Dumont passent près d'eux et leur font signe de les suivre, mais ils détournent la tête comme si leur attention était attirée par d'autre chose ; les voitures passent à leur tour et s'arrêtent devant le prophète. Alors ce dernier se lève et tend les bras vers l'Apôtre qui s'empresse de se rendre à lui. Nos trois amis avancent pour écouter ce qu'il va dire ; le prophète embrasse l'apôtre et lui dit : Cher frère en Jésus-Christ, je vous salue et vous souhaite la bienvenue. Chacun s'avance ensuite à son tour et donne la

main au prophète qui, le sourire sur les lèvres, les félicite sur leur conversion et sur le résultat de leur voyage.

—Notre sœur Emily n'aurait certainement pas touché tes mains, dit George en essuyant une larme et en lançant un regard de mépris sur le prophète.

—Ne pleurez point, dit Gustave, remerciez Dieu d'avoir prèservé votre bonne sœur des dangers qui l'auraient menacé, si elle était encore de ce monde.

—Passons de l'autre côté de suite, dit Arthur, je ne veux pas être présenté à cet homme que je n'aime pas.

—Oui, allons, dit Gustave, et tous trois, se glissant dans la foule, passèrent inaperçus. La caravane se remit en marche et entrait quelques minutes plus tard dans une grande enceinte, faite pour l'usage des arrivants.

Elle n'avait pas encore fini de former son campement, que les habitans de la ville vinrent, les uns pour louer leurs maisons, les autres pour vendre leurs marchandises ou annoncer leur commerce.

—Il paraît. dit Gustave, qu'ici comme partont ailleurs, il nous faudra payer pour tout, même le lait et le miel.

—Taisez-vous, dit George, nous sommes ici dans leur nid, et ils ne permettront pas que l'on s'amuse à leur dépens.

—Quoi ! faudra-t-il payer pour s'amuser aussi ? reprit Gustave.

—Oui, certainement, répondit Arthur, on ne saurait trop payer ; le prophète à tant de femmes à faire vivre.

—Et d'enfants à habiller, ajouta George.

—Dont le nombre augmente toujours, dit Gustave.

Trois jours après, les gens de notre caravane commencèrent à se disperser ; les uns restaient à la ville, d'autres se rendaient à " Provost City " à cinquante milles au sud ou à Ogden, au nord,—la plus grande partie cependant, allaient s'établir sur des terres pour les cultiver. M. Williams, père de George et Arthur, qui était très riche, acheta une grande maison avec plusieurs acres de terre tout près des limites de la ville, et pria M. Dumont et son fils de venir rester avec lui. M. Dumont consentit, trois chambres furent placées à sa disposition, et bientôt

tout alla on ne peut mieux. Les mormons étaient les gens les plus tranquilles du monde, l'ordre le plus parfait régnait dans la ville et au dehors. Point de vols, point de chicanes, point de jalousies, chacun se mêlait de sa propre affaire sans s'occuper de celles des autres ; gare à celui qui aurait voulu s'initier dans les secrets de famille, ou se serait permis des familiarités avec une femme ne lui appartenant pas. En un mot, pour rendre pleine justice à ces mormons, il serait à désirer que toutes les affaires commerciales et temporelles, en ce qui regarde le droit de propriété et les échanges, fussent conduites aussi bien partout ailleurs.

Quelques jours après, nos trois amis, étant bien reposés, décidèrent d'aller visiter le pays et les curiosités de toutes sortes qui y abondent. Montant à cheval un beau matin, ils parcoururent les différentes rues de la ville ; dans chacune d'elles, comme nous l'avons déjà dit, il y avait un ruisseau dans lequel coulait une eau claire et froide ; vis-à-vis chaque maison, il y avait una petite trappe que l'on pouvait lever ou baisser au besoin.

—Veuillez-donc nous dire d'où vient cette eau, demande George à un homme qui allait baisser une de ces trappes.

—Elle vient directement de la montagne, répondit ce dernier ; elle descend dans des canaux que nous avons construits jusqu'aux limites de la ville, et se répand ensuite dans ceux que vous avez vus. Il en est ainsi pour les campagnes où les ruisseaux sont plus considérables pour arroser les terres ; cette eau est bonne à boire, et sert à arroser nos jardins pendant l'été qui ne nous donne pas de pluies. Attendez un instant, je vais baisser cette trappe et vous allez voir comment j'arrose mon jardin.

La trappe se baisse, et l'eau, arrêtée dans son cours, entre dans un petit canal conduisant au jardin, et se répand ensuite dans de petites rigoles, se ramifiant sur tous les carrés couverts de végétations et de fleurs ; cinq minutes après, tout le jardin est enseveli sous deux ou trois pouces d'eau, alors il relève la trappe et son voisin, qui attendait le signal, en fait autant.

—Vous voyez, dit-il, c'est à chacun son tour.

Après l'avoir remercié, nos trois amis sortent de la ville et se dirigent vers les sources d'eau bouillante (Hot Springs), situées à six milles au nord. Un bassin long d'une trentaine de pieds et large de vingt, d'où s'échappe une vapeur s'élevant à une assez grande hauteur, et dans lequel bouille une eau claire, se présente à leur vue ; au fond repose du souffre, du mercure, et d'autres substances vertes et rouges, au centre l'eau bouille plus fort, et paraît sortir de dessous les montagnes.

—D'où peut venir cette eau ? demande Arthur.

—Je ne le sais réellement pas, répondit Gustave, mais elle dénote l'existence de quelques volcans souterrains, assez près d'ici, et qui viendront tôt ou tard a se faire connaître en se débarrassant des montagnes qui les couvrent. Je vous assure que je n'aimerais pas être trop près pour le simple plaisir de les voir sauter.

—Et tomber sur les saints et les saintes de la ville, dit George en souriant, mais, changement de propos, cette eau doit être chaude, ajouta-t-il en se mettant un doigt dans le bassin, qu'il retira aussitôt.

—T'es-tu brûlé le doigt ? demanda Arthur.

—Oui, répondit George, voyez, il est tout rouge.

—C'est bien votre faute, dit Gustave, vous devriez savoir que l'eau bouillante n'est pas si froide que celle dans laquelle Arthur à pris ce bain l'autre jour.

—Vous ne m'y prendrez pas de sitôt, dit Arthur, l'eau était trop froide.

—Et celle-ci est trop chaude, dit George.

—En ce cas, vive l'eau tiède ! ajouta Gustave, comme celle de ce petit lac ici tout près. Voyez les milliers de canards qui s'y promènent.

Après avoir tout examiné, nos trois amis reprennent la direction de la ville. Chemin faisant, ils rencontrent des dizaines et des vingtaines de femmes entourant un seul homme, qui s'efforçait de plaire à toutes, autant que possible, en souriant à celle-ci ou à celle-là et en répondant à chacune de leurs questions.

—C'est vraiment surprenant, dit George, c'est à qui, parmi elles, lui donnerait le bras ; elles sont toutes gaies, et l'accord le plus parfait semble règner.

—Vous ne saviez-donc pas, reprit Gustave, que quand un homme a plusieurs femmes, il s'accorde et s'arrange mieux avec elles que lorsqu'il n'en a qu'une seule. Chez nous, où l'homme ne peut avoir qu'une femme à la fois, l'on entend parler souvent de chicanes et de batailles après un an ou deux de ménage.

—C'est vrai, dit George, et malheureusement ces cas sont trop fréquents ; cependant, je ne puis comprendre comment il se fait que les femmes ici ne montrent point de méfiance et de jalousie entre elles. Cet accord et cette amitié ne doivent exister qu'en apparence, car la religion qu'elles professent n'est pas assez sainte, et Dieu ne peut les approuver.

—Vous avez raison, dit Gustave d'un ton sérieux. Oui, chers amis, ces femmes sont aveugles, elles ne voient dans le saint état du mariage que l'accomplissement de leurs désirs ; pour elles, il n'y a rien de sacré dans ce sacrement, et l'immoralité à laquelle elles se livrent leur parait légitime. Que leur importe si la famille est divisée en autant de branches que l'on en compte dans un arbre. Cette amitié qu'elles témoignent à leur mari n'est qu'une apparence et non une réalité ; en lui, elles ne voient point un époux, mais un homme seulement, et c'est tout ce qu'elles veulent et désirent. Ne connaissant point le lien sacré qui lie l'époux à l'épouse qui se sont unis parce que Dieu le voulait et qui ont vu dans le mariage un sacrement que ce même Dieu a sanctifié dès le commencement du monde ; elles en ignorent l'amour, la tendresse et l'appui réciproques que se donnent les époux craignant Dieu. Tout ce qu'il y a de grand et de noble dans le mariage leur est inconnu ; pour elles, celui qui les protége est un homme et non pas un époux, et pour ce dernier, toutes celles qui l'entourent et demeurent avec lui sont autant de mercenaires qu'il paie pour les services qu'elles lui rendent. Laissons le spirituel de côté ; où est leur morale ? Notre pensée et notre intelligence ne se révoltent-elles pas contre de pareils actes ?

—Oui, dit George, rien qu'à y penser, on se sent porté à regarder ces femmes comme des êtres dégradés ;

mais nous voici rendus à la maison, allons prendre le dîner.

—Entrons, dit Arthur, après dîner, nous irons voir les sources d'eau chaude, à quelques milles au sud de la ville.

—D'eau tiède, vous voulez dire, dit Gustave ; dans celle-là, au moins, vous ne vous gèlerez pas les pieds, et George ne risquera pas de se brûler les doigts.

Une heure après, nos trois amis sortaient de nouveau et se dirigeaient vers les sources d'eau chaude, où ils arrivèrent bientôt. Ces sources, au nombre de trois, ressemblent à des puits ; une eau tiède les remplit jusqu'à la surface et s'écoule dans un petit lac situé un peu plus bas.

—Je ne vois rien d'extraordinaire, dit Gustave ; avançons un plus loin.

—Allons, dirent George et Arthur, il faut voir ce pays.

Ils lancent leurs chevaux au galop, et une demie-heure plus tard, ils entraient dans un village possédant deux moulins et plusieurs jolies maisons.

—Seriez-vous assez bon de nous dire à qui appartiennent ces moulins, demande Gustave à un homme qui passait près d'eux.

—Au prophète Brigham Young, répondit ce dernier, et ces six belles maisons que vous voyez en avant servent de demeures à sept ou huit de ses femmes. De temps à autre, le prophète vient y passer quelques jours pour se remettre de la fatigue qu'il éprouve à la ville.

—C'est très commode pour lui, mon brave homme, reprit Gustave ; a-t-il plusieurs de ces lieux de repos ?

—Je lui en connais cinq, répondit le même ; il en a peut-être d'autres, mais je ne les connais pas.

—Merci pour vos informations, monsieur, reprit Gustave, je vous assure que vous m'avez vraiment édifié ; c'est un grand homme, ce prophète, n'est-ce pas ?

—Oh oui ! répond-t-il en s'éloignant.

—Je ne savais pas que c'était si commode d'être prophète, dit Gustave ; voyez-donc, ce Brigham Young peut

voyager, s'éloigner, et n'importe où il se trouve, il est chez lui, sa femme y est toujours. Qu'il la quitte dans une place, il la retrouve dans une autre, et chose curieuse, qu'il voyage aussi vite qu'il voudra, elle est toujours rendue avant lui. N'aimeriez-vous pas à être des prophètes ?

—Taisez-vous donc, dirent George et Arthur en riant ; voici un carosse qui approche, qui sait si ce n'est pas le prophète qui vient se reposer.

Gustave regarde du côté indiqué par ses amis et aperçoit un coupé trainé rapidement par deux superbes coursiers dans la direction des six maisons que nous avons déjà vues.

—C'est bien lui, dit Gustave, arrêtons un peu pour voir la réception ; ses femmes doivent s'être ennuyées de lui.

Au même instant, six ou sept femmes et une armée de petits enfants sortent des maisons et s'élancent à la rencontre de la voiture ; c'est à qui arriverait le premier. Brigham Young fait arrêter les chevaux, sort et est assailli par ses femmes, qui s'empressent de lui témoigner leur amitié ; les enfants, joyeux, crient de toutes leurs forces, papa, papa.

—Tous ses enfants le connaissent, dit George en souriant.

—Vous ne pourriez en dire autant du prophète, dit Gustave ; en effet, il serait difficile pour lui de les appeler tous par leurs noms.

—Il y en a peut-être parmi ceux-là qu'il n'a pas encore vus, dit Arthur.

—Dans ce cas, la foi seule suffit, dit Gustave, mais je ne comprends pas qu'un homme se décide à épouser plusieurs femmes, tandis qu'il faudrait plusieurs hommes pour faire vivre une femme tel qu'elle l'entend, c'est-à-dire lui donner toute la toilette qu'elle désire... Cependant, pour un prophéte qui se fait tout donner, ça peut faire.

—Arrêtez-vous donc, dirent Gustave et Arthur en riant; vous n'êtes jamais en peine de prendre les choses par le côté le plus gai.

—Et de dire la vérité lorsque je la connais, dit Gustave. Puis, faisant volte-face, il ajouta :

—Hâtons-nous de retourner à la ville, elle est loin et le soleil est déjà bas ; et mettant leurs chevaux au galop, nos trois amis furent bientôt de retour à la maison après avoir passé une journée agréable et instructive.

Gustave aperçoit en entrant un homme occupé à fouiller les coffres et les valises ; chemises, collets, pantalons, pardessus, etc., gisaient pêle-mêle sur le parquet ; surpris, il le regarde faire et voit que cet homme faisait un inventaire de tout en présence de M. Dumont. Un évêque, se dit Gustave, qui vient collecter la dîme, je suppose.

L'inventaire terminée, l'èvêque demanda à M. Dumont :

—Est-ce bien tout ce que vous avez ?

—C'est tout ce que je possède, répondit ce dernier de mauvaise humeur.

—Mais n'avez-vous pas d'argent ? reprit l'évêque d'un ton sévère.

—Pourquoi cette question ? dit M. Dumont en rougissant. Faut-il payer dîme sur l'argent aussi ?

—Certainement, répondit l'évêque; le saint prophète tient à avoir un dixième de tout ce que les saints possèdent.

—L'infâme, dit Gustave assez haut pour se faire entendre.

—Alors, je crois avoir encore un millier de piastres, dit M. Dumont indigné ; et tirant son portefeuille, il se met à compter son argent devant l'évêque, qui jetait un regard avide sur les billets de banque.

—C'est un évêque qui aime les piastres, dit Gustave sur le même ton.

M. Dumont compta quinze cents piastres.

—Alors le dixième fait cent cinquante piastres, reprit l'évêque, tenant toujours la vue sur les billets ; tant qu'à vos vêtements, lits et meubles, j'en ai mis la valeur a mille piastres, donc cent piastres à ajouter en argent, si vous n'aimez pas à donner votre dixième en espèces.

—Mais, répliqua M. Dumont, je ne fais qu'arriver.

—Cela n'y fait rien, dit l'évêque, la dîme est toujours payable d'avance ; les ordres du prophète sont très sévères sur ce point.

—Je n'en doute pas, dit Gustave plus fort, pauvre homme, il a tant de femmes et d'enfants à nourrir et à habiller.

—Vous avez deux cent-cinquante piastres à me donner, continua l'évêque.

—Je vais vous les donner puisqu'il le faut, dit M. Dumont, vexé de voir qu'il lui fallait s'exécuter, et comptant l'argent voulu, il le présenta à l'évêque qui, le sourire sur les lèvres, s'empressa de le mettre en poche et se retournant, il jeta un regard sévère sur notre héros.

—Regardez-moi comme vous voudrez, dit Gustave, j'ai dit la vérité, et si vous eussiez eu affaire à moi, vos poches seraient encore vides.

—Tu es encore trop jeune, dit l'évêque avec un sourire moqueur ; mais tu vieilliras et tu paieras la dîme à ton tour.

—Jamais, dit Gustave en lui jetant un regard de dédain.

—Il le faudra bien, reprit l'évêque d'un ton ironique, ainsi je ne dis pas adieu, mais au revoir.

—Eh bien ! Qu'en pensez-vous mon père ? dit Gustave, il paraît qu'il vaut mieux être pauvre en arrivant ici.

—Pourquoi donc ? dit M. Dumont.

—Parce que celui qui a quelque chose est obligé de payer pour garder son trésor, dit Gustave, bien plus, il ne pourra le garder longtemps, car avant peu, la dîme lui aura tout ôté, et il ajouta en souriant, même le lait et le miel.

—Que veux-tu dire ? demanda M. Dumont ; mais je vois où tu veux en venir ; tu veux condamner cette dîme.

—Trouvez-moi un homme juste qui ne la condamnera pas, reprit Gustave ; ne venez-vous pas de la payer vous-même en répugnance ?

—Il est vrai que j'ai éprouvé de la répugnance en la payant ; dit M. Dumont, mais à bien penser et en regar-

dant en arrière, cette répugnance disparait : Ne payait-on pas la dîme au temps des Apôtres? Et vous, catholiques, ne la payez-vous pas aux prêtres?

—Les catholiques paient une dîme, il est vrai, répondit Gustave, mais cher père, est-elle aussi onéreuse et aussi injuste que celle-ci, de cinq à six fois plus élevée? Avez-vous jamais vu les évêques ou les prêtres catholiques entrer dans les maisons et fouiller dans les coffres et valises, que dis-je, même les poches de vos vêtements, pour savoir combien d'argent, de chemises, de pantalons et de collets possède chaque famille? Avez-vous jamais entendu dire qu'ils faisaient payer dîme sur chacun de ces articles? Au Canada, le fermier donne son vingt-sixième minot de grains et de légumes, mais après qu'il l'a récolté seulement, pas avant : S'il récolte peu, il donne peu ; s'il récolte beaucoup, il peut donner plus ; ainsi cette dîme n'est pas arbitraire et ne l'appauvrit pas. Il la donne avec plaisir, parceque cette dîme est raisonnable, il sait que le prêtre, qui lui donne les secours spirituels, a besoin de vivre comme tout autre. Le prêtre ne lui demande pas le dixième de tout ce qu'il possède pour s'enrichir à ses dépens ; non, il se contente de peu, vit avec peu, et si la dîme lui rapporte plus que son besoin, il en donne le surplus aux pauvres de sa paroisse, ou bien il l'emploie pour orner l'église et le presbytère, propriétés de ceux qui lui paient cette dîme ; ou bien encore, il fait bâtir des écoles et des couvents destinés à l'éducation des enfants de ses paroissiens. Ici, fait-on la même chose? A quoi applique-t-on cette dîme si injuste, si arbitraire et si élevée?

—On s'en sert pour un bon but, dit M. Dumont, c'est celui d'entretenir et d'envoyer des Apôtres et des missionnaires dans toutes les parties du monde pour prêcher le saint évangile.

—Prêcher le saint évangile, répète Gustave ; mais cher père, vous connaissez mieux que cela ; l'apôtre, qui a conduit notre caravane, vous a dit lui-même, qu'il avait été obligé de quêter parmi les nouveaux convertis pour faire son voyage. J'ai vu aujourd'hui même, comment

s'employait une grande partie de cette dîme ; écoutez-bien, c'est pour bâtir des moulins au prophète et lui faire des lieux de repos où il installe ses nombreuses concubines et ses régiments d'enfants qu'il va voir de temps à autre, et vous venez de contribuer, par l'argent que vous avez donné, à cette belle œuvre. Pensez-y bien, vous verrez plus tard que je dis la vérité.

M. Dumont, pensif, ne répondit point et se mit à ramasser les vêtements et le linge éparpillés sur le parquet.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME.

Une visite au lac salé.—Passse au temple.—Gustave fait sortir une sainte de la maison de son père.—Doctrines du mormonisme.—Ou est la babylone.

Quelques jours après, nos trois amis se rendirent au Lac Salé pour faire une promenade en chaloupe ; ils embarquent dans un petit chaland, seule embarcation qui s'y trouvait alors, et se dirigent vers une île à quelques milles de distance. L'eau était tellement épaisse, que malgré leurs efforts, ils pouvaient à peine manier leurs avirons, encore moins faire avancer ce bateau à fond plat.

—Je suis fatigué de travailler si fort, dit Gustave, cette eau est tellement imprégnée de sel que nos avirons en sont déjà tout couverts.

—Nous ferions mieux de retourner, dit George, d'ailleurs le vent commence à s'élever et je crains de m'aventurer plus loin.

—Tu crains de prendre un bain de sel, je suppose, dit Gustave, pourtant il ne vous brûlera pas celui là.

—Qu'importe, reprit George, je n'aimerais pas à tourner en statue de sel.

—Ne regarde pas en arrière de toi, dit Arthur, il n'y aura pas de danger.

—Et nous devons être éloignés de Sodome et Gomorrhe, ajouta Gustave.

Ce lac, long de 70 milles et large de trente, est une des curiosités des plus remarquables de cette contrée, son eau est tellement imprégnée de sel, que pas un poisson ou être vivant quelconque ne s'y trouve ; ses grêves sont couvertes d'une épaisseur de quatre à cinq pieds de ce sel que la chaleur du soleil a crystalisé. Comment se fait-il que l'eau de ce lac, situé à 450 pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont les tributaires nombreux sont tous d'eau douce, soit aussi salée, c'est ce que les savants n'ont jamais pû bien expliquer, et plusieurs le comparent à la mer morte de la Palestine.

Nos trois amis revinrent vers la grêve, et reprirent la direction de la ville. Comme ils y entraient, Gustave aperçut son père qui se dirigeait vers le temple accompagné d'une femme. Il croit la reconnaître et pousse un soupir.

—Où va donc votre père avec cette femme ? demande George.

—Je ne sais réellement, répondit Gustave, il va peut être faire sa passée au temple aujourd'hui, et tout en parlant il essuyait une larme.

—Que veut dire cela ? demanda Arthur.

—Une espèce de confirmation, dit Gustave, papa m'a dit hier qu'il devait d'abord passer par toutes les phases de la création, afin d'être né de nouveau pour devenir réellement un des saints du dernier jour ; je recevrai ensuite, m'a-t-il dit, la confirmation, les secrets, l'huile sainte et les habits que je devrai porter sur mon corps toute ma vie.

—J'aimerais, dit George, à savoir comment on s'y prend pour sanctifier le monde dans ce temple.

—Tu n'as qu'à te mettre mormon, dit Arthur, ensuite ils feront un saint de toi en te faisant tourner autour de ce bâtiment rond.

—Et où le tout se fait rondement, ajouta Gustave en souriant, voulant cacher la tristesse qui s'était emparé de lui.

Ils arrivent à la maison, et Gustave se dirige de suite vers sa chambre où il s'enferme pour donner libre cours

à ses pensées. Il se jette sur une chaise et se met à pleurer ; la vue de son père se dirigeant au temple avec une femme l'avait effrayé, cette pensée lui déchire le cœur ; sa mère et sa sœur lui apparaissent, il les voit tristes et abattues demandant à Dieu les forces dont elles ont besoin pour supporter les peines qu'elles endurent ; il lui semble entendre la voix de sa mère lui dire : mon cher fils, ramène moi mon époux, et celle de sa sœur qui ajoute : " cher frère, ramène papa." De nouvelles larmes inondent sa figure et une sueur froide couvre tout son corps. Il cherche à éloigner cette pensée, aussitôt une autre, plus amère encore, se présente ; il voit son père faisant sa passée au temple avec cette femme ; il lui semble que son père cherche un moyen pour s'éloigner d'elle, mais elle le retient par les sourires et les mille attentions qu'elle lui prodigue. Cette vue le fait frémir ; malheureuse ! se dit-il ; les larmes l'étouffent et son cœur bât avec force. N'en pouvant plus, il se jette à genoux, élève ses bras vers le ciel et s'écrie d'une voix suppliante : O mon Dieu, ne permettez pas que mon père s'oublie ainsi, ayez pitié de lui je vous en conjure ; faites de moi tout ce qu'il vous plaira, mais sauvez mon père de la perdition en l'empêchant de vous offenser aussi cruellement ; faites lui connaître son erreur et le crime qu'il commettrait en épousant une autre femme tant que ma mère vivra. Sil vous faut une victime, O mon Dieu, ne m'épargnez point, mais rendez à ma mère son époux, et à ma sœur un père qu'elle aime tant. Tournez vos regards vers elles, je vous en supplie, et exaucez les prières qu'elles vous adressent pour mon père et moi, et faites que nous soyons réunis bientôt.

Consolé par la prière, il se lève et sort de la maison pour respirer plus à l'aise. M. Dumont arrive au même instant, Gustave voit qu'il est pâle et agité, il s'empresse d'aller au devant de lui et lui demande :

—Qu'avez-vous donc père ? êtes vous malade ?

—Non, mon fils, répondit M. Dumont, au contraire, j'éprouve une grande joie, mais laisse-moi seul, demain je te ferai connaître mes projets.

En attendant parler de projets, Gustave pâlit et s'éloigna rapidement sans trop savoir où il allait. Tout absorbé par les pensées amères qui l'accablent, il ne s'aperçoit pas de l'obscurité qui commence à se répandre partout ; tout-à-coup, il lui semble entendre une voix lui dire "Retourne à la maison." Il revient sur ses pas avec la même rapidité, il entre et aperçoit cette même femme assise auprès de son père et causant avec lui. Indigné, il monte à sa chambre et ferme la porte avec force, mais une autre pensée le saisit, il ouvre la porte de nouveau et entend son père dire à cette femme :

—Nous pouvons nous marier dès demain si vous le voulez ; ce sera aussi bien que plus tard.

—Que vous me rendez heureuse ! s'écrie cette femme, quel......

Mais elle ne peut continuer, Gustave entre tout-à-coup et s'écrie d'une voix forte : Sortez d'ici malheureuse, Satan vous a-t-il envoyé pour entraîner mon père dans un abîme ? Combien d'hommes avez-vous ainsi perdus et arrachés à leurs épouses légitimes ? Mon père n'est pas le premier que vous avez attiré par votre beauté. Hors d'ici, sans cela... et il s'élance sur elle...

—Arrête... arrête, lui crie son père pâle et défait, en essayant de le retenir.

—Quoi ! dit Gustave en se tournant du côté de son père, vous voulez épouser cette femme uniquement pour lui plaire. Avez-vous perdu tout sentiment et ne voyez-vous pas que toute belle qu'elle est, elle n'est autre chose qu'une prostituée ; pas une femme honnête ne voudrait s'allier avec un homme qu'elle sait avoir son épouse ? Ne savez-vous pas que dans trois ou quatre mois, et avant peut-être, elle vous abandonnera pour prendre un homme nouveau ? J'ai connu le caractère de cette femme avant aujourd'hui, elle a quatre maris vivant tous encore. Voulez-vous être le cinquième qu'elle quittera bientôt pour un autre qui lui plaira d'avantage ? Ah ! cher père, où en êtes-vous rendu avec votre interprétation de l'Evangile ! Ne voyez-vous pas la faute grave que vous voulez commettre et le piège que cette femme vous tend ?

Respectez-vous donc, je vous en prie. Voulez-vous abandonner votre épouse et vos enfants pour vous jeter dans les bras d'une femme qui a tout perdu, honneur et vertu ?

Cette femme, effrayée, était comme clouée sur sa chaise et n'osait proférer une seule parole. M. Dumont n'osait lever la vue et répondre à son fils qui tenait les yeux fixés sur lui.

Voyant que son père n'osait pas répondre, Custave reprit d'un ton de douceur :

—Répondez-moi donc, cher père ; dites-moi, je vous en prie, que vous ne voulez pas nous abandonner ; que la figure douce et aimable de ma mère est encore devant vos yeux, et que ma sœur, cet ange de beauté et de douceur, vous est encore chère ; ne suis-je pas venu ici, ne vous ai-je pas suivi parceque je vous aimais ? Ne savez-vous pas que ma mère et ma sœur pleurent votre absence et soupirent après l'heureux moment de votre retour...

—Assez... assez, cher enfant, dit M. Dumont en embrassant son fils, non, je ne vous abandonnerai pas, non, jamais, que Dieu m'en garde ; et il s'enfuit dans la chambre de Gustave et en ferma la porte.

—Merci, mon Dieu, dit Gustave en levant la vue vers le ciel ; puis, se tournant du côté de cette femme qui n'avait pas encore bougé, il ajouta avec force : M'avez-vous entendu ? allez vous en, vous dis-je, et faites en sorte que mon père ne vous voit plus.

Mais elle ne bougeait pas.

—Allez-vous sortir ? dit Gustave en avançant vers elle ; voulez-vous que j'use de violence ?

Craignant que Gustave ne mit sa menace à exécution, elle se lève en lançant un regard de haine sur lui, et se dirige vers la porte en disant avec colère :

—Tu te souviendras de moi, jeune homme ; je vais en avertir le prophète, qui saura bien te punir.

—Vous et le prophète, dit Gustave avec moquerie, sont deux saints que je ne crains pas ; dites-lui cela et faites ce que vous voudrez, Dieu saura me protéger et vous confondre ; et il ferma la porte en lui donnant à peine le temps de sortir.

Le lendemain étant un dimanche, M. Williams et plusieurs autres Mormons étaient venus passer la veillée avec M. Dumont. La conversation roula pendant quelque temps sur la politique, et enfin sur la religion ; chacun voulait faire prévaloir son opinion ; on discutait sur le bonheur du juste après la mort.

—Oui, dit M. Dumont, Dieu a promis un bonheur parfait aux saints du dernier jour ; ainsi, le père de famille jouira du bonheur céleste avec toute sa famille.

—C'est ce qu'il y a de beau dans notre religion, dit M. Williams ; le père de famille est certain que ses femmes et ses enfants le suivront en paradis.

—A condition qu'il y soit admis lui-même, dit Gustave en souriant ; mais pour celui dont les femmes et les enfants ne sont pas mormons, qu'arrivera-t-il ?

—Notre sainte religion nous donne un moyen d'y remédier, dit M. Dumont ; c'est le baptême pour les morts. Ainsi un père de famille peut se faire baptiser pour une de ses épouses ou aucun de ses enfants, qui seraient morts sans avoir été reçus membres de notre Eglise ; et ce baptême les fait entrer et participer à toutes les grâces et au bonheur céleste, tout comme s'ils avaient été baptisés eux-mêmes.

—Mais si le père mourait le premier, dit un de ceux qui l'écoutaient.

—Dans ce cas tout autre pourrait communiquer cette faveur, répondit M. Dumont ; j'aurais dû m'expliquer mieux au commencement. Non-seulement au père de famille, mais ce baptème s'applique à tous, à un époux pour chacune de ses épouses, à une épouse pour son époux, à un frère pour un frère ou une sœur, un ami pour un ami, il n'y a pas de distinction ou de parenté.

—Nous pouvons donc nous faire baptiser pour tous nos parents décédés, ou autres pour lesquels nous le désirons ? dit un autre.

—Certainement, dit M. Dumont, et c'est ce que je me propose de faire à l'égard de mon père et de ma mère (grand père et mère de Gustave à Montrèal), aussitôt que je saurai qu'il sont morts, et ainsi je pourrai les sauver.

—Très commode cela, dit un homme en entrant, j'espère que vous en ferez autant pour moi après ma mort.

—Ah ! c'est vous M. Pepin, dit Gustave, je suis content de vous voir.

—Et moi aussi, dit M. Pepin, j'espère que vous jouissez tous d'une bonne santé, ajouta-t-il en saluant la compagnie.

—Assez bonne, merci, dirent M. Williams et M. Dumont ensemble ; voici un siège, veuillez vous asseoir.

Ce M. Pepin n'était autre que le Canadien rencontré par Gustave et son avant garde auprès du convoi en feu dans la prairie ; ce monsieur était âgé d'une trentaine d'années et résidait aux Etats-Unis depuis sa sortie du collège de Montréal, où il avait presque terminé ses études. Il en avait été retiré par ses parents qui émigrèrent pour chercher fortune, mais comme beaucoup d'autres, ils moururent sans pouvoir réussir. M. Pepin, laissé à lui-même, se mit à voyager, plutôt pour s'instruire et voir du pays, que pour ramasser de l'argent, et malgré les aventures périlleuses et les dangers qu'il avait courus, il devait partir sous peu pour la Califoruie, où il voulait passer quelques années avant de revenir au Canada.

—Je ne suis pas venu ici pour vous interrompre dans votre discussion, veuillez continuer, dit M. Pepin.

—Nous étions à discuter sur le baptême pour les morts, dit M. Williams, chacun émettait son opinion, à vous d'en faire autant si vous le voulez.

—Où avez-vous trouvé cette opinion, mon père ? demanda Gustave ; vous dites qne le père de famille qui va en paradis, emmène avec lui toute sa famille ; qui a dit cela ?

—St. Paul d'abord, puis St. Jean dans son Apocalypse, répondit M. Dumont ; ces deux apôtres nous disent clairement que les saints jouiront d'un bonheur parfait ; or, comment veux-tu qu'ils puissent jouir d'un bonheur parfait sans avoir avec eux leurs familles qu'ils ont aimées sur la terre. De plus, Dieu n'a-t-il pas dit ; "je bénirai les familles de ceux qui me craignent et obéissent jusqu'à la quatrième et cinquième génération."

—Belle interprêtation que celle-là, dit M. Pepin, et avec de tels arguments, il n'est pas nécessaire de discuter ; mais je me permettrai deux observations qui vous feront voir la fausseté de votre interprêtation et l'absurdité des cpinions que vous venez d'avancer ; d'abord, pour ce bonheur parfait, qui d'après vous, ne le sera qu'en ayant sa famille avec soi pour en jouir ; ne savez-vous pas que le juste rendu parfait et jouissant du bonheur céleste, jouira de Dieu lui-même, de sa beauté, de sa bonté comme de sa justice ; il est vrai que ce juste pourra intercéder en faveur d'une épouse, d'un enfant, d'un parent ou d'un ami, tant que ceux-ci vivront ; mais dès que Dieu aura prononcé le jugement qui décidera de leur sort, ce juste, se complaisant dans la justice de Dieu, louera et bénira cette justice qui aura justifié ou condamné ceux pour lesquels il avait intercédé, et il se joindra aux autres saints pour chanter "Hosanna" au Dieu tout puissant et infiniment juste, qui punit les méchants et récompense les bons ; vous dites que les femmes et les enfants suivront le père de famille parce que Dieu a dit : Je bénirai ceux qui m'aiment dans leurs générations ; belle théorie, êtes-vous logique dans votre iuterprêtation, non... Etes-vous en accord avec la raison, non... j'irai même plus loin ; mettez vous votre théorie en pratique ? et je répondrai encore non... Dieu a certainement promis de bénir les générations de ceux qui l'aiment et lui obéissent ; c'est-à-dire, Dieu se plaira à leur donner un surcroit de grâces, il se plaira à leur accorder tout ce qu'elles lui demanderont ; mais entendez le bien, il faudra que ces générations en profitent, qu'elles n'abusent point des grâces répandues sur elles ; il faudra qu'elles continuent à aimer et à obéir à ce Dieu qui se plait à les protéger, sinon elles n'en seront que plus coupables et mériteront un châtiment plus sévère. J'ai dit que vous ne mettiez pas votre théorie en pratique, et la preuve est que vous faites tout ce que vous pouvez pour attirer les femmes et les enfants dans votre secte ; laissez les donc, ceux là, leur place est assurée ; attaquez vous seulement aux pères de famille, faites les tous embrasser le mormonisme et il n'y aura plus de damnés.

—Et à quoi sert de vous fatiguer pour me faire embrasser le mormonisme, mon père, dit Gustave, si vous allez en paradis, que je sois catholique ou mahométan, bon grè malgré, il faudra bien que je vous suive, et avec moi, toute ma famille, si je viens à en avoir, et ainsi de suite jusqu'à la fin des temps.

—Et le baptême pour les morts, reprit M. Pepin, en voilà une curieuse opinion ; pourquoi ne la mettez-vous pas en pratique ?

—Nous la mettons en pratique, dit M. Dumont, il ne se passe pas une seule journée sans que l'on administre ce sacrement pour des parents ou des amis défunts.

—Et vous dites que ce baptême est efficace pour ces défunts, dit M. Pepin.

—Oui certainement, répondit M. Dumont ; un sacrement doit l'être autant, sinon plus que les prières que vous, catholiques, adressez au ciel pour les morts.

—Etre baptisé et prier pour les morts est différent, dit M. Pepin ; nous avons vu les apôtres prier pour les défunts, mais non être baptisés pour eux ; un sacrement ne se donne qu'à la personne même, et ne peut avoir d'efficacité autrement. Mais une question, s'il vous plaît, pourquoi l'un des dignitaires de votre Eglise, Brigham Young par exemple, ne se fait-il pas baptiser pour Adam de suite ? vous savez que notre premier père n'était pas mormon ; or si ce baptême a l'efficacité voulue d'après votre théorie, Adam serait sauvé et avec lui tous ses enfants, puisque ces derniers doivent suivre le père en paradis. Quelle belle action le prophète ferait ; il remplirait le ciel et viderait l'enfer du coup. Voyons, réfléchissez un peu pour vous apercevoir de l'absurdité de ces doctrines contraires à l'Evangile, à la raison et à l'enseignement de notre divin Sauveur, mort sur la croix pour nous racheter.

—Ces absurdités ne se voient point dans l'Eglise catholique, dit Gustave.

—Laisse moi donc avec ton Eglise catholique, dit M. Dumont, irrité de ne pouvoir refuter les arguments de M. Pepin, cette Eglise est la Babylone de l'Apocalypse, elle est remplie d'erreurs et de confusion.

—Et le chef dont le nom est le pape, ajouta M. Williams, n'est autre que la bête de l'Apocalypse ; il n'y a que lui qui se place sur le trône de Dieu, et se fasse rendre un culte divin.

—Oui, les ignorants catholiques, reprit M. Dumont, chaque fois que ce pape est assis sur son trône, ils viennent lui baiser les pieds en se prosternant devant lui ; et comme la bête de l'Apocalypse il leur dit : Qui est semblable à moi ? Qui pourra me combattre ? C'est à moi que vous devez obéir, c'est moi qui possède toute autorité.

—Vous voyez notre Eglise d'un bon œil, dit M. Pepin ; mais il ne faut pas vous en vouloir pour cela, vous ne la connaissez pas.

—Je la connais bien moi, dit M. Dumont, et je le répète l'Eglise romaine est la Babylone de l'Apocalypse dont le chef se place sur le trône de Dieu, en reclamant toute autorité.

—Avez-vous été catholique pour la connaître ? demanda M. Pepin.

—Oui, répondit M. Dumont, et trop longtemps, à ma honte.

—Dites donc plutôt qu'à votre honte vous l'avez quittée, dit M. Pepin ; veuillez donc répondre à cette question ; que signifie le mot Babylone ?

—Ce mot veut dire confusion, répondit M. Dumont, il vient du mot Babel.

—Alors comment pouvez vous appeler l'Eglise catholique, Babylone ?

—Par le grand nombre et la confusion de ses doctrines.

—Si elles étaient aussi absurdes que celles que vous discutiez tout à l'heure, je vous donnerais gain de cause, mais des preuves s'il vous plaît ?

—Les preuves sont très faciles à donner, dit M. Dumont ; d'abord, vous croyez que Jésus-Christ est le seul médiateur entre Dieu et les hommes, et cependant vous invoquez la vierge Marie et des milliers de saints, et cela sans savoir s'ils le sont réellement, première confusion ; ensuite, vous croyez que ce même Jésus-Christ a expié sur la croix pour nos péchés, et vous le sacrifiez tous les jours dans votre messe, seconde confusion ; vous...

—Arrêtez un peu, dit M. Pepin, laissez-moi répondre à ces deux objections avant d'aller plus loin, et il s'engagea une discussion à laquelle prirent part MM. Williams, Dumont et deux ou trois autres d'un côté, et M. Pepin et Gustave de l'autre; elle se termina par une défaite complète des premiers. Nous ne la répétons pas ici, vu que ces deux points ont déjà été discutés dans ce livre.

—Vous voyez donc, dit M. Pepin, qu'il n'existe point de confusion dans ces deux doctrines; il en est ainsi de toutes les autres. Allez dans n'importe quelle partie du monde, et l'Eglise catholique est partout la même; vous trouverez dans cette Eglise un corps parfaitement organisé, une tête et un gouvernement parfaitement constitués auxquels tous obéissent; partout les mêmes doctrines, partout les mêmes cérémonies, partout les mêmes prières et les mêmes chants; que dis-je, partout la même langue dans ses cérémonies, ses prières et ses chants; un canadien peut aller en Espagne, et là il entendra la messe tout aussi bien que chez lui; vous appelez cela de la confusion, et cependant rien de plus clair et de mieux ordonné, unité dans la foi, unité dans la doctrine, unité en tout. Mais voulez-vous savoir où est cette grande Babylone, cette grande confusion, je vais vous le dire; cette Babylone, cette grande confusion, les deux veulent dire la même chose, existent dans le protestantisme.

—Non, non, dirent plusieurs, vous ne prouverez jamais cela.

—Ma preuve ne sera pas aussi difficile à faire que la vôtre, reprit M. Pepin. Je dis qu'il y a confusion dans le protestantisme, et elle y est tellement grande que Dieu seul peut la découvrir dans son entier.

—Je suppose que vous voulez parler des sectes nombreuses formant le protestantisme, dit M. Dumont; les petits différends qui existent entre elles ne sont pas assez grands pour appeler cela de la confusion.

—Comment! reprit M. Pepin, vous dites que la différence dans leurs doctrines et leurs croyances n'est pas grande? D'abord, je vous dirai: le protestantisme n'a

pas de doctrine, pas de croyance, il proteste, voilà tout ; et en effet, qu'est-ce qu'une secte protestante ? Chacun de ses membres ne peut-il pas, ne doit-il pas, en vertu du libre examen, se regarder comme absolument indépendant, et briser l'unité factice du groupe auquel il est censé appartenir ? Et voilà pourquoi nous voyons autant de religions que de sectes, autant de sectes que de têtes, autant de caprices et de croyances que d'interprètes. N'en faites-vous pas la preuve vous-mêmes, tous les dimanches, dans votre temple ? Ne vous permettez-vous pas des discussions sur telle ou telle doctrine ? Et dans ces discussions, êtes-vous toujours d'accord ? Non, j'ai vu moi-même de vos frères sortir de ce temple en jurant de n'y jamais remettre les pieds.

—J'en conviens, dit M. Williams, mais cela ne prouve pas la grande différence qui, selon vous, existe dans les sectes protestantes.

—Je vais vous satisfaire, reprit M. Pepin ; j'aimerais pouvoir vous nommer toutes les sectes qui composent la grande église protestante, mais je ne le puis, vu que la statistique d'aujourd'hui ne serait pas bonne demain, les sectes protestantes naissent et meurent comme les insectes ; j'en nommerai cependant quelques-unes, je ferai voir leurs croyances, et vous serez forcés de convenir qu'il existe une grande différence entre elles ; d'abord, les Unitairiens nient la divinité du Christ, toutes les autres sectes voient un Dieu en Jésus-Christ ; petite différence celle-là, n'est-ce pas ? les Universalistes affirment que la foi seule suffit au salut, et quelle foi encore ? Il suffit, disent-ils, de croire en Jésus-Christ comme sauveur des hommes pour être sauvé ; à coté d'eux vient le Presbytérien avec sa doctrine de prédestination ; il n'y a, d'après lui, que celui dont le trône a été préparé de toute éternité qui sera sauvé, encore une petite différence, n'est-ce pas ? Les Spiritualistes, mais je ne devrais pas parler de ceux-ci, toutes les vapeurs qui leur passent dans la tête sont des révélations de l'Esprit-Saint ; les Méthodistes rejettent tout article de foi, pendant que l'Episcopélien en admet trente-cinq ; ici la différence se trouve

dans le chiffre seulement ; je puis me tromper cependant. Qu'en pensez-vous ? Les Campbellistes, qui se sont séparés des Baptistes parce que ceux-ci sont trop exigeants sur le baptême ; les Baptistes rigoureux, qui n'admettent aucune autre secte à leur communion, se croyant seuls dignes de participer à la table sainte, pendant que les Baptistes libres les admettent toutes ; les Puritains, qui vivent en commun, les Quakers, les Congrégationalistes, les Anabaptistes, les Chrétiens bibliques, les Frères de l'Unité, les Calvinistes, les Swedenborgiens, les Luthériens ; mais je m'arrête, je pourrais en énumérer d'ici à demain matin ; et toutes ces sectes diffèrent, et grandement, dans leurs croyances ; les unes rejettent le baptême des enfants, les autres le veulent comme indispensable au salut ; les unes admettent l'efficacité de quelques sacrements, les autres les rejettent et se moquent de ceux qui les reçoivent ; en un mot, ils diffèrent sur les points les plus essentiels, et ne s'accordent que sur une seule chose, et sur quoi, me demanderez-vous ? Sur la haine et leur antipathie contre le catholicisme.

—Il y a une secte que vous avez oubliée, dit Gustave, elle mérite pourtant considération ; je veux parler des saints du dernier jour.

—Je vous en demande bien pardon, dit M. Pepin, j'aurais dû la nommer la première, quoiqu'elle soit la dernière apparue. Vous appartenez à cette secte, Messieurs. Ne trouvez-vous pas de différence entre vos doctrines et celles des autres sectes protestantes ? Ces sectes lisent la Bible comme vous pourtant, et, dites-le moi, croient-elles en la pluralité des femmes comme vous ? Non ; il est vrai, cependant, qu'il n'y a pas une grande différence, ou d'avoir plusieurs femmes ou de n'en avoir qu'une. Permettez-moi de vous dire que le protestantisme avait besoin d'une couronne, et il l'a trouvée avec le mormonisme, car cette secte est protestante à la perfection, elle ne laisse aucun coin de la Bible sans le fouiller, l'Ancien Testament est surtout l'objet de son étude spécial. Eh bien ! Messieurs, dites-moi à présent où est la confusion ? J'irai même plus loin,

il y a confusion non-seulement dans les sectes, mais il y a aussi confusion chez les individus appartenant à une même secte ; rencontrez deux Méthodistes, l'un après l'autre, demandez-leur leur croyance sur un texte quelconque, l'un vous répondra qu'il y croit, et le second n'y croira pas ; il en est ainsi des Baptistes et autres. Il y a donc confusion dans les idées, confusion dans les doctrines, confusion dans la croyance, non, je me trompe, le protestant ne croit en rien, tout est confus pour lui, il affirmera une chose aujourd'hui et la niera demain. Le protestantisme est donc cette Babylone de l'Apocalypse, et non l'Eglise catholique, dont la doctrine, la croyance et les cérémonies sont partout les mêmes.

—Vous vous trompez, monsieur, dit M. Dumont, car St. Jean dit clairement dans son Apocalypse que le chef de cette Babylone s'asseoira sur le trône de Dieu et se proclamera comme tel. Nous ne voyons rien de cela dans le protestantisme, il n'y a que le chef de l'Eglise romaine, c'est-à-dire le pape, qui agit ainsi.

—C'est bien clair, dit M. Williams, cette babylone est l'Eglise romaine.

—Quand avez-vous vu le Pape monter sur le trône de Dieu et se proclamer comme tel ? demanda Gustave.

—Plusieurs fois dans l'année, répondit M. Dumont, à la fête de St. Pierre, par exemple, tous les catholiques s'agenouillent devant lui et baisent ses pieds.

—Monte-t-il sur le trône de Dieu pour cela ? dit M. Pepin.

—Non pas directement, répondit M. Dumont ; cependant, la chaise qu'il occupe est placée au niveau de l'autel, à la même hauteur que le tabernacle.

—Et je suppose qu'une fois sur cette chaise aussi élevée, le pape se fait passer pour un Dieu.

—Les honneurs qu'il se fait rendre ne sont dûs qu'à Dieu, dit M. Williams.

—C'est cela, dit M. Dumont, on ne doit pas s'agenouiller devant un homme, encore moins lui baiser les pieds, c'est un acte d'adoration.

—Vous condamnez alors Notre-Seigneur, qui a lavé et

baisé les pieds des apôtres pendant qu'il était à genoux devant eux, dit Gustave.

—Et les Anglais adorent la reine lorsqu'ils s'agenouillent devant elle pour lui présenter leurs respects, dit M. Pepin.

—Les Anglais sont pourtant des protestants, ajouta Gustave en souriant.

—Et le fait de s'asseoir sur un trône pour recevoir les honneurs de ses sujets, reprit M. Pepin, rend cette reine coupable d'un grand crime, puisque cet acte seul suffit pour s'arroger le titre de Dieu.

—Non, non, dit M. Dumont avec embarras, vous ne comprenez pas, je... je veux...c'est par orgueil que le pape agit ainsi... c'est un grand mal que de s'agenouiller devant un homme, c'est un mal très grave.

—Alors, reprit M. Pepin, vous avez péché très gravement lorsque vous vous êtes agenouillé devant les dignitaires de votre église.

—Quand ? Qui vous l'a dit ? demanda M. Dumont.

—Il n'y a pas longtemps, dit M. Pepin, c'est pendant votre passée au temple, tout le monde sait cela.

—Il est vrai que je me suis mis à genoux, dit M. Dumont en rougissant, mais non pas avec ce sentiment de vénération, je dirai presque d'adoration, porté au pape par les catholiques.

—Je nie ce fait, dit M. Pepin ; si le catholique s'agenouille devant le pape et lui baise les pieds quelquefois, c'est pour lui rendre les honneurs et le respect dûs au vicaire de Jésus-Christ, au successeur de St. Pierre, et non à l'homme, c'est-à-dire à la personne, encore moins pour l'adorer. De plus, si le pape reçoit des honneurs, c'est qu'il est obligé de se conformer à la discipline et aux cérémonies prescrites par l'Eglise dont il est le chef, tout comme la reine d'Angleterre lorsqu'elle agit officiellement. Ensuite, je vous dirai que le pape est presque toujours le plus humble des sujets de l'Eglise. Il aime à s'appeler le "serviteur des serviteurs de Dieu." Il est loin de se faire passer pour un Dieu comme vous le prétendez. Allez dans la chambre de Pie IX, vous n'y

verrez pas le moindre tapis sur le parquet, à peine si vous y verrez un lit ou une chaise commode, le plus pauvre peut l'approcher aussi bien que le plus riche et le plus élevé ; il se fait un devoir de remplir les mêmes obligations que tout autre catholique ; il se confesse à un prêtre comme nous, se lève à bonne heure tous les matins pour dire la sainte messe, et là, au pied des autels, il se réconnait comme le plus grand des pécheurs et implore la miséricorde de Dieu et le pardon de ses fautes. Dites-moi, est-ce ainsi qu'un homme agit lorsqu'il veut se faire passer pour un Dieu ou son égal ? Non, n'est-ce pas ? Mais voulez-vous savoir qui veut sé faire passer pour un Dieu ? Qui s'asseoit sur le trône de Dieu en disant : Qui est semblable à moi ? Qui pourra me combattre ? Je vais vous le dire ; cet homme, c'est le protestant.

—Vous allez trop loin, dirent plusieurs auditeurs d'un ton indigné.

—Un homme qui va trop loin ne peut prouver ce qu'il dit, reprit M. Pepin.

—C'est ce que ces messieurs ont fait, dit Gustave, car ils n'ont pu prouver leurs avancés.

—Ne soyez pas si sévère, jeune homme, dit M. Williams, nous avons émis notre opinion, voilà tout ; je dis que vous allez trop loin, parce que le protestant, loin de se faire passer pour Dieu ou de s'asseoir sur son trône, prend toute sa doctrine dans la Bible, laissée par ce Dieu pour l'instruire et le guider, et il base sa foi sur les enseignements qu'il y trouve.

—Non pas, dit M. Pepin, dites-donc qu'il base sa foi non sur les enseignements renfermés dans la Bible, mais sur l'interprétation qu'il en donne, c'est-à-dire sur sa propre volonté, à laquelle il obéit.

—C'est trop fort, dit M. Williams, vous ne prouverez jamais cela.

—Certes, oui, dit M. Pepin, les milliers de sectes qui composent le protestantisme en donnent la preuve ; écoutez bien et vous verrez que j'ai raison ; un protestant dit : " Il est vrai que la Bible prouve que Jésus-Christ a

" établi et institué une église, à laquelle il a donné un " chef et des pasteurs pour la maintenir et la guider; " mais moi, je ne reconnais pas cette église, ou ce chef, " ou ces pasteurs, et pourquoi; parce que cela ne me plait " pas." Un autre dit: " Il est vrai que presque tous " ceux qui lisent la Bible reconnaissent la divinité en " Jésus-Christ; mais ma raison ne m'inspire pas de " reconnaître un Dieu dans le Messie, et c'est à ma " raison que j'obéirai." Un troisième dit: " Il est vrai " que Jésus-Christ et ses apôtres ont pratiqué et enseigné " la pratique des bonnes œuvres comme nécessaires au " salut, mais ma volonté se révolte contre ces bonnes " œuvres, qui m'empêchent de me livrer à mes plaisirs, " à mes agréments, à l'accroissement de ma fortune, de " me venger de mes ennemis, et c'est à ma volonté que " j'obéirai," Un autre dit: " Il est vrai que Jésus-Christ " a jeûné et pratiqué la mortification, que les apôtres " l'ont imité, mais ma volonté repousse de pareilles " pénitences, et c'est à elle que j'obéirai." Il en est ainsi pour tous les autres enseignements et doctrines laissés par notre divin maître; le protestant en prend et en laisse, il accepte et rejette ce que sa volonté lui dicte; il ne reconnait d'autre autorité que cette volonté, c'est elle qui le dirige et le règle dans sa conduite. Loin de moi, dit-il, toute autre autorité que ma volonté, loin de moi toute doctrine qu'elle rejette, loin de moi toute mortification, jeûne ou pénitence, parce que ma volonté les repoussent. Que m'importe si Jésus-Christ a dit ou fait telle ou telle chose, ma volonté me dit autrement, c'est elle qui a raison, et j'agirai d'après ce qu'elle me dicte. Au lieu de soumettre ma raison à la raison de Dieu, qu'il m'impose comme une loi écrite dans la Bible, je soumettrai la raison de Dieu et la Bible qui la renferme à ma raison et à ma libre interprétation. Arrière toute autorité qui, de par Dieu et au nom de Dieu, voudrait s'imposer à moi Prouvez-moi le contraire, Messieurs, si vous le pouvez? autant de sectes que de volontés orgueilleuses, toutes refusent d'obéir à Jésus-Christ et aux pasteurs de son Eglise. C'est donc le protestant qui

place sa volonté sur le trône de Dieu, puisqu'il n'accepte qu'elle seule.

—S'il fallait croire ce que vous venez de dire, dit M. Dumont, le protestant ne ferait aucune bonne action, soit dans sa manière de vivre, soit dans son commerce, soit dans sa famille ou dans toute autre circonstance ; il serait un voleur, un impudique, un menteur, etc. Pourtant, sa conduite en général peut être comparée favorablement à celle du catholique.

—Je n'ai jamais voulu insinuer que le protestant n'avait rien de bon, dit M. Pepin, au contraire, je lui reconnais de grandes qualités sous le rapport matériel ; mais d'où viennent-elles ? écoutez bien, elles viennent des enseignements que lui a laissé l'Eglise catholique, la seule Eglise existant et enseignant d'aimer Dieu et le prochain, la charité envers les pauvres, la justice et l'honnêteté dans les transactions, la protection de la vie et de la propriété, la foi conjugale, etc., au temps de Luther, le père de la réforme. Voilà d'où viennent les bonnes qualités que le protestant possède ; c'est à cette Eglise qu'il doit tout.

—Et qui a instruit les nations du temps des Pepin et des Charlemagne ? dit Gustave. Que serait-il arrivé lors des invasions de ces barbares conduits par Attila, Genseric et autres au cinquième siècle et plus tard, si les précieux documents de l'histoire et des sciences n'eussent été conservés dans les monastères, par les moines et les prêtres de cette même Eglise que vous détestez et rejetez ; c'est pourtant à elle que vous devez tout, la foi, l'histoire et les sciences.

—Il ne faut pas s'étonner, reprit M. Pepin, de voir les protestants des derniers siècles rejeter et mépriser une Eglise à laquelle ils doivent tant ; d'autres avant eux, ont crucifié et mis à mort Jésus-Christ à qui ils devaient tout, même la vie.

—Ce ne sont pas des protestants qui ont mis Jésus-Christ sur la croix, dit M. Williams, vous n'ignorez pas que ce sont les Juifs qui l'ont crucifié.

—Je le sais, dit M. Pepin, mais ce sont des Juifs protes-

tants ; ils protestaient contre sa divinité, contre sa doctrine, et c'est pour cela qu'ils l'ont crucifié et mis à mort ; prouvez moi le contraire ; mais il se fait tard, et tout en vous remerciant de votre bienveillante hospitalité, vous voudrez bien me permettre de me retirer.

—Oui, allons nous reposer, dirent M. Williams et M. Dumont, heureux de cesser une discussion tournée en défaite pour eux.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME.

Discussions. Le mariage Spirituel. Le chapelet, les Indulgences, le jeune, etc. Vie journalière et féconde du prêtre catholique.

Le dimanche suivant, les mêmes se réunissaient de nouveau pour discuter sur la religion. Il en fut ainsi tous les dimanches durant l'hiver ; M. Pepin et Gustave avaient réussi à dégoûter leurs adversaires du mormonisme, M. Dumont, surtout, ne voulait plus en entendre parler. Vers le mois de Mars, la nouvelle ou plutôt la rumeur d'un massacre à Salt Creek, situé à quelques lieues au sud de la ville, avaient augmenté le nombre des mécontents parmi les mormons, plusieurs même ne se gênaient pas de faire connaître leurs pensées hautement, et se préparaient à quitter leur secte et le territoire. L'armée américaine, dont nous avons déjà parlé, avait passé l'hiver à Fort Bridger, et des émissaires envoyés par son général, étaient venus sommer Brigham Young de céder sa place de gouverneur ; ce dernier sachant bien que l'armée ne pourrait passer les montagnes avant le retour de la belle saison, refusa d'abord. De nouveaux émissaires venaient justement d'arriver et menaçaient des peines les plus sévères ceux qui se rebelleraient contre l'autorité légitime. Il fallut céder, et Brigham Young remit son

mandat à M. Cummings, le nouveau gouverneur, qui devait faire son entrée dans la ville et prendre possession de son office sous peu de jours.

La veille de cette entrée, MM. Dumont, Williams, Pepin, Gustave et quelques autres mécontents parlaient de la situation et de la tournure des affaires en général, et la conversation finit par tomber sur les doctrines du mormonisme.

—La plus ridicule de toutes leurs doctrines, dit M. Dumont, c'est celle du mariage spirituel.

Le mariage spirituel, dit Gustave. Qu'est-ce que cela ? Un mariage au figuré, je suppose.

Oui, dit M. Dumont en souriant, un mariage au figuré contracté en réalité ; le mariage spirituel, veut dire qu'un homme peut épouser autant de femmes qu'il voudra pour en jouir dans le ciel après la mort. Ainsi un homme ayant une ou plusieurs femmes ici-bas devra, s'il veut les avoir avec lui dans l'autre monde, les épouser spirituellement ; dans le cas contraire, elles iront avec celui qui aura pris l'avance, car le mariage temporel ne suffit pas. Il arrive même très souvent, qu'un homme épris d'une femme va la trouver et lui demande si elle est mariée spirituellement avec son époux temporel ; sur sa réponse négative, il demande son consentement à un mariage spirituel avec lui ; si sa proposition est acceptée, ils partent tous deux et se rendent au temple pour faire consacrer leur union céleste, et tous deux reviennent avec la consolation de savoir, que s'ils ne peuvent jouir du bonheur conjugal sur la terre, ils auront ce bonheur après leur mort. Aussi nous voyons dans cette ville, plusieurs femmes mariées temporairement à un homme et spirituellement à un autre. Je dois ajouter que, d'après leur croyance sur ce mariage spirituel, plus un homme aura de femmes spirituelles et plus il sera glorieux dans le ciel.

—Dans ce cas, dit M. Pepin, un homme doit se hâter d'épouser ses femmes spirituellement, s'il veut les avoir avec lui après sa mort.

—Oui, dit M. Dumont, mais il arrive assez souvent

qu'un homme trouve qu'il en a assez d'être marié temporellement avec quelques-unes de ses femmes, et que plus tôt il en sera débarrassé, le mieux ce sera pour lui.

—Quelle gourmandise ! dit Gustave en souriant, ces mormons ne se contentent pas d'avoir beaucoup de femmes sur la terre, ils veulent en avoir encore plus dans le ciel ; ces dernières ne coûtent pas bien cher, il est vrai.

—Quelles doctrines et quelles folies criminelles ! dit M. Dumont.

—Je suis parfaitement d'accord avec vous, dit M. Pepin, mais ces folies sont contagieuses monsieur ; tout homme qui s'arroge le droit d'interpréter l'Evangile à sa manière peut en être atteint tôt ou tard, et s'il ne prend garde, elles prendront un tel empire sur lui qu'aucun remède ne pourra le guérir.

—M. Dumont, piqué de cette remarque, se tourna du côté de M. Williams et lui dit : monsieur, j'ai beaucoup étudié l'Evangile, je connais les doctrines des Presbytériens, des Méthodistes, des Baptistes et autres ; après les avoir adoptées, j'ai reconnu mon erreur et je les ai rejetées pour m'enfoncer encore plus dans l'abîme en embrassant les doctrines du mormonisme. A présent que j'ai rejeté cette dernière secte, je ne sais de quel côté me tourner pour trouver la vérité. De toutes les sectes qui existent, je n'en vois pas une seule qui puisse être appelée l'Eglise de Jésus-Christ ; pas une seule qui pratique ce que Dieu a enseigné. Je crois véritablement que Jésus-Christ devra revenir encore une fois pour relever l'Eglise qu'il avait bâtie, car de tous côtés nous ne voyons que des ruines.

—Dites donc de suite, dit M. Pepin, que Jésus-Christ ne savait pas ce qu'il faisait, quand il a établi son Eglise à laquelle il a dit : " Je serai avec toi jusqu'à la consommation des siècles."

—Il l'a peut-être promis seulement, dit Gustave, mais il n'a pas tenu sa promesse.

—Il ne faut pas parler ainsi, dit M. Williams, Jésus-Chrsit a toujours tenu sa promesse : Étant Dieu, il n'a pû nous tromper.

—Ce n'est pas moi, dit Gustave, qui a dit que Jésus-Christ n'a pas tenu sa promesse, mais bien mon père.

—Je le nie, dit M. Dumont.

—Et moi je l'affirme, dit M. Pepin, vous avez voulu nous faire croire que l'Eglise du Christ n'existait plus, et qu'il faudrait que Jésus-Christ vint encore une fois pour la relever.

—Vous voulez dire, je suppose, qu'elle existe encore, reprit Dumont.

—Oui, certainement, répondit M. Pepin, tout ce que Jésus-Christ a fait ne saurait périr et durera jusqu'à la fin des siècles.

—Alors, montrez moi où est cette Eglise, dit M. Dumont.

—Elle est partout, même dans cette ville, dit M. Pepin, et celui qui vous parle a le bonheur d'être un de ses membres.

—Ah ! l'Eglise romaine, dit M. Dumont, je m'attendais à une réponse semblable ; elle a été une fois l'Eglise de Jésus-Christ, mais il y a longtemps que les prêtres l'ont changée à un tel point, qu'elle à cessé de l'être.

—Et depuis quand a-t-elle cessé d'être l'Eglise de Jésus-Christ ?

—Depuis le septième siècle.

—Et depuis cette date, une autre Eglise doit avoir pris sa place.

—Elle a reparue avec la grande réformation du 16e siècle.

—Vous avez pourtant dit tout à l'heure, que les sectes formées par cette réformation, n'étaient pas l'Eglise de Jésus-Christ.

—Je... je... c'est vrai, dit M. Dumont avec embarras, mais je le répète, l'Eglise romaine a cessé d'être l'Eglise de Jésus-Christ depuis que les évêques et les prêtres l'ont tout changée.

—Alors je vous demanderai à mon tour, où est-elle ?

—Je vous avoue que je ne la vois pas, répondit M. Dumont.

—Vous répétez donc encore une fois que Jésus-Christ

ne savait pas ce qu'il disait, puisque son Eglise est disparue, reprit M. Pepin, lui qui a promis qu'elle existerait jusqu'à la fin des temps.

—Non, non, je ne veux pas dire cela, dit M. Dumont en hésitant.

—Il est certain que l'Eglise romaine n'est pas l'Eglise de Jésus-Christ, dit M. Williams, car elle a perdu toute son autorité, par les erreurs et les changements qu'elle a recueillis dans son sein.

—Vous voudrez bien dire me quels sont ces erreurs et ces changements.

—Etes-vous assez aveugle pour ne pas les apercevoir ? repartit M. Dumont ; le culte des images, les reliques, le culte à la Vierge et une foule d'autres choses, sont autant de nouveautés et de changements qui n'existaient pas du temps des apôtres et des cinq premiers siècles.

—Vous n'avez pas étudié l'histoire pour parler ainsi.

—L'histoire est là pour nous prouver que ces erreurs et ces changements ont été adoptés par les différents conciles, le Concile de Trente, entr'autres, en a introduit plus que tous les autres.

—Où avez-vous donc pris cette histoire ? Les conciles n'ont jamais introduit de changements ; ils se sont prononcés quelques fois sur des doctrines mises en doute, ou ont établi comme dogmes de foi des vérités reconnues jusqu'alors ; ils ont approuvé des pratiques de piété suivies du temps des apôtres et depuis ; mais des changements et des doctrines contraires à l'enseignement de Jésus-Christ ou à son Evangile, jamais ; et je vous défie de me prouver le contraire.

—Je le répète, le culte des images, des reliques, etc., n'existaient pas du temps des apôtres ; pas un historien le démontre, tous s'accordent à dire...

—Que ces images et ces reliques existaient alors ; voyons, avez-vous trouvé un seul historien exact, protestant ou catholique, un historien, dis-je, digne de confiance, qui ait nié que les premiers chrétiens ne recueillissent le corps et le sang des martyrs de la foi pour les déposer dans les catacombes ou les cavernes et

là, faire brûler des lampes ou des lumières sur leurs tombes? Avez-vous trouvé un seul historien honnête, qui qui ne rapporte que ces mêmes chrétiens s'agenouillaient devant ces tombes pour demander à Dieu, par leur intercession, soit la grâce du martyre, soit la cessation des persécutions, ou la persévérance et la force dont-ils avaient besoin ? que ces mêmes chrétiens regardaient ces restes des martyrs comme des reliques précieuses et leur portaient la plus grande vénération ? Pancrace, l'illustre martyr, ne portait-il pas sur lui un médaillon dans lequel sa bonne mère avait déposé du sang de son époux martyr, et n'avait-il pas pour cette relique la plus grande vénération ? D'ailleurs, la meilleure preuve de ce que j'avance, c'est que, malgré les persécutions des empereurs, malgré les saccages que Rome a subis, malgré les fréquentes invasions des barbares, ces restes et ces reliques ont été conservés et gardés avec le plus grand soin jusqu'à nos jours. Il fallait donc une grande vénération de la part des chrétiens de ce temps, pour leur faire braver tous les dangers, la mort même, afin de conserver ces reliques précieuses, ces restes des glorieux martyrs de la foi.

—Il serait à désirer, dit Gustave, que les catholiques de ce jour eussent la même vénération pour ces saintes reliques conservées avec tant de zèle par les premiers chrétiens ; mon père, si vous avez lu l'histoire, vous devez avoir vu que l'impératrice Hélène, épouse de Constantin, après avoir trouvé la croix sur laquelle notre divin Sauveur est mort, elle convoqua les évêques qui firent séparer cette croix en petites parties, et les firent distribuer dans tout l'univers chrétien, enchassées dans des cadres brillants d'or et de pierres précieuses. Tout ceci se passait beaucoup avant le Concile de Trente, n'est-ce pas ?

—Oui, reprit M. Pepin, et si l'Eglise ne s'est prononcée que plus tard, les reliques et les images n'en avaient pas moins existé depuis les apôtres, et même avant eux ; si elle a, par la voix de ses conciles, décidé que telle ou telle pratique était bonne, c'est parce que des chrétiens méchants et pervers voulaient les rejeter.

—C'est vrai, dit Gustave, en souriant, il y a toujours eu des protestants même parmi les catholiques.

—Et moi j'affirme, dit M. Dumont, que ces reliques, ces images et ces chapelets sont autant de nouveautés inventées par les prêtres pour leur permettre de vivre dans la paresse et devenir riches avec le produit de la vente de ces objets ridicules et abominables devant Dieu.

—Raisonnez donc et n'aggravez pas votre cause par de faux avancés qui ne sont certainement pas basés sur la raison, mais plutôt sur votre haine et votre antipathie pour tout ce qui est catholique. Admettons pour le moment qu'il me soit permis de vous croire, vous aurez au moins la bonté de nous dire quand ces nouveautés ont été inventées et introduites ?

—Les historiens ne nous donnent pas de dates précises ; plusieurs furent introduites dans les âges obscurs, d'autres plus tard, soit par un moine se disant inspiré de Dieu, soit par une religieuse ou enfin par les conciles de temps à autre.

—Et c'est par l'introduction de ces nouveautés, dit M. Williams, que l'Eglise romaine est tombée dans les erreurs les plus graves.

—Répondez donc à ma question d'une manière claire et précise, reprit M. Pepin, pourquoi ces réponses évasives? vous dites : c'est un moine ou une religieuse qui a introduit ces pratiques dans l'Eglise romaine ? Seraient-ce des suppositions de votre part ? je le crois, ou peut-être des on dit que vous aimez à répéter. Encore une fois, raisonnez donc et prouvez ce que vous dites, comme je viens de le faire à l'égard des reliques et des images.

—Admettons, dit M. Dumont, que ces deux pratiques étaient en usage du temps des apôtres ; mais le culte de la Vierge, les indulgences, le chapelet etc., sont tous de dates récentes, vous ne nierez pas cela absolument. Qu'y-a-t-il de plus contraire à l'Evangile que ce culte de Marie ? N'a-t-on pas fait d'elle une médiatrice entre Dieu et les hommes, tandis que Jésus-Christ a dit ; " Je suis le seul médiateur entre Dieu et les hommes." Venons ensuite aux indulgences, ne les vend-t-on pas à prix d'argent pour le pardon des péchés ? N'est-ce pas un crime, de faire croire que l'on achète le pardon de ses

péchés avec l'argent ; et le chapelet avec lequel on fait un commerce considérable n'est...

—Assez, assez, dit M. Pepin en l'interrompant, dans votre ardeur vous vous laissez entraîner trop loin, une seule chose à la fois, s'il vous plaît ; répondez à ma question première ; quand ces choses ont-elles été inventées ?

—Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas besoin de le répéter ?

—Vous ne pourrez jamais me donner ni de dates ni de noms ; Les catholiques ont toujours prié la Sainte-Vierge, et les indulgences ont toujours existé, même du temps des Apôtres ; D'abord, prouvons-le par les prières adressées à la Sainte-Vierge. Qui a composé la première partie de l'Ave Maria ? n'est-ce pas l'Archange Gabriel en venant annoncer à Marie le mystère de l'Incarnation ? Qu'a-t-il dit : "Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes." Et que dit Sainte Elizabeth, mère de Jean-Baptiste et cousine de cette vierge sainte ? Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Or, pouvez-vous avec raison condamner une Eglise, parcequ'elle imite cet Archange, envoyé de Dieu, et cette sainte femme, mère du grand précurseur de Jésus-Christ ? Pouvez-vous la condamner, parcequ'elle aime, vénère et prie celle qui a reçu le plus d'honneur et dont la dignité est plus grande que celle de tous les anges, les saints et les hommes. Celle que Dieu le père a choisie pour sa fille, qui a été acceptée et traitée comme mère par Dieu le fils, choisie pour épouse par Dieu le St. Esprit ; celle enfin qui a eu le bonheur de porter un Dieu dans son sein, de l'allaiter de son propre sang, de le porter dans ses bras et de lui prodiguer toute la tendresse d'une mère. Pouvez vous, dis-je, condamner cette Eglise parcequ'elle dit : Priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de la mort" ? N'est-il pas raisonnable de croire que cette mère tant aimée et respectée sur la terre par Dieu le fils, peut obtenir de ce même fils plus que nous ; Ce fils pourrait-il lui refuser quelque chose ? non, un bon fils n'est pas ingrat, il cherche plutôt à faire tout ce ce qu'il peut pour plaire à sa mère. Ecoutez bien, nous catholiques, nous prions

la Sainte-Vierge, non pas comme une médiatrice entre Dieu et les hommes, mais parceqù'elle peut intercéder efficacement pour nous auprès de Jésus-Christ qui l'aime et la regarde toujours comme sa mère. Vous dites ensuite que l'Eglise vend les indulgences à prix d'argent, et que nous, catholiques, les achetons pour obtenir la rémission de nos péchés ; pour qui nous prenez-vous donc ? pourquoi portez-vous de tels accusations contre notre Eglise ? qui enseigne que, vendre ou acheter les trésors spirituels, c'est commettre un sacrilège. Je ne vous accuserai point, vous, les protestants anglicans ou autres d'autoriser la simonie, quoique je vois faire et proposer tant en secret que publiquement des transactions de cette nature, pour n'obtenir que des bénéfices auxquels le salut des âmes est attaché ; je vous dirai simplement : tout ce que vous venez de dire, en ce qui regarde les indulgences, est une calomnie ; l'indulgence n'a pas de rapport avec la rémission du péché ou avec son châtiment *éternel*, elle n'exempte point du répentir ou des œuvres de pénitence.

—Alors, qu'entendez-vous par indulgences ? dit M. Williams.

—Et à quoi sont-elles bonnes ? ajouta M. Dumont.

—Elles sont très bonnes, répondit M. Pepin, les indulgences sont une diminution des peines canoniques imposées par l'Eglise, et nous croyons qu'elles obtiennent la rémission entière ou partielle des peines temporelles dûes au péché. Vous, qui connaissez ou prétendez connaître la Bible, vous devez vous rappeler plusieurs exemples du pardon accordé par le Seigneur à de grands pécheurs : Il leur remettait le châtiment éternel dû à leurs péchés. Et pourtant leur en imposait un temporel. Ainsi, la sentence d'une mort éternelle fut remise à nos premiers parents en faveur de leur répentir, mais non celle de la mort corporelle et autres peines subies par le genre humain. Le prophète Nathan, dit au roi David : " Le Seigneur a effacé votre péché." Cela s'entend de la peine éternelle seulement, car il ajoute : " Néanmoins l'enfant qui est né de vous mourra ; " voilà pour le châtiment temporel de son crime. Plus tard, la vanité s'em-

pare du cœur de ce même roi, et le conduit à faire le dénombrement de son peuple ; le Seigneur lui pardonne, mais il lui impose un châtiment temporel, et lui ordonne de choisir entre la peste, la guerre ou la famine : Les Ninivites n'appaisèrent-ils pas la juste colère de Dieu, en se soumettant à la pénitence qu'il avait imposée, par la voix de Jonas, son prophète ? Souvenez-vous que non-seulement cette pénitence fut acceptée, mais encore que cet exemple a été proposé à notre imitation par Jésus-Christ lui-même, qui a dit, " Au dernier jour, ce peuple s'élèvera en jugement contre vous, si vous ne l'imitez pas."

—Votre Eglise enseigne donc, dit M. Williams, que ces indulgences remettent la peine temporelle dûe au péché ?

—C'est cela, sinon dans sa totalité, du moins en partie, dit M. Pepin, elles remplacent les pénitences ou châtiments temporels de la primitive Eglise ; et ceci prouve que les indulgences existaient du temps des apôtres, comme je le disais, il y a un instant. L'histoire nous apprend que ces pénitences, souvent très sévères, étaient, par suite de la foi vive de ces temps, subies publiquement, ou du moins, on ne cherchait pas à les tenir secrètes. Dans les temps actuels, ou une orgueilleuse sensibilité et la différence des croyances rendraient impossible la pénitence publique, l'Eglise ne change pas, remarquez bien, mais permet un mode plus secret de pénitence et autorise ses enfants de substituer des œuvres de miséricorde ou de piété aux anciens canons pénitentiaux.

—Mais qu'allez-vous faire de l'indulgence plénière ? demanda M. Dumont avec dérision, pas de limites à celle là. Je suppose qu'une fois on l'a obtenue, l'âme se trouve nettoyée et l'on peut se remettre à pécher de nouveau sans crainte, vu que l'on pourra en obtenir une autre avec un peu d'argent.

— Ne parlez donc pas ainsi, cher père, dit Gustave ; après avoir été catholique, vous devez connaître les conditions exigées par l'Eglise pour obtenir l'indulgence plénière ; mais avant de nommer ces conditions, laissez

moi vous dire, que quoique protestant, vous ne devriez pas vous railler des indulgences, car vous vous les accordez sans aucune condition ; je vous ai entendu dire vous-même : qu'il ne suffisait que de demander à Dieu le pardon de ses péchés pour être lavé et nettoyé de toutes ses souillures ; qu'est-ce que cela, sinon une indulgence plenière? L'Eglise est plus exigeante que cela, il lui faut plus qu'un aveu ou une demande ; n'étant pas aussi orgueilleuse et aussi prétentieuse que vous, elle veut une profonde humilité devant Dieu, la confession de nos péchés, accompagnée d'un grand repentir et une ferme résoluion de ne plus pécher, pour en obtenir le pardon ; c'est-à-dire une vrai conversion, et déjà on entrevoit que le péché trouve dans l'indulgence plénière son plus mortel ennemi ; elle veut que nous recevions dignement la sainte communion, que nous fassions l'aumône si nous le pouvons ; le tout doit être suivi par la prière, pour l'Eglise toute entière, pour vous qui l'avez abandonnée, pour la paix dans toute la chrétienté, enfin, pour demander la bénédiction du ciel sur tous. Voilà les conditions exigées pour la rémission de la peine temporelle dûe au péché ; la confession et la sainte communion reçue dignement en remettent la peine éternelle. Voilà comment l'indulgence est accordée. Eh bien ! n'est-il pas vrai qu'accuser l'Eglise de donner la permission de pécher ou de vendre le ciel à prix d'argent, quand elle exige de telles conditions pour remettre seulement la peine temporelle, est une accusation trop absurde pour être admise par aucun homme raisonnable ?

—Et celui qui dit que l'Eglise vend ces indulgences, ajouta M. Pepin, connait très peu la question, et ne pourra jamais prouver son avancé ; je le défie même de dire la main sur la conscience : je crois ce que je viens de prononcer ; si l'Eglise reçoit de l'argent, dans d'autres circonstances, c'est pour le maintien de ses pasteurs, de ses pauvres ou de ses orphelins ; toujours pour le culte de Dieu ou des œuvres de charité. D'ailleurs, vous qui dites que l'Eglise demande toujours de l'argent, pourquoi en donnez-vous autant et plus à vos ministres? Comparez

la somme donnée pendant une année par les catholiques, et celle donnée par les protestants, et vous verrez que ces derniers donnent beaucoup plus, et cependant laquelle des deux Eglises fait le plus de bien ? Je laisse la réponse à tout homme qui a l'esprit droit et équitable.

—Mais vous ne nierez pas, dit M. Williams, qu'il existe aujourd'hui des coutumes et des cérémonies dans votre Eglise, qui n'étaient pas en usage dans les premiers siècles, et que plusieurs d'entre-elles sont contraires à l'Evangile ?

—L'Eglise approuve des pratiques et des cérémonies qui n'étaient pas en usage du temps des apôtres, il est vrai, répondit M. Pepin, mais qu'est-ce que cela veut dire ? Pas une de ces pratiques ou de ces cérémonies ne sont contraires à l'Evangile ; au contraire, elles sont autant de monuments et d'ornements posés par les apôtres et leurs successeurs sur l'édifice de l'Eglise pour en honorer le divin architecte ; de même, qu'une famille aisée aime à orner sa demeure, de même le catholique aime à orner son Eglise en y plaçant des monuments impérissables.

—Et pour vous donner une idée des pratiques et des cérémonies adoptées par l'Eglise de temps à autre depuis les apôtres, dit Gustave, je vais vous en citer une seule, et vous pourrez ensuite juger des autres ; nous avons une confrérie appelée " adoration perpétuelle ;" ses membres doivent chacun passer une heure devant le sacrement de nos autels, et là, prosternés devant notre divin Sauveur, ils doivent demander pardon des injures et des affronts qu'il recoit de la part des pécheurs qui le méprisent ; ils le prient d'oublier les ingratitudes des hommes qui ôsent se révolter contre lui ; l'implorent de répandre ses grâces et sa miséricorde sur le monde entier, et enfin ils prient pour eux-mêmes, leurs familles, leurs parents, leurs amis et leurs ennemis ; et remarquez bien, chacun a son heure particulière le jour ou la nuit, de sorte qu'il ne se passe pas une heure, pas une minute, sans que les uns ou les autres de ses membres soient à prier et à tenir compagnie à Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Dites moi à présent,

cette pratique est-elle contraire à l'Evangile, à l'enseignement de notre divin Sauveur ? Ne prouve-t-elle pas au contraire, le grand amour dont ces âmes pieuses brûlent pour Jésus-Christ, qu'elles ne veulent pas quitter un seul moment ? Peut-on taxer d'erreur ou d'ingratitude une Eglise qui approuve une aussi pieuse pratique ?

—Je suis forcé d'avouer qu'il n'y a pas de mal dans cette pratique, dit M. Williams, au contraire elle me parait logique.

—Et très bonne, ajouta M. Pepin, il en est ainsi de toutes les autres pratiques et cérémonies approuvées par l'Eglise ; elles sont toutes en honneur et par amour pour notre Sauveur et ses saints.

—Et c'est pendant ces pratiques et ces cérémonies que les catholiques marmottent des "Ave Maria" sur leurs chapelets, dit M. Dumont avec ironie.

—Si les catholiques marmottent en répétant des "Ave Maria" sur leurs chapelets, dit Gustave, les chérubins qui ne cessent de répéter, Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées," doivent en faire autant.

—Les chérubins, vois-tu, dit M. Pepin, ne sont pas des protestants.

—Ils ne sont pas plus des catholiques, dit M. Dumont.

—Dites donc plutot, reprit M. Pepin, que les catholiques ne sont pas tous des chérubins ; mais ils en approchent plus que vous protestants, car au moins, ils cherchent à les imiter.

—Mais pourquoi toutes ces pénitences, ces cérémonies ces jeûnes, ces prières et ces mortifications, dit M. Dumont, toutes ces choses ne constituent pas la religion que Dieu demande de nous. Ces jeûnes à temps fixe, ces prières répétées pendant des heures entières, ces pénitences et ces disciplines sont contraires à l'esprit des Stes Ecritures, et doivent être rejetées parce qu'elles ne sont pas nécessaires.

—Je ne suis pas surpris, dit M. Pepin, que vous ne trouviez pas de religion dans les jeûnes, les mortifications et les pénitences, et que vous les rejetiez ; c'est parfaitement naturel à vous, protestants, qui avez hérité la haine

de ces choses de votre père, le grand et saint Martin Luther, dont la vie prouve combien il abhorait ces pratiques génantes, et qui disait continuellement ; "je n'aime pas ce Jérôme, parce qu'il parle toujours de jeûne et de continence." Toutes ces pratiques ont été rejetées par les soi-disant réformateurs du 16e siècle.

Luther, Calvin, Zwingle et autres se sont séparés de notre Eglise, parce que cela les gênait trop, et ils ont formé d'autres religions qui leur permettraient de vivre à leur aise, et de suivre leurs passions, et cela après avoir violé les serments les plus sacrés. Leurs vies infâmes sont là pour notre édification ; l'histoire ne les cache pas ; il nous reste à savoir qui a raison ; sont-ce ces hommes débauchés, ou est-ce cette Eglise unique, universelle, sainte et infaillible ? choisissez.

—Si Luther a rejeté ces pratiques, dit M. Dumont, c'est parce qu'elles entraînaient souvent à des conséquences fâcheuses, telles que l'hypocrisie, le libertinage en secret, la licence etc., et en reformant ces abus il a agi sagement.

—Et de croire que mortifier son corps par des pénitences, sauvera, impressionnera notre âme ou l'attirera à Dieu, est une absurdité, dit M. Williams.

—Toutes ces choses sont inutiles et ridicules, ajouta M. Dumont.

—N'est-il pas évident pour tout homme intelligent, reprit M. Williams, que Jésus-Christ a été notre Sauveur d'une manière complète en mourant sur la croix pour nous ; nous n'avons pas besoin de rien ajouter à son œuvre toute parfaite. Essayer d'y joindre nos œuvres imparfaites et entreprendre de nous aider nous-mêmes, est d'agir comme des fous, qui ne savent pas honorer, respecter et reconnaître le grand œuvre de notre divin Rédempteur qui a tout fait pour nous. Non, nous devons nous confier entièrement à Lui pour le salut de nos âmes.

—Prenez garde à la manière dont vous parlez, dit M. Pepin. Je suis vraiment édifié de vous voir ridiculiser et traiter d'absurdité des œuvres que Jésus-Christ a faites lui-même. Notre Seigneur n'a-t-il pas jeûné, prié, mortifié son corps, subi toutes les humiliations, souffert toute

sa vie; il n'avait pas seulement une place pour se reposer la tête, comme il l'a dit lui-même ? Et pourquoi ? Avait-il besoin, lui un Dieu, de faire toutes ces choses ? Allez-vous dire qu'il ne lui était pas nécessaire d'agir ainsi ? Allez-vous le ridiculiser ou le traiter comme vous venez de faire à notre égard ? Vous devez convenir, vous, qui êtes *si intelligents*, qu'il pouvait se dispenser de jeûner et de mortifier son corps, et vous conviendrez aussi que s'il a agi ainsi, c'était pour nous faire connaître combien ces œuvres sont nécessaires au salut et que nous devions suivre son exemple.

—Et les Apôtres n'ont-ils pas enseigné et pratiqué les bonnes œuvres ? dit Gustave, voyons ce que disent St. Pierre et St. Paul dans leurs épitres :

St. Paul, 1er Épitre aux Corinthiens, chap. 9, vers. 27e.

" Mais je châtie rudement mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'àprès avoir prêché les autres, je ne sois réprouvé moi-même.

Epitre aux Bomains, chap, 6, vers. 13e.

" N'abandonnez point vos membres au péché comme des instruments d'iniquité, mais donnez-vous à Dieu, comme devenus vivants, de morts que vous étiez, et offrez lui vos membres pour servir d'instruments de justice.

St. Pierre, 2me Épitre, chap. 1er vers. 10e et 11e.

" Efforcez-vous donc de plus en plus, mes frères, d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres, car en agissant ainsi, vous ne pêcherez jamais. " Et une entrée magnifique vous sera préparée dans le royaume éternel de Jésus Christ notre Seigneur et notre Sauveur."

Et ajouta-t-il, l'épitre de St. Jacques toute entière prouve la nécessité des bonnes œuvres pour obtenir le salut de nos âmes.

—Et Jésus-Christ, dans son sermon sur la montagne, ajouta M. Pepin, que dit-il ? " *Bienheureux ceux qui sont doux, ceux qui pleurent, ceux qui ont faim et soif de la justice, les miséricordieux, etc., etc.*" Tout ceci ne prouve-t-il pas que les bonnes œuvres sont indispensables au salut ; que sans elles, notre foi serait morte et ne servirait qu'à nous condamner ? Ce n'est pas moi qui vous le dis, mais bien Jésus-Christ au chapitre 9e de St. Mathieu vers. 17e et les suivants :

" Ainsi tout arbre bon, produit de bons fruits, et tout arbre mauvais, de mauvais fruits " Uu arbre bon ne peut produire de mauvais fruits, et un arbre mauvais de bons fruits." Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu."

— vous de choisir, messieurs, ajouta-t-il, ne faites point de bonnes œuvres, si vous voulez être jetés au feu ; si, au contraire, vous voulez porter de bons fruits, il vous faudra nécessairement faire les bonnes œuvres que Jésus-Christ demande de nous. Et ces bonnes œuvres sont celles que notre Eglise s'efforce de faire mettre en pratique par ses enfants.

—Vous dites, mon père,reprit Gustave,que Luther a rejeté ces pratiques parceque des abus s'y étaient glissés. D'après votre théorie, il faudrait donc rejeter toute bonne action ou toute bonne pratique : Vous devez savoir qu'il y a et il y aura toujours des abus.

—Je le répète, dit M. Dumont avec emphase, toutes ces pénitences, ces jeûnes, mortifications, etc., ne sont que vanité de la part de ceux qui les mettent en pratique ; ils croient en cela, mériter et obtenir plus de grâces ou leur justification au jour du jugement. Pauvres aveugles, ils ne savent pas qu'en agissant ainsi, ils méprisent la toute-puissance des mérites de la passion de ce Sauveur qui a tout fait pour nous ; c'est amoindrir les mérites infinis de sa Rédemption.

—C'est-à-dire, reprit M. Pepin, que Jésus-Christ, ayant tout fait pour nous, il ne nous reste rien à faire pour nous mêmes. S'il en est ainsi, n'êtes-vous pas coupables de tenir tous les peuples en ignorance ? pourquoi ne leur prêchez-vous pas un sermon final en leur disant ouvertement : Mes biên-aimés frères, je viens vous annoncer une grande nouvelle, une nouvelle qui va remplir vos cœurs d'une joie des plus vives ; une nouvelle ne datant pas d'hier ou d'aujourd'hui, mais du jour où Notre Seigneur est mort sur la croix pour nous. Si elle ne vous a pas été annoncée plus vite, c'est parceque l'on ne comprenait pas l'Evangile, que l'on ne connaissait pas les mérites infinis de la passion de notre divin Sauveur. Oui, chers frères, le Christ, en mourant pour nous, a

acquitté toutes nos dettes spirituelles, il nous a lavés et purifiés complètement de tous nos péchés passés, présents et à venir. Réjouissez-vous daus le Seigneur, buvez, mangez, divertissez-vous sans vous inquiéter, car le Sauveur a tout fait pour nous ; n'essayez pas d'insulter à ses mérites et à sa toute-puissance, en faisant quelque chose pour vous-mêmes, fermez vos églises, brûlez vos bibles, vous n'en avez pas besoin : Il suffit que vous ayez la foi pour être sauvés, toute bonne œuvre est inutile au salut. Encore une fois, chers frères, réjouissez-vous dans le Seigneur, que chacun d'entre vous entre dans sa demeure, et reste tranquille. Il peut attendre le grand jour du jugement sans s'inquiéter ; le jour de la grande liberté est arrivé, plus de prêches, plus de mortifications, et ce qui vaut encore mieux, plus de péchés á expier. Alleluia. Gloire à Dieu, gloire à Jésus-Christ qui nous a tracé un chemin si facile pour opérer notre salut, Amen.

—Demain serait une belle journée pour annoncer cette grande nouvelle, dit Gustave en souriant ; le gouverneur doit faire son entrée dans la ville ; quelle belle occasion, quelle journée mémorable ! bonne nouvelle pour le temporel, bonne nouvelle surtout pour le spirituel.

—Vous allez trop loin, dit M. Williams, le ridicule n'est pas un argument.

—Non, mais il tire les choses au clair quelquefois, dit M. Pepin, et ce sermon que je me suis permis de faire en plaisantant est tout-à-fait en rapport avec vos avancés ; vous dites que le catholique croit devenir son propre sauveur en pratiquant les bonnes œuvres. Je le nie complètement dans le sens que vous prétendez. Le catholique sait aussi bien sinon mieux que vous, que Jésus-Christ est le seul sauveur ; que le salut de son âme dépend des mérites infinis de sa passion et de sa mort ; mais il sait aussi qu'il y a un étroit sentier tracé par ce divin Sauveur pour atteindre et obtenir ce salut ; cette croyance est basée sur sa foi, et cette foi, il la regarde comme un don *gratuit* de Dieu qu'il veut mettre à profit. Il cherche donc ce que ce divin Sauveur a enseigné, c'est-à-dire cet étroit sentier qu'il a tracé ;

l'ayant trouvé, il ne fait pas comme vous, protestants, mais il se dit en lui-même : je ne puis rien, si je ne suis aidé de la grâce de Dieu, il me faut donc la demander avec ferveur, il faut aussi que mon âme coopère à cette grâce, *autre don de Dieu*, si je veux obtenir ma justification.

—Attendez, monsieur, dit M. Dumont en l'interrompant, nous ne pouvons mériter la grâce de nous-mêmes, encore moins notre justification ; tous les efforts que nous pourrions faire, ne sauraient être efficaces pour justifier nos âmes devant Dieu. La justice parfaite seule peut justifier, la nôtre est toujours imparfaite ; ainsi ce n'est que sur la parfaite justice de Jésus-Christ que nous pouvons espérer la justification.

—La grâce, je le répète, reprit M. Pepin, est un don de Dieu, qui la donne *gratuitement* si nous la demandons avec ferveur ; quoique l'homme ne peut mériter la grâce de la justification par ses bonnes œuvres, Jésus-Christ, par sa passion et sa mort, l'a mérité pour lui ; autrement à quoi servirait la passion et la mort de notre divin Sauveur ? Vous savez comme moi que nos premiers parents, Adam et Eve, dès qu'ils furent créés, eurent des devoirs à remplir, quoiqu'ils fussent en état d'innocence et de sainteté ; plus tard, ils désobéirent à leur Créateur et la conséquence fut que l'homme perdit tout droit à l'entrée du paradis pour toujours ; ni son retour à Dieu, ni ses pleurs, ni ses bonnes œuvres ne pouvaient lui donner l'espérance du salut ; l'homme était perdu sans ressources, son péché l'excluait à jamais de la présence de Dieu. Mais ce Dieu tout miséricordieux eut pitié de lui, et il envoya son divin Fils pour le racheter, c'est-à-dire, lui rendre l'innocence et les droits qu'il avait perdus par son péché ; Dieu n'a pas retranché les peines temporelles, qui sont les pleurs et la mort, mais il a donné à l'homme le moyen de travailler à son salut, les portes du ciel furent ouvertes de nouveau pour lui, à condition qu'il se rendît digne d'y entrer ; que dit St. Paul au 3e chapitre de son épitre aux romains, vers. 23 et 24e. Remarquez bien ces

paroles ; "*Tous ont péché et ont besoin de la grâce de Dieu, ils sont justifiés gratuitement par sa grâce, par la Rédemption qui vient de Jésus-Christ.*" Ainsi Dieu donne par les mérites de Jésus-Christ, à l'homme qui la désire et la demande avec ferveur, une grâce suffisante, pour l'amener à la connaissance de la vérité, et à la justification par la foi et le baptême. Une fois que cet homme est justifié, c'est-à-dire dans un état de grâce habituelle, il a encore besoin d'une affluence de grâces actuelles pour l'exciter et l'aider dans l'accomplissement des bonnes œuvres qui, faites dans cet état de grâces continuelles, deviennent méritoires, non pas par elles-mêmes, mais comme procédant de la grâce fructifiante et des mérites infinis de Jésus-Christ, et il mérite ainsi un surcroît de grâces en ce monde et la couronne de gloire dans l'autre. Tout vient donc au nom et par les mérites de notre divin Sauveur qui, comme je l'ai déjà dit, nous a mérité la grâce de pouvoir travailler à notre salut. Voilà ce que le catholique croit, messieurs.

—Oh ! que la doctrine de l'Eglise catholique est belle et sublime sur ce sujet ! dit Gustave ; c'est pour obtenir cette foi vive, cette grâce de la justification que nous voyons tant d'âmes pieuses coopérer avec elles en accomplissant toutes les bonnes œuvres que cette foi et cette grâce nous inspirent ; c'est pour elles que nous voyons tant de vierges sacrifier et abandonner les richesses et les plaisirs de ce monde, pour acquérir des trésors spirituels dans ces maisons où se pratiquent tant d'actes d'héroïsme et de charité ; c'est pour elles, que ces mêmes vierges bravent les dangers et la mort pour secourir leurs frères malheureux pendant les guerres ou les épidémies ; c'est pour elles, que nous voyons tant de zélés missionnaires pénétrer, au risque de leur vie, jusque dans les pays les plus barbares, pour y prêcher Jésus-Christ ; c'est pour elles que nous voyons les pasteurs de notre Eglise, se priver souvent de repos et même de nourriture, pour prendre soin des âmes qui leur ont été confiées. Vous disiez mon père, que le prêtre vivait dans la paresse, vous connaissez ou devez connaître mieux

que cela ; trouvez moi un homme qui travaille plus que le prêtre ; mais laissez moi emprunter ici quelques paroles de Lamartine "il y a un homme, dit-il, dans chaque paroisse, qui n'a pas de famille, mais qui est de la famille de tout le monde ; qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie, sans lequel on ne peut ni naître ni mourir, qui prend l'homme au sein de sa mère, et ne le laisse qu'à la tombe ; qui bénit et consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil ; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes ; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps ; l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence ; qui voit le pauvre et le riche frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes, aux classes inférieures, par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance ; aux classes élevées par l'éducation, la science et l'élévation des sentiments qu'une religion philantropique inspire et commande ; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les âmes, avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite."

—Et ce grand homme a raison, dit M. Pepin, en effet, quel est la vie journalière du prêtre ? Debout dès quatre ou cinq heures du matin, sa première pensée est pour Dieu, il dit sa messe et se jette dans un confessional pour entendre et pardonner, au nom de Dieu, les péchés de ses paroissiens ; prenant ensuite son déjeûner à la hâte, il s'occupe des affaires de sa paroisse ou de ses malades qui attendent ses soins. A peine est-il de retour, que d'autres viennent le demander pour secourir de nouveaux malades à l'agonie : Vite, il y court, leur adresse des paroles de consolation, leur administre les derniers sacrements et les prépare à paraître devant le souverain juge ; il n'a pas eu

le temps de dîner bien souvent, mais cela ne l'empêchera pas de s'occuper encore d'une affaire qui intéresse sa paroisse; le soir arrive, et toute la journée il a été occupé soit au confessional, soit aux malades ou aux écoles où on aime toujours à le voir, il n'a pas eu le temps de réciter son breviaire, il ne peut se coucher pourtant sans avoir satisfait à ce devoir; enfin, fatigué et harassé, il se couche; tout à coup la cloche sonne, on vient lui dire qu'un de ses paroissiens se meurt, ce malade est à deux milles de distance. Que faire? le prêtre ne s'est pas encore reposé un seul instant, il fait un froid vigoureux, ou la pluie tombe par torrents, les chemins sont impraticables, il lui faut du repos s'il ne veut être malade lui-même. Mais non, le prêtre ne pense jamais à lui, il ne voit que son devoir, et ce devoir lui dit: marche vite, rends toi auprès de ce mourant qui a hâte de te voir. Il part aussitôt, le plus souvent à pied, car quelquefois les voitures sont rares; il entre dans la demeure de ce malade, le sourire sur les lèvres, ses paroles sont toutes de consolation et d'espérance, pas de reproche ou d'allusion à sa fatigue; non, il s'occupe de cette âme pour la bien préparer à mourir, il la confesse, lui donne l'absolution et lui administre les derniers sacrements si cela est nécessaire, et sort en disant qu'il reviendra bientôt. Quatre heures du matin sonnent à son arrivée au presbytère, il ne peut se coucher, car son ministère l'appelle à la même besogne que la veille, il ne peut reculer, ses paroissiens l'attendent. Et ce qu'un prêtre fait, tous le font. Vous appelez cela de la paresse. Qu'est-ce donc que le travail? Si le prêtre travaille ainsi, c'est par amour pour Dieu dont il est le ministre, et voulant imiter son divin maître, notre Sauveur, il n'a que des paroles de consolation pour ceux qui souffrent, que des caresses pour les enfants qui aiment à le voir et qui courent après lui pour avoir sa bénédiction, que des appels chaleureux pour les pauvres, que des secours pour les mourants, en un mot, il fait tout ce qu'il peut pour imiter son divin maître; là se portent toutes ses pensées, là se bornent tous ses désirs, là il trouve tout son bonheur. Eh bien, si les prêtres étaient

aussi riches que vous le prétendez, ne seraient-ils pas des fous de se donner tant de fatigues et de misères ?

—Dites moi, mon père, ajouta Gustave, si les prétendus ministres de l'Evangile en font autant ? A quelle heure se lèvent-ils le matin ? Quelles sont les grandes occupations qui les fatiguent ? Quels soins prennent-ils de leurs malades, surtout de ceux qui sont pris d'une maladie contagieuse ? Je vais répondre pour vous : ils se lèvent le plus souvent à neuf heures de l'avant midi, leurs seules occupations consiste à donner un sermon ou deux par semaine, des visites aux malades ils n'en font point, ou presque point. Les avez-vous vus pendant les épidémies aller secourir ceux qui en étaient atteints ? Les avez-vous vus sur les quais de Montréal, lors du typhus, administrant et ensevelissant ces pauvres émigrés irlandais ; les avez-vous vus auprès de quelque malade atteint d'une maladie contagieuse ? Non, non, et vous attendrez longtemps pour les voir, si vous les cherchez là ; cependant le prêtre catholique y est toujours. Pourquoi, cherchez-vous toujours à abaisser le prêtre aux yeux de ceux qui ne le connaissent pas ? Pourquoi lui jetez-vous toujours l'insulte et la calomnie à la face ? Serait-ce parceque le prêtre est, de tous les hommes, celui qui se rapproche le plus de notre divin Sauveur.

Si je me suis permis de vous faire ces questions, cher père, c'est parce que je sais que vous en connaissez assez la justesse.

—Et que les œuvres qu'ils font lui portent ombrage, dit M. Pepin, et sont comme autant d'accusations contre lui.

—Si les prêtres font autant comme vous le prétendez, dit M. Williams, ils méritent certainement tout notre respect.

—Et notre imitation, reprit Gustave, mon père est ici, il vous dira lui-même, si c'est une fiction ou la vérité que nous venons de prononcer.

Mais M. Dumont s'était déjà éloigné, craignant d'être humilié davantage.

—Avant de vous quitter, jeune homme , dit M. Pepin

en se levant et en s'adressant à Gustave, laissez-moi vous féliciter sur la manière habile dont vous avez défendu notre sainte Eglise et ses pasteurs ; Dieu vous en récompensera, soyez-en certain. Depuis que j'ai quitté le Canada, il y a une douzaine d'années, j'ai beaucoup voyagé et j'ai manqué souvent à mes devoirs de chrétien et de bon catholique ; mais j'ai encore là, (en se frappant sur la poitrine) un amour fort et inffaçable pour la sainte religion dans laquelle j'ai été élevé. Oui, sachez le bien, le canadien errant dans ce pays, pense toujours au clocher qui l'a vu naître et au prêtre qui l'a baptisé, tous ceux que j'ai rencontrés sont comme moi. Demain, de bonne heure, je pars pour San Francisco, je vais m'éloigner encore de cette chère patrie, de ce beau Canada, mais jamais il ne s'effacera de ma mémoire, jamais je n'oublirai la sainte Eglise catholique. Avec vous et en votre compagnie, mes anciens souvenirs se sont présentés et renouvelés, et ce qui me fait le plus de peine, c'est de m'éloigner de vous pour peut-être ne plus vous revoir ici-bas ; espérons cependant que nous nous reverrons un jour dans une meilleure patrie,là où il n'y aura plus de séparation ou de chagrin. Adieu, mon jeune ami, non, au revoir plutôt, priez Dieu pour ce pauvre voyageur que vous avez rencontré seul et délaissé dans cette immense prairie, où je me croyais perdu à jamais, mais je me tais, et les larmes vinrent mouiller ses paupières.

—Au revoir, monsieur, dit Gustave ému, ne craigne rien, Dieu ne saurait laisser périr un homme qui le sert et l'aime comme vous l'avez fait depuis que j'ai eu le plaisir de vous rencontrer ; soyez assuré que rien ne me ferait plus plaisir que de vous revoir encore, et la plus grande récompense que j'ose espérer de Dieu serait de voir mon père revenir dans les bras de la sainte Eglise qu'il a abandonnée.

—Que Dieu le veuille, dit M. Pepin en sortant de la maison.

—Le bon catholique, dit M. Williams à voix basse à ceux qui était près de lui, est le meilleur chrétien que j'ai encore rencontré.

—Ils sont certainement meilleurs que nous le pensions, dirent ces derniers en se retirant.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME.

Entrée du nouveau gouverneur. Départ de la nouvelle Jérusalem. Arrivée au fort Laramée. Maladie de Gustave ; ce dernier est chargé d'une mission importante.

Le lendemain, le gouverneur fit son entrée dans la ville, accompagné d'une forte garde, et prit possession de sa résidence. Son premier soin fut de remettre en liberté tous les prisonniers faits par les "Anges destructeurs" lors de leurs excursions incendiaires l'automne précédent. Une fois en liberté, ces prisonniers, parmi lesquels il y avait plusieurs canadiens, se dispersèrent dans la ville pour acheter des vêtements et des provisions. Grande fut la joie des Canadiens lorsqu'ils rencontrèrent M. Dumont et Gustave ; ils leur adressaient mille questions sur le Canada ; le clocher du village, le père, la mère, le frère, la sœur, Cocotte et Lizette, ne furent pas oubliés. Oui, disaient-ils, nous allons retourner dans ce cher Canada, là, nous les reverrons tous.

Deux jours après, le gouverneur lança une proclamation, avertissant tous ceux qui voulaient quitter le territoire de venir inscrire leurs noms à son bureau, leur donnant l'assurance qu'ils seraient protégés par le gouvernement pendant leur voyage de retour. M. Dumont et son fils, furent des premiers à s'y rendre, tous les prisonniers en firent autant ainsi qu'un grand nombre de Mormons mécontents, et bientôt toute la vallée à l'est de la ville fut remplie de voitures, de tentes, de bœufs et au-delà de deux mille personnes s'organisèrent et se formèrent en

caravane pour le long voyage. Les prisonniers, ayant reçu des chevaux et des provisions du gouverneur, décidèrent de partir immédiatement et choisirent M. Dumont pour leur capitaine. Gustave était au comble de la joie.

—Bientôt, se disait-il, je vais revoir ma mère, ma sœur et mes bons vieux parents de Montréal. Quel bonheur pour moi ! Mon Dieu, je vous remercie de cette grande faveur.

Mais si notre héros était heureux, il n'en était pas ainsi de George et Arthur, qui auraient aimé de suivre leur ami dans sa nouvelle pérégrination.

Cher ami, dit George avec émotion, vous allez donc nous quitter, une grande distance va bientôt nous séparer. Qui sait ? nous vous reverrons peut-être plus jamais.

—Ne parlez pas ainsi, dit Gustave, il faut espérer que nous nous reverrons bientôt ; votre père ne me paraît pas bien décidé à rester ici. Que je serais heureux de vous voir venir avec moi.

—Mais où vous trouverons-nous ? reprit George. Où serez-vous ! vous pouvez être certain que nous ne resterons pas longtemps dans cette ville.

—Oui, ajouta Arthur, nous la quitterons cette sainte ville ; la seule chose à craindre c'est de ne pouvoir vous trouver, vous que nous aimons comme un frère.

—Je le sais, chers amis, dit Gustave émû, et la pensée que je vais me séparer de vous me cause beaucoup de tristesse ; promettez-moi de m'écrire et de me donner de vos nouvelles souvent ; je vous tiendrai au courant de tout, et vous pourrez me revoir à St. Louis ou à Montrèal, je serai dans l'une ou l'autre de ces villes.

Le lendemain, 8 Avril 1859, M. Dumont devait se mettre en marche en tête de sa caravane. Il se rendit de grand matin à la ville pour y acheter les provisions de voyage ; il entre chez un boucher ; l'évêque que nous avons déjà vu collectant la dîme l'automne précédent s'y trouvait. M. Dumont avance au comptoir, sans s'occuper de lui, et se fait peser plusieurs morceaux ; le dernier qu'il choisit était un beau rosbif, et, le décrochant, il

le met sur la balance avec les autres morceaux ; mais aussitôt l'évêque le remet à sa première place.

M. Dumont le regarde d'un air de mépris, reprend le rosbif et le replace sur la balance.

—Arrête, lui dit l'évêque en le saisissant par le bras, ce rosbif est pour le prophète.

—Alors, je suis prophète, dit M. Dumont en repoussant l'évêque.

—M'entends-tu ? s'écrie l'évêque avec fureur, je te dis que ce morceau de bœuf est pour le prophète, et non pour un damné gentil comme toi.

M. Dumont semble ne rien entendre.

—Vas-tu m'écouter ? crie l'évêque plus fort, sinon je te ferai conduire au Salt Creek, (lieu du massacre dont nous avons déjà parlé) et il s'avance vers M. Dumont un revolver à la main.

En entendant ces mots, M. Dumont pâlit de colère, et se tournant du côté de l'évêque, il lui dit d'une voix de tonnerre :

—Recule-toi, serpent de l'enfer, évêque du diable, ou moi, je vais t'envoyer de suite aux régions infernales ; et en disant ces mots, il avait fait voler le pistolet des mains de l'évêque qui vint tomber aux pieds de Gustave.

—Arrêtez, mon père, s'écrie Gustave, ne faites pas de mal à cet homme.

M. Dumont, surpris de la présence subite de son fils, lâche l'évêque, qu'il tenait à la gorge ; ce dernier en profita pour sortir, et était déjà rendu à la porte, mais M. Dumont, emporté par la colère, lui asséna un vigoureux coup de poing et l'envoya rouler à plusieurs pieds plus loin.

—Tiens, dit-il, c'est la seule dîme que j'aurais jamais dû te payer.

—Laissez-le, je vous en prie, mon pére, dit Gustave, la vengeance n'appartient qu'à Dieu.

Au même instant, plusieurs des hommes de M. Dumont arrivaient pour emporter la viande achetée par lui ; ils chargèrent le tout et prirent la direction du camp.

Aussitôt arrivés, M. Dumont donna le signal du départ,

et notre caravane, composée de trois cents hommes à cheval, se mit en route ; elle était déjà à perte de vue, et Gustave serrait encore la main à ses amis.

—Adieu donc, cher ami, dirent George et Arthur avec émotion.

—Non pas adieu, mais au revoir, dit Gustave en leur faisant un signe de la main, et il piqua son cheval pour rejoindre la caravane, qui avançait rapidement.

Tristes et pensifs, George et Arthur reprirent le chemin de la ville, bien décidés de faire tout en leur pouvoir pour suivre le même chemin bientôt.

Gustave rejoignit la caravane au pied de la première montagne ; en arrivant au sommet, une pensée lui vint à l'esprit, et, tirant son pistolet, il en décharge tous les coups en l'air ; l'écho de ces coups répétés attire l'attention de son père, qui se retourne et lui demande en souriant :

—Pourquoi as-tu tiré ainsi ?

—Vous vous souvenez, mon père, répondit Gustave, que l'automne dernier, l'apôtre-capitaine fit tirer toutes les carabines par les gens de notre caravane, en signe de la joie qu'ils éprouvaient tous d'entrer dans la nouvelle Jérusalem. Eh bien, moi, j'ai tiré mon pistolet en signe de la joie que j'éprouve d'en sortir.

—Une bonne idée, dit M. Dumont, et si nos munitions n'étaient pas si rares, nous en ferions autant.

—Vous pouvez toujours secouer la poussière de vos souliers, dit Gustave.

La caravane faisait de rapides progrès ; vers midi, elle arrivait à la rivière de l'Ours (Bear river).

—C'est ici, se dit Gustave, où j'ai tiré Arthur de ce torrent qui l'entraînait à la mort. Un nuage de tristesse passa sur sa figure. Que je serais heureux de vous avoir encore avec moi, chers amis ! mais il ne faut pas y penser, ajouta-t-il en lui-même. Il entendait son père raconter cet évènement à ceux qui étaient près de lui, et, voulant écarter leurs regards, il s'éloigna pour ne pas être vu. Au ravin, où il avait si bien donné la consigne, il entendait les éclats de rire de son père et de ceux qui l'écou-

taient raconter comment son fils s'y était pris pour forcer les sentinelles et pénétrer dans le camp des Mormons. A Devil's Gate (barrière du diable), il voit son père montrer là où son fils avait accroché le câble, et comment les sauvages avaient fait la pirouette. Toujours humble, Gustave aurait voulu être invisible, et ce fut avec joie qu'il apprit que son père avait décidé de prendre la route de la rive sud de la rivière Platte. Là, du moins, se dit il, les souvenirs du dernier voyage s'effaceront, et tout sera nouveau pour moi.

Quoique la caravane avançait rapidement, faisant en moyenne cinquante milles par jour, Gustave trouvait qu'elle n'allait pas encore assez vite, et dans l'élan de son ardeur, il comptait les jours, les heures et les minutes qui le séparaient encore de St. Louis. Que n'ai-je des ailes pour me rendre plus vite ! se disait-il ; dans trois semaines, je vais revoir ma mère et ma sœur. O quel bonheur ! Acceptez mes sincères remerciements, mon Dieu, pour le grand bienfait que vous m'accordez ; faites, Seigneur, que ce voyage se fasse sans accident pour aucun de nous.

Dix jours après leur départ, ils entraient tous dans le fort Laramée, à mi-chemin entre la ville du Lac Salé et Omaha. Rien d'extraordinaire ne s'était passé durant le trajet ; d'ailleurs, les sauvages n'auraient pas osé attaquer une caravane de trois cents hommes tous à cheval et bien armés. Un arrêt de deux jours dans ce fort était nécessaire pour renouveler les provisions et donner un peu de repos aux chevaux. M. Dumont, ayant été prié par le colonel, commandant du fort, de surveiller la construction de plusieurs casernes et entrepôts déjà commencés, moyennant fort salaire, il s'empressa d'accepter. Cette décision fut comme un coup de foudre pour Gustave ; il va trouver son père et lui dit en pleurant :

—Continuons-donc notre route, je vous en prie.

—Non, répondit M. Dumont d'un ton impératif ; j'ai une bonne occasion de faire de l'argent ici pendant plusieurs mois, et je vais en profiter.

—Mais, cher père, reprit Gustave, ma mère et ma sœur nous attendent de...

—Ne me parle plus d'elles, dit M. Dumont en s'éloignant.

Cet arrêt fit une telle impression sur Gustave qu'il tomba malade et dût garder le lit pendant plusieurs semaines. M. Dumont, inquiet, ne le quittait presque pas, sauf lorsque les hommes avaient absolument besoin de lui. Durant ces absences, Gustave donnait libre cours à ses pensées et les larmes venaient souvent inonder son oreiller.

Dans trois mois, se disait-il, j'aurai dix-huit ans. Comment faire, j'ai pourtant promis d'aller voir mes bons parents à Montréal. Me voici cloué sur mon lit par la maladie. Dieu seul sait quand je serai en état de pouvoir me lever, et lorsque je serai mieux, mon père ne voudra pas peut-être partir d'ici. Je veux cependant tenir ma promesse, si Dieu me conserve la vie ; je n'ai pas vu ma mère et ma sœur depuis un an. Comment sont elles en ce moment ? Mon Dieu, que c'est triste de vivre ainsi éloignés les uns des autres ! Comme tout serait facile d'arranger si mon père le-voulait, nous irions tous deux d'abord à St. Louis voir ma mère et ma sœur, nous pourrions ensuite aller tous ensemble à Montréal. Quelle joie pour ces bons vieillards ! Quel bonheur pour ma mère et ma sœur ! Quel grande faveur pour moi ! Mais non, je n'ose y penser, Dieu me rendrait trop heureux, et je ne le mérite pas.

Ces pensées, trop fortes pour son état, l'affaiblirent à un tel point, qu'une fièvre violente s'empara de lui, et il fut frappé de délire. M. Dumont, effrayé, courut chez le médecin du régiment, et revint en toute hâte avec lui. Ils entrent dans sa chambre et entendent Gustave dire d'une voix faible : Ah ! mon Dieu, permettez donc, je vous en conjure, que mon père si bon d'ailleurs, revienne à vous et dans les bras de votre Sainte Eglise, qu'il a abandonnée ; veuillez qu'il retourne à son épouse, ma mère, laissée sans secours et sans appui ; jetez vos regard

sur nous, et hâtez, je vous prie, l'heureux jour de notre réunion ; et il se tut, comme épuisé de fatigue ; un silence profond suivit cette prière, mêlée de sanglots. M. Dumont pleurait à chaudes larmes, le médecin même était ému.

—Que pensez-vous de sa maladie ? demanda M. Dumont avec anxiété.

—Votre fils est bien faible, répondit le médecin, j'espère cependant pouvoir le sauver. Voici des remèdes que vous lui donnerez d'heure en heure sans y manquer. Evitez surtout de le contrarier ou lui faire de la peine, car s'il retombe, tout est fini pour lui. Avec le soin, je pense qu'il sera rétabli dans quelques jours. Vous viendrez me dire comment il sera demain matin.

—Oui monsieur, dit M. Dumont, faites tout ce que vous pourrez pour le rétablir.

La fièvre ne quitta pointGustave pendant plusieurs jours; M. Dumont se tenait constamment à côté de son lit, sans prendre de repos ni le jour ni la nuit. Cette maladie de son fils faisait une vive impression, sur lui, il craignait de perdre cet enfant qu'il aimait plus que lui-même, et tremblait à la pensée que la mort allait peut-être lui enlever ce qu'il avait de plus cher au monde. Oui, se disait-il, si Dieu le ramène à la santé, je ferai tout ce que je pourrai pour lui faire plaisir.

Un matin, Gustave, ayant dormi profondément toute la nuit précédente, se trouva beaucoup mieux. Sa première pensée est pour son père. Il se tourne de son côté et voit qu'il est pâle, que ses yeux trahissent la fatigue et les pleurs. Comme vous êtes pâle cher père, lui dit-il avec émotion, j'espère que vous avez pris le repos nécessaire, et je vois vos yeux remplis de larmes.

—Non, cher enfant, dit M. Dumont, ne voulant pas lui causer de peine ; mais comment es-tu ce matin ?

—Beaucoup mieux, répondit Gustave, je suis encore faible il est vrai, j'espère cependant qu'un bon déjeûner ranimera mes forces.

—Que Dieu soit loué, s'écria M. Dumont tout joyeux en embrassant son fils, que je suis heureux de te voir en meilleure santé !

—Deux jours après, Gustave suivit son père à ses chantiers. Ce dernier, joyeux, ne savait que faire pour l'égayer et le distraire ; Gustave lui en témoigna sa reconnaissance, en reprenant sa gaieté habituelle et cherchant tous les moyens pour aller au devant de ses désirs.

Un jour, le colonel, commandant du fort, fit venir Gustave et lui dit :

—Jeune homme, j'ai entendu parler de vous, et je sais que vous avez un grand désir d'aller voir votre mère à St Louis.

Custave, surpris, n'osait lever la vue et une vive rougeur lui couvrit la figure.

—Je ne veux point vous faire de peine, reprit le colonel, vous êtes un bon et brave jeune homme, et je voudrais que mon fils fut comme vous ; j'ai connu votre histoire par les gens de la caravane avec qui vous êtes revenus.

—Nous n'en avons parlé à personne, dit Gustave en hésitant.

—Je le sais, reprit le colonel, mais vos conversations ont été entendues ; laissons cela de côté, aimeriez-vous à aller voir votre mère ?

—Ce serait mon plus grand bonheur.

—Alors, vous en aurez l'occation bientôt, dit le colonel, vous pouvez compter sur moi, elle ne tardera pas à venir.

Deux heures plus tard, le colonel se rendit aux chantiers, et eût une longue conversation avec M. Dumont ; ce dernier consentit enfin à laisser partir Gustave pour aller voir sa mère et sa sœur.

—Bien, dit le colonel, dans quelques jours, j'aurai des documents importants à faire parvenir au commandant du fort Leavenworth, et comme je n'aimerais pas à laisser partir aucun de mes officiers, je confierai cette mission à votre fils en qui j'ai toute confiance. Ainsi il pourra voir sa mère tout en gagnant un salaire.

Trois jours après, il fit venir Gustave à son bureau et lui dit :

—J'ai trouvé une occasion qui vous permettra d'aller voir votre mère ; je vais vous confier une mission ; il

s'agit de documents très importants que je vais vous donner pour remettre au commandant du fort Leavenworth, à lui seulement. Ce fort va vous rapprocher de St. Louis d'au delà de cinq cents milles, et ce fort étant sur la rivière Missouri, vous pourrez prendre passage à bord d'un vapeur pour vous rendre à cette ville. Une compagnie de cavalerie va vous accompagner d'ici à ce fort pour vous protéger. Acceptez-vous ?

—Je serais trop heureux d'accepter votre offre, répondit Gustave, mais il faut que je demande le consentement de mon père.

—Votre père a déjà donné son consentement, reprit le colonel, il craint cependant qu'en vous laissant partir, vous ne reviendrez pas.

—Quand voulez-vous que je parte ? demanda Gustave.

—Demain, jeune homme, répondit le colonel, mais voici votre père qui vient, il va vous parler lui-même. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à M. Dumont, votre fils a accepté ma proposition et doit partir demain, ainsi vous voudrez bien faire préparer ses valises, le reste me regarde.

—Et reviendras-tu ? dit M. Dumont en s'adressant à Gustave.

—Pensez-vous que je pourrais vous abandonner, mon père ? répondit Gustave avec émotion ; vous voudrez bien me permettre cependant d'aller à St Louis pour voir ma mère et ma sœur.

—Je te le permettrai, mais à une condition.

—Quelle est votre condition ? demanda Gustave en pâlissant.

—Que tu ne dises pas à ta mère ou à ta sœur où je suis.

—Pourquoi donc, papa ?

—Je te l'ai déjà dit, je suis libre et je prétends rester ainsi. Quand seras-tu de retour ?

—Je reviendrai au commencement d'octobre, répondit Gustave en essuyant une larme.

—Et tu me promets de ne pas faire savoir où je suis ?

—Je vous obéirai, papa, coûte que coûte, répondit Gustave ; mais quelles peines vous allez causer à ma chère

mère et à ma sœur. Ah ! je vous en prie, revenez-donc sur votre résolution ! donnez-leur donc un peu d'espérance.

—Ne me parle plus d'elles, je te le défends, dit M. Dumont. Et il ajouta en s'adressant au colonel : Vous avez entendu la promesse que mon fils vient de faire ; je peux compter sur lui, il ne m'a jamais trompé.

—Ainsi, c'est conclu ? dit le colonel.

—Oui, Monsieur, répondit M. Dumont en s'éloignant.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

GUSTAVE PART POUR ST. LOUIS.—UNE VOIX L'EMPÊCHE DE VOIR SA MÉRE ET SA SŒUR.—SON DÉPART DE ST. LOUIS POUR MONTREAL.

Le lendemain, Gustave, monté sur un beau cheval, quittait le fort Laramée en compagnie de cinquante cavaliers bien équippés. Son père, qui se repentait déjà d'avoir donné son consentement, l'avait embrassé à plusieurs reprises et lui avait fait renouveler ses promesses.

—Vous pouvez compter sur moi, répondit Gustave en pleurant, priez Dieu, afin qu'il ne m'arrive aucun malheur pendant ce voyage, et que je puisse trouver ma mère et ma sœur jouissant d'une bonne santé. Au revoir, cher père, ne nous oubliez pas.

Gustave trouvait le temps trop long, au gré de ses désirs ; cependant, chaque journée le rapprochait de sa mère de plus de soixante milles. Dans sa joie, il ne cessait d'égayer ses compagnons par les bons mots et les réparties qu'il savait toujours trouver à propos, se faisant ainsi autant d'amis que de compagnons de voyage.

Huit jours après son départ, il entrait dans le fort Leavenworth. Il se rendit aussitôt au bureau du commandant, qui le reçut avec bonté.

—Ai-je l'honneur de m'adresser au commandant de ce fort ? demanda Gustave en le saluant.

—Oui, jeune homme, répondit le commandant ; que puis-je faire pour vous ?

—Monsieur, reprit Gustave en lui remettant ses papiers, voici des documents qui m'ont été confiés par le colonel-commandant du fort Laramée pour vous les remettre directement. Veuillez en prendre connaissance, et dans une heure, je reviendrai pour en avoir le reçu.

—Très-bien, dit le commandant en souriant ; vous paraissez connaître les affaires, revenez dans une heure et tout sera prêt.

Gustave salua et se retira. Puis, sortant du fort, il dirigea ses pas vers la principale rue du village qui l'avoisine. Cette rue conduisait à la rivière Missouri. Je vais descendre cette rue, se dit-il, qui sait, il y a peut-être un vapeur en partance en ce moment.

Cette pensée lui fait hâter sa marche... il aperçoit un vapeur qui accoste. C'est le "Lucy," se dit-il joyeusement, le même vapeur sur lequel nous sommes montés à St. Joseph ; je vais aller à bord.

Il était à peine sur le pont, que le capitaine et le premier commis le reconnaissent et viennent lui donner la main.

—Allez-vous à St. Louis ? lui demande le premier commis.

—C'est mon plus grand désir, répondit Gustave, mais j'ai encore des affaires à règler ici. Quand partez-vous ?

—Pas avant deux heures, si vous voulez me prêter votre aide pour le voyage, je vous donnerai un bon salaire, le second commis est malade et je suis surchargé d'ouvrage. Tâchez d'arranger vos affaires au plus vite.

—Et tout en faisant votre promenade, ajouta le capitaine, vous gagnerez de l'argent.

—Merci, messieurs, dit Gustave joyeux, je vais de suite terminer mes affaires, et dans une heure tout au plus je serai ici.

Il retourne rapidement au fort et arrive tout essoufflé au bureau du commandant.

—Je suppose, lui dit ce dernier en souriant, que vous venez chercher vos honoraires ; tenez, voici cent piastres

que le colonel me charge de vous donner ; avec ce montant, vous pourrez passer gaiement le temps que vous resterez à St. Louis ; le colonel me dit aussi que vous devez revenir au commencement d'Octobre pour retourner au Fort Laramée ; si vous m'écrivez quelques jours avant votre départ de St. Louis, je vous ferai savoir quand aura lieu le départ d'une caravane. Comptez cet argent, ajouta-t-il en lui présentant plusieurs billets de banque, et voyez si je vous donne le bon montant.

—Merci, monsieur, dit Gustave, je ne suis pas en âge, et cet argent appartient à mon père. Seriez vous assez bon de le lui faire parvenir.

—Mais comment allez vous faire pour vous rendre à St. Louis ?

—Mon voyage est déjà assuré, répondit Gustave, le commis du vapeur " Lucy " m'a demandé pour l'aider, et tout en me rendant à St. Louis, je gagnerai de l'argent.

—Vous êtes un brave jeune homme, et vous faites bien de respecter ainsi votre père, reprit le commandant, et tirant un billet de dix piastres de sa poche, il ajouta : prenez ce petit montant, il pourrait vous être utile, car on ne sait ce qui peut arriver dans le voyage.

—Pardon, monsieur, dit Gustave en rougissant, mais je ne puis accepter.

—Voulez-vous me faire de la peine en refusant ? reprit le commandant avec bonté, ce n'est pas une charité, mais un petit cadeau que je veux vous faire ; pouvez vous me refuser ce plaisir ?

—Alors ce serait mauvaise grâce de ne pas accepter, dit Gustave ; et prenant l'argent, il la mit dans sa poche.

—Voici le reçu que vous m'avez demandé, dit le commandant en souriant, et donnant la main à Gustave qui se disposait à partir il ajouta ; bon voyage, jeune homme et que Dieu vous bénisse.

—Merci monsieur, dit Gustave en sortant, et le cœur joyeux il se rendit au bateau qui partit une demie heure après.

La descente du Fort Leavenworth à St. Louis se fait très rapidement, vu le grand courant de la rivière Mis-

souri. Gustave, joyeux, se disait en lui-même : plus d'obstacles pour mon retour à St. Louis, c'est dans cette ville où sont maman et ma sœur que je n'ai pas vues depuis si longtemps ; oui, dans quelques heures je vais les voir ; quelle surprise et quelle joie pour elles ! Quel bonheur pour moi, je n'ôse y penser ! Il ne comptait plus les journées ou les heures, mais les minutes et les secondes... Enfin le vapeur s'engage dans la rivière Mississipi. Encore une heure, se dit-il, et je verrai St. Louis. Cette ville paraît et approche de plus en plus, son sang s'agite et son cœur bât avec force ; le vapeur tourne pour accoster, il court demander au capitaine, quelques heures de congé et après l'avoir obtenu, il se dirige vers la demeure de M. Lewis.

Au bout de quelques minutes, il aperçoit le parterre au milieu duquel s'élève cette maison où doit se trouver celles qu'il aime tant. En arrivant, il jette la vue dans les allées pour voir si sa mère ou sa sœur n'y serait pas ; mais ni l'une ni l'autre ne s'y trouve. Une pensée subite l'attriste. Ah ! se dit-il, dans ma joie je n'ai pas pensé que ma mère et ma sœur sont peut être rendues dans l'Etat du Vermont où demeure mon grand père maternel. Qui sait ? elles sont peut être parties depuis longtemps... Je peux toujours aller voir mon bienfaiteur, ce monsieur qui m'a témoigné tant d'intérêt; lui qui a été si bon pour moi sera content de me donner tous les renseignements qui peuvent m'intéresser ; j'ai honte cependant de me présenter devant lui, que va-t-il dire de mon père et de sa conduite déloyale, il va peut être me repousser, il en a le droit ; mais enfin je n'ai pas a rougir de mes démarches, ce n'est pas ma faute et ma mère doit lui avoir tout expliqué, il ne peut pas penser mal de moi ; je vais entrer ; il avance et met la main sur la porte, mais tout à coup il entend comme une voix qui lui dit : est-ce ainsi que tu remplis ta promesse, où est ton père ?... il recule... Que veut dire cette voix ? se dit-il, après tout, ce n'est qu'une pensée qui m'a frappé, je ne dois pas m'y arrêter, je peux toujours voir ma mère, et comme je dois retourner à mon père bientôt, je pourrai le

ramener. Il avance de nouveau pour entrer, mais cette même voix l'arrête encore et lui dit : as-tu rempli ta promesse, où est ton père ? Voilà qui est étrange, se dit-il, c'est plus qu'une pensée ; que dois-je faire ? Mais que va dire ma mère si elle ne voit pas mon père avec moi ; que va-t-elle penser ? Quelle peine elle va éprouver si je ne lui dis pas où il est ; je ne le puis cependant, car j'ai promis de n'en dire mot ; oui, je comprends à présent, il vaut mieux que je ne la voie pas pour le moment ; je n'augmenterai pas son chagrin, je vais retourner de suite au Fort Laramée et je tâcherai de faire revenir papa au plus vite. Fortifiez moi ô mon Dieu dans ma résolution et veuillez bénir mes efforts pour réunir mes bons parents. Déjà il se prépare a retourner sur ses pas, lorsque la porte de la maison s'ouvre. Ce bruit attire son attention, il jette la vue de ce côté. Il voit sa mère sortir et se diriger vers un carré de fleurs ; ses yeux se remplissent de larmes en l'apercevant ; chère mère, se dit-il, que vous êtes pâle ! que de peines vous avez subies ! oui, je vais au moins vous dire que je vis encore, que je reviendrai bientôt ; prenant alors une résolution ferme, il avance bien décidé cette fois d'entrer, mais arrivé à la barrière, cette voix impitoyable l'arrête de nouveau et lui dit avec force ; où est ton père ? Tu ne veux donc pas remplir ta promesse ?

Il hésite... recule... trois fois il avance et trois fois il est arrêté par cette voix qui lui dit en augmentant de force : Arrête, je te défends de la voir et de lui parler avant que tu ne lui ramènes ton père. Il se trouble et pleure à chaudes larmes ; les passants s'arrêtent étonnés de le voir agir d'une manière aussi étrange.

Sa mère, occupée à arroser des fleurs, ne l'a pas encore aperçu et s'approche toujours ; bientôt elle va se rendre à la porte où il se trouve. Gustave ne la quitte point des yeux, son cœur bât avec force... enfin, n'en pouvant plus, il ouvre la bouche pour l'appeler, mais sa langue ne peut proférer aucun son. Mon Dieu, se dit-il, en levant la vue au ciel, je vais obéir à cette voix qui m'arrête, je ne parlerai pas à ma mère avant de revenir avec mon

père. Oui, je vais de suite aller le chercher et le ramener dans les bras de son épouse. Veuillez me fortifier et me bénir. Puis jetant un dernier regard vers sa mère comme pour lui dire au revoir, il retourne sur ses pas et se dirige vers le vapeur qu'il vient de quitter. Le "Lucy" se dit-il, va retourner bientôt, sinon avec les dix piastres que m'a données le commandant, je prendrai passage sur le premier vapeur qui montera, et si je ne suis pas retardé au Fort Leavenworth, dans deux semaines je serai avec mon père. Il arrive au quai ; ses yeux tombent sur un grand placard où on lisait :

"Grande Excursion à Montréal"
Billets de passage aller et retour $20.00.

Le reste donnait les détails sur cette excursion.

Une force invisible retient sa vue sur ce placard qu'il lit et relit plusieurs fois. Tout-à-coup cette même voix se fait entendre de nouveau et lui dit : N'est-ce pas à Montréal où tu dois aller ? dans quelques jours tu auras dix-huit ans, et vas-tu manquer à ta promesse ? Mais qu'est que cela vent dire ? je ne puis me comprendre, je me propose de faire une chose, et toujours cette voix incompréhensible m'en empêche... Non, il ne faut point me laisser troubler ainsi ; d'ailleurs je n'ai pas assez d'argent pour me rendre à Montréal ; Aussitôt cette même voix lui dit : Qu'importe ton argent ? tu n'en auras pas besoin, tes vieux parents t'attendent et tu dois y aller, car tu leur a promis ; exécute ta promesse. Mais, ne dois-je point réunir mon père à ma mère et à ma sœur ? et cette voix répond : Va à Montréal, te dis-je, tu les réuniras plus tard et même plus vite que tu ne le penses.

Gustave, troublé, ne savait que faire ; dans sa perplexité, il marchait d'un côté, tantôt de l'autre, mais il revenait toujours et comme malgré lui à la même place, et ce placard était sans cesse là devant ses yeux. Ne sachant que décider, il à recours à la prière et demande à Dieu de l'éclaircir ; et cette même voix lui répond : Tu dois aller voir tes parents à Montréal.

Tout en priant, il se dirige, sans trop le savoir, vers

un bateau qui devait partir pour Cincinnati dans quelques minutes. Instinctivement il s'embarque. A peine a-t-il mis le pied à bord qu'une pensée le saisit et le fait reculer. Que vais-je faire, je n'y pense pas. Mais je n'ai pas de quoi payer mon passage ; d'ailleurs, que ferai-je rendu à Cincinnati, seul dans cette grande ville, sans secours, sans amis ? Non, je vais suivre ma première résolution, je vais retourner au "Lucy" pour me rendre au fort Leavenworth. Gustave retourne sur ses pas, mais aussitôt la voix mystérieuse l'arrête en disant : "C'est sur ce vapeur que tu dois embarquer." Pensif, il s'assied sur le rivage ; le visage caché dans ses mains, il n'ose bouger ; son père, sa mère et sa sœur apparaissent tour à tour devant son esprit troublé ; le temps s'écoule sans qu'il s'en aperçoive. Le capitaine et le commis de ce vapeur passent et repassent devant lui en le regardant d'un air étonné, mais il ne les voit pas. La cloche sonne son dernier coup, les cables se détachent et les matelots commencent à tirer la plateforme. "Vite, embarque, lui dit cette voix, le vapeur va partir." Il se lève subitement, saute sur la plateforme, et d'un bond il est à bord. Prenez soin de moi durant ce voyage, ô mon Dieu ! se dit-il ; et, se rendant au bureau du commis, il lui demande le coût du passage.

—Dix piastres, répond le commis. Mais avez-vous de la peine ? vous vous êtes conduit d'une manière un peu étrange tout à l'heure.

Gustave, ému, baisse la vue et ne sait que répondre.

—Craignez-vous ne pas avoir assez d'argent pour votre passage ? reprit le commis.

—Pardon, Monsieur, dit Gustave en rougissant, j'en ai assez pour me rendre à Cincinnati, mais...

—Ah ! vous allez-donc plus loin.

—Je... je... Oui, répondit Gustave en hésitant.

—Auriez-vous objection à me dire où vous allez ?

—Non, Monsieur, je veux me rendre à Montréal.

—Certes ! dit le eommis, c'est un long voyage que vous entreprenez. Si je vous ai fait ces questions, c'était pour calmer vos inquiétndes. Si vous voulez vous rendre

utile ici, vous n'aurez rien à payer. Il s'agira de faire l'entrée des noms des passagers, de la quantité et qualité des marchandises à bord, dans ce régistre.

—Avec grand plaisir, répondit Gustave, veuillez me montrer de suite ce que j'ai à faire.

—Attendez après le dîner, dit le commis en souriant ; venez avec moi, je vais vous donner une cabine pour y déposer vos effets.

Gustave entre dans sa cabine et se jette à genoux pour remercier Dieu. Oui, mon Dieu, dit-il, je vois à présent que c'est vous qui m'avez conduit sur ce vapeur ; vous voulez que j'aille voir, à Montréal, ces bons vieillards qui m'ont élevé en m'apprenant à vous aimer et vous servir. Ayez soin, je vous en conjure, de mon père, de ma mère et de ma sœur, et envoyez-moi votre saint ange pour me servir de guide et de protecteur durant ce voyage.

L'homme ne sait jamais ce qui l'attend le lendemain, se dit Gustave un peu plus tard : Il propose, espère ou décide quelques fois,mais des évènements imprévus déconcertent ses projets. La fortune semble lui sourire, ses rèves d'ambition sont sur le point de se réaliser, ses affaires prospèrent au-delà de ses désirs, mais tout-à-coup, viennent les revers. L'homme doit donc se confier à cette divine providence et accepter tout, comme venant de la main de Dieu. Ce matin, j'entrais dans cette ville, le cœur léger et joyeux, pensant bien embrasser ma mère et ma sœur, et voilà, que je vais m'en éloigner autant sinon plus que j'en étais au Fort Laramée ; je n'ai pu même leur parler.

La promptitude et l'habilité avec lesquelles Gustave avait rempli la charge que lui avait confié le commis plurent tellement au capitaine, qu'il le fit venir près de lui et lui dit :

—Si vous voulez rester avec moi, jeune homme, je vous donnerai la place de second commis pour le présent, vous aurez un salaire de soixante piastres par mois.

—Je vous remercie beaucoup, répondit Gustave, mais je ne puis accepter, je me rends à Montréal pour voir mes parents.

—Vous faites bien, reprit le capitaine, allez, et si vous voulez revenir, cette place sera toujours à votre disposition.

—Merci monsieur.

—Rendu à Cincinnati, il débarque pour se rendre à la gare du chemin de fer de Cleveland, ville située sur les bords du Lac Érié. Mais il lui faut huit dollars et il ne les a pas.

Que faire se dit-il ? Je vais marcher , et prenant sa valise, il joint l'action à la volonté.

Une heure, deux heures se passent et il marche encore ; Depuis longtemps il a franchi les limites de la ville et il marche toujours ; son attention est attirée par le bruit d'une voiture entraînée par deux beaux chevaux qui passe à côté de lui. Cette voiture est occupée par un homme bien mis qui arrête ses chevaux et lui demande où il va ?

—A Montréal, répond Gustave en souriant.

—Et voulez-vous vous rendre là à pied, reprit le monsieur ? montez avec moi, je vais à Dayton à soixante milles d'ici ; cette ville se trouve sur votre chemin, et ce sera autant de fait.

Gustave, joyeux, s'empresse d'accepter cette offre généreuse, et la voiture emportée rapidement par les chevaux, arrivait à cette ville vers les six heures du soir. Pendant le trajet ce monsieur, surpris de voir Gustave entreprendre un si long voyage, l'avait questionné, et les réponses lui plurent à un tel point, qu'il décida d'aider ce jeune homme seul et éloigné de ses parents et qui faisait preuve de tant de supériorité dans son éducation et ses manières.

Notre voyageur fait entrer la voiture dans une belle allée bordée de grands arbres et conduisant à un magnifique parterre au centre duquel s'élevait une villa élégante. Gustave demanda à descendre de voiture en remerciant son bienfaiteur.

—Venez prendre le thé avec nous, dit le monsieur.

—C'est trop de bonté, dit Gustave, je crains même d'a...

—Non, reprit le monsieur en l'interrompant, j'insiste pour que vous veniez prendre le souper avec nous ; après cela, je verrai ce qu'il y aura à faire.

Quelques minutes après, on était à table, et un peu plus tard à la gare du chemin de fer.

—Prenez ce " ticket," lui dit le généreux gentilhomme en lui présentant un billet, il est bon jusqu'à Cleveland, où vous devez prendre le vapeur, qui vous débarquera à Buffalo.

—Mais, Monsieur, dit Gustave, vous êtes trop bon.

—Prenez, prenez, vous êtes jeune encore, et à votre âge, on a besoin de protection ; tout ce que je vous demande comme reconnaissence, écoutez bien, si plus tard vous rencontrez quelqu'un dans la même position que celle où vous êtes actuellement, et si vous avez la facilité de l'aider, vous ferez la même chose à son égard. Adieu, jeune homme, bon voyage ; et, lui serrant la main, il le quitta aussitôt.

—Que ces Américains sont des cœurs généreux, se dit Gustave en le voyant s'éloigner ; qu'ils sont bons et hospitaliers. Moi, étranger, depuis que je suis parti du fort Laramée, j'ai parcouru au-delà de deux mille milles de distance, et on m'a témoigné partout la même générosité et la même hospitalité. Quels modèles de charité ! et, au milieu de ces pensées, il prenait place dans le train de Cleveland, où il arriva le lendemain matin.

Aussitôt il se dirige vers le port ; chemin faisant, le son d'une cloche se fait entendre. Ah ! se dit-il, elle doit appeler les fidèles à la messe du matin, car les protestants ne vont pas à l'Eglise de si bonne heure ; je vais m'y rendre. Il hâte le pas, arrive à une charmante petite Eglise, et entre juste au moment où le prêtre arrivait au pied de l'autel ; il s'agenouille et prie avec ferveur. Quel bonheur pour moi, ô mon Dieu, dit-il, de pouvoir jouir d'un bonheur dont j'ai été privé si longtemps, de vous offrir mon cœur au pied de vos saints autels et de vous dire combien je vous suis reconnaissant pour tous les bienfaits dont vous m'avez comblé. Oui, Jésus mon Sauveur, qu'il est doux et consolant

pour le cœur catholique de se trouver près du tabernacle de votre amour, d'où vous vous plaisez à répandre vos bontés et vos grâces sur celui qui vous les demande avec ferveur ; j'ai la douce consolation, quoique je sois seul et éloigné de mes parents, de penser que là-haut et dans ce saint tabernacle, vous veillez sur moi pour me guider et me protéger. Mais laissons-le dans sa prière et revenons à M. Dumont, que nous avons quitté au fort Laramée, occupé à bâtir des maisons et des casernes pour les officiers et soldats qui vont y stationner.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME.

RÉSOLUTION PRISE PAR M. DUMONT.—SON DEPART DU FORT LARAMÉE POUR ST. LOUIS.—HEUREUX VOYAGE DE GUSTAVE.—SON ARRIVEE A MONTREAL.—JOIE DE SES VIEUX PARENTS.

A peine Gustave fut-il parti, que M. Dumont s'aperçut d'un grand vide autour de lui ; il ne voyait plus son fils et cherchait de tous côtés, croyant pouvoir rencontrer quelque part, sa figure douce et souriante ; continuellement distrait, il ne prêtait aucune attention à ce que faisaient les ouvriers confiés à ses soins, et on l'entendait souvent répéter : Gustave... mon fils... où es-tu ? qui me rendra mon Gustave ?

Plusieurs jours se passèrent ainsi sans apporter de changement à son état, au contraire, il changeait à vue d'œil et ses paupières étaient souvent inondées de larmes. Un soir qu'il était plus triste qu'à l'ordinaire , il ouvre la valise de Gustave avec la pensée que la vue de ses effets lui apportera un peu de consolation. La première chose qu'il aperçoit est son livre de controverses ; il l'ouvre et, sur la première feuille, reconnait l'écriture de son fils. Je vais lire ce qu'il a écrit, se dit-il, et s'approchant de la lumière, il lut ce qui suit ;

"Ce livre m'a été donné par le vénérable directeur du

collège de Montréal, afin que je puisse apprendre et connaître les maximes et les belles doctrines de notre sainte religion, l'Eglise catholique et apostolique fondée par Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même. Voici ce que ce bon prêtre m'a dit en me le donnant : cher enfant, tu vas bientôt te trouver avec ton père qui essaiera de te détourner de la sainte religion dans laquelle tu as été élevé et qui t'a appris à aimer Dieu de tout ton cœur ; pour parvenir à son but, il emploiera tous les moyens possibles ; il voudra te faire abandonner les saintes pratiques de notre culte qu'il tournera en ridicule ; il détournera le sens des Stes Ecritures par l'interprétation erronée qu'il en donnera ; il te fournira pour lecture des livres écrits par des hommes hostiles à tout ce qui tient au catholicisme. Etudie bien ce livre, tu y puiseras les connaissances nécessaires pour refuter les accusations et les objections que font ordinairement les protestants contre notre sainte Eglise. Il m'a dit encore, sois bien obéissant à ton père et à ta mère, respecte les et ne leur cause jamais de peines par tes désobéissances ou ton humeur. Eh bien ! il faut que je suive les conseils de ce bon et vénérable prêtre et aussi ceux de mes bons vieux parents à Montréal qui m'ont fait les mêmes recommandations ; il faut me mettre à l'œuvre et bien étudier ce livre pour le savoir couramment, afin de pouvoir prendre la défense de notre sainte religion instituée par Jésus-Christ, et hors de laquelle il n'y a pas de salut à espérer pour celui qui, la connaissant, ne lui obéit pas. Ah ! mon Dieu, quelle triste pensée ! papa ne la connait-il pas ? ne l'a-t-il pas abandonnée pour obéir à sa volonté ? permettez donc, je vous en prie, qu'il ne meure pas dans cet état. Veuillez l'éclairer et lui tendre votre main toute puissante pour le retirer du péril qui le menace. Oui, mon Dieu, je vous promets de bien obéir à mon père et à ma mère, de ne jamais leur causer de peine ; je vous promets surtout de toujours vous prier pour eux. Et vous, Sainte Vierge Marie, mère de Jésus-Christ mon Sauveur, veuillez intercéder auprès de votre divin Fils, afin que la grâce descende et pénètre dans le cœur de

mon père, si bon d'ailleurs, pour le faire revenir dans les bras de la sainte Eglise qu'il a abandonnée, et faites que je remplisse ma promesse, Ainsi soit-il.

18 Septembre 1854.

Un peu plus bas était écrit,

"20 Mai 1858." Aujourd'hui, mon Dieu, vous avez ouvert mon cœur à l'espérance ; vous avez permis que ma mère reconnût son erreur et se décidât à se jeter dans le sein de votre sainte Eglise. Je vous remercie du grand bonheur que vous venez de me procurer. Ah ! permettez que mon père en fasse autant bientôt."

Des larmes abondantes inondaient la figure de M. Dumont : Oui, se dit-il, ce cher enfant à bien rempli sa promesse, et cela malgré les mauvais traitements et les railleries que je lui ai fait subir. Des pensées diverses traversent et troublent son esprit, et ses mains nerveuses tournent plusieurs pages du livre; enfin il jette la vue de nouveau sur sa lecture et son attention est attirée par ce qui suit :

"Déclarations solennelles des pasteurs de l'Eglise catholique."

"Maudit soit celui qui se livre à l'idolâtrie, et prie les images et les reliques ou les adore comme Dieu.

"Maudit soit celui qui croit que la Vierge Marie est plus qu'une simple créature, qui l'adore ou met sa confiance en elle en l'égalant à Dieu, qui l'élève au-dessus de son fils, et croit sa puissance égale ou au-dessus de la sienne.

"Maudit soit celui qui croit que les prêtres catholiques peuvent pardonner les péchés, que le pécheur se répente ou non, et qu'il y ait un pouvoir sur la terre qui puisse pardonner les péchés sans un sincère repentir et un ferme propos d'y renoncer.

"Maudit soit celui qui croit que les Saints au ciel sont des rédempteurs, qui les prie comme tels, ou qui leur rend et à quelque créature que ce soit, l'honneur ou le culte qui n'est dû qu'à Dieu.

"Maudit soit celui qui adore le pain comme Dieu, et qui, croyant que le pain et le vin ne sont pas changés, les adore.

"Maudit soit celui qui croit que sans les mérites de Jésus-Christ, il pourrait obtenir son salut par ses bonnes œuvres, ou qu'il pourrait satisfaire pour ses péchés et éviter la peine éternelle qui leur est dûe.

"Maudit soit celui qui méprise la parole de Dieu, ou la cache au peuple pour l'empêcher de connaître ses devoirs, et le maintenir dans l'erreur et l'ignorance, qui omet un des dix commandements ou em-

pêche au peuple de les connaître tous, de crainte qn'il ne connaisse la vérité.

" Maudit soit celui qui prêche le peuple dans une langue inconnue qu'il ne comprend pas, ou emploie quelque autre moyen pour le tenir dans l'ignorance.

" Maudit soit celui qui croit que le pape peut permettre, dans quelque circonstance que ce soit de mentir ou de se parjurer, ou qu'il est permis de soutenir, jusqu'au dernier moment, son innocence quand on est coupable.

" Maudit soit celui qui s'encourage à pécher, ou à différer sa conversion jusqu'à la fin de la vie, en espérant un sincère répentir sur son lit de mort.

" Maudit soit celui qui place toute sa religion dans la pompe et les cérémonies, et qui n'enseigne pas au peuple à servir Dieu en esprit et en vérité.

" Maudit soit celui qui se livre à la cruauté et l'autorise, qui enseigne au peuple d'être sanguinaire et à renoncer à la douceur enseignée et pratiquée par Jésus-Christ.

" Maudit soit celui qui enseigne qu'il est permis de faire le mal dans l'intérêt de l'Eglise, ou qu'on puisse faire un mal dont il peut résulter un bien.

" Maudit soyons nous, si répondant Amen à toutes ces imprécations, nous employons quelques équivoques ou restrictions mentales et si nous n'y donnons pas notre assentiment dans le sens simple et naturel des mots. Amen."

M. Dumont n'avait cessé d'essuyer les sueurs qui lui couvraient la figure pendant tout le temps de cette lecture. Grand Dieu se dit-il, ne viens-je pas de lire une formule complète des accusations que j'ai portées contre l'Eglise catholique et ses pasteurs ? Ces déclarations ne sont-elles pas une réfutation de mes avancés ? J'étais donc dans l'erreur et serait-il possible que je me sois laissé aller à la calomnie et au mensonge pour obtenir gain de cause ? et de fait, ne les ai-je pas employés dans les différentes discussions qui ont eu lieu depuis que mon fils est avec moi ? Ne suis-je pas un malheureux, d'avoir agi de la sorte ? Dieu n'exigera-t-il pas un compte sévère de tout ce que j'ai fait, et pourrai-je protester mon ignorance ? Non, certes, non, tout sera divulgué ; et se levant subitement, il se met à arpenter sa chambre de long en large, et cherche à dissiper ces pensées qui l'attristent et l'effraient ; mais, loin de disparaître, elles l'accablent davantage ; enfin, n'en pouvant plus, il se jette à genoux,

fait une fervente prière, et se couche pour donner un peu de repos à son esprit épuisé d'émotion et de fatigue ; le sommeil, cependant, semble fuir ses paupières ; son épouse, sa fille et Gustave apparaissent tour à tour devant son imagination troublée ; il lui semble qu'elles pleurent son absence et lui demandent de hâter son retour ; il voit Gustave tout joyeux, se jetant dans les bras de sa mère et de sa sœur, et tous trois ensemble se dirigeant vers une église où ils entrent, il les voit s'agenouiller au pied des autels pour demander leur époux et leur père : Ah ! mon Dieu, dit-il, que je suis malheureux ! pourquoi leur causerai-je de la peine plus longtemps ? il n'en tient qu'à moi d'en finir. Dieu n'exige-t-il pas que je soumette ma volonté à la sienne ? Oui, mon Dieu, je vais vous obéir, je vais aller rejoindre mon épouse et mes enfants.

Le jour paraîssait et M. Dumont n'avait pas encore fermé l'œil ; toute la nuit, il n'avait cessé de prier et de s'affermir dans la résolution de partir au plus vite pour St. Louis. Armé de cette résolution, il se lève, prend son déjeuner et sort pour surveiller ses travaux. Ses hommes, s'apercevant qu'il est plus pâle qu'à l'ordinaire, lui demande tour à tour :

—Qu'avez-vous donc, monsieur ? vous paraissez malade. Et il répond chaque fois :

—Et je le suis, malade de corps et d'esprit ; j'ai perdu mon fils, que je n'aurais pas dû laisser partir. Qui sait ? je ne le verrai peut-être plus.

Cette journée lui parait encore plus accablante que les autres ; voulant se distraire, il cherche dans le travail un moyen d'évader les pensées qui l'occupent, et, saisissant un marteau et une scie, il se met à travailler avec ardeur ; mais les pensées ne lui accordent aucune trêve ; l'activité qu'il donnait à ses membres semble augmenter en quelque sorte celle de son esprit. Ce que Gustave avait écrit sur la première feuille de son livre le troublait ; les dernières lignes, surtout, lui adressaient comme un reproche.

—Mon fils, se dit-il, remercie Dieu de la conversion de sa mère, et espère que j'en ferai autant. Pourquoi ne

me convertirai-je pas, moi aussi ? Ai-je trouvé la vérité ou quelque consolation dans les différentes sectes que j'ai embrassèes ? Non, bien le contraire, Dieu a puni ma volonté rebelle... J'ai quitté son Eglise parce que je n'en étais pas digne, en voulant m'exempter des devoirs et des bonnes œuvres qu'elle impose à ses enfants. Oui, je vais en finir avec cette conduite coupable ; je vais, et de suite, me rendre à St. Louis rejoindre mon épouse, que j'ai si lâchement abandonnée.

Sur le soir, il se rend au bureau du colonel, qui le faisait demander ; ce dernier le fait asseoir et lui dit en souriant :

—Monsieur, le quartier-maître a cent piastres à vous donner ; cette somme vient de votre fils, qui n'a pas voulu prendre ses honoraires en disant : Je ne suis pas en âge, cet argent ne m'appartient pas, et il a prié en même temps le commandant du fort Leavenworth de vous faire parvenir cette somme.

—Le cher enfant, s'écrie M. Dumont ému, quel respect et quelle obéissance il m'a toujours témoignés.

—Vous avez un bon fils, reprit le colonel, et vous devez en être fier.

—Qui ne serait pas heureux d'avoir un tel enfant ? dit M. Dumont ; je profiterai de l'occasion présente pour vous dire que je ne puis rester ici plus longtemps ; vos ouvrages étant assez avancées, n'en souffriront pas, vos ouvriers pourront les terminer sans moi ; vous devez vous être aperçu que je m'ennuie beaucoup depuis le départ de mon fils, et j'ai hâte de rejoindre ma famille.

—Monsieur, reprit le colonel, j'en ferais autant à votre place, et je consens volontiers à votre départ ; une compagnie doit partir dans deux jours, vous pourrez la suivre si vous le désirez.

—M. Dumont, le cœur plus léger, se rendit chez le quartier-maître, régla de compte avec lui et commença ses préparatifs le soir même. Avant de se coucher il se jette à genoux et les mains levées vers le ciel, il s'écrie d'une voix suppliante : Pardonnez-moi, mon Dieu, de vous avoir méconnu et offensé pendant de si longues

années ; ne me traitez pas, je vous en conjure, avec toute la rigueur que j'ai méritée par l'abandon que j'ai fait de la Ste. Eglise établie et instituée par votre divin Fils ; ne me condamnez pas, Seigneur quoique je le mérite, mais traitez-moi comme fut traité l'enfant prodigue lors de son retour à la maison paternelle. Oui, mon cœur me dit d'avoir cette douce espérance, car si vous avez permis que mon fils m'ait suivi, vous vouliez vous servir de lui comme l'instrument de votre miséricorde, pour me ramener à vous et me faire sortir de l'abîme dans lequel je je m'étais plongé par mon orgueil, mes égarements et ma volonté rebelle qui ne voulait plus vous obéir ; bénissez-moi mon Dieu, et affermissez moi dans la résolution que je viens de prendre, ayez soin de mon fils et conduisez-le sain et sauf dans les bras de mon épouse, sa mère, et permettez que j'éprouve le même bonheur bientôt. Ainsi soit-il ; " et pour la première fois depuis de longue années, il fit le signe de la croix.

Deux jours plus tard, M. Dumont, le cœur joyeux et éprouvant une consolation et une paix intérieures, inconnues pour lui depuis longtemps, quittait le fort Laramée et suivait la route prise par Gustave trois semaines auparavant.

Laissons-le se diriger vers St. Louis, que Gustave venait justement de quitter pour se rendre à Montréal.

Nous avons laissé Gustave dans l'Eglise catholique de Cleveland ; la messe finie, il se dirige vers le port pour trouver le vapeur qui doit le conduire à Buffalo ; après une heure de marche, il le trouve et demande le prix du passage.

—Quatre piastres, répond le commis.

—A quelle heure partez vous ?

—A six heures, ce soir.

—Merci, monsieur, dit Gustave ; il retourne sur le quai et compte l'argent qui lui reste. Quatre piastres et soixante centins, se dit-il, j'ai encore sept cents milles à faire pour me rendre à Montréal. Que faire ?... il me faut attendre toute la journée ici, et la faim commense à se faire sentir ; si je prends un repas à l'hôtel il ne me restera pas un

sou rendu à Buffalo. Pourtant il me faut bien manger, si je veux garder mes forces pour le voyage. Hélas! mon Dieu, veuillez, donc me guider, et cette voix, qu'il avait entendu à St Louis lui répond : Pourquoi t'attristes-tu? Ne t'es-tu pas bien rendu jusqu'ici? Va, et mange, ne t'occupe pas du reste.

Ayant appris à être docile à cette voix, Gustave se rend à un hôtel et prend place à table à côté des autres, paie cinquante centins, et se dirige de nouveau vers le vapeur; en arrivant, il est accosté par le capitaine, qui lui demande :

—Cherchez-vous de l'ouvrage, jeune homme?

—Je suis prêt à me rendre utile, monsieur, si vous avez besoin de moi, répondit Gustave.

—Alors, allez déposer votre bagage, dit le capitaine, et revenez ici, je vous dirai ce qu'il y aura à faire.

Gustave s'empresse d'aller mettre sa valise en sûreté et revient de suite.

—Prenez ce livre, dit le capitaine, et vous y entrerez les marchandises qu'on doit mettre à bord. Allez-vous à Buffalo?

—Oui, Monsieur.

—Très-bien, dit le capitaine en s'éloignant.

Gustave se mit à l'œuvre avec activité. Qui aurait pensé à cela? se dit-il; je n'ai même pas eu besoin de demander ce que je voulais. Enfin, tout est embarqué, la cloche sonne, et le vapeur se tourne du côté de Buffalo, où il arrive le lendemain matin.

Gustave, avant de débarquer, alla voir le capitaine pour le remercier.

—Ne me parlez pas de cela, dit le capitaine; mais voudriez-vous accepter la place de commis sur ce vapeur?

—Je vous prie de m'excuser si je ne puis accepter, répond Gustave.

—Pourquoi pas? reprit le capitaine, votre salaire sera de cent piastres par mois, et vous remplissez fort bien cette charge.

—Je ne saurais refuser si des circonstances impérieuses ne m'en empêchaient, dit Gustave; permettez-moi,

cependant, de vous offrir ma reconnaissance pour la bonté et la confiance que vous me témoignez.

Il débarque et entre dans la ville sans trop savoir où diriger ses pas. Les chemins de fer l'auraient bien rendu directement à Montréal, mais l'argent manquait et il ne fallait pas y penser. Quelle route vais-je prendre ? se dit-il ; en allant à Lewiston, je me trouverai sur les bords du lac Ontario, et là, je pourrai prendre un des vapeurs, soit pour Toronto, soit pour Ogdensburg. C'est la meilleure route, je crois. Oui, je vais essayer celle-là. Il se rend a la gare du chemin de fer, prend le train qui suivait cette dernière direction, et bientôt il vole dans la direction des chutes du Niagara. Là, le train fit halte pour permettre aux voyageurs de visiter ces grandes merveilles de la nature. Gustave s'y rend avec les autres et prend un soin particulier de bien voir et examiner. On reprend la route, et quelques minutes après, il était à Lewiston. Le vapeur "New-York," en destination d'Ogdensburg, était au quai et devait partir dans une heure. Je vais m'y rendre de suite, se dit Gustave ; il va pour traverser la foule, mais une main le frappe sur l'épaule, et il entend prononcer son nom.

Gustave se retourne vivement et reconnait son ami Edmond qu'il avait laissé dans le jardin de son grand père lors de son départ de Montréal.

—Ah ! c'est vous cher ami, s'écrie-t-il tout joyeux ; comment allez-vous ?

—Assez bien Gustave ; quel plaisir pour moi de vous voir, d'où venez-vous ? qu'avez-vous donc fait ? depuis longtemps je ne vous ai pas vu.

—Gustave lui raconta en quelques mots les voyages qu'il avait fait depuis son départ de Montréal, sans toutefois parler des changements de son père où de la séparation qui avait eu lieu.

—Allez-vous à Montréal ?

—Oui, j'ai obtenu la permission d'aller voir mes bons vieux parents et les amis que je n'ai pas vus depuis si longtemps ; je me rendais justement à bord de ce vapeur pour acheter mon billet de passage.

—J'en ai un qui va vous servir jusqu'à Ogdemsburg. Je suis bien aise de vous le donner cher ami, car je ne savais qu'en faire.

—Mais vous en aurez besoin pour votre retour.

—Non, mon père qui voyage pour sa santé, a décidé de s'en retourner par un autre chemin, puis il ajouta en souriant : Si je le donne, c'est parceque je n'en ai plus besoin, bien généreux de ma part, n'est-ce pas?

—Je ne vous en remercie pas moins, mais dites-moi, avez-vous entendu parler de mes vieux parents dernièrement ?

Je les ai vus la semaine dernière encore, ils me paraissaient assez bien. Vous ne sauriez douter de la peine que votre départ leur a causée ; je suis allé les voir souvent, et chaque fois, ils ont parlé de vous en exprimant le désir de vous revoir, je vous assure que vous allez leur faire un immense plaisir.

—Oui, quel bonheur pour moi de les revoir, dit Gustave ému, vous ne savez combien j'ai hâte d'être rendu auprès d'eux. Comment sont les amis, nos compagnons de collège ?

—Tous assez bien, et il commença à lui raconter tous les petits incidents qui s'étaient passés ; Adolphe a embrassé l'état ecclésiastique, Edouard étudie la médecine, Charles le droit et ainsi de suite... mais voici la cloche qui sonne, ajouta-t-il, il faut nous séparer, adieu !

Le vapeur part et est bientôt à perte de vue. Gustave lève les yeux au ciel et s'écrie : mon Dieu, voùs avez bien tout prévu, vous avez même permis qu'un ami se trouvât sur mon passage pour me donner des nouvelles de mes bons vieux parents, tout en contribuant à une partie de mon voyage. Merci de votre toute paternelle protection.

Le lendemain, sur les huit heures, il débarquait à Ogdensburg et montait à bord du "Welland" qui faisait le trajet entre cette ville et Montréal ; il se rend au bureau du commis et demande le coût du passage.

—Trois piastres, répond ce dernier.

Gustave les lui donne et se dit :

Il me reste encore une piastre, je pourrai prendre deux repas ; pas si mal après tout.

Pendant le trajet, il ne cesse de marcher, tout en se livrant à des pensées qui le remplissent de joie. Dans quelques heures, se dit-il, je vais revoir mes bons vieux parents qui m'ont si bien élevé et qui verront avec plaisir que j'ai tenu ma promesse. Oui, demain matin je vais débarquer à Montréal ; demain est le 6 Août, demaîn j'aurai vingt ans et demain j'aurai rempli ma promesse ; mais, ajouta-t-il en soupirant, j'en ai encore une à remplir et c'est la plus importante. Ah ! que je serais heureux si mon père, ma mère et ma sœur étaient avec moi en ce moment ; j'espère cependant avoir ce bonheur bientôt. Il se jette à genoux et s'écrie d'une voix suppliante : O mon Dieu, veuillez réunir mes bons parents ; jetez, je vous en conjure, un œil favorable sur mon père et dites-lui, s'il vous plaît, qu'il doit et de suite aller retrouver ma mère qui l'attend, afin que tous ensemble nous puissions vous aimer et vous servir sur la terre et vous glorifier pendant toute l'éternité dans le séjour de la béatitude céleste.

Le lendemain, sur les six heures, Gustave aperçoit cette ville tant désirée. Montréal, se dit-il joyeusement ; que tu parais belle et gracieuse ainsi assise au pied de cette montagne qui semble vouloir te protéger contre les intempéries des saisons. Que ton port est magnifique et animé, je ne sais comment exprimer la joie que je ressens en te voyant si bien parée avec tes tours de Notre-Dame, tes édifices splendides, ton pont qui, une fois terminé, sera une des merveilles du monde, tes nombreuses maisons d'éducation, tes hospices et tes asiles et surtout tes innombrables clochers tous plus élégants les uns que les autres. Que de touchants souvenirs tu me rappelles en ce moment ; tu as été témoin des années et des jeux de mon enfance, tu seras témoin du bonheur que j'éprouve et que je vais éprouver en voyant mes bons parents que tu as abrités depuis leur naissance, espérons que bientôt tu seras aussi témoin de la réunion de notre famille entière.

Enfin, le vapeur accoste et Gustave est un des premiers

à débarquer. Son premier soin est de se rendre à l'Eglise de Bonsecours pour remercier Dieu et la Sainte Vierge de la réussite de son voyage ; il n'oublie pas son ange gardien, qui l'a si bien conduit. · Il sort de l'Eglise et prend la direction de la maison paternelle, où il arrive quelques minutes plus tard. En l'apercevant, il arrête, son cœur bat avec une telle force qu'il tremble de tous ses membres et n'ose avancer plus loin. Voici la demeure, se dit-il, où j'ai passé mon heureuse enfance, au dedans sont ces bons vieillards qui m'ont élevé. Il jette la vue sur les fenêtres et aperçoit sa grand'mère ; elle est occupée à lire. Ses yeux se remplissent de larmes ; son grand'père est tout près de lui qui le regarde en souriant.

Ce vénérable vieillard. revenant de la messe du matin, l'avait remarqué de loin et s'était dit en lui-même : Voilà un jeune homme qui ressemble beaucoup à notre Gustave. Il hâte le pas, et plus il approche, plus la ressemblance est parfaite ; il marche plus vite et arrive près de lui. C'est notre Gustave, se dit-il ; mais celui-ci, qui tenait toujours la vue fixée sur cette fenêtre, ne s'aperçoit pas de son approche.

—Mais regarde-donc de ce côté, cher enfant, s'écrie le vieillard avec émotion, moi qui suis si content et si heureux de te revoir.

Gustave se retourne et aperçoit la figure vénérable qu'il avait aimée et qu'il aimait tant encore. Ah ! cher grand'père, s'écrie-t-il en se jetant dans ses bras.

Le noble vieillard le tient longtemps serré contre son cœur ; il est aisé de voir sur sa figure le bonheur qu'il éprouve ; enfin, il dit à Gustave : Viens à la maison, j'ai hâte que ta grand'mère sache que tu es de retour ; mais non, attends-moi un peu ici, ta présence trop subite pourrait la surprendre et causer un malheur ; je vais l'avertir petit à petit de ton arrivée ; et d'un pas plus léger qu'à l'ordinaire, le bon vieillard se rend à la maison.

Gustave, anxieux, attend le signal qui va lui permettre d'entrer ; une minute s'est à peine écoulée que sa grand'-mère sort précipitamment en s'écriant : Ah ! mon cher

enfant, mon Gustave ; il s'empresse d'aller à sa rencontre et elle tombe évanouie dans ses bras.

On s'empresse de lui prodiguer les soins nécessaires.

—Viens, cher enfant, dit cette dame aussitôt qu'elle fut revenue à elle-même ; et prenant son petit-fils par la main, elle l'entraîne à la maison.

La première chose qui le frappe en entrant est son livre placé sur une table au milieu de beaux bouquets.

—Tiens, regarde, dit sa grand'mère, c'est le livre que nous t'avons donné lors de ton départ ; chaque année, le jour de ta naissance, nous l'avons déposé sur la même table en mémoire de toi ; il est là pour te recevoir. Tu as été bien fidèle à ta promesse, cher enfant, que Dieu t'en bénisse.

Merci, grand'mère, dit Gustave avec émotion. Il s'avance vers la table, ouvre le livre et sur la première feuille voit la promesse écrite par lui cinq ans auparavant ; prenant alors une plume il écrit plus bas : " Je remercie Dieu d'avoir rempli ma promesse ce 6 Août 1859." Une nouvelle larme, mais cette fois de bonheur, vint se joindre à celle qui avait laissé une petite tache comme souvenir.

On se met à table, cette bonne dame court partout et ouvre toutes les armoires pour fêter le retour de son petit-fils. Pendant le repas, Gustave placé entre ses parents, raconte tout ce qui s'était passé depuis son départ de Burlington ; il leur dit comment son père, après avoir laissé sa mère et sa sœur, s'était rendu à la ville du Lac salé et n'y avait séjourné que quelques mois ; il leur raconta en termes chaleureux toutes les bontés qu'il avait reçues de la part de M. Wilson, et n'oublie rien, sauf les exploits qui lui avaient mérité la reconnaissance des gens de la caravane ; deux heures s'étaient écoulées et on l'écoutait encore.

—Oui, dit Gustave, j'ai l'espérance de voir mon père et qu'il suivra l'exemple de ma mère et de ma sœur qui sont catholiques aujourd'hui. J'aurais bien voulu les amener avec moi, mais Dieu n'en a pas encore décidé.

Trois jours se passèrent dans la plus grande joie. Gus-

tave alla voir le directeur du collège qui le reçut avec plaisir; ce dernier lui dit après l'avoir entendu raconter ses voyages :

—Vous voyez, cher enfant, que Dieu n'abandonne jamais celui qui le sert avec fidélité et amour; c'est lui qui vous a protégé et guidé jusqu'ici.

—Oh ! oui, monsieur, dit Gustave, j'ai aussi promis à ma mère que je lui ramènerais mon père, et je ne sais réellement comment m'y prendre pour annoncer cette nouvelle à mes bons parents; il faudra pourtant que je retourne au fort Laramée avant le mois d'Octobre, car mon père m'attend.

—Une promesse faite est un devoir à remplir, reprit le directeur, et puisqu'il vous coûte de l'annoncer à vos bons parents, je le ferai moi-même. Ainsi demain sur les dix heures j'irai les trouver, ne vous absentez pas à cette heure ; vous verrez que tout ira bien.

Le lendemain, à l'heure indiquée, le vénérable directeur entrait dans la demeure de M. Dumont père, et après les saluts d'usage, il leur fit connaître la promesse faite par Gustave.

Ces bons vieillards pâlirent en attendant de semblables paroles.

—Il faut donc que tu nous quittes encore, dit M. Dumont père.

—Ce sera que pour quelques semaines tout au plus, répond Gustave avec émotion, et je vous promets de les ramener tous, si vous me le permettez.

—Oui, cher enfant, dit Mad. Dumont, ton père m'est biencher et rien au monde ne me procurerait plus de bonheur que de le revoir, et surtout de le voir revenir à l'Eglise qu'il a abandonnée.

—Il faut espérer, madame, dit le directeur, que Dieu vous accordera ce bonheur ; la présence de votre petit fils ici me porte à croire que vos bonnes prières seront exaucées ; la conversion de votre fils ne peut tarder. Je dirai même plus ; votre petit fils me paraît être l'avant-coureur de plus grande joies que vous allez éprouver bientôt, car ne vient-il pas d'accomplir un voyage sans

argent pour ainsi dire, puisque avec dix piastres, il a parcouru au-delà de deux mille milles, n'ayant d'autre guide que Dieu qui a inspiré et placé pour ainsi dire sur son chemin ceux qui ont contribué a le faire parvenir jusqu'ici, sans le moindre obstacle. Dieu a ses desseins madame ; soyez certaine qu'il ne les projette jamais en vain.

—Vos bonnes paroles me donnent un grand espoir, dit Mad. Dumont, elles me font même désirer le départ de Gustave ; je ne sais ce que je ressens, mais il me semble que cet enfant fera notre bonheur à tous.

—As-tu de l'argent pour faire ce voyage ? dit M. Dumont en s'adressant à Gustave.

—Quelle demande tu lui fais là, dit Mad. Dumont, M. le directeur ne vient-il pas de nous dire que Gustave n'avait que dix piastres lorsqu'il est parti pour venir ici ?

—C'est vrai, dit M. Dumont en souriant, mais la crainte que j'éprouve de le voir partir de nouveau pour entreprendre un aussi long voyage m'a causé cette distraction, bien pardonnable vu les circonstances.

—Et comment feras-tu cher enfant ? dit Mad. Dumont, ton père est beaucoup plus éloigné que ta mère ; tu devras traverser encore ces prairies dangéreuses ; j'en frémis pour toi ; ah ! si ton grand père était plus jeune il t'accompagnerait.

—Ne craignez rien pour votre petit-fils madame, dit le directeur, Dieu l'a guidé jusqu'à vous, il ne l'abandonnera pas dans ce voyage qu'il fait pour un aussi bon but.

—Oui, chers parents, ajouta Gustave, j'ai la ferme conviction que rien de fâcheux ne m'arrivera pendant ce nouveau voyage.

—Eh bien ! dit M. Dumont, je vais te faire un chèque de suite pour deux cents piastres. Auras-tu assez de cette somme ?

—C'est plus de la moitié trop, répondit Gustave.

—Non, non, reprit M. Dumont, on ne sait ce qui peut arriver en voyage ; tiens voici ton chèque, et quand veux-tu partir ?

—Demain, si vous le voulez, répondit Gustave.

—Aussi bien demain que plus tard, dit M. Dumont, tu reviendras plus tôt.

—Oui c'est cela, dit Mad. Dumont en embrassant son petit fils.

—Soyez certaine que je ne retarderai pas, dit Gustave avec émotion, vous pouvez compter sur moi.

—Et que Dieu vous bénisse, que son saint ange vous accompagne, dit le vénérable prêtre en sortant.

CHAPIRRE TRENTIÈME.

GUSTAVE RETOURNE A ST. LOUIS.—RENCONTRE IMPREVUE.—REUNION DE FAMILLE.—BRODERIES MAGNIFIQUES PRESENTEES A GUSTAVE.—DEPART POUR MONTREAL.

Le lendemain Gustave prenait le train qui devait le conduire à Chicago, de là il se rendrait à St. Louis, décidé à partir de suite pour le fort Leavenworth.

Il comprenait parfaitement la difficulté et les fatigues du grand voyage qu'il lui fallait faire avant de rejoindre son père, mais,se disait-il, quelle différence dans ma situation, je pars accompagné des bons souhaits de mes vieux parents que j'ai eu le bonheur de revoir ; ma bourse est bien garnie, les wagons volent sur le chemin, dans quelques jours je serai au fort Leavenworth ; de là, il est vrai, le voyage ne sera pas aussi rapide, huit ou dix jours cependant suffiront pour franchir la distance entre ces deux forts, ainsi dans trois semaines tout au plus je serai dans les bras de mon père. Quarante-huit heures après son départ de Montréal, il avait atteint Chicago, puis le lendemain il était en face de St. Louis.

Aussitôt il prend le bateau traversier (le pont actuel n'était pas encore construit) pour franchir la rivière qui le séparait de cette ville. A mesure qu'il en approche, son cœur bat avec plus de force et des pensées amères l'attristent ; regardant dans la direction de la demeure de M. Lewis, il peut presque voir la maison qui abrite sa

mère et sa sœur, mais il ne pourra les voir encore. J'ai promis, se dit-il, de ne les voir qu'en compagnie de mon père, et je tiendrai ma promesse coûte que coûte. Il s'appuie sur le parapet du traversier et donne libre cours à ses pensées, ses yeux se remplissent de larmes et errent ça et là ; apercevant un bateau a vapeur qui descend la rivière, il croit le reconnaître.

Ce bateau approche et se retourne pour accoster ; alors plus de doute, c'est le "Lucy" arrivant du haut de la rivière Missouri. Je suis heureux, se dit-il, je vais prendre passage à son bord pour me rendre au fort Leavenworth. Les deux vapeurs accostent en même temps. Gustave débarque et se rend en toute hâte au "Lucy." Le commis de ce vapeur, vient lui donner la main et s'informe en souriant de l'état de sa santé.

—Assez bien merci, dit Gustave ; quand pensez-vous partir pour St. Joseph ?

—Dès demain.

—Alors j'aurai encore le plaisir de faire route avec vous.

Un instinct le pousse vers le grand escalier du salon des passagers, mais il s'arrête tout à coup et s'écrie ; O ciel ! mon père ici !

M. Dumont, qui l'avait aperçu en même temps, s'élance à sa rencontre en s'écriant ; mon fils, mon Gustave.

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et se tiennent ainsi longtemps embrassés sans proférer une parole ; enfin M. Dumont dit en jetant un regard de tendresse sur son fils :

—Que je suis heureux de te revoir cher enfant ; comment sont ta mère et ta sœur ? tu les as vues sans doute et tu as eu le bonheur de leur parler.

—J'ai vu ma mère, mais je ne lui ai pas parlé. Il lui en donne les raisons, raconte son voyage à Montréal, et ajoute les yeux pleins de larmes : j'attendais, cher père, l'heureux jour ou tous deux, nous pourrions nous présenter à elles.

—Que Dieu est bon ! dit M. Dumont, et que ces desseins sont incompréhensibles. Oui, mon enfant, Dieu

a permis que tu fus mon sauveur ; viens, je vais aller chercher ta mère et ta sœur, mon épouse et ma fille chéries ; et tous ensemble, nous irons voir mes bons parents de Montréal ; viens ne tardons pas.

—Dieu soit loué, dit Gustave, Il a permis que nous arrivions ensemble en cette ville pour jouir du même bonheur.

M. Dumont et son fils débarquent, et se dirigent vers la demeure de M. Lewis ; mais laissons-les sur leur chemin et entrons dans la demeure de ce dernier pour voir ce qui se passe en ce moment.

M. Lewis, sa dame, Clara leur fille unique, Mad. Dumont et Alice étaient au salon ; les dames étaient occupées à la couture et M. Lewis examinait deux magnifiques broderies que ces deux demoiselles venaient de terminer.

—Ces broderies sont belles, dit M. Lewis ; les religieuses, vos bonnes maîtresses sont très capables.

—C'est l'ouvrage de nos mains, s'écrient à la fois Clara et Alice.

—J'en conviens, reprit M. Lewis, mais sous l'œil exercé de vos maîtresses ; je serais curieux de savoir à qui vous les destinez ?

—Nous voulons les présenter à Gustave lorsqu'il reviendra, répondit Clara en rougissant.

—Bien pensé, reprit M. Lewis ; ce bon jeune homme en est digne et mérite un souvenir de son retour.

Une larme vint en ce moment mouiller les paupières de Mad. Dumont et d'Alice.

—Il ne faut pas vous affliger ainsi, dit M. Lewis, il est vrai que quinze mois se sont écoulés depuis le départ de votre époux et votre fils ; mais rassurez-vous, il ne tarderont pas à venir, je connais trop Gustave, je sais qu'il tiendra sa promesse.

—Vous les verrez bientôt, je n'en doute pas, dit Mad. Lewis.

—Leur retour me donnerait trop de bonheur, dit Mad. Dumont ; que ces quinze mois m'ont paru longs ; si je pouvais seulement les voir encore une fois, mais je n'ose y penser ; pourvu qu'il ne leur soit arrivé aucun malheur.

—Tranquillisez-vous sur ce point, dit M. Lewis, si un malheur était arrivé, nous en aurions eu connaissance.

Alice, qui n'aimait pas à voir sa mère attristée, pria Clara de l'accompagner au parterre pour y cueillir des fleurs.

—Avec le plus grand plaisir, dit Clara, nous choisirons les plus belles pour en faire un bouquet que nous présenterons à papa, tu sais combien il aime les fleurs.

Ces deux demoiselles étaient étroitement liées l'une à l'autre et ne se quittaient jamais; elles avaient été baptisées au couvent le même jour et se regardaient comme deux sœurs. Alice, espérant toujours le retour de son frère, conçut le dessein de lui présenter un souvenir de son voyage ; elle communique son désir à sa maîtresse de classe, cette dernière la seconda dans son projet et lui fit exécuter un dessin en broderie tout à fait approprié pour la circonstance.

Clara voulut en faire autant pour faire plaisir à son amie, Alice sera joyeuse et contente de mon désir de l'imiter en tout, se disait-elle. Ce sont ces deux broderies qu'elles venaient de terminer.

Clara et Alice commencaient à choisir des fleurs lorsque M. Dumont et Gustave arrivèrent à l'entrée du parterre.

Alice et mademoiselle Clara, dit Gustave avec émotion M. Dumont ne profère aucune parole et n'ose avancer.

—Entrons tout doucement mon père, dit Gustave ; je vais prendre l'avant, suivez-moi ; je vais, le premier, avertir ma sœur de notre arrivée. Ah ! quel bonheur !

Ils avancent tranquillement, M. Dumont est à une trentaine de pieds en arrière de son fils ; celui-ci n'est plus qu'à quelques pas de sa sœur qui ne l'a pas encore aperçu.

—Allons donc à l'autre bande Clara, dit Alice, il me semble que les fleurs sont plus belles.

Elle se retourne et fait quelques pas, mais elle s'arrête tout à coup et les fleurs qu'elle avait cueillies tombent par terre ; elle pousse un cri de joie et s'élance dans les bras de Gustave en s'écriant :

Ah ! quel bonheur, mon frère ! ! !

—Gustave pleure de joie, Alice, chère sœur, dit-il en indiquant là où était son père, regarde donc de ce côté.

Alice regarde et aperçoit son père.

—Ah ! papa, papa, s'écrie-t-elle, et elle court le couvrir de ses baisers.

Gustave les regarde en souriant, et dans sa joie ne s'aperçoit pas que Clara, toute joyeuse du bonheur de son amie, est près de lui.

—Comment êtes-vous, monsieur Gustave, dit Clara, soyez certain que votre arrivée me cause autant de plaisir que si j'étais, moi aussi, votre sœur.

Gustave, confus, se tourne de son côté ; une rougeur subite lui monte au visage.

—Je vous prie bien de me pardonner mademoiselle, si je me suis oublié jusqu'à manquer de délicatesse à votre égard ; dans l'excès de ma joie je ne vous ai pas vue.

—Ne parlez pas d'excuses, reprit Clara, je sais que vous ne m'avez pas vue ; venez avec moi, je voudrais saluer votre père.

Alice, au comble de la joie, entraîne son père vers la maison, Gustave et Clara les suivent.

Le cri échappé par Alice, avait attiré l'attention de ceux qui étaient au salon. M. Lewis, sa dame et madame Dumont se hâtent de sortir pour en connaître la cause. Mad. Dumont sort la première et aperçoit son époux entrainé par Alice. Leurs regards se recontrent et elle s'élance en s'écriant : mon Dieu, quel bonheur ! mon époux et mon fils...

Il me serait impossible d'essayer de dépeindre la joie et le bonheur éprouvés par cette famille qui se réunissait après une aussi cruelle séparation.

—Cher enfant, disait madame Dumont ne cessant d'embrasser son fils, Dieu te bénira d'avoir si bien rempli ta promesse ; tu ne sais combien je suis heureuse de vous revoir.

—Et moi, dit M. Dumont, je dois tout à ce cher enfant, même mon retour à Dieu. Oui, chère épouse, je ne te quitterai plus.

M. et Mad. Lewis les contemplaient tour à tour et

n'osaient les troubler dans leur bonheur ; ils s'avancent et tendent la main à M. Dumont et Gustave, et les félicitent de leur retour.

On entre dans la maison pour causer plus à l'aise. M. Dumont et Gustave ne cessent de répondre aux questions qui leur sont adressées.

—Vous pouvez être heurenx de posséder un tel fils, dit M. Lewis en s'adressant à M. Dumont.

—Oui certes, monsieur, et il se met à raconter comment Gustave les avait sauvés, lui et le personnel de la caravane, de la mort à plusieurs reprises ; comment il les avait prévenus des attaques des sauvages, le courage et le sang-froid qu'il avait déployés en toutes occasions. Oui, disait-il, c'est lui qui m'a dégouté des doctrines du mormonisme ; qui m'a fait comprendre mes torts si injustes à l'égard de mon épouse. Si vous saviez tout ce que je lui ai fait souffrir par mes contrariétés et mes railleries, et cependant il a tout enduré avec une patience héroïque. Lorsque je le vis partir du fort Laramée, il y a un mois, pour venir voir sa mère, j'ai éprouvé tellement de peine et d'ennui que j'en crus mourir.

—Il est donc parti avant toi, dit Mad. Dumont ?

—Oui, très chère.

Gustave raconte son voyage à Montréal, la joie de ces bons grand'parents, l'émotion qu'il ressentit en voyant sa mère dans le parterre avant de partir, son indécision d'abord et son obéissance à cette voix intérieure qui l'avait poussé, pour ainsi dire, à entreprendre ce long trajet dépourvu de tout moyen.

—Oui, chère mère, ajoute-t-il, je vous ai vue et j'aurais bien vonlu vous parler.

—Dieu avait certainement ses desseins, dit M. Lewis, ce voyage est vraiment remarquable.

Madame Lewis fait dresser la table comme pour un jour de fête, Alice, assise à côté de Gustave, ne cessait de lui faire mille questions auxquelles ce dernier s'empressait de répondre.

Vers la fin du repas, Clara et Alice, sur un signe de Madame Lewis, se rendirent au salon et revinrent portant

chacune un cadre magnifique. Alice s'avance la première vers Gustave, et lui présente le sien en disant :

—Accepte ce petit souvenir, cher frère, je l'ai fais pour toi comme témoignage de la joie que me causerait ton retour.

Gustave, surpris, aperçoit une magnifique broderie au centre de laquelle est un jeune homme dans un désert, au-dessus, tout près de lui, est un ange qui lui montre un homme en avant en lui disant : suis-le, c'est ton père ; plus bas, une femme et une jeune fille semblent demander en pleurant le retour de l'un et de l'autre ; et le tout est entouré de fleurs aux couleurs les plus vives.

—Chère bonne sœur, dit Gustave fondant en larmes.

Clara vient ensuite et lui présente un autre encadrement magnifique.

—Monsieur, dit-elle, j'ai voulu, moi aussi, vous présenter un souvenir de votre retour ; veuillez accepter ce petit travail que j'ai fait pour vous prouver mon estime ; prenez-le un souvenir d'une amie qui a su vous connaître et admirer vos vertus.

Gustave, muet de surprise, regarde ce tableau et voit une broderie très riche ; au centre, était une fleur de lys sur laquelle se reposaient deux colombes d'une éclatante blancheur, tenant chacune dans leur bec un ruban où on lisait ; amour et pureté. Au bas du cadre on lisait : piété filiale et dévouement ; confus de tant d'honneur, Gustave ne savait que répondre, l'émotion qu'il éprouve l'empêche d'exprimer sa reconnaisance comme il aurait voulu ; il se lève et dit d'une voix tremblante :

—Monsieur, madame et mademoiselle, vous me faites trop d'honneur, je n'en suis pas digne ; veuillez accepter mes sincères remerciements pour la bonté et l'intérêt que vous n'avez cessé de me témoigner depuis que j'ai eu le bonheur de vous connaître, soyez assurés que votre souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire ; j'aurais voulu exprimer ma reconnaissance en termes plus éloquents, mais le langage du cœur se comprend toujours, c'est le seul que je puisse vous offrir en ce moment.

—Je ne saurais trouver d'expressions assez chaleureuses,

dit M. Dumont ému, pour vous remercier des bienfaits rendus à mon épouse et à ma fille qui, quoique étrangères pour vous, ont été traitées comme des membres de votre famille; non contents de les avoir gardées sous votre toit hospitalier, vous avez voulu, monsieur et madame, et j'ajouterai, vous mademoiselle, y mettre le comble par les magnifiques tableaux que mon fils vient de recevoir. Comment pourrai-je reconnaître tant de bonté, tant de générosité ? Laissez-moi vous le dire, Dieu seul peut récompenser votre noble action, Dieu seul peut vous remettre ce que vous avez si généreusement donné. Il me fait peine de voir que je ne suis pas en état de pouvoir toujours rester près de vous, mais soyez assurés, que jamais nous ne cesserons de penser à vous, votre nom sera toujours sur nos lèvres pour vous bénir et vous remercier.

—Ne parlez pas de reconnaissance, dit M. Lewis, votre épouse est restée avec nous pour nous faire plaisir ; sa présence ainsi que celle de l'aimable Alice a charmé nos longs loisirs. Mais vous partez donc de cette ville ?

—Je voudrais me rendre à Montré pour être auprès de mes parents.

—Fort bien dit M. Lewis, mais cela ne vous empêchera pas de revenir : j'ai promis, comme vous le savez, de veiller à l'avenir de votre fils, et je tiens à remplir ma promesse. Je ne veux pas insinuer que vous n'y veillez pas vous-même, vous savez cependant que mes moyens le permettent, et en agissant ainsi, je pourrai vous donner une preuve nouvelle de l'estime et l'intérêt que je lui porte.

—Penser autrement serait ingratitude de ma part, dit M. Dumont, les preuves de votre générosité n'ont été déjà que trop nombreuses ; mon fils sera libre de venir vous voir souvent.

—Et Alice devra revenir au couvent, dit Mad. Lewis, Clara ne pourrait se passer d'elle à présent ; elles ont encore deux années à faire pour compléter leurs cours d'éducation.

—Je viendrai moi-même avec Alice pour l'ouvertu . des classes, dit Mad. Dumont ; vous pouvez compter sur moi.

Deux jours après, M. et Mad. Lewis accompagnaient M. Dumont et sa famille jusqu'à la gare. Et après un long échange de témoignages de l'affection la plus tendre et le renouvellement de la promesse d'un prochain retour, la famille Dumont s'éloignait rapidement vers Montréal où on arrivait trois jours après le départ de St. Louis.

Gustave avait eu le soin, en arrivant à St. Louis, d'écrire à ses vieux parents pour les avertir d'attendre, sous peu de jours, son retour avec toute la famille. Aussi, ces bons vieillards les attendaient à la gare le soir de leur arrivée. Avec quelle joie ils reçurent leurs enfants dans leurs bras, des voitures étaient-là pour les conduire à la maison paternelle.

—Chers enfants, disait mad. Dumont mère, que je suis heureuse ce soir de vous revoir tous. Dieu a exaucé mes prières, et il me procure plus de bonheur que je n'en mérite.

—Remercions Dieu, chère mère, dit M. Dumont fils, de la grande grâce qu'il vient de me faire, et tous, se mettant à genoux, envoient vers le ciel le doux parfum d'une prière fervente.

Quelques jours après, M. et Mad. Dumont, au milieu d'un grand nombre d'amis et de fidèles, voulant jouir du spectacle des belles et touchantes cérémonies de l'Eglise en ces occasions, abjuraient solennellement leur erreur et étaient reçus dans le sein de l'Eglise catholique. M. et Mad. Dumont pleuraient, mais ces pleurs étaient de joie et de bonheur.

HEUREUX DÉNOUEMENT.—ÉPISODE D'EMILY.

Un an après, M. Dumont, n'ayant pu se placer avantageusement à Montréal, crût devoir se rendre aux demandes réitérées de M. Lewis qui, dans ses lettres, ne cessait de le solliciter de revenir à St. Louis, où une place avantageuse l'attendait.

—Aussitôt après son arrivée, M. Lewis lui confia la charge de surintendant de sa manufacture, et désormais, les deux familles n'en firent qu'une.

Gustave, ne voulant pas être à la charge de son père et craignant surtout d'abuser de la bonté de M. Lewis, résolut de chercher à pourvoir à ses propres besoins ; à cet effet, il parcourut les quartiers commerciaux de la ville, et finalement entra dans un grand entrepôt de marchandises, où il ne fut pas peu surpris de se trouver en face de George et Arthur ?

—Comment ! s'écrie-t-il en les apercevant : Vous ici, mes bons amis ?

—Ah ! quelle joie pour nous de vous revoir, cher Gustave, dirent les deux frères en s'empressant de venir lui serrer les mains ; où demeurez-vous ?

—En cette ville, nous y sommes rendus depuis quelques jours ; mais quand avez-vous quitté la nouvelle Jérusalem, la cité sainte ?

—Le printemps dernier, répondit George, mon père, ne voulant pas sacrifier sa propriété, a dû attendre plusieurs mois avant de pouvoir réaliser la moitié du prix d'achat ; mais n'avez-vous pas reçu nos lettres, nous vous avons écrit plusieurs fois.

—Où avez-vous écrit ? je n'ai reçu aucune nouvelle.

—Ici, répondit George, et nous avons été inquiets de votre silence.

—Tout cela est de ma faute, reprit Gustave, et il leur raconta tout ce qui s'était passé depuis son départ.

—En ce cas, vous n'avez pas eu le temps de penser à nous, dit Arthur en souriant, je vous assure que, de notre côté, nous n'avons cessé de parler de vous depuis que nous nous sommes séparés.

—Et vous dites que votre père a fixé sa demeure ici ? ajouta George.

—Oui, répondit Gustave, et le vôtre ?

—Notre père a acheté une propriété un peu en dehors de cette ville, répondit George, et ne voulant pas nous laisser dans l'oisiveté, il a ouvert cette maison de commerce pour nous ; et vous que faites vous ?

—Rien encore, répondit Gustave, j'étais justement entré ici pour voir s'il n'y avait pas une place vacante.

—Il y en aura toujours une pour vous, cher ami, dirent George et Arthur ; si vous voulez accepter, nous allons vous confier le soin de nos livres, mais que ce soit bien compris, vous serez ici à titre d'associé.

—Mais... pardon... balbutia Gustave, c'est...

—Ne nous refusez pas ce plaisir, dit George en l'interrompant.

—Et nous ne pourrons jamais acquitter notre dette de reconnaissance, ajouta Arthur, vous qui nous avez sauvés de la mort tant de fois, avec qui nous avons passé des jours si agréables ; vous ne pouvez nous refuser la satisfaction de rester avec nous.

—Vous êtes trop généreux, mes bons amis, dit Gustave avec émotion, permettez-moi de vous offrir mes sincères remerciements pour l'amitié et la confiance que vous me témoignez ; je vais m'empresser de faire connaître à mon père et à mon bienfaiteur, un des plus dignes citoyens de cette ville, l'offre généreuse que vous venez de me faire, et je reviendrai aussitôt que j'aurai obtenu leur consentement.

Gustave se rendit d'abord chez M. Lewis et lui fit part de l'offre qu'on venait de lui faire.

—Acceptez Gustave, dit M. Lewis, j'ai déjà entendu parler de ces jeunes négociants. Ils réussissent bien et remplissent leurs obligations avec honneur. Mon dessein était de vous garder avec moi, mais en entrant dans la société des frères Williams, vous deviendrez une de mes meilleures pratiques, ce qui vaudra mieux.

Dès le lendemain, Gustave commença ses nouvelles fonctions. Combien nos trois amis aimaient à se rappeler les souvenirs de leur voyage, lorsque le soir, ils se réunissaient à l'une ou à l'autre de leurs demeures, ou, qu'à cheval, ils sortaient de la ville pour aller respirer l'air pur et frais de la campagne.

Deux années s'écoulèrent sans amener de nouveaux incidents pour ces familles qui n'en formaient qu'une par l'étroite liaison de la plus tendre amitié. Nos

trois amis réussissaient dans leurs affaires au-delà de leurs espérances. Gustave écrivait toutes les semaines à ses vieux parents de Montréal, qui lui répondaient régulièrement. Deux ou trois fois par année, il ne manquait pas, en compagnie de George ou d'Arthur, d'aller passer quelques jours avec eux.

Un jour, George remit une lettre à Gustave ; celui-ci l'ouvre et lit : que M. Lewis le prie de passer ehez lui à l'instant même pour une affaire importaute. Gustave s'empresse de se rendre à l'invitation. En entrant, il voit que son père et sa mère l'ont dévancé, il ne sait que penser.

—Entrez Gustave, nous avons besoin de vous, lui dit M. Lewis en souriant, prenez ce siège à côté de moi.

—Vous pourriez déviner pourquoi je vous ai fait venir aujourd'hui, lui dit M. Lewis d'un ton sérieux, vous savez que plusieurs aspirent à la main de Clara ; tous, quoique de familles riches et influentes de cette ville, ont été réfusés par elle. Je ne savais tout d'abord à quoi attribuer la ligne de conduite tenue par Clara, plus tard je... mais laissons tout cela de côté ; votre délicatesse à son égard, votre intelligence, votre courage à toute épreuve, votre affection sans bornes pour vos parents, toutes vos vertus enfin, jointes à l'inclination pour vous que nous avons cru remarquer chez Clara, nous ont engagé à vous la donner comme épouse.

Gustave fut tellement surpris de cette proposition à laquelle il s'attendait si peu, qu'il lui fut impossible de répondre ; il se leva et regarda fixement M. Lewis, il voulait parler, mais il en était incapable.

M. Lewis, alors reprit d'un ton amical : Gustave avez-vous des objections à la proposition que je viens de vous faire ? c'est vrai, j'aurais dû y penser et connaître votre opinion avant de vous faire une pareille demande.

—Monsieur, dit Gustave d'une voix émue, je serais trop heureux d'avoir votre fille pour épouse, mais y pensez-vous ? sa position... et... la mienne.

—Ne parlez pas de position ou de condition, reprit M. Lewis joyeux, car en ce cas vous êtes le plus digne et le

plus riche, je désirerais que ma fille fut votre égale en vertus.

—Mais, monsieur, mademoiselle Clara, dit Gustave...

—Ma fille sera trop heureuse de vous confier son bonheur, reprit M. Lewis en l'interrompant, si c'est votre seule objection, tout va s'arranger ; et se tournant du côté de madame Lewis il ajouta : Madame, faites venir Clara.

Quelques minutes après, Clara entra dans le salon.

—Ma fille, dit M. Lewis en l'embrassant, ce méchant Gustave veut absolument savoir si tu veux l'accepter pour ton époux.

La rougeur qui couvrit subitement la figure de Clara et la joie qui brilla dans ses yeux prouvèrent combien cette demande lui était agréable, et pour toute réponse, elle se jetta dans les bras de sa mère.

—Allons, dit M. Lewis, je vois ce qui en est, donnez-vous la main ; et pour la première fois, ils se permirent cet échange d'amitié, et leurs chastes regards se fixèrent l'un sur l'autre.

Gustave. tenant Clara par la main, s'avance avec elle, et tous deux se jettent aux genoux de M. Dumont et de M. Lewis pour avoir leur bénédiction.

—Que Dieu vous bénisse, mes chers enfants, dit M. Dumont avec émotion ; tu vois, Gustave, Dieu n'abandonne jamais celui qui le sert avec fidélité et amour.

—Relevez-vous, mes enfants, dit M. Lewis, et il ajouta en souriant : Voilà votre ouvrage Gustave, non content d'avoir mon estime, vous avez encore ma fille.

—Que je lui donne avec le plus grand plaisir, ajouta Madame Lewis.

—Je ne me croyais pas prophète, dit M. Lewis en souriant ; vous souvenez-vous M. Dumout du soir que j'étais à souper avec vous, il y a de cela quatre ans, je crois, votre fils, que dis-je, notre fils prit la défense des religieuses.

—Oui, je me le rappelle bien, se hâte de répondre Mad. Dumont, vous avez dit : Avant peu il sera des nôtres.

—Et cette prophétie est accomplie, reprit M. Lewis en souriant.

—Pour notre satisfaction à tous, dit M. Dumont.

—Quelques jours plus tard, le prêtre bénissait à la fois l'union de Gustave avec Clara, et celle de George avec Alice ; ce dernier, depuis longtemps, avait reconnu que la sœur de son ami était, elle aussi, douée des plus belles qualités de l'esprit et du cœur, et s'était empressé de demander et avait réussi à obtenir sa main.

—Le lendemain des noces, toute la famille, y compris M. et Madame Lewis, descendait à Montréal pour voir leurs bons vieux parents qui les reçurent avec une grande joie ; les jeunes époux passèrent quelques semaines auprès d'eux, et dans leur joie, ces bons vieillards s'écriaient : Mon Dieu que vous nous rendez heureux sur la fin de nos jours. Que sera-ce donc, lorsque nous serons tous réunis dans le séjour de votre gloire ?

Il ne manquait plus rien à leur bonheur... je me trompe, les souvenirs d'Emily étaient toujours là avec ses amertumes et ses déchirements et rien ne pouvait en effacer la mémoire ! Ah ! qui nous dira, repétaient les trois amis, que désormais, j'appellerais volontiers les trois frères. Qui nous dira où est notre Emily, ce qu'est devenu notre chère Emily ? Eh bien ! cherchons là et puissions nous la retrouver et mettre ainsi le comble au bonheur de tous.

Retournons, aimable lecteur, dans une des gorges des Montagnes Rocheuses, déjà témoins de tant de souvenirs.

La nuit est très sombre, une nuit sans lune et sans étoiles, obscurcie encore par de gros nuages noirs et menaçants. Autour d'un grand feu, une trentaine de sauvages, sont à délibérer sur le sort d'un prisonnier, un blanc, qu'ils ont garotté et lié au pied d'un arbre. A la clarté de ce feu, qui se reflète sur la figure du prisonnier, on peut lire le calme et la résolution. Les regards qu'il lance sur ses accusateurs sont ceux du mépris ; ses bras qu'il remue, malgré les liens qui les retiennent, leur portent le défi.

Les gestes et les figures sinistres de ces sauvages, lui font prévoir le sort qui l'attend ; cependant, soit répugnance, soit mépris, il garde le silence ; ses lèvres pourtant semblent murmurer une prière.

Les chefs et les vieillards ont parlé et demandé sa mort. Ils se tournent vers un jeune chef en lui disant :

—Et toi, Aigle-Bleu, parle selon ta sagesse, donne nous tes conseils.

Le jeune chef se lève, avance quelques pas vers le prisonnier en lui lançant des regards de haine et de vengeance ; ses bras musculeux se rejettent en arrière, comme mûs par un ressort électrique ; puis se tournant du côté du plus âgé des chefs, il lui dit :

" Père, ta langue n'a jamais prononcé le mensonge, tu n'as jamais parlé en vain, tes bras se sont toujours levés pour écraser le visage-pâle, tu n'as jamais demandé ou accordé de grâce. Voilà pourquoi ton nom est respecté par tes ennemis qui te craignent ; il te suffit de parler ou de te montrer pour les mettre en fuite. Tu vois là, devant toi, un de tes plus grands ennemis. Pourquoi vient-il te troubler dans tes domaines ? Je le sais, il voudrait t'enlever tes terres, tes bois et ta liberté ; il voudrait te refouler jusqu'à la grande mer ou te mettre sous ses pieds comme l'esclave ; sa langue est fourchue et son cœur est de boue. Va-t-il réussir dans ses desseins, non, il est en ton pouvoir, c'est à toi de le fouler à tes pieds, à toi de lui appliquer la torture. Ordonne donc qu'il soit percé de flèches, que des tisons de feu labourent son corps, que cette torture soit lente et cruelle, pour rassassier ta vengeance. Père, tu m'as dit : aussitôt que la Blanche-Colombe pourra cueillir des fleurs dans la prairie, qu'elle pourra courir comme le chevreuil dans les bois, que la médecine aura fait couler le sang dans ses veines, je te la donnerai pour femme, je la prendrai pour ma fille. Tu sais que ce temps est arrivé, tu l'as vue et a été émerveillé de la couleur de ses joues, ébloui de la blancheur de son visage, de l'agilité de ses membres et de la grâce de ses mouvements. Ordonne donc qu'elle devienne ma femme ; que demain, dès l'apparition du grand astre, elle me suive à mon " wigwam " (tente) ; ordonne aussi que la première flèche soit lancée par elle sur ce visage pâle, afin qu'elle hérite de ta haine contre ceux de ta race, et qu'avec moi, elle devienne digne de ta renommée et de ton nom."

Le vieux chef se lève ; sur sa figure on pouvait lire la joie et l'orgueil causés par la harangue de son fils. En le voyant se lever, les Sauvages témoignent beaucoup de respect par leur attitude. Après avoir promené ses regards sur l'assemblée, et aussi sur le prisonnier, le vieux chef regarde son fils et lui dit :

" Tes paroles sont belles comme les fleurs et tes conseils doux comme le miel ; oui, il sera fait comme tu le demandes ; la Blanche-Colombe sera ta femme, elle sera ma fille ; puis se tournant du côté de son voisin il ajouta : Va, Ours-Blanc, apporte nous de l'eau de feu, et nous boirons pour faire circuler la joie dans nos veines et nous enivrer d'avance des plaisirs de la fête de demain."

Ours-Blanc se lève et se dirige vers le camp pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir ; une ombre se glissait au même instant dans les hautes herbes en évitant tous les points découverts et entrait dans une tente, plus grande et plus belle que les autres. C'était une jeune Indienne.

Une autre jeune fille vint à sa rencontre en lui disant :

—Qu'avez-vous à m'apprendre, Indianola ?

—De bien tristes nouvelles. Le grand-chef et son conseil viennent de décider que demain, à l'aube du jour, vous serez la femme de votre ravisseur, Aigle-Bleu, et que vous le suivrez à son " wigwam " ; ils veulent aussi que vous soyez la première à torturer un visage pâle, qu'ils viennent de faire prisonnier. Qu'allez-vous faire ? La Blanche-Colombe veut-elle me rendre malheureuse ? Veut-elle... mais elle n'eut pas le temps de finir, Blanche-Colombe était tombée évanouie dans ses bras.

Indianola s'empresse de la déposer sur une robe de buffle et lui donne les soins voulus pour lui faire reprendre connaissance. Au bout de quelques instants, Blanche-Colombe ouvre les yeux et s'écrie : " Mon Dieu sauvez-moi, éloignez-moi du triste sort qui m'attend," puis tournant ses regards vers la jeune Indienne, elle ajouta : veuillez m'aider à m'évader, chère Indianola, ne voyez-vous pas un moyen de réussir ?

—Oui, répondit cette dernière au comble de la joie, je

vais sortir et prendre le meilleur coursier de la tribu. Vous le trouverez au pied du grand chêne sous lequel nous nous sommes abritées si souvent. Comptez sur moi, si je ne suis pas revenue dans une demie heure, courez au rendez-vous, en vous glissant dans les herbes pour ne pas être aperçue.

—Prenez deux coursiers, dit Blanche-Colombe, saisie d'une idée subite. Allez chère sœur,que Dieu bénisse votre action. Indianola sort à pas précipités, l'obscurité la favorisait dans son dessein. Blanche-Colombe, ou plutôt Emily, car c'était-elle, se lève, ajuste ses vêtements, et s'emparant d'un long poignard, elle le cache dans un des plis de sa robe, puis se jetant à genoux, elle s'écrie :

Mon Dieu, vous voyez le danger qui me menace, ah ! je vous en conjure, ne permettez pas que je sois victime des desseins perfides de ces sauvages qui m'ont enlevé à la tendresse de mes bons parents ; et vous, Vierge Marie, que j'ai eu le bonheur de connaître pendant ces années de captivité, veuillez m'aider de votre favorable secours. Soyez mon refuge et mon asile dans les dangers que je vais rencontrer. Ah ! conservez en moi cette vertu que vous aimez tant. Oui, je vous le promets, si je réussis à me rendre dans une de ces maisons qui vous sont consacrées, je veux y passer le reste de mes jours, et là, je chanterai vos louanges et j'essaierai d'imiter vos grandes vertus. Ah ! je vous supplie, ne rejetez pas mon humble prière et prenez pitié de mon abandon. Mon Dieu, je pars d'ici, soyez mon guide et mon appui, je m'abandonne à votre bonté et à votre protection, et j'ai confiance que vous bénirez mon entreprise.

Fortifiée par cette prière, Emily se lève et se dirige vers la porte, ou plutôt l'ouverture de la tente ; en sortant, elle eut un moment de frayeur à la vue de l'obscurité, mais ce ne fut que pour un instant ; craignant d'être vue, elle se baisse et se traine plutôt qu'elle ne marche vers le feu que nous avons déjà vu ; le spectacle qu'elle aperçoit est propre à la glacer d'épouvante ; tous ces chefs, qui tantôt décidaient du sort de leur prisonnier, sont étendus ivre-morts ; pas un d'entre-eux ne donne le

moindre signe de vie, leurs figures sont horribles à voir. Emily peut compter les battements de son cœur, elle tremble de tous ses membres ; cependant son courage ne la quitte point, elle avance toujours vers le prisonnier qui, les yeux fermés, ne prête aucune attention à ce qui se passe autour de lui. Elle voit que le temps le plus critique est arrivé, le moindre bruit peut la trahir... elle s'arrête pour prendre haleine et tirer son poignard ; au même instant, le prisonnier ouvre les yeux et regarde ses ennemis ; Emily est en arrière de l'arbre auquel il est attaché, elle entend murmurer la prière suivante : mon Dieu, si vous le voulez, votre ange viendra à mon secours.

De crainte que la clarté du feu ne la trahisse, elle reste en arrière de l'arbre, avance son bras, et cherche avec son poignard les mains du prisonnier pour couper les liens qui les retiennent.

Ce dernier a refermé les yeux, mais il les ouvre aussitôt, quelque chose de froid lui a causé un frissonnement dans tous ses membres ; il aperçoit une lame d'acier, fine, brillante qui s'avance... s'avance lentement vers sa poitrine, son sang se glace dans ses veines et il fait un effort pour se dégager ; ah ! se dit-il, une âme compatissante veut m'épargner la torture et en finir de suite avec moi ; il ferme les yeux de nouveau avec la certitude que dans un instant tout sera fini ; mais... ô bonheur... le poignard a coupé les liens et ses mains sont libres ; le poignard tombe près de lui... il le ramasse promptement et une seconde après, ses pieds sont dégagés de leurs entraves.

--Suivez-moi et gardez ce poignard, souffle une voix mélodieuse.

—Le prisonnier, (il est temps de le nommer, c'est notre M. Pepin, connu à la ville du Lac Salé,) s'empresse d'obéir et se retourne pour suivre son sauveur.

A la faible clarté que lui donne le feu, il aperçoit une ombre aux formes gracieuses qui lui fait signe de la suivre. Une chevelure, d'un blond doré, tombant en larges tresses et flottant autour d'une taille svelte et élégante, une grâce et une légèreté dans ses mouvements, tout existe en lui sa surprise et sa curiosité.

M. Pepin ne peut en croire ses yeux. Est-ce un rève ? se demande-t-il, je suis pourtant bien réveillé, mes pieds et mes mains sont bien libres. Il voudrait parler, mais son guide lui fait signe de garder le silence. Malgré l'agilité et la force dont il est doué, c'est avec peine qu'il peut la suivre ; il lui semble qu'elle vole tant sa course est rapide.

—C'est vraiment extraordinaire, se dit-il, et je ne sais que penser ; mais il fut arrêté court dans ses reflexions ; son guide venait de s'arrêter et il la voit monter sur un cheval équippé pour la course ; un autre cheval est tout prêt, elle lui fait signe de s'en emparer.

Il se hâte d'obéir.

—A présent, monsieur, dit Emily, c'est à vous de me prendre sous votre protection ; je me confie à votre honneur et à votre loyauté. Vous devez connaître ce pays, à vous de prendre la direction du fort le plus rapproché. Vite, partons, il y va de votre vie et de la mienne, le moindre retard peut nous être fatal.

M. Pepin, étonné de plus en plus, réfléchit, regarde autour de lui comme pour reconnaître quelques points saillants.

—Suivons cette direction dit-il.

Tous deux lancent leurs chevaux au galop, mais M. Pepin, craignant pour Emily, commence à ralentir la course.

—Piquons.. piquons plus fort, dit Emily, ne craignez pas pour moi, je suis habituée, et nos chevaux sont agiles et vigoureux.

Alors une course des plus rapides s'engage entre les coursiers. Ils dévorent l'espace ; les heures succèdent aux heures... les vallées aux montagnes, les unes et les autres sont passées, et cependant leurs montures ne montrent point de fatigue.

Enfin l'aurore paraît, M. Pepin, ayant pu s'orienter, s'écria :

– Encore une demie-heure, et nous aurons atteint un fort situé au-delà de cette montagne.

—Que Dieu soit loué, dit Emily.

—Me serait-il permis de vous demander, reprit M. Pepin, comment il se fait que vous soyez dans ce pays, et surtout parmi une tribu de Sauvages? Serait-ce trop me hasarder de vous demander votre nom?

—Je me nomme Emily Williams, et elle lui raconte tout ce qui s'était passé depuis leur départ d'Angleterre, sa tendresse pour ses frères George et Arthur, les jours joyeux qu'ils avaient passés ensemble ; je n'oublierai jamais, ajouta-t-elle, un digne jeune homme, du nom de Gustave Dumont ; il avait su, par ses belles qualités, acquérir mon estime et mon respect.

—Pardon, mademoiselle, vous me dites que vous avez connu Gustave Dumont ?

—Oui, monsieur.

—Et que George et Arthur Williams sont vos frères ?

—Oui, dit Emily d'une voix tremblante ; les avez-vous vûs, répondez vite, je vous en prie.

—Ciel ! quel bonheur ! s'écria M· Pepin. Oui, mademoiselle, je les ai vus plusieurs fois à la ville du Lac Salé ; votre père aussi. Quelle joie, ils vont éprouver en vous voyant ! eux qui vous pleurent comme morte, qui ne pouvaient penser ou parler de vous sans verser des larmes ; quant à ce jeune Dumont, si ricke en qualités et en vertus, il a toujours honoré votre mémoire.—Quel bonheur pour eux tous ! Ah ! je remercie Dieu pour vous et pour moi—je le remercie d'être tombé entre les mains de ces sauvages qui vous retenaient prisonnière. Au moment même que je pensais tout fini pour moi ici-bas, je suis sauvé par vous, et à mon tour, je puis vous servir en vous aidant à recouvrer votre liberté. Oui, Dieu est grand dans ses desseins.

—Les pensez-vous encore en cette ville, demande Emily.

—Je ne le crois pas, je sais que M. Dumont et son fils devaient partir de suite lorsque je l'ai quittée. Tant qu'à vos parents, ils étaient déjà dégoutés de cette nouvelle secte, je veux parler des Mormons ; ils attendaient une occasion favorable pour vendre leur propriété, et devaient quitter le pays aussitôt.

—En ce cas, ils sont peut-être retournés en Angleterre, dit Emily.

—Cela se peut, mademoiselle, mais ne vous inquiétez pas, j'ai une bourse bien garnie; mon plus grand bonheur sera de vous rendre moi-même à vos bons parents, si vous me le permettez.

—Je ne pourrais refuser votre offre généreuse, Dieu seul pourra vous récompenser.

—N'est-ce pas à moi de vous remercier, vous qui m'avez sauvé de la mort la plus cruelle ; qu'ai-je fait ou plutôt que puis-je faire en retour de votre action si noble ? Mais racontez-moi donc la suite de ce qui vous est arrivé. Vous me disiez que c'était un dimanche matin, je crois, lorsque je me suis permis de vous interrompre.

—Oui, dit Emily, je venais de monter à cheval et nous attendions le signal du départ ; tout-à-coup je me sentis soulever en l'air et comme emporté par le vent, je gardai cependant ma connaissance, et essayai de maîtriser mon cheval, mais tout fut inutile. Quelques seconds après, il se lancait dans la rivière Platte et je m'évanouis ; combien de temps ai-je été en cet état, je ne pourrais le dire ; un temps assez long a dû s'écouler, car lorsque je recouvrai mes sens, j'étais couchée dans une tente ; une jeune indienne était à côté de moi et me prodiguait les soins les plus tendres. J'essayai de parler, mais ma faiblesse était trop grande ; une maladie grave s'en suivit, je suis venu très près de mourir plusieurs fois, mais Dieu ne l'a pas voulu, je fus incapable de me lever pendant plus de deux ans ; cependant cette jeune indienne me donnait toujours les mêmes soins, on aurait dit d'une mère veillant sur le berceau de son enfant. Mon ravisseur venait souvent me voir et s'enquérir de mon état, je pus alors juger de son dessein ; je remerciais Dieu de ma maladie et lui demandais de me faire mourir plutôt que d'accepter un joug aussi odieux.

Trois mois se sont à peine écoulés, depuis que j'entrai en convalescence, je la vis venir avec frayeur et regret. Durant les promenades que je faisais avec Indianola, nom de cette jeune indienne, j'ai appris que mon ravisseur

était le fils du grand chef de la tribu; que cette jeune indienne était sa fiancée avant mon arrivée. Surprise, je lui demandai pourquoi elle m'avait donné des soins si tendres, ajoutant que ma mort aurait fait disparaître sa rivale; elle me répondit; ma sœur ne comprend pas, je sais qu'elle n'aime pas Aigle-Bleu; aussitôt qu'elle sera en santé, elle pourra s'évader et rejoindre ceux de sa race. Elle n'avait pas fini de parler que je l'embrassai à plusieurs reprises et je l'assurai que mon plus grand désir était de recouvrer la liberté et de rejoindre mes parents.

Elle me répondit qu'elle ferait tout en son pouvoir pour m'aider. Dès lors, nos courses à travers les bois et dans les prairies commencèrent; tantôt à cheval, quelques fois à pied, afin de reprendre mes forces et la santé perdues; l'appétit revint, et avec le courage et l'espérance de réussir.

Nous avions beau épier une occasion favorable, il ne s'en présenta point. Dieu avait ses desseins; il me fallait un guide pour me conduire là où je n'aurais plus à craindre de la part de ces Sauvages; seule, qu'aurais-je fait?

Une fois hors de leur atteinte, où aurai-je dirigé mes pas?... Vous êtes fait prisonnier par celui-là même qui voulait me rendre son esclave; et...

—Pardonnez-moi, si je me permets de vous interrompre, mademoiselle, dit M. Pepin avec émotion. C'est à vous que je dois la vie, en coupant ces liens qui me retenaient comme cloué à cet arbre; vous m'avez sauvé du sort le plus horrible, de la torture, de la mort la plus cruelle; vous avez même songé à ma liberté en mettant à ma disposition ce magnifique coursier. Et moi qu'ai-je fait pour vous? Rien; je suis trop heureux de pouvoir vous être utile; ne m'épargnez pas, tout ce que je possède est à vous; rien ne sera épargné pour vous rendre à votre famille.

Une demie-heure après, ils entraient dans le fort, où ils furent reçus à bras ouverts par le commandant. Il les fait asseoir à sa table, et demande comme une faveur de lui faire le récit de leurs aventures,—des larmes roulent de ses yeux en entendant la narration d'Emily.

Ce commandant était chrétien.

—Oui, leur dit-il, je vois dans votre délivrance la puissante protection de Dieu ; vous pouvez compter sur moi, je vais hâter le départ d'une de mes compagnies pour le fort Leavenworth, elle vous servira d'escorte à travers les prairies ; ainsi, dans deux ou trois semaines vous serez rendus à St. Louis.

Si cela ne vous gêne pas, mademoiselle, ma fille sera heureuse de vous avoir pour compagne pendant votre séjour ici ; mais qu'entends-je ? La sentinelle vient de donner le signal d'alarme ! c'est peut-être une attaque, je cours voir ce qui en est.

Emily et M. Pepin avaient tressailli en entendant le coup de carabine tiré par la sentinelle. Ils savaient trop bien ce que ce signal voulait dire.

Aigle-Bleu et ses Sauvages ! crie-t-on de toute part ; ils sortent et se dirigent vers une des meurtrières du fort ; les soldats sont déjà à leurs postes ; les six canons sont prêts à lancer la mitraille. Tous, officiers et soldats, n'attendent plus que l'ordre du commandant pour jeter le feu, le fer et le plomb sur au-delà d'un millier de Sauvages, monté sur des chevaux et armés de fusils, de tomahawks (haches de guerre) d'arcs et de flèches, et tous poussant des cris et des hurlements féroces.

Emily a remarqué Aigle-bleu, par sa haute stature et ses regards farouches ; elle tremble de tous ses membres, elle craint l'issue du combat qui va s'engager ; le grand nombre des ennemis lui fait prévoir la destruction du fort et de ses défenseurs.

—Voici Aigle-bleu qui avance, dit M. Pepin, voyez, il a attaché un morceau blanc au bout de sa carabine, il veut parlementer, je suppose.

—Halte ! crie la sentinelle, auprès de laquelle se trouvait le commandant.

Aigle-bleu avance toujours sans tenir compte de cet ordre.

La sentinelle le met en joue et lâche la détente, mais le commandant, par un mouvement vif, relève le canon de sa carabine, et la balle va se perdre dans le vide.

Le jeune chef n'arrête pas et se dirige vers la porte du fort : Alors le commandant ordonne de la lui ouvrir.

Aigle-bleu entre en jetant un regard rapide autour du fort ; le désappointement se lit sur sa figure, il ne voit point celle qu'il cherche. Il se tourne vers le commandant et lui dit :

La Blanche-Colombe doit-être entrée ici avec un de mes prisonniers.

—Oui, ils sont tous deux ici.

—Alors mon frère va me les rendre, la Blanche-Colombe est ma femme, et le français est mon prisonnier.

—Tu mens, dit le commandant avec colère, si c'est ce que tu veux, va-t-en au plus vite, car j'ai le droit de te retenir comme prisonnier, pour avoir arrêté et voulu torturer un de ma race. De plus, je t'avertis, qu'à la moindre attaque de votre part, je vous ferai tous pendre comme rebels.

—Ho ! ho ! dit Aigle-Bleu avec dérision, mon frère ne sait donc pas que ma tribu est nombreuse ; que je puis, moi-même, lui infliger le châtiment dont il me menace. Ainsi que mon frère réfléchisse bien.

—Va, et dis à ta tribu que je ne le crains pas, qu'elle fera mieux de retourner d'où elle vient.

Aigle-Bleu sortit en se mordant les lèvres de dépit.

Pendant que ceci se passait, les Sauvages faisaient leurs préparatifs pour l'attaque. Une grande quantité de branches séches était amoncelée au centre de leur camp

Au retour de leur chef, ils se mirent à lier ces branches par fascines, que plusieurs chargèrent sur leurs épaules en attendant le signal d'avancer.

—Ils veulent mettre le feu au fort, dit le commandant : Attention, chacun à son poste, ajoute-t-il d'une voix forte, les voilà qui viennent.

Les Sauvages lancent leurs chevaux au galop. Arrivés à portée de fusil du fort, ils se disposent de manière à former un cercle autour ; Aigle-Bleu vole partout pour donner ses ordres ; chaque cavalier a une fascine qu'il porte devant lui. A un signal donné, il descendent de cheval, jettent leurs fascines devant eux, puis se glissent ventre à terre en les poussant dans la direction du fort,

Aigle-Bleu en saisit une plus grosse que les autres, et la dirige vers la porte. Les autres, restés à cheval, courent dans toutes les directions, en renouvelant leurs hurlements terribles ; des milliers de flèches viennent tomber dans l'enceinte du fort ; les soldats sont obligés de s'adosser aux murs pour les éviter, et attendent avec impatience l'ordre de faire feu.

— J'ai un compte à régler avec celui-là, dit M. Pepin en nommant Aigle-Bleu ; je vous prie de me laisser faire.

—Agissez à votre guise, dit le commandant.

M. Pepin s'empare d'une corde et fait un nœud-coulant à chaque bout, puis, se dirigeant vers la porte, il demande au gardien de lui ouvrir.

—Qu'allez-vous faire seul en dehors de ce fort ? demande le commandant, ces Sauvages vont certainement vous tuer.

—Ne craignez pas, je veux emmener ce chef comme prisonnier.

—Que Dieu vous soit en aide, lui dit Emily.

La porte s'ouvre assez grande pour le laisser passer, et, imitant en cela les Sauvages, il se baisse dans les hautes herbes et se traîne vers le jeune chef.

Tous les regards le suivent avec anxiété ; la distance qui les sépare diminue toujours; la fascine arrive sur lui, il se jette de côté pour la laisser passer. Aigle-Bleu ignore sa psésence, et abrité derrière sa fascine, son tomahawk serré entre ses dents, il n'arrête pas.

—Halte, lui crie tout-à-coup M. Pepin d'une voix de tonnerre.

Aigle-Bleu, surpris, arrête, se lève et saisit son tomahawk pour terrasser son adversaire qu'il a reconnu ; mais, il est trop tard, le nœud-coulant est déjà passé sur ses épaules et ses bras sont serrés fortement contre son corps.

M. Pepin, debout, frémissant, le tire violemment et le jette par terre. Aigle-Bleu est à peine tombé, que le second nœud-coulant a lié ses pieds, avec une force et une dextérité inouïes. Alors M. Pepin, saisit son pistolet, et l'ajustant en pleine poitrine, il lui dit :

—A ton tour, tu es mon prisonnier, pas de résistance

et surtout pas de bruit, car c'en est fini de toi. Puis passant la corde autour de ses épaules, il le traîne vers la porte du fort.

Au même instant, des clameurs épouvantables se font entendre ; plusieurs Sauvages ont vu ce qui vient de se passer ; ils piquent leurs chevaux pour porter secours à leur chef ; c'est à qui d'entre-eux arrivera le premier ; cependant notre Canadien semble ne pas voir le danger qui le menace ; les flèches sifflent autour de sa tête, mais il ne lâche pas son prisonnier... deux cavaliers ne sont plus qu'à quelques pas, et il avance toujours...

Déjà le tomaeawk est levé sur sa tête, cette arme terrible va lui fendre le crâne ; alors seulement, il se retourne, ajuste son agresseur et l'envoie rouler sur l'herbe; le second cavalier arrive et subit le même sort ; les autres voyant tomber leurs camarades, arrêtent leurs chevaux et hésitent d'avancer. M. Pepin profite de cette hésitation et entre dans le fort au milieu des " Hourrah " et des cris de joie des officiers et des soldats, qui sortaient en ce moment pour lui porter secours.

—Voilà qui est bien fait, lui dit le commandant ; ces Sauvages voyant leur chef prisonnier vont peut-être renoncer à leur attaque.

En effet, les fascines sont arrêtées dans leurs mouvements; les cris et les hurlements cessent, les flèches sont remises dans leurs carquois, et tous se dirigent vers quelques chefs assemblés en conseil.

Aigle-Bleu, la honte et la rage dans le cœur, lance des regards de bête fauve sur ses ennemis ; il menace de vengeance le commandant et ses soldats, M. Pepin, surtout, est l'objet de ses injures. Il se tourne et se retourne pour se débarrasser de ses liens ; peines inutiles, efforts impuissants ; la main qui les a attachés était trop habile.

Une heure se passe, et les sauvages sont encore à délibérer... enfin trois d'entre eux se détachent du groupe et avancent vers le fort. Le commandant les laisse approcher assez près pour se faire entendre, et leur demande ce qu'ils veulent.

—Nous voulons avoir notre jeune chef, répondit l'un d'eux.

—Aigle-Bleu est mon prisonnier, et je le garderai ici tant que Blanche-Colombe et le français ne seront pas rendus au fort Leavenworth. Sa tête répondra de leur vie et de leur sureté pendant leur voyage. Ainsi, tenez-vous pour avertis, si un malheur leur arrivait et que vous en fussiez la cause, je vous poursuivrai partout; ces canons, que vous voyez sur ces murs, vous chasseront et ne cesseront de tonner avant de vous avoir tous exterminés ; allez et décidez comme bon vous semblera.

Les délégués retournent et font connaître la décision du commandant. Les cris et les hurlements se font entendre de nouveau, les sauvages reprennent leurs places, les uns sur leurs chevaux, les autres en arrière des fascines.

Les uns et les autres diminuent toujours la distance qui les sépare du fort. Au dedans, officiers et soldats, anxieux, regardent, tour à tour, et leurs ennemis et leur commandant.

—Feu sur cette canaillle, crie ce dernier.

Les six canons tonnent en même temps, un bruit assourdissant fait trembler les murs, une fumée épaisse obscurcit le soleil, des cris perçants se font entendre....... mais bientôt, un silence profond, lugubre, succède à ce tumulte. Peu à peu, la fumée, montant toujours, vient à disparaître, et un sourire de satisfaction erre sur toutes les lèvres à la vue de ces sauvages se sauvant à travers la prairie, avec toute la rapidité possible. Il ne restait plus que les fascines qui furent entrées dans le fort quelques minutes après.

Je n'entrerai point dans plus de détails, je crains même d'avoir été trop long ; qu'il me suffise de vous dire que les sauvages ne se montrèrent plus, et quelques jours plus tard, M. Pepin et Emily prenaient la route du fort Leavenworth, sous la protection d'une forte escorte.

....

On était au salon chez M. Williams, Gustave et George étaient venus passer la soirée avec leurs épouses. Tout à coup, la cloche sonne.

La porte s'ouvre, et un homme bien mis entre le sourire sur les lèvres.

—M. Pepin, s'écrient-ils tous ensemble.

—Soyez le bienvenu, ajoute M. Williams en lui tendant la main.

—Je ne suis pas seul, dit M. Pepin d'une voix tremblante, j'ai amené une dame avec moi.

—Alors, faites-là entrer, je vais aller ouvrir la porte.

—Perdon, dit M. Pepin, permettez-moi de vous l'introduire moi-même.

La porte s'ouvre de nouveau, Emily, tremblante, franchit le seuil et, appuyée sur le bras de M. Pepin, elle entre dans le salon.

Tous s'élancent à sa rencontre.

—Ma fille ! s'écrie M. Williams en la serrant dans ses bras.

—Grand Dieu ! Emily ! s'écrie Gustave.

—Notre chère sœur, ajoutent George et Arthur ; oui, c'est bien elle, notre belle et bonne sœur.

Emily ne peut proférer une seule parole ; des larmes de bonheur inondent son visage. Elle se jette dans les bras de son père et de ses frères, qui ne cessent de lui prodiguer les plus tendres caresses ; tous pleurent de joie et lui font mille questions.

Gustave, Clara et Alice s'avancent à leur tour ; ces dernières l'embrassent en l'appelant du doux nom de sœur. M. Pepin est l'objet de nouvelles félicitations ; c'est à qui lui témoignerait sa reconnaissance.

—Reconnaissance à qui de droit, dit M. Pepin ; lorsque vous saurez ce qui s'est passé, vous verrez que ce n'est pas à moi qu'elle revient, mais bien à votre aimable et charmante fille, à qui je dois tout, même la vie.

—Vous allez nous raconter tout, dit M. Williams, mais passons dans la salle à dîner, le souper nous attend ; là, nous pourrons vous entendre, tout en apaisant l'appétit.

—Emily et M. Pepin sont placés près de M. Williams, ses frères sont placés vis-à-vis, Gustave, Clara et Alice viennent ensuite.

—Que pensez-vous d'Emily ? dit Gustave à ces dernières.

—Elle est bien belle, dit Clara.

—Tout en elle nous porte à l'aimer, ajoute Alice ; grande, jolie, distinguée dans toutes ses manières et d'une beauté qui ne peut s'oublier, elle inspire à la fois, l'estime et le respect.

—Je l'aime déjà comme une sœur, reprit Clara.

—Ma chère Emily, dit M. Williams, veuille donc nous raconter tout ce qui t'est arrivé.

—M. Pepin voudra bien vous satisfaire, répondit Emily.

—Avec le plus grand plaisir, dit M. Pepin, vous me permettrez cependant de commencer par ce qui m'est arrivé à moi-même. Vous savez, qu'en quittant le Lac Salé, je devais me rendre à St. Francisco. Là, je fis de bonnes affaires, je parvins à ramasser plusieurs milliers de piastres ; je les plaçai dans une spéculation qui me réalisa de gros bénéfices. Me voyant assez riche, je résolus de revenir au Canada pour m'y établir.

Une caravane était prête à partir, j'en fis partie. Un soir, que nous étions campés dans une des gorges des Montagnes Rocheuses, je m'éloignai du camp pour donner la chasse à un ours gris ; tout à coup, je me vis entouré par une douzaine de sauvages qui se ruèrent sur moi et me garottèrent ; je n'eus pas même le temps de me défendre. Après m'avoir lié, ils me trainèrent plusieurs heures de suite.

Le reste de son récit, vous le connaissez déjà, cher lecteur.

—Ceci surpasse de beaucoup toutes les épreuves que nous avons subies pendant notre voyage, dit Gustave.

—Que Dieu est grand et miséricordieux ! dit M. Williams, que je suis heureux ! Chère Emily, tu ne saurais comprendre la joie que je ressens de te revoir, toi que je croyais avoir été emportée et engloutie par le courant de cette rivière dans laquelle tu es tombée ; toi, que je croyais perdue pour toujours. Ah ! je me sens renaître, la vie va être plus douce pour moi à l'avenir, un horizon plus brillant s'ouvre devant moi. Oui, chère enfant, tu m'es rendue, et cette fois, j'espère, pour ne plus me quitter ; ta présence consolera ma vieillesse et me fera espérer de longues années encore.

—Si je vous suis rendue, chère père, dit Emily d'une voix angelique, c'est à Dieu et à la mère de notre divin Sauveur que je le dois ; j'ai eu le bonheur de connaître un peu la sainte religion catholique, durant ma captivité, grâce à un livre de M. Gustave, non je puis dire à présent de ce cher frère ; puis, tirant le livre, elle le montra à ce dernier, en disant : Vous connaissez ce livre, sans doute, vous l'avez échappé un jour dans la prairie ; je le ramassai avec dessein de vous le remettre, hélas ! le lendemain, je me trouvai séparée de vous tous. Dieu le voulait ainsi ; se tournant ensuite du côté de son père, elle ajoute : chère père, si vous connaissiez les délices que j'ai éprouvés chaque fois que je lisais les belles et touchantes prières qui y sont enfermées, que j'apprenais à connaîtres les sublimes doctrines de l'Eglise catholique qui y sont dévoilées. Ah ! si vous saviez combien fut douce ma consolation, lorsque j'appris que, là haut, j'avais une mère en qui je pouvais épancher ma douleur, faire connaître mes peines, et en qui je pouvais avoir toute confiance. Cher père, lorsque je me crus perdue sans ressources ; il ne me restait que quelques heures pour choisir entre un joug odieux et la liberté qui me permettrait de vous rejoindre, je me jetai à genoux en m'adressant à la mère des affligés, et je lui fis la promesse, que si je recouvrais la liberté, je me consacrerais au service de son divin Fils pour le reste de ma vie, que dans ces maisons où on aime à honorer et à imiter la mère du Rédempteur, je passerais mes jours à aider et à soulager les infortunés. Ma prière fut exaucée. Que me reste-t-il à faire, cher père. A vous de répondre pour moi, mon cœur me dit que vous approuvez d'avance ma promesse, et que vous-même me seconderez dans ma résolution en donnant votre consentement.

Tous avaient admiré la chaleur et la conviction avec lesquelles elle avait prononcé ces paroles ; son attitude respectueuse et suppliante envers son père les avait émus. Seul, M. Williams s'était levé subitement, un tremblement convulsif agitait tous ses membres, un combat cruel, terrible se livrait en lui. Emily, les mains serrées contre

son cœur, comme pour en errêter les palpitations, regardait fixement son père. Un silence, long et solennel, s'ensuivit. Combien de temps dura-t-il ? ni le père ni la fille n'aurait pu le dire.

Plusieurs minutes s'écoulèrent ainsi sans apporter de changement de part et d'autre. Enfin M. Williams, comme pris d'une résolution subite, tend ses bras vers Emily et lui dit :

Viens dans mes bras, ma bien-aimée. Oui, chère fille, je t'approuve dans ta résolutiou, dans ton désir de te consacrer à Dieu, dans ta promesse d'embrasser la religion catholique. Moi aussi, je veux faire partie comme membre de cette Eglise qui procure autant de bonheur. Toute autre n'est qu'illusion et vanité. Regarde-moi bien, fille chérie, ton père est et veut être comme toi, catholique.

Plusieurs années se sont passées depuis ces événements ; aucun nuage, même le plus léger, n'est venu assombrir la paix et le bonheur de toutes ces familles qui restèrent toujours unies par la plus tendre amitié. Mais je m'arrête, je craindrais, dans le cas contraire, d'avoir à enregistrer la perte de l'un ou de l'autre de ces êtres excellents que l'on rencontre si rarement sur la terre. Le bonheur n'est pas parfait ici-bas, le vrai et durable bonheur existe et se trouve seulement avec Dieu dans la patrie céleste. Avec cette pensée, je vous laisse, cher lecteur et puissiez vous y participer.

FIN.

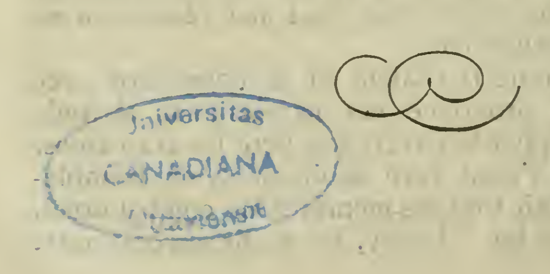
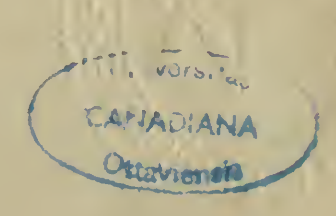
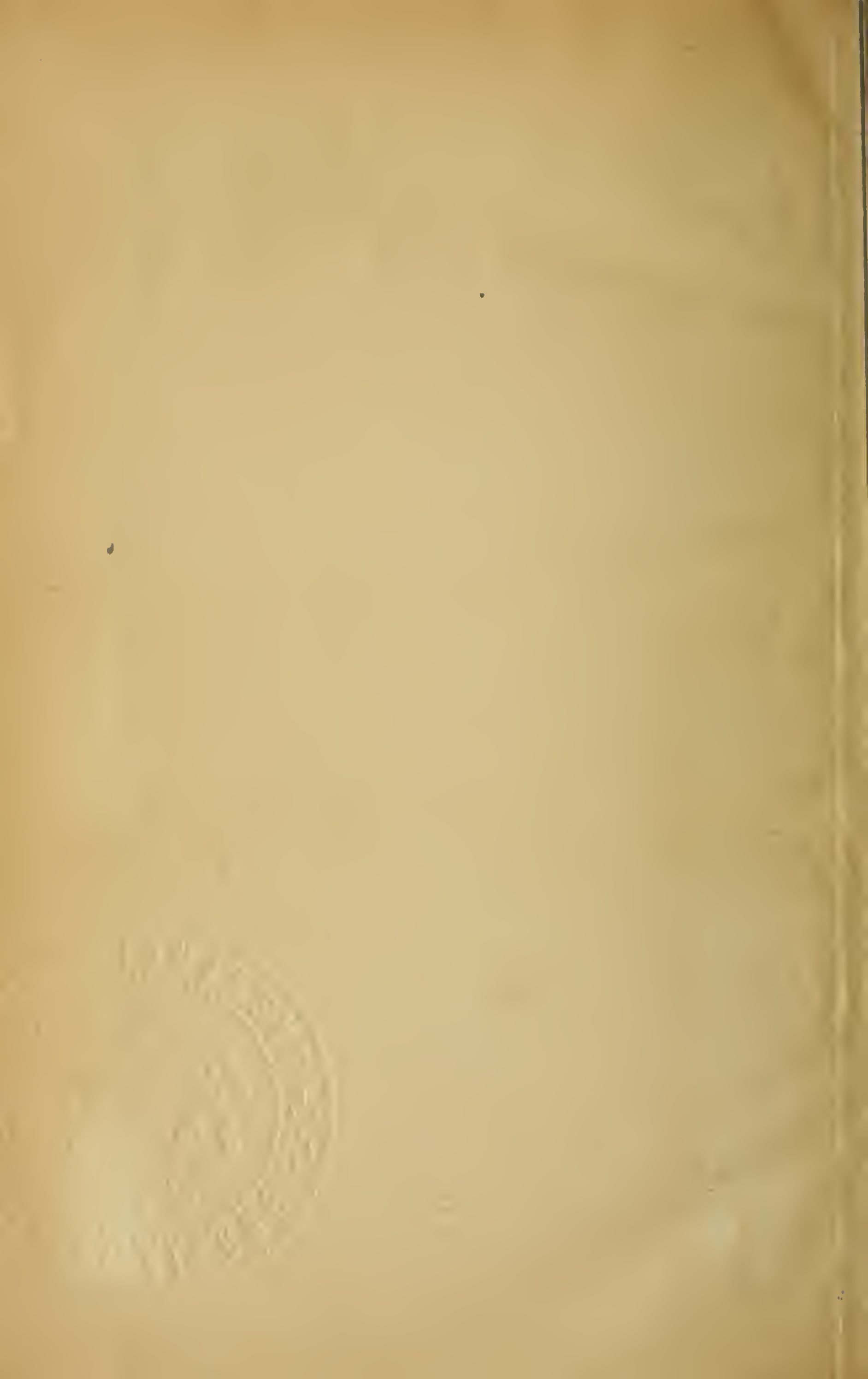


TABLE DES MATIÈRES.










U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 11 11 06 7